

Quelle femme !

« Et nomen virginis Maria... »

Livre 1

*Abbé Joseph Grumel
Simone Tavernier*

Quelle femme !

Avertissement au lecteur

Prends garde mon ami, ce livre n'est pas un roman, fruit d'une imagination qui invente là où la science se tait !

Il n'est pas le récit épisodique de faits, compulsés longuement sur des documents patiemment ruminés. Ce livre est vrai.

Ce livre est vrai, et cependant des documents nous n'en avons pas. Mais nous savons ce qui s'est passé d'une manière plus certaine que si quelque carnet de poche, quelque journal tenu soigneusement et recopié sur un parchemin antique, nous eût livré quelque trait, quelque parole illustrant la vie cachée des gens de Nazareth. Le silence des sources et plus éloquent que la bavardage des chroniqueurs ; cela parce que personne n'avait l'idée, dans les temps antiques, de raconter ce qu'était la vie ordinaire des gens les plus simples, les plus humbles des pauvres de Yahvé.

Sous le rythme des jours et des nuits, des veilles et des travaux, des saisons et des fêtes, s'est formée la Foi parfaite des gloires de l'Humanité qui nous ont donné le Sauveur : Joseph, Marie, Jacob le père de Joseph, Joachim et Anne ; l'Évangile nous a gardé le nom de Jacob... Comment vivaient-ils ? Comment étaient-ils ?

Ils étaient le produit obligé de la liturgie synagogale et de la tradition patriarcale d'Israël. Or cela, nous le savons. Nous savons d'une manière suréminente ce qu'était le culte dans l'Assemblée du Peuple saint, l'Enseignement donné par la Loi et les Prophètes, et l'ordonnance quotidienne de la famille israélite. C'est dans ce cadre immuable, qui enfermait les générations, que s'élaborait pour chacun l'éducation foncièrement religieuse, orchestrée par les fêtes et les sabbats, illuminée par les Hauts Faits de Yahvé, transmise par les pères et les mères à leurs enfants.

Une certaine théologie spéculative a voulu reléguer dans l'abstrait les gloires de Marie : cette vision a échoué, elle n'a rien apporté au monde. La réussite de Marie a paru une exception inaccessible, et la chrétienté est restée sous la sentence : « Tu mourras de mort ! » C'est à l'histoire, au témoignage des faits à prendre la relève. Non pas cette histoire mutilée et trompeuse que le monde retient : celle des guerres et des carnages, des catastrophes sanglantes qui sont la gloire du péché ; mais l'histoire réelle, de la vie la plus ordinaire, que personne n'a pris le soin d'écrire, parce que personne, sur l'heure, n'a soupçonné que les

structures ancestrales n'étaient pas immuables et devaient un jour disparaître.

Personne, en effet, ne pouvait prévoir la mutation universelle que le monde est en train de subir, et qui atteint aujourd'hui le niveau de la conscience morale. Dans notre univers concentrationnaire, qui ne connaît plus l'artisanat familial, la lampe à huile, l'âtre du foyer, il est nécessaire de montrer que c'est dans ce style de vie la plus simple, qu'a pris naissance, que s'est développée cette Foi parfaite qui nous a donné le fruit de la Justice : Jésus-Christ.

Quelle Femme !

Chapitre 1

J E U X ...

« Tout cela est arrivé
« afin que fût accomplie
« la parole du Prophète :
« Il sera appelé Nazaréen.
(Mt.2/23)

Le village était construit sur le flanc de la colline, non loin du sommet. Les maisons en partie excavées dans la roche, retiennent le regard par leurs façades peintes de chaux, parmi les cyprès, les oliviers, les myrtes, les eucalyptus. Une source, depuis toujours, avait marqué le site, retenu les hommes en ce lieu. Elle fluait, comme aujourd'hui encore, au fond d'un puits. Mais en ce temps-là, elle remplissait une citerne, à même le sol, où les femmes venaient puiser, de grand matin à la fraîcheur, et le soir, après le coucher du soleil.

Sauf le jour du Sabbat...

Bourgade quelconque, inconnue, aux murs édifiés par des milliers de mains calleuses, terreuses : celles des pauvres, des humiliés, qui n'ont aucune place dans la mémoire de hommes. Tout autour, de maigres champs, défrichés et dépierrés par des milliers de générations retournées à la terre qui les avait nourries un instant à la lumière du soleil. Terre rouge comme le sang, feuillages sombres, toujours ouverts vers le ciel avare de sa pluie. Sol rocailleux, prodigue en épines, marqué par l'antique malédiction. (Gen.3/17)

Et les cigales ricanent sans cesse : où est-elle la promesse de Yahvé : « Je vous donnerai une terre où coulent le lait et le miel » ? (Ex.3/8,17 etc...)

A cette heure, la chaleur est tombée et la brise qui monte de la mer déferle sur tout le pays. Le soleil s'incline : il a débordé, tout le jour, d'une puissance accablante. A son ardeur, qui peut tenir ? Les insectes sont restés dans leur trou, haletants, et les mouches, collées à l'envers des feuilles attendaient le souffle du soir pour prendre leur vol. Les hommes se relèvent de la sieste, les ruelles s'animent, des cris surgissent et semblent converger vers cette petite place, où trône la synagogue. Quelle est donc cette horde de gosses crépus et basanés qui courent pieds-nus sur le sable chaud ? Ils soulèvent derrière eux un nuage de poussière, tels les chars du Pharaon, quand ils poursuivaient, dans le désert, les

fils des Hébreux... Les voici qui déferlent en trombe sur la place du village, encore ardente comme un four. Leurs appels stridents, leurs acclamations guerrières, vibrent entre les façades très blanches. Oui, c'est un cri de bataille, un appel au carnage, au massacre, et bien entendu à la victoire. Ces soldats en herbe sont cuirassés de feuillages et brandissent des épées de bois :

« Mort aux Philistins ! Mort aux incirconcis !...

Un chef commande, les autres suivent : c'est Phinéel, le fils du Rabbi, maître de la synagogue. C'est lui qui mène le combat, sous la peau de Gédéon, de David ou de Samson. Il conduit ses hommes au triomphe : comment Israël pourrait-il ne pas être victorieux ?

- Ouhaï ! Ouhaï ! Arrah, Arrah !
- Tous contre Moab ! Tous contre Edom !
- Mort aux ennemis de notre peuple !
- Mort aux ennemis d'Israël !

Le général donne un ordre :

- Par là ! foncez ! sus à l'ennemi !...

Ils font demi-tour sans même reprendre leur souffle, repartant en sens inverse dans la poussière qui s'envole : leur colonne d'assaut se dirige vers le vieux platane qui ombrage la porte de la cité, sous lequel jouent les filles. C'est là que se réunissent le soir les anciens de la ville, pour tenir d'interminables palabres et régler les litiges.

La troupe s'étire tout au long de la rue : les petits n'arrivent jamais à temps. Les voici brusquement virant à gauche, derrière la dernière maison, celle qui touche les remparts. Les cris s'amenuisent dans l'espace. L'armée, sans doute, fait une manœuvre tournante par les chemins de terre qui desservent les champs, et elle va reparaître par la ruelle qui longe la synagogue.

Un moment de calme. Une porteuse d'eau s'avance, majestueuse comme une colonne de temple décorée d'un chapiteau. Son bras nu maintient l'amphore sur sa tête, car le vêtement a glissé sur son épaule. Tout le reste du corps demeure voilé sous une bure couleur de terre. Seuls les pieds, dans les frêles sandales, laissent voir quelque chose de sa chair, si pleine de mystères qu'elle en est insupportable aux regards.

Tiens ! Voilà le défilé de la victoire !... les ennemis sont exterminés, ils ont disparu comme les brumes du matin. Castagnettes et

sifflets de bambou rythment un chant de triomphe, hirsute, disparate, comme ces têtes échevelées, ces lambeaux d'étoffe qui singent des vêtements. Les petites jambes essaient, mais en vain, de s'accorder à la mesure des instruments, tandis que des voix criardes proclament :

« Hosanna ! Hosanna !
« Hosanna pour le Seigneur !
« C'est lui qui nous a délivrés et nous a sauvés ! » ¹

Les voici au niveau de la synagogue ; ils scandent très fort en appuyant sur les « ia » :

« Alléluia ! alléluia !

Un instant ils marquent le pas, puis l'un d'eux lance un refrain :

« Les eaux, les eaux, les eaux limpides
« ont abreuvé le désert !
« Les eaux, les eaux les eaux rapides,
« et la steppe a fleuri !

Un cortège se forme, et cette fois en ovation triomphale. Quelle espérance de vie ! Toute l'épopée d'Israël frémit dans leurs entrailles, dans leur chair, dans leurs membres ! La race maintient le souvenir des Hauts-Faits de Yahvé.

C'est toujours le même Phinéel qui mène la bande, le fils du Rabbi. D'autres, plus grands, plus forts, semblent subjugués par le zèle ambitieux de ce gamin, qui rêve sans doute d'être un conducteur de peuples, un nouveau Moïse. C'est le bel âge, sept à douze ans, celui de la joie de vivre, où l'on a encore le droit de rester nu au soleil, d'utiliser à plein rendement les heures du jour pour le jeu, pourvu qu'un temps soit réservé pour la lecture, l'écriture et la prière.

Quand ils passent devant le seuil des maisons, leurs voix redoublent : ils sollicitent les regards et les sourires. Savent-ils déjà qu'ils portent en eux le message de la joie de vivre que les adultes ont peut-être déjà perdus ? Et devant les mamans qui rient en voyant leur progéniture s'ébattre au soleil :

« Les biches, les biches, les onagres assoiffés
« ont bu les eaux du torrent !
« Les biches, les biches et les chameaux paisibles
« se sont désaltérés.

¹ - chant d'acclamation courant en Israël. « Hosanna » de la même racine hébraïque que « Jésus » : « Qu'il sauve ! »

Le couplet vaut bien une réponse, la voici : ces raisins secs et ces figes : « Tiens pour toi, Phinéel, et pour tes compagnons. »

Et voilà la troupe trépignante et grignotante qui parvient à la hauteur du platane avec sa chanson. Les filles se sont arrêtées dans leur jeu. Elles regardent les mâles, ces êtres étranges, toujours armés, ne pensant qu'à la bataille, à la destruction, au carnage. En passant devant elles, ils prennent leur étonnement pour une admiration, alors ils crient plus fort :

« Hosanna, hosanna au Fils de David,
« car il vient, car il vient !... »

Et l'on entend leurs voix résonner longuement la certitude décroissante d'Israël :

« Car il vient, car il vient... »

Une pause. Il faut tout de même respirer un peu.

Un souffle passe qui emporte la poussière qui restait en suspend dans les airs ? Le silence revenu laisse entendre le chant des oiseaux, qui ne s'émeuvent guère du bruit que les hommes, petits ou grands, font avec leurs lèvres.

La halte n'a pas été longue : cette fois c'est une attaque en règle, une charge frénétique, toutes lances en avant, toutes épées en l'air. L'armée envahit la place de la synagogue : redoutable violence ! Qui pourrait la calmer ?

Le Rabbi :

Il est là, sur le seuil de l'édifice sacré. Il croise les bras dans ses longues manches ; son bonnet augmente encore sa taille, aussi bien que la majesté de sa longue barbe et de ses cheveux tombants. Il regarde de haut cette cohue de bambins foncer, menue et tonitruante.

Les voilà !

L'homme de Dieu, avec ses boucles, ses bagues, les franges de ses vêtements impose la crainte de la Loi. D'un coup, l'autorité divine paralyse la frénésie barbare de la jeune génération. Stupéfaits par cette apparition, bien connue cependant, la marmaille s'assagit, s'arrête sous le regard du Maître vieilli sous les rouleaux de la torah. Oh ! ces longues

mains de scribe ¹ aux doigts si fins, appuyés sur la manche de sa tunique ! Quelle parole va tomber de ces lèvres habiles à la prière ? Un reproche ? Un encouragement ? Car elles détiennent le savoir, (Mal.2/7) et tous, dans le village, même les pères, même les anciens, gardent le silence quand elles ont parlé.

Les marmots sont rangés devant lui. Ils craignent, sans avoir vraiment peur. Les petits sont derrière, et chacun éprouve, tour à tour, le poids de ce regard qui s'attarde sur lui, de ces yeux noirs qui scrutent, qui interrogent... Qui sait ? L'un de ces petits peut-être ? Si Yahvé avait jeté les yeux pour susciter ici même un prophète, celui qui doit sauver Israël ?

Il parle, écoutons.

- Vous avez bien joué, mes enfants, mais vous faites beaucoup de bruit. Dieu ne parle pas dans le tapage ni dans la tempête !

Consternation !

-...bon !...

Ce n'est pas trop grave : on respire !

- Et maintenant Phinéel, mon fils, viens tracer une page d'écriture avant la tombée du jour.

Déception !

- Oh ! père...

Intercession !

-Laisse-nous jouer encore un peu ! Regarde comme le soleil est encore haut dans le ciel !

- Voudrais-tu mon fils, arrêter le soleil dans sa course, comme le fit Josué ?

Provocation ! Sourires chez les grands. Phinéel paraît très flatté de ce que son père entre dans le jeu. Après tout ! Pourquoi pas ? Mais le Rabbi profite de la circonstance pour attiser, chez son petit troupeau la ferveur à l'égard des ancêtres :

- Savez-vous, mes enfants, qui était Josué ?
- Ah oui ! Oui !

¹ - Voir la description du scribe dans Si.39/1-11

Les mains se lèvent, les réponses jaillissent, rappelant le fameux passage de la bataille de Gabaon :

- ... et Josué s'écria : « Soleil, arrête-toi sur Gabaon,
- et toi Lune, sur la vallée d'Ayyelon ! »
- Et le soleil s'arrêta, et la lune se tint immobile,
- Jusqu'à ce que le peuple ait tiré vengeance de ses ennemis.
(Jos.10/16s)

- C'est bien, c'est très bien mes enfants !

Le Rabbi peut être fier de lui : les mémoires sont fidèles, rigoureusement fidèles au texte qui sonne bien parce qu'il est balancé selon les rythmes très sûrs et s'appuie sur les consonnes très fermes de la langue sacrée.

- Allez donc jouer encore un instant ! Eh bien, à quoi allez-vous jouer ?
- A Samson !

C'est Phinéel qui répond, bien entendu, et qui impose ses instincts combatifs à tout le monde. Les autres approuvent.

- Oui, oui, à Samson, et aux Philistins !
- Et qui sera Samson parmi vous ?
- C'est moi, père !

Il convient, n'est-il pas vrai ? que le fils du Maître de la Synagogue tienne toujours le premier rôle à l'égard de ses camarades, tout comme son père à l'égard des grandes personnes. Mais le maître de la Synagogue aime trop le fruit de ses entrailles pour être aveugle sur un orgueil inquiétant qui transparait en lui. Il lui demande donc :

- Es-tu bien assuré, mon fils, que Dieu t'a choisi comme il a choisi Samson ?

Le jeune héros ne s'en rapporte qu'à lui-même :

- Oh oui, puisque je suis le plus fort !

Mouvements divers dans la troupe : tous n'approuvent pas. Plusieurs se retournent en considérant un gars bien carré, plus grand que Phinéel, beaucoup plus calme, au regard doux et paisible. Le Rabbi se rend compte de cette convergence des attentions : « Y aurait-il là, pense-t-il, une parole de Yahvé ? » ¹

¹ - « parole » (DABAR) le mot hébreu est lourd de sens, il signifie certes « parole », mais aussi « événement », « circonstance », significatif d'une intention divine. « Aucune parole n'est impossible à Dieu ».

- Mon fils, dit-il, à Phinéel, ne sois pas sage à tes propres yeux !
¹Sais-tu que Samson était très fort, très fort, beaucoup plus fort que toi ?

- Oh oui !

avec un haussement d'épaules ; les images de l'antique épopée remontent à la mémoire des jeunes garçons, et arrivent sur leurs lèvres :

- ... il a déchiré le lion !
- Il a tué mille Philistins avec une mâchoire d'âne !
- Il a transporté les portes de Gaza sur la montagne !
- ... en les portant sur ses épaules !
- et enfin, qu'a-t-il fait encore ? questionne le Rabbi.

Un court silence, celui de la réflexion ; une voix plus timide s'élève :

- il a détruit le temple de Dagon !

C'est Joseph qui a répondu cela : le bon gars au regard doux et paisible. Il continue en soupirant :

- Mais il est mort, écrasé sous le temple !
- Oui, c'est vrai, conclut le Rabbi.

Cette affaire de Samson finit tristement. Un mouvement de déception serre les poitrines et fait branler les têtes. Fallait-il donc absolument que Samson pérît pour que l'idole fût anéantie ? Le Rabbi met à profit ce moment chaud, où toute l'ardeur de cette jeunesse est tournée vers le Livre. Il poursuit donc la leçon :

- Savez-vous, mes enfants, où était cachée la force de Samson ?

Ils crient tous : c'est une chose connue :

- Dans ses cheveux, dans ses cheveux !

Mais le Rabbi sourit, il y a un mystère là-dessous :

- Et pourquoi dans ses cheveux ?

...

Cette fois, c'est le silence : personne ne sait.

- Toi, Phinéel, mon fils, tu ne sais pourquoi Samson avait tant de force dans ses cheveux ?

¹ - Enseignement constant des Ecritures cf. Si.3/17s + paral.

...

Une main s'est levée : celle de Joseph, le fils du forgeron Jacob, qui demeure là-bas, un peu à l'écart, en dehors du bourg. ¹ Il vient jouer rarement, et son père, au milieu de ses fourneaux est toujours noir de charbon.

- Toi, Joseph, s'exclame le Rabbi, tu sais cela ? Nous allons voir !

Et Joseph parle de sa voix cristalline, comme le bruit de l'enclume de son père :

- C'est parce qu'il était consacré au Seigneur, voici pourquoi Samson était si fort.

Le Rabbi est émerveillé.

- Et bien Joseph, tu as raison, c'est très bien.

Cette fois, tous les regards, toutes les têtes se tournent vers lui : ce Joseph, aux épaules bien formées, qui habituellement ne dit rien, qui n'aime pas jouer à la guerre, mais que son père habitue dès le jeune âge au joug de lourds fardeaux, au maniement d'outils massifs et pesants.

Le Rabbi cache assez mal sa gêne : il est un peu offusqué de l'admiration enfantine qui se porte ainsi sur Joseph. Il aurait tant aimé que Phinéel, son propre fils, donne, lui, la bonne réponse ! Que faire ? Insister, pour tenter de confondre le fils d'un simple manuel, sans doute magicien, ² qui tient ses secrets de quelque noir démon, ami du feu. Ce jeune Joseph serait-il initié, dans un tel foyer, aux paroles de Yahvé ? Il a certainement répondu par hasard !...

- et sais-tu Joseph, ce que signifie ce que tu viens de dire : « Consacré à Yahvé » ?

- Oui, c'est l'ange de Dieu qui dit à la mère de Samson : « Il sera Nazir, dès le sein de sa mère, c'est pourquoi le rasoir ne passera pas sur sa tête ».

Cette fois, le maître de la synagogue est stupéfait :

¹ - Le mot « faber » traduit par « charpentier » signifie en fait « artisan », aussi bien sur le fer que sur le bois. Les « forgerons », hommes du fer, forment chez les peuples primitifs, une classe à part, nécessaire, redoutés et « tabou ». Il en était de même, certainement pour Joseph et Jésus, les découvertes archéologiques ont confirmé que dès l'époque des Rois (100 av.J.C.) l'art du fer en Orient était déjà très perfectionné. On a découvert des haches au tranchant d'acier alors que le reste était en fer doux (article paru dans la revue Nature-Progrès) Voir l'histoire de la hache perdue et retrouvée par un miracle d'Elisée (2 Rois 6/1-7).

² - Cette réprobation des forgerons, que la Bible elle-même enregistre, (Si.38/28s) expliquerait fort bien la calomnie des pharisiens contre Jésus : « C'est par Béelzéboul qu'il chasse les démons. »

- Et qui t'a dit cela ?
- C'est mon père Jacob ; et je l'ai copié dans le Livre, en faisant ma page d'écriture.

Cette réponse exacte humilie le Rabbi ; son fils, le fils du scribe ne sait pas ce que sait le fils du forgeron ! Il rentre les mains dans ses longues manches et congédie la troupe des jeunes héros d'Israël.

- Allez, dit-il, allez jouer encore un peu ! Jusqu'à ce que les rayons du soleil quittent la place. Jouez à Samson ou bien à Gédéon... mais qu'aucun d'entre vous ne lève la main contre son frère !

La porte de la synagogue se referme sur les franges de sa longue robe et ses vénérables sandales. L'homme de la Loi est revenu dans son domaine ; ses orteils frémissent : l'humiliation lui descend jusqu'au bout des pieds.

Hélas, hélas ! murmure-t-il devant Yahvé, j'ai demandé si longtemps un fils au Seigneur et il m'a envoyé un rejeton brutal et hardi, qui ne rêve que de bataille, qui n'a de goût que pour l'épée ! Seigneur Yahvé, comment le corrigerai-je ? Menaces ni coups ne peuvent rien sur lui. Ah Seigneur, qu'il ne soit pas un homme de sang ! ¹ Et pourquoi as-tu donné à cet impur forgeron un fils qui a le zèle de ta Loi ? ²

Mais le scribe est assez maître de ses sentiments pour ne point laisser l'envie dominer son cœur, pour ne point s'échauffer contre les méchants, pour ne point jalouser les artisans de fausseté. (Ps.36/2)

- Il est vrai que les desseins de Yahvé sont impénétrables ! Que ton saint Nom soit béni !

Pendant ce temps, au dehors, l'enthousiasme des petits guerriers d'Israël a peine à se rallumer. Le froid de la division a semé le désarroi dans la troupe : Phinéel, le fils du Rabbi ne serait donc pas nécessairement le Samson de leurs rêves, le Gédéon de leurs jeux ? Alors les Hosanna et les Alléluia qu'il recevait comme libérateur d'Israël étaient donc usurpés ? Il faut régler cette affaire ! Les jeux des enfants ne sont-ils pas aussi sérieux que ceux des adultes ? Phinéel, lui, se sent au bord du précipice. Sa popularité qui était toute sa raison de vivre est sur le point de s'effondrer devant ce rival dont l'existence lui devient gênante. Il se tourne vers lui et l'interpelle hardiment :

- Joseph, ton père est forgeron, le mien est maître de la synagogue ; C'est toi ou moi qui est Samson ?

¹ - « homme de sang » : meurtrier qui a tendance au crime.

² - Impur : dans le sens de la prohibition d'une caste tabou.

Joseph le fils de l'humilié, n'a jamais prétendu aucun titre.

- C'est toi si tu veux, Phinéel ; quand on joue, on joue, ce n'ai pas pour de vrai.
- Si, c'est pour de vrai : et Samson c'est le plus fort.

Tous approuvent, de la voix et du geste. L'un d'eux suggère, un petit noiraud, au regard malicieux :

- Battez-vous, on verra bien qui sera le plus fort !

Son père est le marchand du village : il se plait à semer la zizanie et à faire parler les gens. Le fils aime déjà la bagarre.

Phinéel a trouvé l'idée à son goût : agressif, il s'approche de Joseph. Aussitôt ses camarades font le cercle, délimitant l'aire de ce duel capital. Mais tout à coup le fils du Rabbi se rappelle la dernière recommandation de son père : « Qu'aucun d'entre vous ne lève la main contre son frère ! » Cette parole brise son élan, la Loi bloque son ardeur. Ah ! sans elle, comme nous serions libres ! (Rom.7/8) Il se ravise donc, et triomphe de son agressivité par un sursaut d'orgueil :

- Non, dit-il, ne nous battons pas ! Mon père l'a dit. Vous avez entendu : « Qu'aucun d'entre vous ne lève la main... »
- ... contre son frère », écho de voix.

Mais Joyada, le tentateur insiste :

- Qu'y a-t-il entre le fils d'un rabbin et le fils d'un forgeron ?
- Il y a, dit Joseph, que nous sommes fils d'Abraham.

Le tentateur est évincé : il se mord les lèvres. Tous admirent la réponse de Joseph. D'ailleurs l'on aime guère ce Joyada : le fils du trafiquant. Ses poids et ses mesures sont-ils bien justes ?...

Il y a là, par terre, le long du mur de la synagogue, un vieux chevron mal équarri, reliquat d'une ancienne charpente. Voilà justement l'objet qu'il faut pour décider du plus fort. Phinéel vient d'avoir cette idée, il la propose :

- Voici le fardeau de Samson ! Lorsqu'il portait la porte de la ville jusque sur la colline !

Puis, prenant Joseph à partie :

- Celui de nous deux qui le portera là-haut sera Samson.
- D'accord, dit simplement Joseph.

Pour être plus sûr d'arriver le premier, Phinéel, aussitôt, se penche vers le bout de bois. Il avait présumé de ses forces. Il l'empoigne par le milieu, le remue, le soulève et le traîne quelque pas. C'en est trop pour ses petits bras, pour ses épaules menues, si nerveuses soient-elles !

La poutre retombe sur le sol, terrible !

Joseph n'ose avancer : tous s'écrient :

- A toi, Joseph, à toi !

Joseph s'avance, soulève le bois de la contradiction par l'un des bouts, comme son père le lui a appris. On ne porte pas une poutre, ni une barre de fer n'importe comment. Elle s'élève bien droite. Il en laisse alors retomber le milieu sur son épaule, tout doucement. La voici bien en équilibre, comme le fléau d'une balance bien juste. Il marche librement, il triomphe, tous exultent, ils proclament :

- Vive Samson, vive Samson !...

Et le cortège se forme autour de lui, accompagnant le héros qui enlève les portes de la ville ennemie. Pour sûr, il ira jusqu'au sommet de la colline ! C'est l'enthousiasme. Phinéel est resté en arrière, cloué par l'humiliation. Mais la rage le prend, il se faufile entre les rangs, remonte jusqu'à Joseph et arrivant par derrière, le pousse brutalement. Joseph s'étale sous le poids du bois.

C'est la consternation ! Le jeu tourne à la tragédie, au scandale : lui, Phinéel, le fils du Rabbi, il a osé faire cela ! Il s'est abattu sur Joseph, qui, pourtant, ne trichait pas !

Cependant le fils du forgeron s'est relevé : son vêtement est maculé de terre, des gouttes de sang perlent sur sa main. Il la présente à Phinéel :

- Tu vois, dit-il, je saigne, pourquoi m'as-tu poussé ?

Cette fois, sans aucun doute, c'est la bagarre ! Mais non ! Joseph n'est même pas en colère ! Les regards en cercle convergent sur Phinéel : autant de juges, autant d'accusateurs ! C'est insupportable : il lit autour de lui : « Méchant ! méchant ! ... et aussi « Tu as levé la main contre ton frère ». Mais Phinéel brave la sentence : il surmonte sa confusion. Son jeune prestige impose déjà le silence à l'assemblée. Mais Joseph reprend la parole, en disant :

- Tu sais, je vais quand même la porter jusqu'au bout !

... tout en léchant le sang qui flue de l'égratignure de sa main. Puis, tranquillement, il recharge la poutre sur son épaule. Il s'en va, le cortège se reforme derrière lui. Phinéel hésite... Il suit quand même, parmi les autres, dépité et honteux. Mais quoi ? Ne vaut-il pas mieux demeurer, affronter le lourd silence, plutôt que laisser les langues jaser sur sa défaite ?

Silencieuse, la troupe gravit la montagne.

Voici le sommet de la colline du discernement : une crête calcaire, dénudée comme un crâne chauve, une roche creusée de profondes rides. De l'autre côté, un escarpement vertigineux. Dans une fissure ouverte par les eaux dans la pierre dure, Joseph fiche la poutre qui demeure debout, comme un gibet démantelé.

- Vive Samson, vive Samson !

Les hurras, les bravos fusent de toutes parts. Pour Joseph, quel triomphe ! Phinéel, fou de rage, ne peut le supporter : il fonce sur l'un des partenaires de Joseph qui a l'air de ricaner contre lui. Il le poursuit furieusement. Il l'atteint dans la ruelle qui longe la synagogue. Il s'abat sur lui à grands coups de poings. La troupe a suivi : elle assiste muette d'émotion à ce duel inégal : Phinéel s'est attaqué à un plus petit. Elle voit, elle découvre ce que l'agresseur ne remarque pas, tant sa colère l'aveugle : le Rabbi attiré par les cris de la victime s'avance à grands pas, en maugréant, pâle d'indignation. Il attrape son rejeton avec ses larges mains, le prend sous le bras comme un paquet de linge sale, et rythme ses réprimandes par une fessée retentissante comme des cymbales sonores :

- Fils indigne ! Race maudite ! Tu es ma honte, ma honte, tu entends ? Seras-tu à jamais incorrigible ? Tu as transgressé la Loi !...

Le moutard piaille et gesticule : mais comment se dégager des mains du père ? Il faut subir : c'est la Loi qui lui entre dans la peau par le postérieur !

L'Écriture, d'ailleurs, encourage les pères à user abondamment des châtiments corporels. Le Rabbi le sait. Il y va en toute sécurité de conscience.

Et la porte de la maison se referme sur le père et sur le fils. Dans la ruelle, on entend encore les hurlements du gosse. La troupe s'est dispersée : elle se sent collectivement responsable du drame. Joseph, honteux de ce triomphe, s'est esquivé pour rejoindre la maison de son père.

Le crépuscule est d'un rouge de feu : lumière sanglante sur des jeux prophétiques...

Là-bas, sous le platane, les filles, plus tranquilles, ont repris leur ronde, après le passage tonitruant des garçons. Elles ont levé les épaules, en considérant avec une pitié étonnée, leurs épées de bois, leurs boucliers d'osier. Elles sont revenues à la danse, infiniment plus significative pour

elles. Sur un ciel déjà rouge à l'horizon, leurs silhouettes s'inscrivent, gracieuses et frêles : petites tuniques, bras et jambes nues, chevelures dénouées. Elles jouent en chantant le drame que la vie renouvelle à chaque génération. De pas à pas, de pointe en talon, le cercle tourne : il y a toujours une place à prendre et une autre à laisser. Le geste souligne le couplet qu'elles disent. Les voici qui posent leurs mains sur leur ventre, puis les retournent en cadence, paumes en avant, comme pour signifier une parturition difficile, tandis que leurs voix s'élèvent :

« ...ainsi l'enfant, ainsi l'enfant
« sort de sa mère, et voit le jour !
« Quelle douleur, quelle douleur !
« Va-t-il pousser son premier cri ?

Ah ! La ronde s'arrête : l'une des danseuses, inattentive, a posé le pied sur le lieu tabou indiqué par un cercle dans le sable. Est-ce là un puits profond dans lequel il faut se garder de tomber ? Est-ce la fosse du schéol ? un piège ? un traquenard ? Tant pis pour celle qui s'est faite prendre : elle va sortir de la danse, c'est la règle du jeu. La voici qui s'en va sur la touche : elle reste désormais immobile, mais elle chante toujours. On a changé de couplet. Au rythme de la chanson, les mains s'abaissent à la hauteur des genoux et s'élèvent jusqu'aux seins :

« Sur tes genoux, sur tes genoux,
« tu le reçois pour le bénir,
« et puis, avec de l'eau bien claire,
« tu laves le petit poupon.

Une autre danseuse est éliminée : la maladroite ! Pour ce soir, l'aventure de la maternité, pour elle, s'arrêtera là. Et sans tarder, la farandole reprend inlassable, et les corps se succèdent, bras levés jusqu'aux épaules. Le chant aussi a monté le ton :

« Puis tu le prends entre tes bras,
« tu l'embrasses, tu l'embrasses,
« et tu le portes sur ton sein,
« en le couvrant de tes baisers.

Hop ! Arrêt, encore une faute ! La danse marque le temps, pour l'élimination d'une partenaire. Puis le rythme plus mordant exalte la joie de pouponner et d'allaiter qui tressaille en ces filles : elles ne disent jamais « assez ! »¹ les voix claires détaillent un nouveau couplet, tandis que la poussière s'élève, légère, légère, autour d'elles. Autant en emporte le vent !

« Et tu lui présentes le sein,

¹ - Prov.30/15-16

« et ton bon lait coule sur ses lèvres !
« Ton bébé va se fortifier,
« bientôt, bientôt, il sera grand !

Elles ne sont plus que quatre maintenant : les plus attentives, les plus habiles, qui n'ont pas mis le pied dans le puits dangereux. Les éliminées gardent les yeux fixés sur le sol, surveillant la moindre faute.

« apprends-lui bien vite à marcher,
« en le soutenant de la main :
« il court sur ses petites jambes,
« tout lui sourit : il est debout !...

Une petite fille, six ans peut-être, se tient toute seule à l'écart : elle regarde d'un œil ingénu ce film symbolique de la vie ; est-elle sortie la première de la danse ? ou bien on l'a délaissée, trop petite encore qu'elle est ! Elle s'appelle Marie, elle contemple, elle médite, elle écoute toutes ces choses :

« Il apprendra bien sa leçon,
« dans le Livre du Seigneur !
« Et tu lui guideras la main
« pour qu'il apprenne l'écriture.

Restent maintenant deux danseuses en piste... Quelle sera l'héroïne de cette heureuse maternité ?

« Et ton fils quand il sera grand,
« s'il revient un jour de la guerre,
« il te prendra sur ses genoux,
« et te rendra tous tes baisers.

Et pour le dernier couplet, tout à coup, la danse se change en une lamentation funèbre : les gestes s'alourdissent, les pas traînent, les corps s'affaissent :

« Mais s'il succombe par l'épée
« en se battant pour ta nation
« comme Rachel tu pleureras
« sans vouloir être consolée.

Ce n'est pas fini : mais le moment le plus pathétique est arrivé : la dernière danseuse se tourne vers celle qui fut éliminée au premier tour et chante :

« Console-toi, console-toi,

« ô toi qui n'as pas enfanté !
« car la mère aux nombreux enfants
« se flétrit dans la douleur.

Et le jeu se termine par un baiser :

- Marie, embrasse-moi !

Et la petite Marie, éliminée la première, attendait le moment de donner ainsi le baiser de la consolation. Elle était fille de Joachim et d'Anne.

Le soleil est au ras de l'horizon, le jour se consume dans de grand feux rouges, au-delà de la mer : on en voit les lueurs dans le ciel. C'est l'heure où les mamans appellent leurs mômes :

- Myriam, Ruth, Noémi !
- Au revoir, à demain...

La place redevient silencieuse et déserte. Dans le platane, les oiseaux cachés sous les feuilles, peuvent prier tranquilles.

Dans la maison, c'est le repas du soir, sous la lumière imprécise qui entre encore par l'étroite fenêtre, et qui ne permet plus de filer ou de tisser. Puis les lampes s'allument, pour la veillée autour du Livre. A moins que la lune, en son plein, n'invite à la fête, orchestrée par les luths, les nébels, les kinnors, les tambourins qui suscitent d'interminables farandoles. Les jeunes portent leurs harpes, les vieux leurs outres de vin ; et montent alors, vers les étoiles, les acclamations et les refrains en l'honneur de la Majesté bonne et joyeuse qui fit la lumière pour les yeux, les sons pour les oreilles et la lune pour marquer les jours de liesse et d'exultation. Lui, ce Maître de chœur, ce meneur de jeu, qui jongle avec les astres et ne se trompe jamais...

Mais, ce soir, il n'y a pas de lune : seules les flammes de l'huile trouent les ténèbres. Dans les ruelles désertes, la brise circule, gémissant lorsqu'elle heurte les angles des maisons, les pointes des toits, le faite des cheminées. Les cyprès se dandinent devant la voûte des cieux, faisant des ombres noires sur le champ des étoiles. Le vieux platane rugit, les eucalyptus étirent leurs bras dans le vent...

C'est le souffle de Yahvé qui passe...

Quand Joseph, le grand garçon, fut de retour à la maison de son père, Jacob lui dit :

- C'est toi qui a porté là-haut ce morceau de bois ?
- Oui, Père, dit-il.

Et il expliqua le jeu de Samson.

- Mais dit Jacob ce sang sur ta main ? Cette meurtrissure sur ton épaule ?
- Je suis tombé.
- On t'a poussé, sans doute ?

Et Joseph raconta tout à son père. Et Jacob dit :

- Amen !

Marie entra, elle aussi chez sa maman. Elle lui raconta la ronde et le rôle que les grandes lui avaient assigné. Elle était un peu chagrinée, la petite Marie, d'avoir été éliminée dès le départ. Anne la consola :

- Il y a des mères qui pleurent beaucoup à cause de leurs enfants, dit-elle. Mieux vaut être stérile que d'enfanter dans le péché, ma fille.

Il y avait d'autres jeux, fort appréciés aussi, qui voulaient mimer les grands moments de la vie des grandes personnes : la noce, l'enterrement.

Pour les nocces, les garçons se joignaient aux filles : tous formaient le cortège, couronnés de fleurs, palmes en mains, ils passaient et repassaient dans la grande rue du village, en chantant un refrain sur le seuil de chaque maison :

« Joie dans la maison, joie pour Israël,
« la fille du jardinier se marie ;
« ses cheveux sont noirs comme le corbeau,
« et ses lèvres des cordons d'écarlate !

La porte s'ouvre, une maman apparaît, souriante. Elle prend part à la fête :

- Alors, quelle est celle que l'on marie aujourd'hui ?
- C'est Noémi, c'est Noémi...

Une fille de douze ans : son bien-aimé est Siméon, le fils de Zamréel.

- Ah ! comme c'est bien ! comme vous êtes bien accordés !
- Oui, oui...

Unanimité parfaite : la race a des instincts qui ne trompent pas. N'est-il pas de notoriété publique que les parents ont déjà depuis longtemps fixé leur choix ? Et les enfants entrent dans le jeu.

- Voici un pain d'orge pour les jeunes mariés.
- Que Yahvé vous le rende, belle dame !
- Que Yahvé vous le rende !

... et l'on passe à la maison suivante :

« C'est une fille d'Abraham
« qui va se marier aujourd'hui !
« Voyez ses bracelets de perles
« et les bijoux de son collier !

Le vieux Samuel, cheveux blancs, barbe chenu a la larme facile. Il est veuf depuis longtemps. Il vit de ses souvenirs. Mais nourri de la sainte espérance de son peuple, il garde une étonnante fraîcheur de cœur :

« Ah ! mes enfants ! mes enfants ! dit-il. Comme c'est beau ! Un vrai mariage, comme c'est beau ! L'œil n'est jamais lassé de voir, ni l'oreille d'entendre !

Ses deux mains parcheminées et ses longs doigts cassés forment une corbeille remplie de raisins secs. Tous les mioches défilent, ouvrant leurs paumes au-dessous de celles du vieillard, pour recevoir de lui une portion d'amitié. Ils mangent avec délices cette manne traditionnelle, puis chantent, en guise de merci :

« Voyez la bien-aimée dans sa parure,
« son ventre est un monceau de blé,
« ses seins les faons d'une gazelle,
« Dieu la bénit, la rend féconde... (Cant.7)

Chez Zambri, l'éleveur, ils reçoivent un gâteau de figes : quelle générosité ! Il est riche, il ne refuse jamais à qui demande. Ses troupeaux ainsi sont prospères. Il a pitié, il donne, il prête sans intérêt : un vrai fils d'Israël.

Dieu, que c'est bon les figes ! Chacun en a la bouche pleine, et en voilà encore ! Zambri se réjouit de voir leurs joues tendues, prêtes à éclater : le rassasiement de la jeune génération. Puis il les voit s'éloigner : ils agitent leurs palmes et disparaissent au coin de la rue, vers le platane sous lequel les anciens sont assis... Interminables palabres.

- ... Tiens, voilà donc la noce aujourd'hui, dit l'un d'eux. Ils ont marié la fille d'Ophni, Noémi, la belle brune !
- La voici au bras du jeune Siméon ! C'est bien accordé !

- Quand les enfants font la volonté des pères, tout va bien.
- Oui, opine le vieil Alchor, comme cela, tout est dans l'ordre.

Les enfants défilent, tout fiers d'être l'objet des conversations des sages.

- Et ce grand Joseph qui marche toujours le dernier, quelle sera sa femme ?
- Qui sait si son père Jacob a décidé quelque chose ? Qui voudra pour mari de sa fille un fils de forgeron ?
- Oui, un fils de forgeron !...

Ils ricanent.

- Et qui deviendra à son tour forgeron comme lui, tout noir de charbon !
- Métier horrible, métier horrible !
- Pire encore que celui de corroyeur !

Et le défilé s'achève par la petite Marie, dont les petites jambes n'ont pas pu suivre.

- Tiens ? Et celle-ci, qui est-elle ? N'est-ce pas la fille du jardinier ?
- Voilà Joseph qui l'attend et qui va la prendre par la main.
- Serait-ce un présage ? Joachim pourra bien la donner à Jacob !
- Oui, dit l'un des vieillards, la fille de la stérile... Joachim acceptera-t-il de donner sa fille à un forgeron ?

Ainsi vont les langues, à mesure que les vivants passent et que se tisse l'histoire, révélatrice des mystères de la vie.

- Quels seront donc ces enfants ?
- Oui, que leur adviendra-t-il lorsque nos yeux se seront fermés ?
- Qui sait ? Verront-ils le Royaume ? Les temps ne sont-ils pas accomplis ? Si Dieu ne prend en main la cause d'Israël, comment subsisterons-nous ?

Refrain connu, qui montait déjà aux lèvres des anciens prophètes, mais qui chaque jour s'alourdit d'un poids menaçant. Rome commence à dresser au-dessus de la Terre habitée ses idoles monstrueuses ! Qui ne craindrait la puissance de cette nation guerrière et sans entrailles ?

Phinéel, le fils du Rabbi prit un jour sa revanche sur Joseph qui avait triomphé de lui en portant sur le sommet de la colline cette poutre symbolique de la force de Samson, et – qui peut savoir ? – de son élection divine.

Feu de paille que ce triomphe : trois jours après, oublié. Joseph n'était pas le gars qu'il fallait pour susciter et maintenir l'enthousiasme des combattants, animer des scènes de bataille ou de vengeance. Les échos de la fessée retentissante et humiliante s'étaient vite évanouis, et le jeune Phinéel sut rapidement regagner son prestige auprès de ses camarades.

Il pousse donc un jour ses compagnons à jouer à l'enterrement.

- Nous allons enterrer Samson, dit-il.

C'était une trouvaille.

- Il faut une sépulture magnifique, avec des palmes et des fleurs, comme nos pères enterraient les prophètes ! ¹

Tiré des décombres du Temple de Dagon, Joseph est donc disposé sur une civière de branchages et de lianes. Huit de ses émules le soulèvent et l'emportent, pendant que les filles glapissent sur une note très élevée, le hululement des pleureuses. Les façades des maisons en retentissent, depuis la synagogue jusqu'au platane.

Mais les porteurs ne peuvent aller jusqu'au bout. Joseph est trop grand et trop lourd. Les branches et les lianes se disloquent sous son poids, bien avant que l'on ait atteint la fosse ! La sépulture est donc ratée et le mort est contraint de se relever ! Il le fait donc, tout simplement, en disant la parole du psaume entendue si souvent à la synagogue :

« Non, je ne mourrai pas, je vivrai,
« et je publierai l'œuvre de Dieu ! ²

- Fin du chapitre 1 -

¹ - Mt.23/28-30

² - Ps.118h/17

Au fil des jours...

« Il y eut un soir...
« Il y eut un matin...

Un soir...

Des braises rougissent dans l'âtre. Assis sur une natte, Jacob suit des yeux le feu qui s'éteint et tend l'oreille à la Parole. Sur la table une chandelle resplendit ; tout près d'elle le frais visage de Joseph penché sur le rouleau de la Loi. Il s'exerce à la lecture : non pas certes sur le ton solennel qu'utilisent les chantres, à la synagogue, mais suivant une mélopée naïve qui épouse modestement l'accent des mots, le rythme de la phrase.

Ainsi, à la maison, sous le contrôle de l'autorité paternelle, les enfants des Hébreux s'initient aux Lettres Sacrées. C'est l'heure de la respiration familiale dans l'ambiance divine. Le foyer, alors, empreint de la Présence invisible, reçoit d'Elle sa lumière et sa chaleur : chaque journée prend ainsi sa dimension verticale, quand le travail a cessé, lorsque les jeux se sont tus.

La flamme de l'huile vierge triomphe de la ténèbre : ainsi le message prophétique, confié autrefois aux pères de la nuit de ce monde :

« Jusqu'à ce que le jour vienne,
« et que l'astre du matin se lève dans vos cœurs... ¹

Jacob s'est fait prêter par le maître de la synagogue un vieux rouleau du Livre des Juges. C'est sur ce parchemin que Joseph, chaque soir, reprend une partie du texte de la veille, pour enchaîner :

« ... L'ange apparut à cette femme et lui dit : « Tu es stérile, et tu n'as pas d'enfant ; mais désormais, prends bien garde ! Ne bois ni vin ni boisson fermentée et ne mange rien d'impur ! Car tu vas concevoir et tu enfanteras un fils : le rasoir ne passera pas sur sa tête, car l'enfant sera Nazir dès le sein de sa mère... » ²

- bon, dit Jacob, c'est donc là que nous en étions ?
- Oui, père.
- Et tu as tout compris ?

Joseph questionne d'une voix claire comme une timide aurore :

- Que veut dire l'Ange lorsqu'il dit à la mère de Samson : « Tu es stérile » ? Que veut dire ce mot ?

¹ - 2 Pe.1/19

² - Histoire de Samson, Juges, ch.13 et s.

- Vois le désert, mon fils, vois les rochers nus. Ils sont stériles, rien n'y pousse. Une femme est stérile quand son mari ne peut la féconder par sa semence.
- Alors, elle ne peut pas avoir d'enfants ?
- Rien n'est impossible à Dieu ! C'est ainsi que notre père Isaac est né de Sarah, la femme d'Abraham, qui était stérile, et qui, par surcroît, était trop vieille pour concevoir ; Abraham lui-même n'avait plus de semence. Mais en raison de leur foi, Dieu manifesta sa bienveillance. ¹ Ainsi est né aussi le fils de Rachel, Joseph, dont tu portes le nom, d'une mère stérile. Ainsi naîtra Samson, dont nous lisons l'histoire. Tu as compris maintenant ?
- Oui, père.
- Eh bien continue.

« ... C'est lui qui commencera à sauver Israël des Philistins.

La femme s'en alla dire à son mari : Un homme de Dieu m'a abordée, qui avait l'apparence d'un ange de Yahvé, tant il était redoutable. Je ne lui ai pas demandé d'où il venait, il ne m'a pas fait connaître son nom, mais il m'a dit : « Tu vas concevoir et enfanter un fils ; et maintenant ne bois ni vin ni liqueur fermentée, et ne mange rien d'impur pour que cet enfant soit Nazir de Dieu dès le ventre, jusqu'au jour de sa mort ».

La douce voix de Joseph sonne comme un chant d'espérance, et la maman, assise près de l'âtre, soupire avec les versets du Saint Livre, car elle éprouve jusqu'aux entrailles les émotions qui surgissent du texte sacré, si profondément humain, si proche des aspirations les plus secrètes, des désirs les plus intimes du cœur.

Cependant l'enfant continue la lecture, en suivant du doigt les caractères carrés qui évoquent ces choses, qui empêchent l'histoire de vieillir et qui nous rendent présents aux hommes du passé. Quelle puissance que celle de l'Écriture !

« ... Alors Manné, son mari, invoqua Yahvé et dit : « Je te prie Seigneur : que l'homme de Dieu que tu as envoyé vienne encore vers nous et nous enseigne ce que nous devons faire pour l'enfant qui va naître ». Yahvé Dieu exauça la prière de Manné, et l'Ange de Dieu revint encore vers la femme. Elle était assise dans son champ, et Manné, son mari, n'était pas avec elle. La femme courut aussitôt l'avertir et lui dit : « Voici, l'homme est venu vers moi, celui qui m'est apparu l'autre jour ! »

« Manné se leva et suivit sa femme. Il alla vers l'homme et lui dit : « Est-ce toi qui a parlé à ma femme ? » Et il dit : « C'est moi ». Manné dit : « Dis-nous quand ta parole s'accomplira, que faudra-t-il observer à l'égard de l'enfant ? Qu'y aura-t-il à faire pour lui ? »

¹ - Gen.17/13s ; 21/1s

Et l'ange de Yahvé répondit : « la femme s'abstiendra de tout ce que j'ai dit : elle ne boira rien de ce qui vient de la vigne, elle ne mangera rien d'impur. Tout ce que j'ai prescrit, elle l'accomplira ».

Joseph arrêta sa lecture ; une idée surgit dans sa petite tête. De la main il caresse ses cheveux, fixe un instant la lampe vacillante. Jacob s'aperçoit de ce trouble. Le texte, certes n'est qu'une noircissure de parchemin, mais les images qu'il porte et qu'il cache, qui peut les saisir ? Il arrive que la question qu'il soulève brûle comme une flamme, en projetant une lumière trop vive...

- Ah, mon fils, dit Jacob, à quoi penses-tu ?
- ...
- Pourquoi ta langue s'est-elle immobilisée à la porte de tes lèvres ? Parle, mon fils, ta mère et moi, peut-être, pourrions-nous te répondre ?
- Est-ce pour cela que maman ne boit jamais de vin ?
- Ah Seigneur ! murmure la femme de Jacob...
- Mon fils, nous ne pouvons prévoir ce que Dieu attend de toi. Pauvres de Yahvé que nous sommes, qui sait ? Dieu se penchera-t-il vers nous ? Car il ne regarde pas aux personnages de ce monde. Il connaît nos cœurs, il sonde nos reins, il voit notre désir, peut-être exaucera-t-il notre prière ? S'il lui plaît de te choisir, toi, mon fils, pour accomplir son œuvre de salut à l'égard de son peuple ? Tout homme en Israël peut devenir le père du Messie, et par surcroît nous sommes de la lignée de David. A nous d'être prêts comme des serviteurs éveillés, qui attendent l'arrivée de leur Maître. ¹ Maintenant, continue ta lecture.

« ... Manné dit à l'ange de Yahvé : « Permits que nous te retenions et que nous t'apprêtions un chevreau. Mais l'ange de Yahvé dit à Manné : « Quand tu me retiendrais, je ne mangerais pas de ton mets ; si tu veux préparer un holocauste à Yahvé, offre-le. » Manné ne savait pas que c'était l'ange de Yahvé.

Joseph s'arrête encore et demande :

- Mais pourtant la femme le lui avait dit, comment ne le savait-il pas encore ?
- Cela signifie, mon fils, que Manné ne savait pas que les anges de Yahvé ne mangent pas comme nous, ni ne boivent. Il s'imaginait encore que l'ange allait partager son repas.
- Ah bon !
- Et bien, continue maintenant.

¹ - Lc.12/41s

... Manné dit à l'ange de Yahvé : « Quel est ton nom ? » afin que nous t'honorions lorsque ta parole s'accomplira. Mais l'ange de Yahvé lui répondit : « Pourquoi m'interroges-tu sur mon nom ? Il est merveilleux ». Manné prit un chevreau avec l'oblation et l'offrit sur le rocher en l'honneur de Yahvé. Et il se fit un prodige pendant que Manné et sa femme regardaient : comme la flamme montait au-dessus de l'autel vers le ciel, l'ange de Yahvé monta dans la flamme de l'autel. A cette vue, Manné et sa femme tombèrent la face contre terre. Et l'ange de Yahvé disparut aux yeux de Manné et de sa femme : « Nous allons mourir ! car nous avons vu Dieu ». Sa femme lui répondit : « Si Yahvé devait nous faire mourir, il n'aurait pas reçu de nos mains holocauste ni oblation » Il ne nous aurait pas fait voir cela ; il ne nous aurait pas fait entendre aujourd'hui de telles choses !... »

Et la voix de Joseph questionna encore :

- Pourquoi Manné avait-il peur de mourir, père ?

Question pleine d'inquiétude !

- Ah mon fils, il y a une colère de Dieu contre les hommes ! ¹

Jacob avait pris une voix si grave pour dire cela ! Le ton seul en donnait le frisson ! Surgirent alors à la mémoire de Joseph les paroles entendues déjà à la synagogue, durant le chant des psaumes, mais qui n'avaient jamais éveillé son esprit : « Qui aura su la force de sa colère et craint la véhémence de son courroux ? » C'était l'occasion de poser la question qui le torturait depuis longtemps :

- Mais pourquoi cette colère de Dieu ?

- Parce que la mort pèse sur nous ? Nous avons transgressé le commandement de Dieu dès l'origine, mon fils. Tu n'as peut-être pas encore éprouvé le mauvais ferment qui travaille le cœur de l'homme. Même les enfants, parfois, sont déjà méchants, ne le sais-tu pas ?

- Oui, père, dit Joseph, je comprends.

Il se souvenait en effet de sa meurtrissure à l'épaule et de sa main écorchée, en jouant, quelques jours auparavant, lorsqu'avec ses camarades il évoquait justement, le personnage de Samson.

- Continue ta lecture, dit Jacob.

« ... La femme lui donna un fils, et elle l'appela du nom de Samson. L'enfant grandit et Yahvé le bénit. L'Esprit de Yahvé commençait à la pousser vers le champ de Dan, entre Soréa et Eschaol... »

- Où est-il ce champ de Dan, demanda Joseph.

¹ - Rom.2/19 ; Ps.89h/4-6 ; Eph.2/3, etc... Mt.3/7 et paral. ; Jn.3/36

- Je ne sais pas mon fils. Mais « champ de Dan, cela signifie « lieu de jugement », car Samson devait manifester à Israël le jugement de Dieu.

Sur ces mots qui terminaient la lecture, Jacob se mit debout, et levant les mains vers le ciel, il entonna la prière :

« Béni soit le Seigneur qui a fait le ciel et la terre !

Et sa femme et son fils répondent :

- Béni soit le Seigneur !
- Béni soit son Nom de sainteté !
- Béni soit son Nom !
- Loué et glorifié soit le Seigneur Dieu de nos pères.
- Loué et glorifié !
- Car il a manifesté ses vues sur Israël.
- Israël son premier-né.
- Il nous a fait connaître ses jugements.
- Il nous a révélé ses témoignages.
- Aucun peuple n'a été ainsi traité.
- Aucun peuple.
- Il nous a arrachés à la main de nos oppresseurs.
- Il les a précipités dans la Mer Rouge.
- Il a aimé Israël d'un amour de prédilection.
- Il a aimé Israël.
- Et son amour est de toujours à toujours.
- Ses entrailles de miséricorde sont éternelles.
- Sauve ton peuple, Yahvé, bénis ton héritage.
- Fais luire sur nous ta Face, et nous serons sauvés.
- Nos pères criaient vers toi et tu les as exaucés.
- Ils ont crié et tu les as délivrés.
- Manifeste envers nous ta miséricorde !
- Pour l'honneur de ton Nom, Seigneur !...

...

Et la litanie se prolongea ainsi, avec le chant des psaumes, jusqu'à la bénédiction finale. Il est temps alors de baisser la flamme de la lampe : une luciole veillera au ras de l'huile jusqu'au matin. Et Jacob, en s'enroulant dans sa couverture, applique strictement l'ordre de Moïse, qui prescrit de répéter le commandement du Seigneur aussi bien au coucher qu'au lever :

« Ecoute, Israël, Yahvé ton Dieu est le seul Dieu ! Le seul Seigneur ! Tu aimeras le Seigneur Yahvé de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces... »

Ainsi meurt le jour, auprès de l'âtre encore tiède.

Pourquoi demain ne serait-il pas plus beau ?

...

Un matin...

La fraîcheur de la nuit a ressuscité toutes choses. L'aurore se lève sur la rosée déposée en fines perles sur les feuilles des arbres. Un jour nouveau sourit à la Terre, toute humide du baiser de la nuit.

Jacob s'est levé de bon matin. L'aube est si pâle que les oiseaux n'osent encore y croire et retiennent leur voix. L'homme est debout sur le pas de sa porte : il regarde tout cela : les haies toutes proches, lourdes de nids ; la vallée lointaine que l'on devine sous le lange de la brume légère. Moment de prière muette, de communion vitale avec la nature intacte, de respiration d'un air calme et sans fumée. Qu'elle est riche cette sérénité du matin !... Comme une terre assoiffée, le Juste, en Israël, soupire vers ce jour qu'ont annoncé les Prophètes, où tout sera renouvelé dans la Justice et dans la paix...

- Ah ! qu'il vienne ! Qu'il vienne donc ce Jour, Seigneur ! Ce Jour où l'amour de Dieu remplira le cœur de l'homme ; où l'action de grâce deviendra comme un fleuve ; où le chant des rachetés s'élèvera jusqu'aux étoiles !

Jacob se rend à sa forge, toute proche de sa maison. De la main, il écarte la cendre qui gardait la chaleur de la braise ; il saisit la corde du soufflet, et les tisons endormis se réveillent.

- Ah, qu'il s'allume, qu'il s'allume, sous le vent de l'Esprit, le zèle de Yahvé dans le cœur de ses fidèles !

N'y a-t-il pas toujours quelque part, un feu qui couve sous la cendre d'un monde refroidi, crispé dans la haine ou la vengeance ? Qui pourrait éteindre l'amour ?...

Vrai : un peu de vent et les braises se rallument, jaillissent les étincelles, surgit la flamme, et d'autres charbons tout noirs rougissent et rayonnent.

Quelle merveilleuse chose que le feu !

- Ah Seigneur Yahvé, ne dis-tu pas dans le prophète : « Je suis un feu dévorant » ?

Voici Joseph qui paraît dans l'embrasure de la porte.

- Déjà debout, mon fils ?

- Oui, que le Seigneur te bénisse, père.
- Et que le Très-Haut et le Très-Bon fasse luire sur toi sa Face resplendissante !

Père et fils échangent ainsi un baiser qui a des dimensions célestes.

- As-tu bien dormi ?
- Oui, Père, mais j'ai fait un songe.
- Ah ! encore un ! Dis-le moi donc !
- Attends, père, je vais t'aider, à moi de mener le soufflet !
- Oui, tu as raison. Nous allons remettre en état ce vieux fer de hache que Quéhat, le bûcheron, m'apporta hier. C'est un vieil outil... tellement usé. Mais nous allons faire du neuf avec du vieux ; c'est là tout l'art de la forge. Tu vas voir. Bon... dis-moi donc ton rêve.
- Eh bien, père, voilà : j'ai rêvé que tu me donnais en héritage un champ stérile. C'était un désert de sable. Ce lieu s'appelait « Champ du jugement ».
- Oui... C'est en rapport avec ce que nous avons lu hier. Quant à te donner un champ en héritage, je ne vois pas trop comment ?... Car, tu le sais, nous travaillons de nos mains, par le fer ; et de la terre nous n'en avons pas. Juste un petit bout de jardin... notre patrie n'est pas ici. Nous sommes des étrangers, nous autres forgerons, même dans l'héritage d'Israël...

Et en montrant ses mains calleuses et noueuses :

- C'est cela, tu vois, que je te donnerai : notre métier. Il y a là de quoi transformer la face de la terre.

Et sur un ton plus grave :

- pourvu que ce soit dans la Justice !... Mais reviens donc à ton champ stérile.
- Eh bien, dans mon rêve, je priai le Seigneur, et voici qu'une graine est tombée dans ce champ, depuis le ciel. Elle y fit pousser une plante, qui devint arbuste, puis un grand arbre, aux larges branches, à l'ombre fraîche.
- Ah bon...

Et Jacob réfléchit sur la parole du prophète : « Le juste poussera comme le palmier, il grandira comme un cèdre du Liban ».

- Dieu fasse que ton songe ait un sens, mon fils !... Moins fort, moins fort le soufflet. IL faut prendre garde de ne pas brûler le fer.

Jacob à l'aide de sa longue tenaille tient le vieux fer de hache dans le brasier. Il est rouge, juste ce qu'il faut. Il l'amène sur l'enclume :

- Regarde, Joseph, dit-il, comment frapper le fer. Il faut le travailler sans qu'il éclate et lui donner doucement la forme. Un coup de marteau trop fort ne se rattrape jamais. C'est comme un père qui, par trop de sévérité, écraserait le cœur de son fils.

Et les coups de marteau s'alignent avec exactitude, il rebondissent sur l'enclume qui résonne comme une cloche d'argent. Et clac ! et bimm ! et

clac ! et bimm !... Le son cristallin de la forge s'envole dans les arbres, parmi le chant des oiseaux, se glisse dans les ruelles jusqu'à la porte de la synagogue, jusque dans les oreilles du Rabbi qui sort de sa torpeur en murmurant : « Ah, Seigneur, le forgeron est déjà au travail, et ne n'ai pas devancé l'aurore pour te bénir ! »

- ... tu vois, Joseph, il faut étirer le fer du côté de l'usure, mais veille à ne pas pousser tout le métal à la fois, comme cela... comme cela... un petit coup ici, et là... et tu vois ?
- Oui, père.
- Le métier s'apprend avec les yeux. Bon ! Nous pourrions lui rendre une hache comme cela.

Il la brandit au bout de ses tenailles et l'examine ; elle a pris une forme régulière.

- Mais nous allons faire beaucoup mieux : nous allons lui restituer ce qu'elle a perdu. Le pauvre Quéhat, le bûcheron, c'est un bon travailleur, un homme droit et pauvre. Il mérite cela. Il sera si heureux, tu vas voir...

Jacob dépose le fer encore chaud sur l'enclume. Contre le mur sont disposés des rayons et des casiers, où attendent des morceaux de métal : barres, plaques de dimensions diverses. Il s'approche, tend la main et choisit. Tous ces morceaux sont semblables, insignifiants pour un profane. Jacob explique les secrets du métier, et la valeur inconnue de ces bouts de fer.

- Ici, c'est du dur : couleur grise, un peu rugueux... Trop cassant pour un fer de hache. Si elle percutait une pierre elle serait perdue. Tiens : touche un peu cela.

Joseph apprend à connaître avec les mains autant qu'avec les yeux. ¹

- Tu saurais le reconnaître ?
- Peut-être !
- C'est la main qui connaît le mieux, mais aussi l'odeur et le goût. Dans ce casier, du fer mou, il ne casse jamais, mais il s'use trop vite. La vieille hache de Quéhat était de ce fer-là. C'est pourquoi elle était toute mangée par la meule. Tiens, nous allons prendre ce morceau-là, qui sera très dur, mais qui ne cassera pas. Tu vois ce fer plus noir, avec des reflets bleutés : la marque de la cuisson au charbon.

- Oui, oui, je vois...
- Alors, au soufflet, mon fils. Nous allons chauffer tout cela.

Et Jacob poursuit la leçon en regroupant les charbons sous la plaque de fer.

- Et surtout, mon Joseph, il faut savoir reconnaître les roches qui engendrent le fer le meilleur ! Toutes ne se valent pas ! Même quand elles sont rouges ou brunes ! Il y a un endroit, dans le Négeb, un filon de roches brunes qui donnent un fer extraordinaire ! C'est un secret pour

¹ - Le mot hb. « connaître » dérive du mot « main » (iadah, de iad).

nous, gens du métier. Nous irons là-bas, en chercher. C'est avec cette roche-là que j'ai forgé cette barre, et le soc de notre charrue.

Puis, prenant la plaque rougie au bout de la tenaille :

- Celle-ci aussi en vient.

Il la pose à nouveau sur le feu.

- Vas-y Joseph, doucement ! Sans cuire le fer, doucement, bon, ça va, pas trop de vent.

Et Joseph questionne :

- Et pourquoi, père, cette roche dont tu parles donne-t-elle un fer si dur ?

- Nous ne savons pas. C'est comme cela. Tubal d'Alexandrie, le maître de notre caste, sans doute le plus habile forgeron du monde, pense qu'il en est du fer comme de l'airain. L'airain, dit-il, est un mélange de plusieurs métaux, dont le cuivre et l'étain. Le fer est peut-être aussi un mélange de plusieurs métaux inconnus, répartis dans les roches en proportions différentes. C'est ce qui fait, sans doute, que certaines roches produisent un fer plus dur que les autres.

Puis en soupirant :

- Peut-être qu'un jour, nous saurons plus clairement tout cela ! Quand le Messie sera venu, il nous fera tout savoir ! ¹ Voilà ! Suffit !

Joseph alors appliqué la plaque de fer sur la corne de l'enclume : un deux trois coups de marteau, et le voilà qui se plie en deux comme le feuillet d'un livre.

- Et maintenant, nous allons chauffer la hache et la plaque ensemble pour les souder. Allez, vas-y !

Et tout en manoeuvrant le soufflet, Joseph reprend le fil de la conversation :

- Tu crois, père, que le Messie nous fera connaître les secrets des métaux ?

- Et beaucoup d'autres, bien plus importants ! Et tout d'abord le secret de la chair humaine, pour qu'elle devienne incorruptible.

- Ah !... Et quel est le fer le plus dur, père ?

- C'est celui qui tombe du ciel. La rouille ne l'atteint pas.

- Il y a du fer qui tombe du ciel ?

- Ah oui ! Heureux l'homme qui trouve ce fer-là ! On en rencontre sur le sable du désert, ou encore sur les roches nues. On peut en forger des lames et des ciseaux très durs, qui mordent la pierre et même le fer.

Silence, Joseph médite : « Un fer qui tombe du ciel ». ²

¹ - Slogan fort répandu au moment du Christ. Jn.4/25.

² - La chose était fort connue, fer = sidéros en grec, en fr. sidéral ; les météorites contiennent un pourcentage de nickel assez important (+ cobalt, manganèse, etc...) On pouvait avoir un fer inoxydable en les utilisant comme minerai. L'industrie chinoise avait déjà découvert l'acier inoxydable bien avant J.C.

- Ca y est, c'est chaud. Regarde, Joseph, tu vois les deux métaux : la hache et la plaque n'ont pas le même couleur, elles sont pourtant dans le même feu. C'est là que paraît leur différence. Le feu éprouve tout et dévoile tout... voilà le moment exact où elles vont se souder l'une à l'autre sous le marteau. Prends la tenaille.

Joseph exécute la manœuvre. Il retire la plaque et l'applique contre le fer de la hache que tient le père, de sorte que le tranchant vient s'encastrier dans la pliure de la plaque.

- Et maintenant, dit Jacob, les deux fers vont se marier. Mais à condition qu'ils ne soient pas brûlés par la flamme. Et le nouveau tranchant de la hache sera beaucoup plus dur, car le fer en sera bien meilleur qu'auparavant.

Et Jacob replia la plaque rouge sur l'ancien outil, avec une précision parfaite : tous les coups portent en cadence, et obtiennent leur effet maximum.

- Tu vois, Joseph, rien ne sert de battre très fort : tout est dans la souplesse du poignet. Quand le fer est à point, il fléchit sous le marteau comme l'argile sous les doigts du potier. Mon père le disait toujours : « Israël fut l'argile entre les mains de Yahvé, mais le peuple qui naîtra sera de fer... l'ennemi ne pourra plus rien sur lui. » Tu diras cela à ton fils.

Et la hache revient encore une fois sur le brasier, pendant que Joseph actionne le vent ; et tout en tirant machinalement sur la corde, il revient à ce « fer tombé du ciel » qui l'a intrigué un instant auparavant :

- Mais, comment est-il, père, ce fer tombé du ciel ?

Si tu vois un jour une pierre très lourde, très rugueuse, très brune, presque noire, ramasse-là. Elle a passé par le feu, elle est arrivée dans une flamme. Les ignorants bousculent cela du pied, car ils en méconnaissent la valeur. Les poètes disent que ce sont des étoiles qui tombent du ciel ; C'est avec ce fer-là que j'ai forgé ce ciseau, et tu vois, il n'a jamais rouillé.

- Et ce peuple qui naîtra, demande Joseph, ne tombera-t-il pas du ciel ?

Jacob est saisi par cette question. Le marteau marque un temps d'arrêt.

- Ah, mon fils, dit-il, tu viens de dire là une parole ! Elle ressemble fort à celle du prophète : « Que les nuées fassent pleuvoir le Juste ! ¹« Arrête le soufflet, car le fer est à point. Passe-moi le petit marteau.

Il reste à terminer la soudure, à façonner le biseau. Le petit marteau bat plus vite ; il aligne le fer à la perfection. On ne saurait distinguer maintenant l'ancien du neuf : la vieille hache et son nouveau tranchant ne sont plus qu'un seul corps.

¹ - Parole d'Isaïe, retenu dans le « Rorate coeli desuper »

- Tout l'art de la forge est de rassembler ce qui est divisé, dit Jacob, expliquant le symbole qui se déroule entre ses mains. Les coups de marteau ne doivent laisser aucune trace, c'est à peine si au toucher, on s'apercevra du martelage. C'est du travail fini. Et maintenant la trempe ; IL faut réchauffer légèrement : vas-y...

Joseph reprend à nouveau la corde du soufflet.

- Encore un peu, encore un peu... Voilà, regarde bien : le fer commence à peine à rougir. C'est le bon moment. Et maintenant voilà, le tranchant est dans l'eau, juste le tranchant. Le reste de la hache n'est pas trempé. Le tranchant seul sera dur, la hache ne sera pas cassante.

Il la laisse retomber sur l'enclume : elle sonne clair elle est compacte.

- Tu entends ce son ? C'est juste, c'est bon ! Il n'y a dedans aucune faille.

Jacob s'apprête à sortir de la forge sombre. Le soleil va se lever. Il embrase l'horizon : il y a là-haut un brasier céleste où Dieu forge le Monde. C'est l'heure de la prière ; or voici justement Quéhat, le bûcheron :

- Qu'il te bénisse le Seigneur qui a fait le ciel et la terre !
- Et que Celui qui allume le soleil illumine tes yeux !

Ainsi se saluent les deux hommes.

- C'est fait, dit Jacob.
- Tu es un homme de parole, frère, merci. Que Dieu te garde dans sa paix.
- Entre, ta hache est là, sur l'enclume.
Jacob la prend dans sa main rugueuse :
- Elle est encore tiède. Tiens, pèse-moi ça.

L'homme retourne son fer, cette hache qu'il connaissait si bien. Il regarde étonné, presque terrifié. Il jette ensuite un regard effaré sur Jacob et son fils Joseph. Tous deux gardent un visage impassible : le secret.

- Mais, bredouille Quéhat, tu es magicien ? elle n'était pas si lourde ? Tu fais sortir le plus du moins ?
- Il n'y a là aucune magie, frère, mais seulement la force du poignet. Et n'oublie pas le prix convenu : un demi boisseau de blé, si tu es content.
- Oui, bien sûr, mon fils te l'apportera tout à l'heure.
- Tu n'as plus qu'à l'aiguiser, si toutefois tu trouves une pierre assez dure.

L'homme s'éloigne, heureux et inquiet. On ne sait jamais, avec ces forgerons, qui savent façonner aussi des armes avec de la terre couleur de sang. Comment Jacob a-t-il pu donner du poids à ce morceau de fer ? L'homme s'arrête, l'examine à nouveau : aucune trace de soudure, mais seulement un granulé régulier, à peine palpable. Quel est donc le secret de ces hommes ?

Quel dieu invoquent-ils ? Quelle idole – bénéfique ou maléfique ? – se cache dans leur atelier ? Le Rabbi prétend qu'ils sont maudits, c'est pourquoi ils siègent sur le dernier banc à la synagogue : et pourtant ils sont tellement utiles à la société : que ferait-on sans hache, ni charrue, ni bêche ?...

Pendant ce temps-là, Jacob et Joseph ont passé de l'atelier à la maison. La maman a rangé les nattes et les couvertures ; elle a dressé le métier à tisser. C'est l'heure de la prière matinale.

- Femme, dit Jacob, levons nos mains vers le Seigneur !
Et ils chantent le psaume :

Chantez au Seigneur un chant nouveau,
Chantez au Seigneur terre entière,
Chantez-le et bénissez son Nom !

Proclamez jour après jour son salut
Racontez aux païens sa gloire
A toutes les nations ses merveilles.

Dieu est grand et louable hautement,
Redoutable par dessus tous les dieux,
Néant tous les dieux des nations !

C'est Dieu qui fit les cieux,
Devant lui splendeur et majesté,
Dans son sanctuaire puissance et beauté. (Ps.96h)

Elle éclate, en effet, cette puissance et cette beauté, dans le firmament forgé par la main de Yahvé ! Il passe de la fusion colorée du matin à la stabilité du bleu de midi, pour atteindre le brasier du crépuscule, avant que ne s'allument les myriades d'étoiles qui sont comme des étincelles éternelles ! ¹

Rapportez au Seigneur, fils des peuples,
Rapportez au Seigneur gloire et puissance
Rapportez-lui la gloire de son nom.

...

Allez dire chez les païens : « Dieu est roi,
il fixa l'univers inébranlable,
il prononce sur les peuples avec droiture.

Les lois de Dieu, immuables : aussi bien celles qui soutiennent le cours des astres, les secrets des métaux, que celles qui régissent – qui

¹ - « Firmament » en hb se rattache à une racine qui signifie « forger », allonger par martelage.

devraient régir ! – les cœurs des hommes pour que la vie devienne indestructible !

Joie au ciel, exulte la terre !
Que gronde la mer et sa plénitude !
Que jubile la campagne et tout son fruit,
Que les arbres des forêts crient de joie !

A la face du Seigneur, car il vient !
Car il vient pour juger la terre !
Il jugera le monde en justice,
Et les peuples selon sa vérité !

Jacob a souvent pensé à cette parole du psaume :

- Mon père disait, répétait-il souvent : « Le jugement de Dieu est comme une forge, toutes les scories seront brûlées, et de toutes les œuvres du péché, il ne restera plus qu'une cendre légère !... »

Puis ils se prosternèrent tous trois, dans le geste sacré de l'Adoration ; tout comme Moïse l'a prescrit aux enfants d'Israël : « C'est devant Yahvé que tu te prosternerás, et tu n'adoreras que lui seul... » ¹

A Nazareth, comme dans toutes les cités de la Terre Sainte, tous les hommes pieux faisaient de même.

Ainsi faisait de même Joachim, le jardinier, et Anne, son épouse, qui filait la laine, au long des heures, avec une extrême habileté. Elle affectionnait tout particulièrement le cantique de la mère de Samuel : elle le chantait très souvent, le matin, avec Joachim, et la petite Marie, qui buvait ces paroles comme le lait très savoureux qui nourrit la foi :

Mon cœur bondit de joie dans le Seigneur
Mon front se relève pour mon Dieu !
Ma bouche se rit de ses ennemis,
Oui, j'exulte en ton salut :
Point de saint comme le Seigneur,
Pas de rocher comme notre Dieu.

Moins de paroles hautaines,
Assez d'insolence à la bouche :
Notre Dieu est le Dieu du savoir,
Et lui, tout ce qu'il fait est dans l'ordre.

¹ - Ex.20/5 + paral.

Que de fois Anne est revenue sur cette parole : « Notre Dieu est le Dieu du savoir », à laquelle elle s'était accrochée, elle et Joachim, dans les moments si longs, lorsque la vie leur paraissait une douloureuse absurdité ! Mais, dans l'ardeur de la jeunesse, et même dans l'âge mûr, on ne comprend pas que le monde des apparences, de la vie humaine telle qu'elle s'étale dans le péché, n'est pas cet « ordre » que Dieu a voulu et qu'il réalisera un jour... Mais, maintenant que Marie est née, joie ineffable de ce foyer de justes, Anne comprend. A vrai dire, Marie est née quand elle a eu compris. Ainsi le soleil semble se lever, semble se coucher, et voyager bien vite dans le ciel, mais est-ce bien vrai ? Les choses sont-elles, en réalité, conformes au monde des apparences ?

L'arc des forts se brise,
Mais les chétifs ont la vigueur pour ceinture !
Les repus s'embauchent pour du pain,
Les affamés n'ont plus à travailler ;
Quand la stérile enfante sept fois,
La femme aux nombreux fils se flétrit !

« Il y a un temps pour une génération, et un temps pour une autre génération ». Ainsi pense Joachim en jetant les yeux sur la petite Marie, qui s'exerce à la prière entre sa femme et lui. ¹

Le Seigneur fait mourir et fait vivre,
Il fait descendre aux enfers et en ramène.
Le Seigneur appauvrit et enrichit,
Il abaisse et encore il relève.

De la poussière il retire le faible,
Du fumier il relève le pauvre,
Pour l'asseoir en compagnie des princes,
En compagnie des princes de son peuple. ²

C'est pourquoi ils pensaient tous deux que le Christ, l'espérance d'Israël, prendrait naissance parmi les pauvres.

A mesure que Marie grandissait, ces paroles, jointes à beaucoup d'autres, cueillies au fil de la prière, suscitaient en son jeune esprit une foule de questions, qu'elle posait ensuite tout simplement soit à son père, au jardin, soit à sa mère, quand elle était assise à la quenouille.

¹ - Eccl.1/4.

² - Cantique d'Anne : 1 Sam.2/1-10.

- « Ma bouche se rit de mes ennemis », dit-elle un jour à sa mère Anne, que signifie cette parole ? quels sont-ils ces « ennemis » ?
- l'Ennemi, répondit-elle, c'est celui qui a séduit la femme au paradis de Dieu. Te souviens-tu ? N'est-il pas dit que la femme mangea le fruit défendu ? Celui dont Dieu avait dit : « Tu n'en mangeras pas, car le jour où tu en mangeras, tu mourras de mort ». ¹
- Oui, je me souviens. C'est écrit dans le Livre. Le Rabbi nous l'a lu encore l'autre jour à la synagogue.

Et elle raconte. Anne écoute à nouveau cette histoire si connue, qui tombe des lèvres de la petite Marie. Quel contraste ! Une voix si claire pour une telle énigme !

Un autre jour, Marie s'attarde sur une autre parole :

- « J'exulte en ton salut » : qu'est-ce maman, que le salut ?
- C'est être délivré de la mort. Lorsque le Messie, le Sauveur sera venu, et qu'il aura fait tout savoir, nous serons sauvés. ²
- Et quand viendra-t-il le Messie du Seigneur ?
- Je ne sais pas, ma fille. Peut-être bientôt... Il faut prier pour qu'il vienne vite et qu'il se hâte !

Ainsi le Cantique d'Anne, toujours le même, toujours repris, toujours nouveau, porteur de toute l'espérance des femmes d'Israël, servait de tremplin pour des conversations interminables sur les arcanes du passé et les prophéties de l'avenir.

- « La stérile qui enfante sept fois, et la femme aux nombreux fils qui se flétrit », que signifie cela ?
- Eh bien voilà : la maman du petit Samuel s'appelait Anne. Elle n'avait pas d'enfant. Anne en avait beaucoup de chagrin. Alors elle monta au temple de Dieu, et se mit à pleurer en sa présence et à crier vers lui. Le Seigneur vit ses larmes, il entendit sa voix. Il lui répondit par la bouche du prêtre, en lui disant : « Va en paix ! Et que le Dieu d'Israël exauce la prière que tu lui as adressée ! ». Alors Dieu se souvint d'elle, elle conçut et enfanta un fils, et elle l'appela Samuel, ce qui signifie « Dieu a écouté ». Car elle était stérile, et c'est par la main de Dieu qu'elle a conçu. Elle

¹ - Gen.2/17.

² - Le Salut = délivrance de la mort. Idée profondément biblique tout comme l'affirmation : « La mort est le salaire du péché ». L'Écriture considère la mort comme un « accident » survenu à la suite d'une faute (Sag.2/23). Toute la théologie de Paul ne se comprend que dans cette perspective. De même les promesses de Jésus-Christ. Les hérésies proviennent au contraire de la métaphysique grecque, aux yeux de laquelle l'homme est naturellement et nécessairement mortel. Thèse condamnée par le Concile de Carthage en 418.

fut alors toute joyeuse et chanta la cantique que nous chantons encore aujourd'hui : « La stérile enfante sept fois ».

Et lorsque venait le refrain :

« De la misère il retire le faible,
« Du fumier, il relève le pauvre,
« Pour l'asseoir au rang des princes,
« Lui assigner un trône de gloire.

Anne reprenait l'histoire de Joseph. Marie écoutait, émerveillée, éprouvant en elle-même la douleur d'être rejeté, vendu, humilié, en prison si longtemps, dans les fers. Qu'il lui paraissait grand ce Joseph !

- ... ainsi, vois-tu, Marie, Pharaon eut un songe que personne ne pouvait expliquer en Egypte, même pas les plus savants. Et l'échanson dit au Pharaon : « Lorsque j'étais en prison, j'ai connu un homme, un Hébreu. Il m'a expliqué, à moi, ton serviteur, le songe que j'avais fait, et voici que tout s'est réalisé comme il me l'avait annoncé ». Et Pharaon envoya chercher Joseph. Et Joseph expliqua le songe du Pharaon. Alors, voyant sa sagesse, Pharaon le fit asseoir sur son trône et Joseph commanda à toute l'Egypte. Et ses frères, qui l'avaient méprisé, vinrent se prosterner devant lui. C'est la main de Dieu qui avait fait tout cela.
- Et le Messie, quand il viendra, demanda un jour Marie, est-ce qu'il naitra parmi les pauvres ?
- Cela, dit Anne, il faut le demander à ton père.

Joachim labourait avec soin. Il fumait profondément la terre, avec ce fumier que les pauvres connaissent bien, parce qu'ils le fréquentent tous les jours. Souvent Marie jouait à ses côtés, habillée de lumière, attentive aux fleurs, les plus petites, aux papillons, aux insectes, à toutes ces choses tellement merveilleuses, qu'il est impossible de les imaginer, et pourtant elles existent. Chacune est une parole que Marie apprenait à connaître de ses mains, pendant que son esprit cherchait d'autres merveilles dans les Ecritures.

- Père, demanda-t-elle un jour à Joachim, quand Dieu viendra, le Messie, est-ce qu'il sera pauvre ?
- Oui, ma fille, il sera très pauvre. Et Dieu le relèvera pour l'asseoir au rang des princes. Il deviendra le plus grand des fils de David. Tu le sais, nous le lisons le matin, quand le soleil se lève : « du fumier il retire le pauvre... » Lorsque le Messie viendra, ce sera comme le soleil qui se lève sur la terre.
- Et le trône où le Messie s'assoira, sera-t-il plus grand que celui de Joseph en Egypte ?

- Oh oui, ma fille ! Il règnera sur Israël et sur toutes les nations.

Et Joachim, tout en disant cela, s'appuie fortement sur sa bêche, qu'il enfonce, qu'il soulève et qu'il retourne. Indispensable conversion de la terre pour qu'elle puisse donner du fruit. Il s'arrête un instant, main sur la hanche et reprends son souffle.

- D'ailleurs, ma fille, dit-il, le trône du Messie sera le trône même de Dieu, puisque David dit dans le psaume : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur, assieds-toi à ma droite... »
- Oh, qu'il sera grand le Messie, le Sauveur d'Israël ! Il sera plus grand que Joseph ?
- Assurément ! Toutes les nations marcheront à sa gloire et se prosterneront devant lui. C'est de sa bouche que sortira la loi qui régira les peuples de la terre entière.
- Et comment cela se fera-t-il ?
- Ah ! Je ne sais ! Peut-être le verrons-nous ? Il faut vivre dans la loi de Dieu, ma fille, pour mériter de le voir ! C'est le bras de Dieu qui, sous nos yeux, fera des merveilles. Mais comme le dit le prophète : « Le bras de Yahvé, à qui a-t-il été révélé ? »

Et Marie enchaîna la question de son père avec le cantique d'Anne qu'elle savait par cœur, et qu'elle se mit à chanter d'une voix si claire, que son père Joachim, tout en se courbant sur sa bêche, sentait son cœur déborder de reconnaissance. Un don ineffable de Dieu, que cette petite fille, qui, dès l'âge de douze ans, vibrait si parfaitement avec la divine Parole ! C'est elle qui, en chantant, lui révélait le bras de Dieu :

« ... Car l'homme ne l'emportera pas par sa force ;
« Le Seigneur : ses rivaux seront brisés !
« Du haut du ciel, il tombera sur eux :
« Le Seigneur juge les lointains de la terre !
« Il donne puissance à son Roi,
« Il relève le front de son Christ !

- Oui, ma fille, grande est la force de Dieu ! Regarde, moi, je ne puis qu'à peine remuer cette motte de terre...
- Et pourtant père, tu es très fort.
- Notre Dieu, ce sont les montagnes qu'il retient par sa force ! Et toute la terre s'ébranle au seul son de sa voix ! ¹

Ainsi, motte après motte, se préparait le jardin du Bien-Aimé.

¹ - Ps.65h/7.

Et les heures passaient ainsi, au fil des jours, si pleines, si nutritives, en raison de la Tradition prophétique qui vivait en Israël, et dont les pères avaient la garde pour leurs enfants.

Marie apprit à écrire, et elle se constitua elle-même ses livres, sur de beaux parchemins que son père avait l'art de préparer. Elle écrivait, au début de son adolescence, le livre du prophète Jérémie, dans la fraîcheur de la maison, alors que le soleil, au dehors, dorait les blés et blanchissait les seigles, en prévision de moissons splendides. Heures si lourdes de prière, stridentes comme les cigales, si denses de lumière et de désir ! Marie maniait le calame avec soin, accrochait avec un infini respect les lettres carrées à la ligne tracée à la règle. Et la lenteur obligée de l'écriture laissait savourer à loisir l'intense poésie du Texte Sacré.

« ... La parole de Yahvé me fut adressée en ces termes : ¹
« Va ! Crie aux oreilles de Jérusalem :
« Ainsi parle Yahvé :
« je me suis souvenu de ton amour, quand tu étais vierge,
« et de la dilection de tes fiançailles,
« lorsque tu vivais au désert,
« sur une terre nonensemencée...

La jeune enfant s'arrête : sa petite main reste levée au-dessus du parchemin. Elle jette un regard sur Anne, qui file, à son côté, et qui, cependant reste attentive aux lettres qui s'alignent sur le précieux parchemin.

- Qu'y a-t-il, ma fille ?
 - Mais, maman, Jérusalem n'était pas encore bâtie lorsque nos pères traversaient le désert ! Pourquoi alors le prophète dit-il Jérusalem ?
 - Certes, ma fille, Jérusalem est une ville faite de maisons, et les maisons sont faites de pierre. Mais Jérusalem c'est surtout le peuple qui habite dans ces maisons, et dans toutes celles de notre terre. Jérusalem, c'est chacun d'entre nous, qui sommes comme des pierres vivantes. Comprends-tu ?
 - Ah oui ! Bien sûr !
 - Dieu ne se soucie pas des pierres, mais des hommes.
- Puis après une seconde de réflexion, elle ajoute :
- Mais cette parole que tu écris maintenant s'adresse surtout à nous, femmes. Prends-y bien garde !

Cela dit comme une confidence. Marie comprend. Son intuition rejoint aussitôt le texte prophétique, qui parle de fiançailles et d'amour. Elle se

¹ - Jérémie ch.2. Texte particulièrement poétique .

penche à nouveau sur le rouleau ; elle copie, tout en prononçant les mots, lentement, au rythme de l'écriture :

« ... Israël était alors consacré à Yahvé,
« les premiers fruits de sa récolte.
« Quiconque en mangeait le payait cher,
« le malheur tombait sur lui, - oracle de Yahvé.

Par les belles lettres carrées bien tracées par la main, bien articulées par les lèvres, descendait dans le cœur de Marie la conviction que Yahvé aimait son peuple. C'était la puissance de la Torah, de la confiance de Yahvé.

« ... Quelle iniquité vos pères ont-ils trouvée en moi
« pour s'éloigner de moi,
« pour suivre la vanité et devenir eux-mêmes vanité ?

La plume sur la lèvre, une question surgit :
- Mère, qu'est-ce que la vanité ?
- La vanité, c'est tenir son cœur loin de son Créateur, ma fille. ¹

« ... Cieux, étonnez-vous !
« Frémissez d'horreur et soyez stupéfaits, oracle de Yahvé.
« Car mon peuple a fait double mal :
« Ils m'ont abandonné, moi, la source des eaux vives,
« pour se creuser des citernes crevassées,
« des citernes crevassées qui ne retiennent pas l'eau !

« Une vierge oublie-t-elle sa parure ?
« Une fiancée sa ceinture ?
« Et mon peuple m'a oublié depuis des jours sans nombre !

Un moment de silence. Ce n'est plus une question, mais la prise de conscience d'un grand mystère, d'un mystère de ténèbres et d'obscurité.

- Qu'y a-t-il ma fille ?
- Je pense. Je ne comprends pas pourquoi... Pourquoi ont-ils abandonné le Seigneur ?
- C'est la vanité, ma fille, comme le prophète le disait plus haut.

Anne rejoint du regard les yeux de sa fille. Elle y voit, comme elle ne l'avait jamais vu encore, à quel point le péché est une absurdité abominable, par contraste avec une telle candeur, avec un tel équilibre. ... Tous les hommes savent-ils ce qu'est le péché ?

Marie questionne à nouveau :

¹ - Si.10/12.

- Alors, le cœur de Dieu est attristé après l'abandon de son peuple ?
- Certes, ma fille, il y a une grande douleur dans le cœur de Dieu, depuis que l'homme s'est écarté de la voie de la Justice.
- Et que faudrait-il faire pour le consoler ?
- C'est lui qui nous consolera, ma fille, en nous envoyant le Sauveur. Car il y a dans le cœur de Dieu d'inépuisables trésors d'amour, de tendresse, de miséricorde et de joie.

C'est là aussi un grand mystère qui demande de longues minutes de silence. Mais Marie revient sur ce « Sauveur » dont vient de parler sa mère :

- Mais comment viendra-t-il ce Sauveur ?
- Il naîtra d'une vierge, selon la parole du Prophète : « Voici que la vierge conçoit dans ses entrailles et enfante un fils, et elle lui donne le nom : « Dieu avec nous ». Tu écouteras bien, ma fille, lorsqu'on lira le prophète Isaïe à la synagogue. ¹

Groupés dans le feuillage du vieux platane, les oiseaux saluent à pleine voix la tombée du jour. C'est le signal de la fin du travail. Joachim revient de son jardin, ses outils sur l'épaule, il regarde : la lumière dorée s'étale largement du côté de l'Occident. Au-delà des mers, il y a des maisons et des hommes... Jusqu'au bout de la terre. Où est-il ce bout ? Tout cela promis au Fils de David ! Quelle espérance ! En Abraham, seront bénis toutes les races et tous les peuples. Quelle certitude ! Quelle raison de vivre ! Depuis que cette même bénédiction de Dieu est manifestement tombée sur son foyer, Joachim a le sentiment d'être enraciné en plein cœur de la Tradition prophétique. Il est heureux, ivre de clarté, plus encore que de fatigue, à la fin de ce beau jour, aux heures si pleines, si transparentes de la Gloire de Celui qui a fait le ciel et la terre, qui veille avec tant de soin sur les pas de ses amis. Il fredonne :

« Le Seigneur est ton gardien, ton ombrage,
Le Seigneur à ta droite
« De jour le soleil ne te frappe
ni la lune en la nuit.
« Il te garde au départ au retour
dès lors et à jamais...

Le voici qui arrive près de la maison, sa grande ombre derrière lui qui le suivait tout au long des haies. Comment rendre grâce pour tant de joie ? Qui pourra dire l'amour immense du Très-Haut, tel qu'il l'a manifesté ?

¹ - Is.7/14 ; « Emmanuel, Dieu avec nous », Mt.1/22-23.

- Ah, Seigneur, pense-t-il en son cœur, à toi la louange, à toi l'action de grâce ! Tu as vu notre affliction, tu as jeté les yeux sur notre misère ! Tu nous as manifesté le Bon Plaisir de ta Sagesse éternelle. Ah ! Certes, telle est bien la Vérité inscrite dès les origines dans notre création ! Et déjà nous en cueillons le fruit...

Dans la maison, le métier est rangé, la table dressée, et la lampe prête pour la veillée familiale. L'huile ne manque jamais au foyer de Joachim, car les olives abondent sous son pressoir. Il entre, il salue sa femme :

- La paix soit sur toi, ma bien-aimée !
- Et que sur toi soit toute la douceur du Seigneur !

Et ils s'embrassent tendrement.

Mais il manque quelqu'un :

- Et Marie, demande Joachim, déjà inquiet, où est-elle ?
- Elle est là, dehors, tu ne l'as pas vue ?
- Non, pas du tout !
- Ciel ! Où est-elle allée ?

Chez les humbles, la moindre entorse aux liturgies quotidiennes de la vie ordinaire est un drame ou un présage.

- Ne t'inquiète pas, elle n'est certainement pas loin.

Et sur le pas de la porte, il l'appelle :

- Marie !...
- Je suis ici, dit-elle, toute tranquille, pourquoi me cherchez-vous ?

Elle est là, assise à même le sol, au pied du vieux tilleul qui ombrage la maison. Elle tient la tête entre ses mains, les coudes sur les genoux.

- Et que fais-tu là, demande le père ?
- Eh bien, je pense.
- Je pense... Tu penses à quoi ?
- A la parole que j'ai lue tantôt dans le Livre.
- Ah ! je comprends, je comprends, dit Joachim, comme s'excusant d'avoir troublé sa fille dans un moment important. Puis il ajoute :
- C'est le rouleau de Jérémie, je sais, il est un peu difficile pour ton jeune âge. Mais, que veux-tu, je n'ai pu en obtenir un autre, à la synagogue.
- Difficile, ... non pas, père, il n'est pas difficile.
- Oui, je veux dire... un peu lourd. Ce sont les plaintes du cœur de Dieu qui passent par la bouche du Prophète.
- Oui, père, c'est cela.

Joachim ressent en lui-même toute l'émotion de sa fille, non pas démonstrative, non pas extérieure, comme chez la plupart des jeunes filles de son âge, mais extraordinairement profonde et sincère.

- Tu ne peux rien cacher à ton père. Je vois bien que tu es toute bouleversée et que tu cherchais refuge dans la prière. Quel est donc le texte qui t'a ainsi frappé au cœur, ma fille ?
- Tu sais, père :
 - « Une vierge oublie-t-elle sa parure,
 - « une fiancée sa ceinture,
 - « Et mon peuple m'a oublié depuis des jours sans nombre.
- Oui, ma fille... Quelle rupture ! Quel désastre ! Et cette plainte du cœur de Dieu domine toute l'histoire du monde, comme ce ciel couleur de sang qui est maintenant sur nos têtes.

Et tous deux rentrent dans la maison.

- Où était notre fille, demande Anne ?
- Dans le cœur de Dieu, répond Joachim. Puis il ajoute, avec un sourire :
- Il est vrai qu'on risque de s'y perdre, ou de s'y trouver !
- C'est vrai, dit Anne. Mettons-nous à table.

Le Livre de la Sagesse de Salomon fut également prêté à Joachim par le maître de la synagogue. Marie y faisait la lecture, le soir à la chandelle, tout comme Joseph dans la maison de Jacob.

Dès les temps reculés, l'Esprit de Dieu avait confié aux hommes inspirés quelque chose de l'éternelle confiance qui préside à la Création de l'Univers. Il leur a fait entrevoir le Dessein secret qui imprime son sens à toute son œuvre. Sur les lèvres de la jeune Marie, ces textes si vieux, et vénérables, prenaient une fraîcheur étonnante, une grâce incomparable. Joachim, assis au coin de l'âtre, Anne, dont les mains délicates ne s'arrêtaient jamais de coudre ou de filer, écoutaient, émerveillés :

« ... Yahvé m'a possédée au commencement de ses voies,
 « avant ses œuvres les plus anciennes.
 « j'ai été engendrée de toute éternité,
 « Dès le commencement, avant les origines de la Terre. ¹

Marie s'arrête et se tourne vers Joachim :

- Que signifie cela, père ?
- C'est la sagesse de Dieu qui parle par la bouche de Salomon. Elle dit ainsi qu'elle sort de la bouche de Dieu comme un enfant sort de sa mère. C'est pourquoi le prophète dit : « j'ai été engendrée ».

¹ - Prov.8/28 s. Texte retenu par l'Eglise dans la liturgie des fêtes de la Vierge Marie. Voir également le Texte parallèle de Si.24

Mais... il y a là un grand mystère certainement, caché sous cette page... le Messie, quand il viendra, nous le fera-t-il savoir ?

Un silence tombe sur cette question, pendant que vacille la flamme, car un souffle passe dans la maison. Joachim continue :

- Nous avons souvent parlé de ce texte avec ta mère. L'Écriture nous révèle les mains de Dieu, ses yeux qui voient tout, ses oreilles attentives à nos prières. Elle nous parle aussi de ses entrailles, de ses entrailles de tendresse et de miséricorde à l'égard d'Israël. Pourquoi cette Sagesse, qui parle ainsi par la bouche de Salomon, ne sortirait-elle pas de ses entrailles, ou de son cœur, si l'on veut ?... vous, les femmes, vous devez comprendre cela tout de suite.

Tout est si simple en effet, lorsqu'on se réfère aux choses de la vie. Marie, satisfaite, continue :

- « ... Aussitôt qu'il eut posé les abîmes, j'étais enfantée,
- « avec le jaillissement des sources.
- « Avant que les montagnes fussent affermies,
- « avant les collines j'étais enfantée.
- « Il n'avait pas encore fait la terre, ni les plantes,
- « ni les premiers éléments de la poussière du globe,
- « lorsqu'il disposa les cieux, j'étais là,
- « lorsqu'il fixa les contours des océans,
- « lorsqu'il dirigea le cours des nuages, en haut,
- « lorsqu'il fixa, en bas, une limite à la mer,
- « lorsqu'il fixa l'axe de la terre,
- « j'étais à l'œuvre auprès de lui,
- « me réjouissant chaque jour,
- « jouant sur le globe de la terre,
- « et mes délices sont avec les enfants des hommes.

- C'est beau, père, cela !
- Oui, ma fille, c'est merveilleux ! C'est la joie de Dieu qui résonne dans tout l'Univers ! C'est la lumière qui sort du Soleil et porte sa chaleur à tous les vivants et ses couleurs à toutes choses. Il suffirait que le cœur de l'homme s'ouvrît à cette joie, et alors, tout serait si simple, si simple !...
- C'est vrai, père, et le cœur de Dieu ne serait plus attristé !
- Certes ! Sais-tu quel est le plus grand désir de Dieu, Marie ?
- Peut-être est-il de se donner à nous ?

Un silence... Joachim réfléchit :

- Tu viens de dire là une parole, ma fille ! Moi, j'aurais dit simplement, « le désir de Dieu est de nous communiquer sa joie », mais ce que tu viens de dire là est meilleur encore !... Et bien, continue ta lecture.

« Et maintenant, mes fils, écoutez-moi...

Joachim se lève, il dit :

- C'est la Sagesse même de Dieu, qui parle ici ; soyons attentifs !

Anne s'est levée aussi. Dans l'intimité de cet humble foyer, quelle solennité pleine de signification !

« Heureux ceux qui gardent mes voies !

« Ecoutez l'instruction et soyez sages !

« Ne la rejetez pas !

« Heureux l'homme qui m'écoute,

« et qui veille chaque jour à mes portes,

« et qui en garde les montants !

« Celui qui me trouve a trouvé la vie,

« et il obtient la faveur de Yahvé.

« Mais celui qui m'offense blesse son âme,

« et ceux qui me haïssent, c'est la mort qu'ils aiment.

Dieu est si proche, par sa parole toujours vivante !

La lecture est terminée, et Anne conclut en soupirant :

- Ah ! Seigneur, tes voies ne sont pas nos voies, tes pensées ne sont pas nos pensées... ¹

- Certes, dit Joachim. Les pensées de l'homme sont terre à terre, mais Dieu est au-dessus des cieux ! Il sonde les abîmes et la hauteur des montagnes est au-dessous de lui.

Il s'approche de la table, s'appuie sur elle, et regarde Marie, sa fille, jusqu'au fond de l'être. Elle tient toujours le rouleau du Livre :

- Il faut te dire, ma fille, que ta mère et moi, nous avons mis beaucoup de temps, nous avons versé beaucoup de larmes pour découvrir enfin quelque chose des vues de Dieu. Car le prophète le disait :

« Vraiment, tu es un Dieu caché,

« Dieu, d'Israël, Sauveur... ²

- Ta mère t'expliquera cela plus tard, tu es encore trop petite. Pour l'instant contente-toi d'ouvrir les yeux, de bien les ouvrir ; regarde autour de toi ; ouvre tes oreilles et écoute, écoute attentivement, aussi bien la Parole, qui, chaque Sabbat, est proclamée à la synagogue, que celle qui sort de la bouche des hommes et des femmes, dans la rue, sur le marché, dans les maisons. Et juge de tout, avec la lumière qui est en toi, cette petite lampe que Dieu te donne et qui ne s'éteint jamais. Peu à peu, la Vérité viendra dans ton cœur, comme elle est venue dans le nôtre, ta mère et moi...

¹ - Is.55/7-8. Texte important auquel il sera fait allusion souvent.

² - Cantique d'Isaïe 45/15.

Marie buvait ses paroles qui rayonnaient du visage de son père, et qu'il prononçait avec une telle gravité ! Quelle force, quelle persuasion dans cette douce autorité paternelle, en plein accord avec le Livre des Révélationes divines !

- Oui, père, répond-elle, je ferai comme tu dis.
- Et maintenant, levons nos mains vers le Seigneur !

Et Joachim prononce les formules de la prière qui clôt le jour et prépare la paix de la nuit :

- Béni sois-tu, Seigneur, de ce jour si plein de lumière !
- Béni sois-tu !
- Béni sois-tu, parce que tu as révélé ta Sagesse à Israël !
- Béni sois-tu !
- Ta Sagesse, Seigneur, qui est la lumière de nos pas, le secours de nos mains, la flamme de nos cœurs !
- Béni sois-tu, Seigneur, parce que tu as révélé tes jugements à Israël !
- Pas un peuple qu'il ait été ainsi traité !
- Pas un peuple qui ait connu tes jugements !

Anne a baissé la flamme de la lampe : les ombres s'abaissent vers la terre, sur les nattes, et tous trois se glissent sous les larges couvertures.

« Je dors, mais mon cœur veille... » ¹

La porte est restée entr'ouverte : qui sait ? L'Ange de Yahvé pourrait passer ce soir, et demander l'hospitalité ? ²

Qu'il dorme ou qu'il veille, Israël attend toujours Celui qui doit venir, et qui révélera la pleine lumière, au matin merveilleux du Jour de Yahvé !

- Fin du chapitre 2 -

¹ - Cant.5/2

² - C'était une coutume chez les Hébreux de garder ainsi leur porte ouverte pendant la nuit, pour que l'Ange de Yahvé, qui pouvait se présenter à chaque instant, puisse entrer et recevoir l'hospitalité (Hb.13/2). Voir aussi Gen.18.

De Sabbat... en sabbat.

« Vous observerez mes sabbats... »
Yahvé

« De sabbat en sabbat, le juste se sanctifie,
« et le méchant s'enfonce dans sa méchanceté... !

- Quel monde étrange, cette cohabitation du riche et du pauvre, du juste et du pécheur, du bien et du mal, du blé et de l'ivraie... des arbres à fruits et des épines... des oliviers et des ronces... de la vigne et des chardons...

Et qui peut être assuré de sa justice ?

Qui peut savoir à quel point il est pécheur ?

Pourquoi toute l'ordonnance de la Loi, sinon pour les pécheurs ?

Pourquoi les sacrifices, sinon pour le péché ?

... et le péché subsiste toujours, malgré la Loi, malgré les sacrifices !

Quelle énigme !... Quel problème !...

Ainsi s'envolaient les pensées de Joachim, en ce matin de Sabbat, alors qu'il se rendait, selon sa coutume, dès le lever du soleil, à la synagogue.

L'enclume de Jacob n'avait pas résonné, la hache de Quéhat le bûcheron ne s'était pas fait entendre, ni la meule de Tabéel qui faisait tourner, chaque jour ouvrable, un âne autour d'une perche fixée dans un trou. Ce jour-là les femmes ne s'étaient pas rassemblées pour égruger le grain, tout en chantant, dans des mortiers de pierre, avec des pilons de bois. C'était le silence : l'ennui ou le mystère, l'accablement ou la sérénité, selon les dispositions du cœur de chacun : c'était le Sabbat sacré. Sa gravité, son poids, son joug, conformément à la sentence solennelle qui réglait toute la vie de la Nation selon les célestes ordonnances : ¹

« Vous observerez mes sabbats,
« Je suis Yahvé, votre Dieu !...

Cependant, le Saint n'est-il pas en travail aussi bien le Sabbat que les autres jours ? Joachim s'est arrêté : il laisse errer son regard sur la vallée largement étalée, sous une brume légère, dense de soleil. Il écoute le chant des oiseaux, le frémissement des insectes. Quelle vie ! Quelle activité inlassable dans la main de Dieu ! « Non, pense-t-il, le vrai

¹ - Non seulement parce que le Sabbat est une disposition légale, mais parce qu'il est indiqué par les phases de la lune (29/4 ≈ 7 jours de la semaine)

Sabbat n'est pas encore venu ! Yahvé n'est pas encore rentré dans son repos ! » ¹

Au delà des monts de Syrie, mais où ? Le soleil a surgi de l'horizon, rutilant de la couleur des sables rouges. La lumière se charge-t-elle des coloris ardents des rochers de l'Arabie, des dunes dorées et blondes, où règnent la disette, la soif, la désolation ? Que la beauté est donc redoutable ! Tant de lieux immenses que la main de Dieu n'a pas encore plantés ! Nos pères ont passé par là-bas, nourris de la manne, abreuvés par la rosée, sous l'ombre de la Nuée, et sous la clarté pendant la nuit ! Alors que l'on ne trouve plus dans ces solitudes que des squelettes de chameaux, dévorés, d'année en année, par le sirocco brûlant..

Et pourtant, nous est-elle donnée aujourd'hui cette liberté que le Seigneur Yahvé promettait à nos pères, lorsqu'il les arrachait à la servitude, les éprouva au désert, pour les conduire, disait-il sur une terre où couleraient le lait et le miel ?...

Les rayons obliques du soleil montant viennent se plaquer sur les façades : c'est le signal du réveil. Le village s'anime, sans hâte les hommes se rassemblent, tout en devisant, devant la synagogue, sur la petite place. Ils ont ajouté le manteau à la tunique, et coiffé leur chef d'un bonnet, d'une chéchia ou d'un turban, selon leur rang, leur métier, leur famille. Le peuple d'Israël : fortement structuré par ses généalogies, ses clans, ses castes, suit la Tradition des Anciens jusque dans le détail du costume, les places dans les assemblées, les rencontres dans les rues, quand il s'agit de saluer, de céder le pas, d'engager une conversation.. La politesse, l'amitié même, restant toujours dans les normes.

Ainsi le Rabbi, le maître de la synagogue, est au premier rang, avec sa famille. Lui se tient debout, près des rouleaux de la Loi. Les riches propriétaires qui ont reçu une terre en héritage viennent ensuite : ils ont un patrimoine en Israël. Puis les marchands, qui ne possèdent que leur bourricot, leur camelote, leurs poids et leurs mesures. Viennent ensuite les artisans, qui n'ont que leurs mains pour le service des autres.

C'est pourquoi Joachim, qui possède une terre, jouit d'une bonne place dans la synagogue. Jacob, au contraire, qui n'a que ses outils au bout des doigts, est toujours le dernier, avec son fils Joseph.

Quant aux femmes, elles se groupent pêle-mêle, debout, dans le fond, derrière les bancs occupés par les mâles, qui ont le privilège de porter

¹ - Ps.95h. Texte important commenté dans l'Épître aux Hébreux.

dans leur chair la marque de l'Alliance mosaïque. Sous leur voile, on ne les distingue plus. Elles ne voient presque rien, elle peuvent écouter seulement, et n'ont pas droit à la parole. A peine les autorise-t-on à mêler leur frêle murmure à la prière de l'Assemblée. Elles n'y participent, d'ailleurs, qu'en dehors de leur impureté menstruelle. Il est ainsi facile de repérer celles qui portent dans leur sein et celles qui ont passé l'âge. Quoi ? La femme aurait-elle un autre rôle que celui de mettre au monde les éléments de la Race choisie, du Peuple Saint de Dieu ?

Un brouhaha confus, comme le tumulte des vagues qui surmontaient l'abîme avant que la lumière fût, résonne dans l'édifice ; le maître de la synagogue se lève, il monte sur l'estrade ; il regarde tout le monde : au complet. Alors, il frappe avec un maillet sur le pupitre, c'est le signal de la prière. Il se fait un court silence, et aussitôt les mélodées s'élèvent, chacun cherchant à aligner sa voix sur le ton donné par le chantre. Les formules routinières passent de bouche en bouche, soutenues par cette impérissable mémoire collective, ancrée dans les muscles des mâchoires, le balancement du corps, qui marque le rythme, les doigts de la main qui comptent les versets. Formules sclérosées, si l'on veut, mais porteuses de l'Esprit, qui, lui, reste toujours vivant pour qui veut l'entendre, à l'affût d'une oreille attentive, d'un cœur bien disposé, qui entrera en résonance avec le Texte sacré qu'a écrit le prophète.

Les jeunes crient et sont trop pressés. Les vieux traînent. Il arrive que les voix s'éparpillent sur des registres différents. Mais le psaume ou le cantique arrive toujours au bout, si long soit-il. Et lorsque le silence se fait le maître de la synagogue entonne seul, d'une voix de trompette :

« Ecoute Israël ! »

C'est le « Schema », l'avertissement solennel qui entraîne le peuple de Dieu tout entier dans sa prestigieuse Histoire, et lui en donne le sens. Mieux encore : c'est depuis Adam qu'il résonne ainsi, lorsqu'il trembla, caché et honteux, en entendant sa voix ! Abraham aussi l'entendit, et espéra, alors, une postérité. Moïse l'entendit, et les prophètes, d'où leur fougue, leur rigueur. La diaspora porta le « Schema » jusqu'à Babylone, jusqu'à Rome, jusqu'aux confins de l'univers, aujourd'hui encore, et plus que jamais :

« Ecoute Israël ! »

Un rayon de soleil est entré par la haute fenêtre de la synagogue et vient dorer de ses feux les rouleaux de la Torah.

« Ecoute, Israël ! Notre Dieu est seul Seigneur !

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces ! »

Tous se prosternent en un religieux moment de silence. Toutes les lèvres murmurent ce commandement, chacun le savoure à nouveau, car il est bu dès le lait, assimilé jusqu'aux profondeurs de l'être, dès la plus tendre enfance. Quel instant ! C'est celui de la consécration d'une race par la Parole de Dieu.

Certes, il y a malheureusement l'idiot du village, possédé par un esprit impur, qui piaille stupidement, ou ricane en se trémoussant... Il demeure hélas ! étranger à cette communion que crée la Torah ! On le supporte. On cherche à n'y point prendre garde. Puis, lorsque tous se sont relevés, le scribe chante aux oreilles du peuple la recommandation de Moïse :

« ... et ces commandements que je te donne aujourd'hui seront dans ton cœur. Tu les inculqueras à tes enfants, tu en parleras quand tu seras dans ta maison, quand tu seras en voyage, quand tu le lèveras et quand tu te coucheras. Tu les attacheras comme un signe sur ta main, ils seront comme une pancarte devant tes yeux, et tu les écriras sur les poteaux de ta maison et sur tes portes... » ¹

Tous écoutent ce chant qu'ils connaissent par cœur ; mais à chaque sabbat, il prend une saveur nouvelle. Le cœur et la chair se trouvent façonnés par la divine Parole, comme le marbre ou le granit sous le ciseau du sculpteur. L'image de Dieu se grave ainsi sur ce peuple à nuque raide. Qui sait si l'Esprit de Dieu n'est pas sur le point d'achever son œuvre, surtout chez les pauvres, les petits, ceux qui prennent à la lettre ce qui est écrit, qui ignorent les subtilités des écoles, les nuances des gloseurs, qui ne font aucune réticence ?

Tel le vieux Salathiel qui entre en extase chaque fois que le scribe entonne le « Schema ». Il est ravi au ciel, comme transfiguré, des larmes jaillissent de ses yeux, coulent tout au long de sa barbe, dès qu'il entend : « Ecoute Israël, Yahvé est seul Seigneur... » C'est un émerveillement de contempler ce vieillard : l'assiduité de toute sa vie au culte synagogal l'a conduit dans l'intelligence du Mystère divin. Il sait maintenant de quel amour Yahvé aime son peuple. Il en exulte, il en tressaille... Le souffle qui animait le prophète illumine son visage, transparait dans son regard, alors que le psaume résonne de lèvres à lèvres et rebondit d'un cœur à l'autre :

« Ah ! que j'aime Seigneur ta loi !
« A longueur de jour, je la médite ! » ²

¹ - Deut.6/4s.

² - Ps.119h (extraits)

Comment ne méditerait-on pas une loi qui ne parle que d'amour ? ¹

« Enseigne-moi la voie de tes volontés,
« je veux la garder en récompense.
« Fais-moi comprendre et que je garde ta loi,
« que je l'observe de tout cœur !
« Guide-moi au chemin de tes ordres,
« car j'ai là mon plaisir !

Y a-t-il plénitude plus grande que celle d'aimer ?

« ... garde mes yeux des images de rien,
« vivifie-moi par ta parole !...

Joachim et Jacob, et Joseph son fils, et Anne et Marie, parmi la foule, sont là. Ils participent. Ils reçoivent et ils donnent, portés par l'échange interminable de ce psaume, dont les strophes successives, de huit versets, s'inscrivent sous les vingt-trois lettres de l'alphabet. Fleuve inépuisable que cette parole prophétique, vagues toujours semblables, mais jamais identiques, que ces distiques qui se complètent comme l'homme et la femme mêlant leurs souffles dans un baiser. Ils durent le temps d'un flot où chacun peut boire à sa soif, se baigner avec délices, tant est parfaite la résonance entre ce que Dieu a dit et ce que le cœur désire ! La sûreté de la mémoire collective, jointe à la mélodie traditionnelle, dispense de tout effort pénible : il y a toujours quelqu'un qui n'a pas oublié, l'esprit cueille alors ce qu'il veut, ce qu'il peut, au passage, et le sabbat suivant, on remarquera autre chose. Il y a ainsi des abeilles qui butinent avec soin, et des papillons frivoles, toujours distraits, dans le culte synagogal. Qu'importe ! Pourvu que le souvenir de Yahvé soit maintenu dans la Race élue...

« ...Que mon cri parvienne jusqu'à toi, Yahvé,
« selon ta parole, donne-moi l'intelligence !
« ... Que ma langue publie ta parole,
« car tes jugements sont équitables !
« Vois, j'ai choisi tes préceptes,
« et je hais tout chemin qui ment...
« je suis comme une brebis égarée,
« mais je n'ai pas oublié tes commandements.

Ainsi le long psaume de la Loi se termine sur la vision de la Brebis égarée, ramenée par le Seigneur. Est-ce un symbole de la longue errance de l'humanité dans la nuit de ce monde ? Une image aussi de son retour sur les pâturages des collines éternelles...

¹ - Les sages de l'A.T. comprenaient cela. Cf. les dialogues du Christ avec les docteurs de la Loi sur le plus grand commandement. (Lc.10/25 + paral.)

Tous s'assoient. C'est le moment de la lecture de la Loi. En ce premier mois de l'année, le plus grand, celui de la Pâque, s'ouvre le Livre de la Genèse. L'un des chantres a reçu de la main du chef de la synagogue le premier rouleau de Moïse. Il le déploie et se tourne vers l'assemblée :

« Yahvé Dieu planta un jardin du côté de l'Orient, et il y mit l'homme qu'il avait formé. Yahvé Dieu fit pousser du sol toute espèce d'arbres agréables à voir et bons à manger, et l'arbre de la vie, au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal...

« Et Yahvé Dieu donna à l'homme ce commandement : « Tu mangeras de tous les arbres du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras pas ; car le jour où tu en mangeras, mourant, tu mourras... » ¹

Pause prescrite, inscrite dans le Texte, pour que le chantre puisse reprendre son souffle, mais aussi pour permettre à l'auditoire de poser une question, ou bien, à quiconque se sent poussé par l'inspiration de Yahvé, d'apporter un éclaircissement. Mais sur un texte aussi connu, si simple qu'un enfant le comprend, habituellement personne ne pose aucune question, et personne non plus n'ose formuler une opinion. Quoi de plus facile en effet, d'imaginer ce jardin planté d'arbres agréables et beaux, comme le sont tous les arbres, encore aujourd'hui ?... Et les deux principaux, en plein milieu, postés, l'un comme un appel à la vie et l'autre comme une défense à ne pas transgresser...

A vrai dire, ce texte est toujours l'un des mieux écoutés à la synagogue. Chacun, d'année en année, y découvre quelque chose de nouveau, correspondant à sa propre expérience. La longueur des jours, l'avènement des cheveux blancs font deviner un mystère caché sous ces images qui captivent déjà les plus jeunes. Or, ce jour-là, voici qu'une main se lève au premier rang : le fils même du Rabbi : Phinéel ! Il revient de Jérusalem, où il a suivi durant plusieurs mois, les leçons des Docteurs du Temple. Il ose donc, tout jeune qu'il soit, élever la voix dans l'assemblée.

- Qu'il me soit permis, dit-il, d'ouvrir la bouche devant le maître de la synagogue et devant l'assemblée de mes pères.
- Mon fils, répond le Rabbi, assez surpris de cette intervention inopinée, si tu as quelque chose à dire, parle ! Tout homme en Israël peut exposer la sagesse qui lui vient de Yahvé !

Alors, se levant, il jeune homme déclare :

- Celui qui est bon peut-il tendre un piège ?...
- ...

¹ - Gen.2/17s.

Silence, consternation ! Question à couper le souffle ! Plusieurs portent leur main sur la bouche, pensant : « Blasphème ? » D'autres, au contraire, vivement intéressés se réveillent : « Enfin, quelqu'un a parlé ! » L'énigme qui somnolait au fond des cœurs vient au jour : il est mis en évidence le scandale de ce vieux texte !... Raguel, le Rabbi, pris soudain d'une vive anxiété, chiffonne le pli de son vêtement et se mord la lèvre. « C'est mon fils, c'est mon fils, qui a soulevé ce problème... si encore il m'en avait parlé auparavant ! en particulier. Comment répondre ? Comment calmer le trouble qui suscite manifestement une telle intervention ?

Il se lève pour s'avancer sur l'estrade et bredouiller quelque chose. Mais voici que Yohada, le marchand, le prévient et s'écrie :

- La science de l'enfant l'emporte sur la sagesse des vieillards ! Son audace dépasse celle des lions ! ¹

Tous les regards se tournent vers lui ; il s'explique :

- Oui, Phinéel, ta question mérite d'être posée ; elle pèse sur nous comme un joug depuis si longtemps ! Mais qui suis-je, moi, pauvre marchand, devant l'assemblée des doctes ? Toi, Phinéel, tu es par ton sang de la noble lignée des scribes d'Israël, et tu viens de dresser devant nous la pierre de scandale : qui maintenant va pouvoir l'ôter ?

Raguel a suivi ces paroles avec une émotion extrême : il s'agit de son fils ! Il les savoure : elles sont du lait dans sa bouche, mais elles deviennent tout à coup un fiel dans ses entrailles ! C'est de lui, le Rabbi, de ses lèvres, que le peuple attend l'instruction, de sa bouche qu'il espère la solution de l'énigme. N'est-il pas le défenseur officiel des droits de Dieu ? ²

Il parle donc, mais d'une voix mal affermie :

- Tu as bien parlé de mon fils, Yohada, disant que son audace dépasse celle des lions, mais est-il bien vrai que sa science l'emporte sur la sagesse des vieillards ?

Puis, se tournant vers son fils, et le prenant à parti, devant toute l'assemblée :

- Mon fils, fruit de mes entrailles, comment as-tu osé dire que le Tout-Puissant a mis un piège devant l'homme, lui qui a dit : « Devant un aveugle, tu ne mettras pas d'obstacle ». Or, c'est un obstacle que tu poses, toi mon fils, devant tout Israël, en pleine assemblée ! Ne crains-tu pas de voir tomber sur toi la colère du Très-Haut ? Non, mon fils, Yahvé n'a pas placé de piège devant Adam ! Car il lui a parlé, il l'a averti. Celui qui pose un piège agit dans le secret. N'as-tu pas lu dans le Livre que Dieu dit à Adam, devant l'arbre de la connaissance du bien et du mal : « Tu

¹ - Ps.119h/90.

² - Mal.2/4s.

n'en mangeras pas, car le jour où tu en mangeras, tu mourras de mort » ? Dieu nous a donné sa Loi et sa Parole, justement pour nous faire éviter le piège.

Soupir de soulagement dans la synagogue. Sur certains bancs, murmures d'approbation : on avait craint que le père ait été humilié devant son fils. ¹ Quoi de plus douloureux que de voir le cœur des fils dressé contre celui des pères ? Et quand il s'agit de la foi en Israël, quel drame ! Heureusement donc, l'honneur de Dieu est sauf, et aussi l'autorité du vieillard !

- Parole de sagesse, parole de sagesse...

dit le vieux Salathiel, exprimant la satisfaction quasi unanime. Tout allait donc s'arrêter là. Mais non ! Voici que Phinéel se lève à nouveau et fait rebondir la question que tous écoutent passionnément :

- Père, j'ai entendu ta parole. Il est vrai que Dieu n'a pas pris l'homme en traître. Mais enfin, n'est-il pas Tout-Puissant ? ne pouvait-il pas s'abstenir de planter dans le jardin cet arbre de la connaissance du bien et du mal ? Sans doute, sa parole avertit l'homme pour le lui faire éviter ; mais il le laisse quand même à portée de sa main et séduisant pour ses yeux ! Le Tout-Puissant n'a-t-il pas ainsi poussé l'homme au bord de la chute ?

Il y a un silence affreux, le père rougit devant le fils ! La colère du peuple va-t-elle s'enflammer contre cette insubordination, cette insolence manifeste ? Prêter à Dieu des intentions perverses, quel outrage à la divinité !

Le Rabbi Raguel, très digne, mais bouleversé :

- Pour moi, dit-il, je n'ai jamais prétendu tout comprendre dans la Sainte Parole ! Je n'ai jamais eu la témérité de scruter les mystères du Très-Haut ! Ils sont trop élevés pour moi ! mais si quelqu'un d'entre vous, frères, a quelque chose à dire, qu'il se lève et qu'il parle ! ²

Le vieux Salathiel qui tombe en extase lorsque le scribe parle de l'amour de Yahvé, quitte sa place et s'avance sur l'estrade. Il laisse errer son regard un instant sur ces visages anxieux qui attendent avec avidité. Il parle, sa voix, cassée par des années d'amertume, est comme mouillée de larmes :

- Frères, dit-il, ah mes frères ! y a-t-il parmi nous quelqu'un qui est sans péché, quelqu'un qui soit sans péché ? L'un de ces enfants innocents ? L'une de ces vierges en Israël ?

¹ - Mal.3/24.

² - Si.3/21

Et disant cela, il semble chercher quelqu'un du regard, avec une grande anxiété. Et ces yeux rencontrent ceux de Marie qui, à côté de sa mère, en cet instant décisif, priait ardemment l'Esprit de Dieu.

- ... oui, une vierge en Israël, peut-être pourrait-elle apaiser la soif de nos esprits ! dissiper l'angoisse de nos cœurs... ! Oui, c'est une vierge en Israël qui nous montrera qu'il n'y a aucun piège dans la Création de Dieu, ni dans l'homme, ni dans la femme. Mais ce temps-là, celui de la pleine lumière, n'est peut-être pas encore venu !... Pour moi, qui suis pécheur dès le sein maternel, ¹ je vais tout de même vous dire ce que je pense. Ecoutez-moi. Comment un fils peut-il connaître l'amour de son père autrement qu'en étant pardonné ? Comment Israël aurait-il connu la miséricorde de Yahvé, s'il n'avait pas péché ? N'avez-vous pas tous entendu, ici même, bien souvent, la prière du prophète Daniel :

« O Dieu c'est avec justice que tu nous as frappés, parce que tout ce qui nous est arrivé comme malheur, nos fautes l'ont attiré sur nous ! Et maintenant pardonne, et montre-nous tes entrailles de miséricorde... » ²

Quelle émotion chez ce vieillard ! Quelle tendresse de cœur ! Quelle fraîcheur de sentiments dans ses vœux les plus hautes sur le dessein d'amour de Dieu sur le monde des hommes ! Il apaise un instant ses sanglots, puis il poursuit :

- Ah, mes frères, mes frères ! Ce qui est vrai pour Israël est vrai pour tous les hommes ! Et comment pourront-ils tous connaître les miséricordes du Très-Haut, s'ils ne mangent le péché et ne boivent l'iniquité jusqu'au dégoût, jusqu'à le vomir et le rejeter ? Mais lorsqu'ils seront tirés du schéol et de la pourriture cadavérique, par la main pleine de tendresse de notre Dieu, alors ils comprendront :

« Tout homme alors verra, il comprendra l'œuvre de Dieu ». ³

Et alors ce vieillard, nourri des Saintes Lettres, imbibé des Ecritures lues à l'école de la vie, se tourne vers le jeune Phinéel, au cœur sec, à la parole tranchante, et lui dit :

- Qui es-tu, homme, pour oser discuter avec le Saint ?

¹ - Michée 5/1s ; Is.7/14. Ps.51h/7. L'hébreu est très fort et sans ambiguïté. « Ma mère a été perforée dans l'iniquité ». Le mot traduit par « iniquité » se rapporte également au péché de Sodome et de Gomorrhe. (Gen.19/6s, 18/20). L'Eglise a d'ailleurs infailliblement enseigné que la voix du Magistère, que le péché originel se transmet par voie de génération, conformément à ces enseignements formels des Ecritures.

² - Dan.9/4s

³ - Ps.64h/10

Long silence. La flamme prophétique qui avait brûlé dans le cœur d'Elie, qui avait dévoré les idolâtres, qui ne s'était jamais éteinte jusqu'à Malachie le dernier des prophètes, le visionnaire de l'avènement du Christ, vivait secrètement chez ce vieillard. ¹

- Oui, qui es-tu, insensé, pour oser discuter avec le Saint ? Sais-tu que son bras est puissant, et que sa main te trouvera, où que tu sois ? Prosterne-toi devant lui pour obtenir miséricorde, car tu as prononcé une parole de blasphème ! ²

Puis il change de ton et de visage : il sourit ; il s'adresse à tous sur le ton d'une discrète confiance :

- Mon ami, mon bien-aimé avait planté une vigne, et c'était la vigne du Seigneur Sabaoth. ³ Elle n'avait rapporté que du verjus ; cependant Yahvé ne la traita pas selon toute sa colère. Il a laissé un cep choisi, pour qu'il portât du fruit en son temps. Et maintenant, ce temps est venu, il est venu ce temps. La vigne commence à porter du fruit, du vin doux qui fait s'épanouir les vierges. ⁴

Tout le monde s'amuse de cette variation sur de vieux thèmes prophétiques, qu'Isaïe chantait lorsqu'il se promenait tout nu dans les rues de Jérusalem. De quoi s'agit-il donc ? ⁵

- Ah, vous vous demandez ce que je veux dire ? Eh bien, ce n'est pas moi qui vous le dirai ! C'est mon ami Joachim. Il a quelque chose à dire, concernant la parole qui vient d'être lue.

Le père de Marie, tout le monde le connaît. De tous les sièges de la synagogue, les regards se portent sur lui. Que va-t-il se passer ? Le voici qui jette un regard furieux sur le vieux Salathiel, comme pour lui dire : « A-t-on idée ? Est-ce le moment ? » Il branle la tête dans le sens de la négation : il se repent, sans doute, de lui avoir livré certaines confidences... Mais Salathiel insiste :

- Oui, oui, c'est Joachim qui va, devant vos yeux, ôter le sceau qui ferme le livre. ⁶

¹ - 2 Pe.1/19

² - Ps.139h/7-8 ; Blasphème : Lévi.24/15-16

³ - Is.5/1-5 ; Ps.80h. Thème repris par Jésus en Jn.15.

⁴ - Zach.9/17

⁵ - Is.20/2-4

⁶ - Ap.5/1s (+ réf. de la Bible de Jérusalem). Nous rejoignons ici la parabole du trésor caché dans le champ, image du Royaume de Dieu. La vérité libératrice est cachée, ou « scellée » dans les Saintes Ecritures. Toute l'exégèse patristique traditionnelle est allée dans le sens de la découverte de cette Vérité dont dépend la Vie impérissable, par la lumière de la Foi, et tout spécialement des Mystères de la Trinité et de l'Incarnation. C'est évidemment cette voie-là qui est la bonne.

Joachim se lève donc. Comment se dérober... Des mèches de ses cheveux blancs glissent sous son turban, et viennent rejoindre sa barbe. L'agriculteur, l'homme des champs et des fleurs, du blé et de la vigne, arrive d'un pas grave, presque lourd, comme un bœuf à qui rien ne résiste. Il n'est pas grand, mais fort : les années n'ont pas amoindri sa vigueur. Il est aimé, admiré de tous en raison de sa cordialité, de sa gentillesse. Le voici qui l'estrade ; il étend les mains, luisantes et brunes, comme le manche de sa bêche. C'est avec joie que les visages s'éclairent à son sourire.

- Mon frère Salathiel m'honore beaucoup en m'invitant à prendre la parole. Mais aurai-je l'autorisation du Rabbi ?

Il fait, devant le maître de la synagogue l'inclination de tête, suivant l'usage.

- Parle, frère, répond ce dernier. Tu es un vrai fils d'Israël, nous le savons tous, et de la lignée de David. Tout le monde tourne vers toi son cœur, et c'est avec joie que nous allons t'écouter.
- Eh bien, je vais vous parler, avec l'aide du Ciel. Vous avez entendu, frères, par le Saint Livre, qu'il y avait parmi les arbres du jardin, deux arbres bien particuliers, celui de la vie et celui de la connaissance du bien et du mal. Le jardin, c'est le monde, fait par les mains de Dieu, pour la joie de tous les vivants, mais surtout de l'homme et de la femme. « Il rassasie tout vivant de plaisir », dit le psaume. ¹

Les deux arbres bien particuliers qui sont au milieu du jardin ce sont aussi les deux voies dont parle Moïse, quand il dit :

« Vois, je mets aujourd'hui devant toi, la vie et la mort, le bien et le mal. Choisis la vie, afin que tu vives, toi et ta postérité en aimant Yahvé de tout ton cœur, en écoutant sa voix, en t'attachant à lui. » ²

- Les deux arbres, les deux voies, ce sont aussi les deux générations : la première est parfaite et excellente, elle ne comporte aucune ombre, aucune tristesse : c'est une génération de fils de Dieu. ³ L'autre est une génération souillée qui comporte des larmes et des douleurs, qui aboutit à la mort. Le premier fruit en fut Caïn qui, vous le savez, tua son frère Abel, cela parce qu'il était né dans le péché, après la transgression de la première Alliance, dont se rendirent coupables Adam et Eve, sa femme. Et depuis que les fils de Dieu se sont corrompus avec les filles des hommes, nous sommes tous devenus fils de la mort, par une génération de péché. ⁴

1 - Ps.115h/16

2 - Si.15/11s ; Deut.30/15-20s.

3 - Faut-il voir en Gen.6/1s une indication ?

4 - Caïn meurtrier : 1 Jn.3/11

Ces paroles tombent comme une massue de plomb sur l'assemblée, comme une accusation trop lourde. Joachim, d'ailleurs, avait perdu son sourire, et son visage révélait une gravité surprenante, que personne ne lui connaissait. Et la pensée montait au cœur de tous : « Alors, nous sommes donc tous coupables, et cela dans l'acte même qui appelle à la vie de nouveaux êtres, de nouveaux fils d'Abraham ? »

Le Rabbi intervint lui coupant la parole :

- Comment oses-tu parler ainsi, Joachim, fils de la terre ? L'odeur du fumier de tes étables a-t-elle corrompu ton jugement ? Sommes-nous donc comme les païens, les incirconcis ? Ignores-tu que nous sommes fils d'Abraham, l'ami de Dieu ? Israël est la part d'héritage de Yahvé, comment oses-tu dire que les fils des circoncis sont une génération de péché ? ¹

Outrager l'honneur du peuple hébreu ! Quelle trahison !... Cependant, l'assemblée reste anxieuse : le Rabbi, par son intervention cassante, n'a pas convaincu tout le monde. Manifestement Joachim a proféré une parole de sagesse, car elle ébranle les profondeurs du cœur :

- Pourquoi m'as-tu interrompu, Rabbi, avant que j'ai achevé l'explication de mon point de vue ? Cependant, je vais sans plus attendre, répondre à ta question. ² Certes, tous les jours je brasse le fumier de mes étables, ce que faisait également David mon père, et c'est lui que Dieu oignit par la main de Samuel ! Moi aussi, je puis entendre en moi le souffle de l'Esprit, cette Loi sainte, dont Moïse dit :

« Cette Loi que je te prescris aujourd'hui, elle n'est pas au-dessus de toi, hors de ta portée ! Elle n'est pas dans le ciel, pour que tu dises : « Qui montera au ciel et ira la chercher, afin que nous l'entendions et que nous l'accomplissions ? » Elle n'est pas au-delà de la mer, pour que tu dises : « Qui passera pour nous au-delà de la mer, pour nous la faire entendre, afin que nous l'accomplissions ? », mais cette parole est près de toi, dans ta bouche et dans ton cœur, pour que tu l'accomplisses... » ³

- ainsi je le dis, nous sommes tous enfermés dans une génération de péché, et cependant, tous, nous pouvons entendre cette voix de Yahvé en nos cœurs, comme Caïn l'entendit lui-même, tout pécheur qu'il était. Mais il ne voulut pas obéir. Or cette voix de Yahvé résonne

¹ - Objection formulée par les pharisiens en Jn.8/38-40.

² - Il était inconvenant en Israël d'interrompre un discours. Il faut laisser celui qui parle exposer entièrement sa pensée. La conversation dite « à bâtons rompus » est le signe d'une déficience mentale.

³ - Deut.30/11s

toujours dans nos cœurs à tous, car il veut nous ramener à son Bon Plaisir, c'est-à-dire à la bonne voie, à l'Arbre de la vie. ¹
Or, que nous soyons une génération de péché, c'est David lui-même qui le déclare, lorsqu'il dit dans le psaume :

« Voici, j'ai été conçu dans le péché
« Ma mère m'a enfanté dans l'iniquité. ²

- Et combien d'hommes en Israël, malgré la Loi de Dieu, ont suivi la voie de Caïn ? David, le roi David lui-même a péché avec la femme de cet Urie qu'il fit sournoisement massacrer ! Mais il a obtenu miséricorde, en se couvrant de sac et de cendre, à la parole du prophète Nathan. ³ C'est ainsi qu'il fut instruit dans l'amertume du repentir, des profondeurs de la Sagesse de Dieu ; après avoir renoncé à toutes les violences et à toutes les ignorances de sa jeunesse, il connut la véritable voie de Yahvé. N'avez-vous pas lu, au commencement du Livre des Rois, qu'il ne connut pas Abisag, la sunamite, qui partagea sa couche ? ⁴ Et n'avez-vous pas lu que Sarah, Rebecca et Rachel les mères de notre peuple étaient stériles, et que la main de Dieu a visité leurs entrailles pour les rendre fécondes ? C'est ainsi que Dieu commençait d'intervenir en faveur de nos pères, pour les arracher, peu à peu, à la génération de péché. ⁵

Un silence respectueux accueille ces paroles : elles sont d'une folle audace, inhabituelle, mais elles sont fortement appuyées sur les Ecritures que personne ne conteste, et elles émeuvent les entrailles des hommes et des femmes, pour qui la paternité et la maternité, dans une race sainte, est le seul idéal valable. Y a-t-il autre chose ? Quelque chose qui ne serait monté à l'esprit de personne ? Y aurait-il autre chose, aux origines de la vie, que le sang et les larmes ? Une autre voie que cette maternité souffrante, précaire, souvent misérable, et, au fond, indigne de Dieu ?... mais cette idée, cette suggestion est trop belle, trop lumineuse, pour ne point faire scandale !

Il reste au maître de la synagogue de conclure. Il s'avance donc, avec un sourire ironique au coin des lèvres :

- Joachim, dit-il, ta pensée est admirable, mais c'est un rêve. Ta grande foi te fait dépasser les limites du bon sens ! Nous savons que Yahvé a manifesté son amour à Israël en prescrivant la circoncision comme signe de l'Alliance avec notre race. Au-delà, nous ne savons pas. A moins que tu ne sois plus sage que Moïse, pour

¹ - Gen.2/9 ; Ap.2/7, 22/1-2 ; Prov.3/8. Avertissement de Dieu à Caïn

² - Ps.50/7 : texte sans ambiguïté possible.

³ - 2 Sam.ch.11 et 12 ; le titre du psaume 50 indique clairement qu'il est de David. Il n'y a aucune raison valable de mettre en doute cette indication, sauf pour les 2 derniers versets.

⁴ - Ps.25h/7

⁵ - 1 R.1/1s

mettre en doute la valeur absolue des Traditions ancestrales, jusqu'à imaginer que des fils de Dieu puissent naître d'une chair mortelle et misérable ! ¹

Puis se tournant vers l'assemblée, il la prend à témoin en disant :

- Frères ! que pensez-vous de l'opinion de notre frère Joachim ?

C'est le fou, l'homme possédé de l'esprit impur, qui se met à crier sur un ton burlesque, avec une intonation goguenarde, et qui ricane pour signifier la dérision et la raillerie :

- Hi, hi, hi... Joachim le prophète a dit vrai ! Sa fille est née d'une stérile, qui n'a de gracieux que le nom. Hi, hi, hi, sa fille est bénie, c'est une fille de roi et de prophète !... ²

Et le possédé, prenant alors un ton rageur, se met à glapir, en s'agitant convulsivement et en bousculant ses voisins :

- Ha, ha, ha, le Saint de Dieu se lève comme le soleil de Justice ! Il sort du sein d'une vierge !... ³

Et tout à coup, il bondit, ce possédé, horrible à voir, yeux injectés de sang, énergumène indomptable, et il se jette sur Joachim, toutes griffes dehors, pour lui déchirer le visage, pour l'étrangler... Heureusement, Joachim l'a vu venir, il s'esquive au premier assaut, mais l'homme-démon, évincé, rebondit contre lui et le précipite à terre. C'est une lutte horrible...

Les femmes poussent des cris de terreur. Plusieurs hommes se sont levés, ils se portent à son secours. C'est le tumulte, c'est la panique ! En trois bonds, Jacob, le forgeron, a volé au-dessus des bancs, avec son fils Joseph, et les voilà qui plaquent leurs mains énormes sur les épaules et les flancs du malotru. Ils l'arrachent, le soulèvent, le portent dehors, au-dessus des têtes, malgré ses soubresauts convulsifs. On ne résiste pas à la poigne d'un forgeron !... Sur le seuil de la synagogue, dans le sable, le voici qui se tord, bavant, écumant. Le misérable !... On lui lie les pieds et les mains avec des turbans rapidement dénoués.

A l'intérieur, le calme revient... chacun reprend haleine. Les murmures s'apaisent ; seule la plainte du possédé sous ses liens, qui gémit sous son bâillon, passa à travers la porte...

Joachim a eu peur : il s'est relevé livide. Il hésite, il tremble. Le Rabbi braque sur lui un regard accusateur. Alors, le brave Joachim, trop humble, fléchit quelque peu :

¹ - Rôle pédagogique de la Loi ; cf. Gal.3/19s.

² - Gen.17. Institution de la circoncision comme signe d'alliance entre le Créateur et la Race d'Israël, malgré le péché qui demeure, comme Jésus l'indique clairement aux pharisiens, en Jn.8/34.

³ - Dans l'Ev. Les possédés crient une vérité mais avec raillerie, pour la discréditer.

- Je m'excuse, dit-il, je suis la cause d'un tel désastre dans l'assemblée de Yahvé ! Il est vrai que je suis un brasseur de fumier et que j'ai eu tort d'élever la voix. Ma présomption a été grande de vouloir faire la leçon à mes frères, ainsi, si j'ai mal parlé, que l'on veuille me pardonner ! Peut-être ai-je été aveuglé moi-même par l'excès de mon amour paternel ? Qui sait ? Les plus beaux fruits peuvent être corrompus... ? ¹

Et levant les yeux vers le ciel, il invoque le Seigneur :

- Ah, Seigneur, dit-il, d'une voix qui cherche à s'affermir, non, tu ne nous as pas trompés !...

Son émotion, trop vive, à peine supportable, fait mal à tout le monde. Il laisse errer son regard sur les visages, y cherchant un encouragement ou une condamnation, mais rien ! le désert... ²

- Ah, dit-il, je suis un errant, dans une terre inconnue et sans habitants...

Mais, ce disant, ses yeux rencontrent ceux de son épouse Anne, et de sa fille, Marie. Celles-là, du moins, sont avec lui. Il le comprend, il se ravise, et se reprend :

- Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais renié la Loi de Moïse, ni la foi de mes pères ! Et je m'en remets à la miséricorde du Très-Haut !

La lecture de la loi est donc terminée, ainsi que son commentaire, qui, pour une fois, a ébranlé les profondeurs du cœur et de la conscience ! Reste la lecture des prophètes !

C'est Ascher, le berger, qui est invité à la lecture : un simple, comme l'était le prophète Amos, dont la voix sonne clair comme une source d'En Gaddi. Il a de grands yeux, des cheveux noirs. Que de femmes le regardent avec amour et félicitent sa mère ! ³ Il est l'ami de Joseph, le fils du forgeron ; tout jeune qu'il est, on l'appelle rarement à la lecture : le Rabbi craint que sa grande beauté ne jette quelque trouble parmi les femmes.

Il reçoit donc le rouleau d'Isaïe, et s'avance, un peu intimidé, impressionné par les regards dardés sur lui. L'attention est très ouverte, très avide. Quelle va être, sur l'heure, la révélation du plus grand des

¹ - Prov.31/30

² - Rien n'est aussi douloureux que la recherche solitaire de la Vérité. Voie étroite où peu s'engagent. L'erreur est d'autant plus oppressive qu'elle est le fait de l'immense majorité des hommes.

³ - Cant.1/11

prophètes ? Va-t-il apaiser, va-t-il attiser les questions brûlantes au fond des cœurs ?

Le silence devient encore plus lourd lorsque résonnent les paroles du Saint Livre :

« L'année de la mort du Roi Osias, je vis le Seigneur assis sur un trône grand et élevé, et les pans de sa robe remplissaient le temple. Deux Séraphins se tenaient devant lui. Ils avaient chacun six ailes... et l'un à l'autre ils criaient en disant :
« Saint, Saint, Saint, Yahvé des multitudes !
« Toute la terre est remplie de sa gloire ! ¹

Ascher prononce ces mots sublimes avec une foi tellement simple et ingénue, qu'ils en reçoivent un saisissant relief. Tous croient voir, effectivement, dans cette humble synagogue, assez semblable au Temple, cette gloire que le prophète a contemplée au nom de tous. Un moment de silence, prescrit par le Texte même, laisse à chacun le temps de se pénétrer de l'inconcevable sainteté de Dieu.

Puis le berger poursuit :

« Les fondements des portes étaient ébranlés par la voix de celui qui criait, et la maison se remplit de fumée. Alors, je dis :
« Malheur à moi, je suis perdu ! Car je suis un homme aux lèvres souillées, et j'habite au milieu d'un peuple aux lèvres souillées ! Et mes yeux ont vu le Roi, Yahvé des multitudes !...
« Mais l'un des Séraphins vola vers moi, tenant à la main un charbon qu'il avait pris sur l'autel avec des pincettes. Il le mit sur ma bouche et dit : « Voici, ceci a touché tes lèvres, ton iniquité est enlevée, ton péché expié ! »

Dans la synagogue, le peuple aux lèvres souillées entend la parole même du prophète : Isaïe, le plus grand ! Joachim, revenu à sa place écoute en lui la suggestion de l'Esprit : « Tu vois ! Tu avais raison ! Il ne fallait pas avoir peur : le peuple aux lèvres souillées... »

Puis, la lecture reprend :

« ... Et j'entendis la voix du Seigneur qui disait :
« Qui enverrai-je ? Et qui ira pour nous ? »
« Et je dis : « Me voici ! Envoyez-moi !
Il dit :
« Va, et dis à ce peuple :
« Ecoutez, vous qui ne comprenez rien,
« Voyez, vous qui n'avez point d'intelligence !
« Pèse de tout ton poids sur le cœur de ce peuple !

¹ - Is.6. Les « multitudes » sont celles des étoiles et des êtres vivants, et non pas les « armées » (altération du mot Sabaot par le péché).

« Casse-lui les oreilles ! Eblouis ses yeux !
« Même s'il ne voit pas de ses yeux, même s'il n'entend pas de ses oreilles ! Même s'il ne se convertit pas, même s'il n'est pas guéri...¹

Hélas ! Pauvre race d'Abraham ! Qui a des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre ! dont l'obstination rend vain le ministère des prophètes ! Quelle est lourde, en effet, sur la destinée du peuple d'Israël, cette parole tombée des lèvres de Yahvé !²

Ascher pousse un large soupir, exprimant ainsi son accord avec le texte qu'il lit. Puis il continue.

« Et je dis : « Jusqu'à quand, Seigneur ? »

Il répondit : « Jusqu'à ce que les villes soient désertes et sans habitants, et que les maisons soient sans homme, et que la solitude soit grande dans le pays ! Et s'il reste encore un dixième de ses habitants, il sera anéanti à son tour ! »³

Ici, le ton change : le chantre élève la voix et proclame avec d'amples ritournelles les promesses de la restauration d'Israël et du salut :

« Mais comme le térébinthe et le chêne, qui sont abattus conservent leur souche, de la racine sort une semence sainte ».

Le jeune berger rend le rouleau. Le Rabbi le prend et le dépose sur la table, et se tournant vers l'assemblée, il demande :

- Quelqu'un d'entre vous désire-t-il prendre la parole ?

Qui donc voudrait à nouveau risquer une controverse comme celle qui vient de se terminer si dramatiquement ? Mais, oui ! Quelqu'un se lève : le serviteur de Sacchariah, l'homme de peine, qui siège sur le banc réservé aux « impurs », les corroyeurs, les forgerons, les vachers. Il n'a donc rien à perdre, il peut parler librement. Il le fait :

- Eh bien, je pense que si notre Rabbi vénéré avait été à la place du prophète Isaïe, et qu'il ait vu, comme lui, la sainteté de Dieu, il aurait donné raison à notre frère Joachim. Car c'est vrai, nous sommes un peuple aux lèvres souillées, et qui d'entre nous peut se

¹ - Texte qui n'est difficile que si l'on oublie que le mot hb. « Pèn » peut signifier « même si », ou « malgré-que-ne-pas ». Il faut dissiper le contresens séculaire qui pèse sur ce texte de sorte que sa traduction devient une pierre de scandale insultante à la justice et à la miséricorde de Dieu. Dieu envoie son prophète tout en prévoyant que son ministère sera sans efficacité, du moins pour un certain nombre de générations, jusqu'à ce que la conscience humaine puisse s'éveiller à la Vérité.

² - Il est remarquable que ce sont ceux-là mêmes à qui cette parole était adressée qui l'ont conservée fidèlement !

³ - « Pays » ou « terre » : le texte a aussi une portée universelle.

flatter d'avoir une place avec le Saint, avec le trois fois Saint ?
Ne connaissez-vous donc pas le psaume :
« Sous ton courroux tous nos jours déclinent,
« nous consomons nos années comme un soupir !
« ... tu as mis nos torts devant toi,
« nos secrets sous l'éclat de ta Face... ? ¹

Le petit homme parlait avec une véhémence un peu lourde, comme un simple, mais il oblige tout le monde à l'écouter, car il est tellement sincère, et il ignore absolument les artifices de la rhétorique.

- Oui, qui pourrait tenir tête avec le Saint ? Lui qui voit des fautes même chez les Anges, puisque devant lui les Séraphins se voilent la face et couvrent leur nudité. Si nous sommes un peuple impur et indigne du Seigneur, n'est-ce pas par ce que nous sommes devenus des animaux, et méchants comme eux ? Oui, bien plus méchants, bien plus cruels ! Et quelle différence faites-vous entre la génération de l'homme et la génération des animaux ? Ne sont-elles pas toutes deux dans la convoitise, dans la passion, dans la fureur ? Et quelle différence faites-vous entre le cadavre d'un homme, et le cadavre des animaux ? Ne sont-ils pas tous deux pourriture ? Mais lorsque sera venue cette Semence Sainte, alors on verra la différence entre le juste et le pécheur ! Alors commencera vraiment le peuple de Dieu. Il n'y a sur l'heure de différence que dans le vêtement : ceux qui veulent se faire passer pour justes s'habillent mieux que les autres ! Mais sous le vêtement, c'est la même chair misérable..

Le Rabbi se sent piqué au vif, par l'aiguillon mordant de ce vacher qui prend si ouvertement le parti de Joachim. Il se met donc à ironiser, conscient de sa valeur et de son rang, fier de sa caste : son fils ne suit-il pas les leçons des Docteurs, à Jérusalem ?

- Qu'y a-t-il entre toi et moi, Obed, valet de Sacchariah ! Tu voudrais, à t'entendre, que les fils d'Abraham soient tous comme toi, de vils mercenaires ? Tu ignores qu'il y a en Israël des pharisiens qui observent la Loi, qui connaissent les Ecritures, et qui ne méritent pas, comme tu le penses, d'être comptés parmi le peuple aux lèvres souillées dont parlait le prophète ! Et depuis bien longtemps : car la dévastation annoncée est tombée effectivement sur Jérusalem ! les villes de Juda furent à leur tour désolées et sans habitants, pendant la captivité de Babylone. Et voilà plusieurs siècles que Yahvé a restauré notre nation, fortifié notre sacerdoce ! le Temple est reconstruit, et nous ne sommes plus dispersés sur la terre. Nous sommes devenus plus nombreux que les étoiles du ciel et que le sable qui est sur le bord de la mer !...

¹ - Ps.90h : texte souverainement important qui donne la raison de la déficience universelle de la biopsychologie de la race d'Adam.

Mais Obed est tenace comme un mulet, il reprend la parole devant le Rabbi, face à l'assemblée.

- O Rabbi, tu vois les visages des hommes, mais leur cœur, le connais-tu ? Les Ecritures parlent autrement que toi ! Car nous aussi, nous les connaissons les Ecritures, pour les entendre chaque Sabbat à la synagogue ! N'as-tu pas lu la parole de l'Ecclésiaste, qui, par l'Esprit de Dieu, connaissait la misère profonde de l'homme :

« ... La conduite des hommes est ainsi pour que Dieu les montre tels qu'ils sont, et fasse constater qu'ils sont de vraies bêtes, tant les uns que les autres. Le sort de l'homme et celui de la bête est le même. L'un meurt, l'autre aussi. Ils ont même souffle tous deux, et la supériorité de l'homme sur la bête est nulle, car tout est vanité. Tous deux vont au même endroit, tous deux viennent de la poussière et retournent à la poussière... » ¹

- O Rabbi, les vêtements et les costumes, les dignités et les honneurs ne font que cacher notre misère !...
- Que tes pensées sont noires, Obed !
- Je dis ce qui est dans le Livre. Nous gémissons tous sous le poids de la sentence : « Tu mourras de mort », parce que nous sommes tous d'une génération de péché.

Alors Obed, se tournant vers Joachim, l'interpelle en disant :

- Qu'en penses-tu, laboureur sous le regard de Yahvé ?

Joachim se lève, sans quitter sa place, se retourne vers Obed :

- Oui, mon frère, tu as bien dit. Nous sommes sur la voie de la perdition, nous avons transgressé l'Alliance première. Mais quand viendra la Semence sainte, suscitée par l'Esprit de Yahvé tout changera.

Puis, se tournant vers l'assemblée, qu'il prend à nouveau à témoin, Joachim annonce, rayonnant comme un prophète :

- Oui ! je vous l'assure, frères, tout changera, alors nos cœurs vivront pour lui, les saints vivront avec sa Face ! ²

Ce jour-là, dans la synagogue, la prière fut ardente et poignante. Les paroles du psaume prenaient une vigueur nouvelle, et chantaient très haut dans les âmes, plus encore qu'elles ne résonnaient entre les murs. La voix grave de Jacob, le forgeron, soutenait toutes les autres. Il chantait et priait ainsi, sur un ton si bas, et cependant si sonore, qu'il évoquait la Majesté divine sur les flots de la mer...

« Vers Dieu, ma voix, je crie,
« Vers Dieu, ma voix, il m'entend !

¹ - Eccl.3/14s

² - Ps.31h/21 et paral. ; Ps.20/7 ; 139/14

« Au jour de l'angoisse je cherchais le Seigneur,
« La nuit je tendais la main sans relâche !
« Mon âme refusant d'être consolée,
« je me souvenais de Dieu et gémissais,
« je méditais et mon esprit défaillait !

« Est-ce pour les siècles que Dieu rejette ?
« Qu'il cesse d'ajouter à sa faveur ?
« Son amour est-il épuisé jusqu'à la fin ?
« achevée pour les âges sa Parole ?
« Est-ce que Dieu oublie d'avoir pitié ?
« ou de colère ferme-t-il ses entrailles ?

« Et je dis : « Voilà qui m'accable !
« Elle est changée la Droite du Très Haut !
« Je me souviens des hauts-faits du Seigneur,
« je me souviens des jours d'autrefois, de ses merveilles,
« je me murmure toute son œuvre
« et sur ses hauts-faits, je médite... »

Le psaume n'indique-t-il pas à l'homme la voie de Dieu ? Celle qui supprimerait sa colère ? Est-elle si difficile à découvrir, puisqu'elle est inscrite dans ses œuvres ?

« Oh, Dieu, saintes sont tes voies !
« Qui est grand comme notre Dieu ?
« Toi, le Dieu qui fait des merveilles !
« Tu fis savoir parmi les peuples ta force,
« Les fils de Jacob et de Joseph... ¹

Le chant de ce psaume se termine ainsi sur l'évocation des deux patriarches, Jacob, d'où sortirent les douze tribus, et Joseph, « celui qui dépasse », jusqu'à s'asseoir sur le trône du Pharaon, jusqu'à devenir le juge de ses frères. ²

Il reste au Rabbi à bénir l'assemblée au Nom du Seigneur. Tous s'inclinent sous ses mains étendues. Moment très émouvant. Le chant du Rabbi termine le culte synagogal, il élève la voix avec solennité, pleinement conscient de l'efficacité de la Parole divine :

« Que Yahvé te bénisse et te garde !
Que Yahvé fasse sur toi rayonner son visage
et qu'il te fasse grâce !
Que Yahvé te découvre sa Face

¹ - Ps.77h. Remarquez les noms de Jacob et de Joseph, grand-père et père de Jésus

² - « Joseph » en hb étymologiquement : « Celui qui dépasse ».

Et t'apporte la paix ! » ¹

Et il conclut à voix basse, en rappelant la promesse de Dieu attachée à cette formule de bénédiction :

« Quand ils mettront ainsi mon Nom sur les enfants d'Israël, je les bénirai ! »

Ainsi s'ouvre la semaine, et dès le lendemain, reprend le rythme des travaux, simples et champêtres, libres et heureux, sans autre règle que le soleil et la chaleur, la lumière et l'ombre, encadrés par la prière des heures, interrompus par les repas et la sieste quotidienne. Les enseignements apportés par la divine parole fermentent dans les cœurs, tout au long des jours. Entre amis, les confidences évoquent ce qui a été dit, ce qui est arrivé. Ainsi les eaux cheminent dans les profondeurs de la terre, y trouvent leur voie, pour rejaillir en sources claires.

Joachim se demanda pendant plusieurs jours s'il avait eu raison d'obéir à l'invitation de son vieil ami Salathiel, d'ouvrir quelque chose de son âme, de manifester devant tous un reflet de la lumière qu'il avait reçue d'En Haut. Peut-être aurait-il dû se contenter de parler en énigmes, de susciter la curiosité par quelques vagues allusions. Les prophètes ne disaient-ils pas souvent, après avoir lancé leurs paraboles et leurs visions, joué quelque action symbolique : « Comprenne qui pourra ! »

Il ruminait donc ces pensées, tout en labourant un carré de terre, avec cette houe qu'il avait achetée l'année dernière à Jérusalem, à l'occasion de la fête de Tabernacles. Un outil tout neuf qui brillait bien au soleil avec une belle apparence.

Un point l'inquiétait surtout : cette parole qu'il avait prononcée sous le coup de la peur, lorsque le possédé avait foncé sur lui. Il regrettait amèrement qu'elle fût sortie de ses lèvres à cause de Marie, sa fille, et d'Anne, sa femme, qui toutes deux l'avaient entendue. « Ah, se disait-il, tout en s'attaquant au sol ingrat d'une jachère, quel désastre ! Pourquoi ai-je prononcé : « Parfois les plus beaux fruits sont trompeurs » ? Mon Dieu pardonne-moi, pardonne-moi ! Un tel fruit, reçu de ta main ne peut être que parfait, excellent. Non, certes non ! Il n'est pas trompeur ! »

Une fureur l'animait contre lui-même, qu'il extériorisait sur le manche de son outil, si bien que tout à coup, ce fer, sa belle houe toute neuve se brisa de part et d'autre du manche en deux morceaux inutilisables... qui restaient là devant lui, fichés en terre. « Eh bien voilà aucune

¹ - Nb. 6/22s

solidité sous cette belle apparence ! » Et il osa penser tout bas : « Et cela vient de Jérusalem ! », la ville des fastes religieux, des scribes aux longues robes, des pharisiens aux vêtements ornés de longues franges, qui arborent des turbans et des phylactères... auprès desquels le Rabbi avait envoyé son fils pour apprendre... mais pour apprendre quoi ?... Le doute ? La méfiance ? L'astuce pour biaiser avec la divine Parole ? « De Jérusalem, peut-il sortir quelque chose de bon ? »

Un peu aigri, penaud, il revient donc à la maison, son manteau négligemment jeté sur l'épaule, comme un sac. Anne filait, et Marie tissait une tunique sur le métier familial. Il entra.

- Tiens ! Tu es là ? que se passe-t-il donc ?

Joachim n'était pas homme à interrompre son travail en plein milieu de la matinée.

- Vous voyez, dit-il, en montrant sa houe brisée. Une racine profonde, j'ai tirée trop fort, et voilà.

Consternation... Non pas tellement à cause de l'outil, mais pour la parole, cette méprise qui le travaillait toujours, et qu'il fallait rectifier, pour supprimer cette gêne qui polluait l'atmosphère de son âme. Il se tourna vers Marie et lui dit :

- Viens, Marie, j'ai deux mots à te dire.

Il s'éloigna avec elle de quelques pas, loin de toute oreille et lui souffla :

- Pardonne-moi, ma fille !

Marie, le regarda avec de grands yeux ; elle comprit aussitôt toute la peine de son père, combien plus grande que la sienne ! Alors elle le consola :

- Oui, je comprends, père, dit-elle.

- C'est le mot malheureux que j'ai prononcé à la synagogue, devant tout le monde.

- Pourquoi tant de chagrin pour si peu de chose, père ! Ne suis-je pas, moi aussi, de la race d'Israël, tout comme Obed l'a si bien dit ? J'appartiens moi-même au peuple humilié, au peuple dont les lèvres sont souillées...

- Il est vrai que parmi nos ancêtres, il y a eu de grands pécheurs. C'est vrai, mais pour toi, Marie, il y a quelque chose de nouveau. Maintenant que tu es grande, ta mère t'expliquera tout. Et nous avons, elle et moi, bien des confidences à te faire.

L'affaire était close. L'ombre avait disparu. Quelle ombre peut résister au regard clair de Marie ? Cette fille si simple, si droite, ignorée des grands de la terre, certes, mais qui faisait l'admiration des humbles du pays. Joachim se sentit extraordinairement léger, dès qu'il eut échangé un baiser plein de tendresse avec sa fille.

- Maintenant, dit-il, je vais chez Jacob, lui faire réparer mon outil.

Il parcourut à vive allure les trois cents pas qui le séparaient de l'atelier du forgeron. « Ah ! pensait-il, cette fille que Dieu nous a donnée ! Quelle grâce ! Quelle joie ! Comment pourrions-nous jamais communiquer un tel bonheur aux enfants d'Israël ? Qui pourrait le recevoir ? Les privilèges de Dieu ne sont-ils donc que pour nous ? » Puis à mesure qu'il avançait vers la forge, il se disait : « Jacob, peut-être, et son fils Joseph ?... »

Jacob et son fils Joseph étaient occupés à trier du charbon de bois, préparant une coulée de fonte. Ils étaient noirs tous deux, comme de vrais démons, et travaillaient nus autour de leurs fourneaux, pour ne pas surcharger de cette poussière infâme leurs précieux et pauvres vêtements. D'ailleurs tous les hommes occupés à des travaux pénibles travaillaient nus...¹

- Ah, c'est toi, Joachim, mon frère, dit Jacob, de sa voix sonore comme son enclume. Que Yahvé te bénisse ! Et qu'il fasse pleuvoir les largesses de ses bénédictions sur ta femme et ta fille !
- Et qu'il en soit de même pour toi, mon frère, et pour Joseph, ton fils. Et qu'il fasse luire sur vous sa Face !
- Amen, dit Joseph. Et il ajouta : « Que le Seigneur procure la prospérité à toute ta maison ! »
- Alors ? demanda Jacob.
- Voilà, répondit Joachim, montrant les deux bouts de ferraille.

Jacob les prit dans ses mains. IL les soupèse :

- Hum, hum, murmure-t-il, en les examinant. Quel est le voleur qui t'a vendu cela bien cher ?

Et il jette aussitôt les deux morceaux de la houe, qui était si belle, si brillante, si chère, sur un tas de débris ferreux qui attendaient la fonte en rouillant au grand air.

- Ta pioche n'était pas assez dure pour enfoncer le crâne du Rabbi, dit Jacob.
- Comment ?
- Je parie qu'elle venait de Jérusalem, comme son rejeton astiqué à la bave des scribes ?
- Tu l'as deviné !
- Trafiquée avec de la ferraille d'Egypte et d'Arabie, et revendue par un voleur de Canaan ! Quel rapport, Joachim, entre les idoles et le Dieu vivant ? Quel rapport entre la foi véritable et les théories sophistiquées des scribes et des pharisiens ?
- Tu parles en paraboles, Jacob, dit Joachim, intrigué.

¹ - Le Seigneur lui-même en Jn.13/4 ; Madeleine le prend pour le jardinier, car il est nu le matin de sa Résurrection (Jn.20/16) ; cf. aussi Jn.21/7.

Puis il reconnut avec une humilité sincère :

- Oui, j'ai fléchi devant l'autorité : ma foi n'était pas assez solide !
- Crois-moi, Joachim, dit Jacob, ne rougis pas de ta sagesse, et ne t'aplatis pas devant un sot ! ¹Tu es un homme estimé de tous, considéré, aimé, et non pas rejeté, méprisable, comme nous autres forgerons. On écoute ton avis dans les palabres, aux portes de la cité, quand tu sièges avec les anciens du pays. Dieu a béni ta femme en ouvrant son sein stérile, comme il le fut pour nos pères. Ne renie pas les dons de Dieu !

Jacob savait manier le marteau et la masse. L'homme de fer avait une âme intrépide. Comme Daniel, il ne fléchissait le genou devant personne, sinon Dieu. Son regard vif, comme le feu de sa forge, brûlait jusqu'aux entrailles. Qui pouvait le soutenir ? Qui pouvait tergiverser avec une telle droiture ? Quel homme ! Il était craint dans le pays, non sans raison. Mais bien peu avaient deviné la générosité et la douceur de son cœur.

- Bon, ajouta-t-il avec un sourire qui révélait toute sa bonté. Une houe, je vais t'en donner une. Joseph, prends donc celle qui est là-haut, sur le rayon, à droite.

Joseph la passe à son père qui la prend en mains :

- Tu vois la couleur de ce fer bruni ? dit-il à Joachim en lui remettant l'outil. Pèse-moi cela ! Ecoute le son qu'il donne :

Frappé contre l'enclume, le métal sonne comme une cloche d'or.

- Je vais te confier un secret, dit Jacob. Cette houe, je l'ai forgée avec un fer tombé du ciel.
- Tombé du ciel ? Comment cela ?
- Oui, oui, je dis bien, tombé du ciel ; il y a un fer qui tombe du ciel. Vous autres appelez cela des météores, des étoiles filantes... vous croyez à des êtres vaporeux, à des fantômes. C'est un métal en fusion qui arrive ainsi jusqu'à nous depuis les sphères lointaines, et que l'on retrouve à la surface du sol, dans les lieux arides.

Joachim regardait cette houe entre ses mains, avec une certaine appréhension. Un fer tombé du ciel ?

- Tu ne mens pas ? demanda-t-il à Jacob.
- Non, je t'assure.
- Tu parles en paraboles ?
- Ah non, pas ici ! D'ailleurs, Joachim, avoue, il n'y a pas que du fer qui tombe du ciel !... Mais n'aie aucune crainte : Joachim, je t'ai compris, lorsque tu parlais à la synagogue ; nos cœurs sont les mêmes. Ta fille Marie, d'où vient-elle ?

¹ - Si.4/27.

Alors, entre les deux hommes, l'amitié, déjà grande et forte passa tout à coup à un niveau supérieur. L'échange de leurs regards suffit à l'exprimer.

- Alors tu la vends combien, cette houe ?

- Qu'il ne soit pas question d'argent entre nous, dit Jacob. Vais-je te payer pour un fer tombé du ciel ? Tout le métal que tu pourrais me donner en échange ne le voudrait pas.

Puis se tournant vers Joseph son fils, il dit :

- Tu vois, Joseph, nous sommes frères, Joachim et moi. Sois pour lui comme un fils.

- Oui, père.

Les deux hommes se serrent les mains : celles de Joachim sont pleines de terre, celles de Jacob de charbon. Dieu fait des merveilles avec les éléments du monde.

Joachim, arrivé chez lui, emmancha sa houe. Il travaillait sur le pas de la porte, et Marie le regardait.

- Père, demanda-t-elle, Jacob a donc réparé ton outil ?

- Il ne l'a pas réparé, il l'a jeté ; il m'en a donné un autre bien plus précieux. Et il m'a dit : « Avec ce fer-là, tu enfonceras la crâne du Rabbi ».

Marie fut surprise. Mais le ton que son père avait pris pour dire cela lui donnait fort envie de rire.

- Il t'a dit cela ?

- Oui, en guise de parabole.

Puis se tournant vers Anne, Joachim dit :

- Sais-tu, Anne, ma bien-aimée, que Jacob partage la même foi que nous ?

Anne arrêta sa quenouille :

- Mon Dieu, dit-elle, comment peux-tu le savoir ? Vous n'avez pas causé pendant bien longtemps ?

- Tu sais, entre hommes, on se comprend vite, et surtout un homme comme Jacob ! Il n'y va pas par quatre chemins, et en quelques coups de marteau, il a vite ajusté sa pensée !

Anne reprit, émerveillée :

- La même foi que nous ?

- Mais oui, je te l'assure ! Il a tout deviné, tout compris.

Anne se tourna vers le Ciel et dit :

- Mon Dieu, quelle grâce ! quel don ! comment cela se peut-il ?

- Pour Jacob, la Parole de Dieu est dure comme du fer. Il ne transige pas : ce qui est écrit est écrit ; il ne fait pas comme les docteurs, qui, avec leurs nuances et leurs interprétations, détruisent tout. Et son fils Joseph est initié aux vues de Dieu.

- Mais, c'est merveilleux ! Et comment cela se peut-il ?

- Je ne sais. Dieu fait des merveilles. Il y a des choses, comme cela, qui tombent du ciel !

La houe était emmanchée.

- Et maintenant, je retourne aux champs.

Et Joachim s'éloigna.

Marie, elle aussi, avait arrêté la navette du métier. Elle avait entendu tout cela, et méditait cette parole dans son cœur, tout en rendant grâces, infiniment...

- Fin du chapitre 3 -

De Sabbat... EN SABBAT... !

« Ecoute ô mon peuple ma loi !
« Prête l'oreille aux paroles
« de ma bouche !
Yahvé

Vint le Sabbat suivant ; avec lui le silence de l'enclume, la solitude du jardin, les manteaux de drap neuf, les babouches brodées, et le rassemblement à la synagogue. Et les langues vont leur train, puisque ce jour-là, pour elles, le repos n'est pas prescrit par la loi de Yahvé. L'énergumène paraît être dans son bon sens ; plusieurs l'engagent à se tenir tranquille, joignant l'exhortation à la menace ; il acquiesce d'un air hébété ; le fou du village, témoin permanent de la nécessité de la rédemption... La poigne du forgeron, encore marquée dans la meurtrissure de sa chair, lui servira de leçon, pour un bon mois, au moins...

Les hommes entrent, par groupe d'amis. Ils s'installent, ils continuent la causette, et les femmes de même, derrière eux, sous leurs voiles, qu'elles ne lèveront qu'au moment du « Schema Israël ! » Chacun a repris sa place : celle qu'occupait son aïeul : c'est la coutume en Israël ; nul ne pense qu'elle puisse un jour changer. La Loi de Moïse, et les traditions de la race d'Abraham ne sont-elles pas aussi stables que le cycle de la Lune, qui détermine les semaines, et que le cours du Soleil, qui détermine les années ?

C'est lui, le Soleil, qui donne le signal du début de l'office, lorsque son rayon, passant par l'étroite fenêtre, vient caresser les rouleaux de la Loi. Alors le Rabbi entonne la prière :

- Confessez le Seigneur, car il est bon !
- Et tous enchaînent :
- Eternel est son amour !
- La maison d'Israël peut le dire !
- Eternel est son amour !
- La maison d'Aaron peut le dire !
- Eternel est son amour !
- Les craignant-Dieu peuvent le dire !
- Eternel est son amour !
- ...
- La pierre rejetée des bâtisseurs
- Est devenue la pierre d'angle
- C'est là l'œuvre du Seigneur
- Ce fut merveille à nos yeux !

- Voici le jour qu'a fait le Seigneur
- Jour d'allégresse et de joie ! ¹

Il est vrai que la joie ne transparait pas tellement pendant le jour du Sabbat ! Les scribes obligent les humbles à compter leurs pas, à mesurer leurs gestes, crainte de dépasser la dose d'effort et de travail tolérable. Mais l'essentiel est assuré en ce jour : la Parole reste largement servie à qui veut manger.

C'est le tour de Sacchariah, le maître éleveur, propriétaire de nombreux troupeaux, de faire la lecture de la Loi. Il reçoit le rouleau de Moïse, et prend la suite de ce qui avait été lu le sabbat précédent. Sa voix s'élève, éloquente, emphatique : il chante très bien, il adopte les ritournelles les plus ornées que la coutume autorise pour magnifier la Loi du Seigneur :

« Le serpent était le plus rusé de tous les animaux que Yahvé-Dieu avait faits. Il dit à la femme : « Assurément, Dieu vous a dit de ne pas manger de tous les arbres du jardin ? » la femme répondit au serpent : « Nous mangeons du fruit de l'arbre du jardin, mais du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu nous a dit : « Vous n'en mangerez pas, vous n'y toucherez pas, car le jour où vous en mangerez, vous mourrez certainement ». – « Non, dit le serpent, il n'est pas sûr que vous mourriez ; mais Elohim sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal... »

Sacchariah excelle à mettre en évidence le dialogue et toutes les nuances qu'il recèle. On sent l'homme habitué aux palabres, aux marchés interminables, où le marchandage exige continuellement l'éloquence la plus persuasive et la maîtrise de l'auditoire. Aussi, sur sa voix, le texte sacré prend tout son relief, et surgissent à son audition, les souvenirs du sabbat précédent, l'explication proposée par Joachim et les commentaires qui se sont diffusés durant toute la semaine au fil des conversations, des confidences, sur le marché, dans les maisons, près de la fontaine.

A cette page de l'Ecriture, les femmes, douloureusement attentives sont presque terrorisées : comme écrasées de honte. C'est là, dans ce chapitre qui raconte la séduction d'Eve, que gît l'origine et la raison de leur servitude, de leurs impuretés, de leur réclusion et de leur voile, de toutes les misères des femmes. Elles connaissent d'année en année, les surcharges que font les hommes, eux qui ont droit à la parole, à ce que dit Moïse, pour déverser sur leur sexe la responsabilité de l'erreur, du péché, de la souffrance et de la mort. Hélas ! Qui pourrait jamais prendre leur défense ? Les choses ne sont-elles pas ainsi depuis toujours ? Qui oserait

¹ - Ps.118h, extraits. Psaume éminemment prophétique, cité par Jésus, dans la parabole des vigneronniers Mt.21/33s + paral.

imaginer qu'un prophète puisse se lever, en Israël, pour lever leur ancienne malédiction ?

Sacchariah poursuit :

« La femme vit que l'arbre était bon à manger, qu'il était favorable pour les yeux et désirable pour acquérir l'intelligence. Elle prit donc de son fruit et en mangea, et en donna à son homme avec elle, et ils en mangèrent...

La lecture officielle impose ici un silence, occupé par des soupirs de consternation... Hélas ! Hélas ! ... perdre le bonheur du Paradis pour un mauvais fruit, goûté par convoitise ! Salathiel le vieillard, s'est mis à pleurer, et des larmes coulent sur sa barbe grise. Etrange nostalgie, que celle de l'Eden perdu, insaisissable désormais, que la Parole de Dieu réveille comme le souvenir du jour pendant la nuit...

Et le lecteur poursuit :

« Et leurs yeux, à tous deux s'ouvrirent, et ils connurent qu'ils étaient nus ; et ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des pagnes...

L'Écriture découvre ainsi, par la géniale inspiration de l'Esprit, la blessure la plus profonde, la plus cachée, la plus troublante ; l'embarras de l'homme devant sa propre chair. O nudité, réprouvée et désirable ! convoitée et interdite ! « Tu ne découvriras pas la nudité... Tu ne découvriras pas la nudité... » Ce refrain du Lévitique harcèle toutes les mémoires, assombrit tout le comportement social et familial. L'habit « pour la honte » l'entretient en voulant le faire oublier. Quelle distorsion étrange dans le cœur et dans le regard de l'homme ! ¹

Tout cela plane sur l'assemblée, dans cette zone interdite qui n'arrive pas encore à la conscience claire : celle des impératifs catégoriques et des tabous irrationnels et incoercibles... Il faudrait tellement de temps pour soulever tous ces problèmes ! Et qui pourra jamais en trouver la solution ? Le Messie, quand il viendra, nous fera-t-il tout savoir ?... en attendant le lecteur passe :

« Alors, ils entendirent la voix de Yahvé-Elohim qui se promenait dans le jardin à la brise du jour. Et l'homme et la femme se cachèrent loin de la face de Yahvé-Elohim à cause de l'arbre du jardin.

Il semble, dans la synagogue étrangement silencieuse, subjuguée par la puissance et la simplicité du texte, que Yahvé-Dieu prend lui-même la parole. En fait, cesse-t-il jamais de parler ? Sa voix ne résonne-t-elle pas au cœur de chacun ?

¹ - - « pour la honte » : étymologie du mot hébreu « vêtement » (LBSH).

Sacchariah reprend son souffle, il est lui-même très gêné par cette histoire qu'il vit intensément en la rapportant aux oreilles du peuple. Il se rappelle aussi les épisodes dramatiques du sabbat précédent, à la suite de l'allocution de Joachim, la frénésie du possédé, son agression imprévue, son expulsion par les puissantes mains de Jacob... Le Serpent n'est-il pas toujours là ? Aux aguets ? Comment, dans une telle ambiance de combat, ne pas être saisi par l'actualité vivante du texte ?

Au moment où Dieu reprend la parole, tous s'inclinent :
« Yahvé cria vers Adam, et lui dit : « Où es-tu ? » ¹

Saccariah a posé la question non pas sur le ton du juge qui condamne, mais du Bien-Aimé qui appelle à la réconciliation. C'est très beau, c'est une trouvaille, qui sait ? Une inspiration de l'Esprit ? A cette question, posée par le Seigneur, Salathiel murmure dans son cœur sa réponse personnelle qui fait frissonner ses lèvres : « Ah ! Seigneur Dieu, je suis loin de ta Face, je suis loin de ta Face... »

« Adam répondit : « J'ai entendu ta voix dans le jardin, et j'ai eu peur, parce que je suis nu, et je me suis caché ». Et il dit : « Qui t'a appris que tu es nu ? Aurais-tu mangé de l'arbre dont je t'ai dit : « Tu n'en mangeras pas » ? Adam dit : « C'est la femme que tu m'as donnée, mise auprès de moi, c'est elle qui m'a donné de l'arbre et j'en ai mangé. »

Anne, la mère de Marie, qui se tenait toujours dans le recoin le plus sombre, parce que sa stérilité l'avait longtemps reléguée dans la honte, pleurerait amèrement en entendant cette parole. Elle voyait tout à fait que l'Oracle, à travers Eve, atteignait toutes les femmes. Elle souffrait comme s'il lui fût personnellement adressé.

« Yahvé-Elohim dit au serpent : « Parce que tu as fait cela, tu es maudit entre tous les animaux et toutes les bêtes des champs. Tu marcheras sur ton ventre et tu mangeras de la poussière tous les jours de ta vie. Et je mettrai une haine entre toi et la femme, entre son lignage et le tien. Tu la blesseras au talon, mais elle t'écrasera la tête...

Là-dessus, l'énergumène se mit à gémir à haute voix, troublant le chant sacré. On eut dit qu'il recevait des coups. Le pauvre essayait de se contraindre, malheureux de ne pouvoir réprimer des plaintes plus fortes que le barrage de ses lèvres. Ses yeux tournaient de droite à gauche... à la recherche d'un ennemi invisible ?... pour échapper à un adversaire partout présent ?...

¹ - « Où es-tu ? » Litt. « Quoi de toi ? » « Qu'en est-il de toi ? » « Dans quel état es-tu tombé ? »
Question toujours d'actualité.

Le Rabbi lui imposa silence avec autorité. L'homme se tint coi un instant, puis le maître de la synagogue déclara :

- Frères ! Béni soit le Seigneur notre Dieu, qui, par sa sainte parole, nous a révélé à nous, son peuple, ce qu'il a caché aux nations ! Nous savons en effet la cause de nos maux, la raison de nos misères. Séduite par le Diable, la femme a mangé du fruit défendu. Celle qui aurait dû rester l'aide de l'homme est ainsi devenue la cause de sa perdition. Tout le monde, tous les fils d'Israël savent cela. Cependant si quelqu'un d'entre vous avait une lumière de Dieu, qu'il la communique !

Yohada, le marchand, qui se plaisait fort aux querelles intervint aussitôt : il parle avec une complaisance affectée, sur un ton de basse flatterie, grasse comme l'huile qui suinte de ses jarres.

- C'est avec un grand plaisir que nous avons entendu, ce dernier sabbat, notre vénéré frère Joachim, que tout le monde aime et estime, s'exprimer avec tant d'éloquence et de savoir sur les premières paroles du Livre de Moïse. Ne disait-il pas que notre génération avait été corrompue dès l'origine, sans faire aucune exception, comme si la condamnation de Yahvé tombait aussi sur la race sainte issue d'Abraham ? ¹

C'était un défi. Yohada désirait voir la controverse rebondir, pour s'en amuser plus que pour s'en instruire. Mais Obed, le serviteur de Sacchariah, qui n'avait aucune illusion sur la nature humaine, se leva et intervint bruyamment en faveur de Joachim.

- Eh bien, Yohada, toi qui es fils d'Abraham, vérifie tes poids et tes mesures, et pratique la justice, et nous verrons si la race d'Abraham est une race sainte ! Oui, je l'ai dit, je le répète : c'est Joachim qui a raison. Les fils d'Abraham ou de Lévi, ceux d'Aaron ou de David, les riches et les pauvres, les esclaves ou les libres, les soldats ou les rois, les insensés ou les sages, tous meurent pareillement. Aussi nulle chair ne peut se glorifier devant Dieu, car nous sommes tous condamnés par une même sentence.

Personne ne trouvait rien à redire à cette parole : elle exprimait, par la force même de la simplicité, le drame de la mortalité universelle du genre humain, que chacun, à certaines heures, ressent au plus profond de ses entrailles. Offusqué, peut-être, par la noirceur de cette évidence, le Rabbi se tourna vers Joachim :

- Frères Joachim, dit-il, Obed a-t-il bien saisi ce que tu nous disais ce sabbat précédent ? Il me semble que tu faisais luire sur nous une

¹ - Jn.8/39 ; Mt.3/8-9

certaine espérance. Nous aimerions t'entendre à nouveau aujourd'hui, si toutefois l'Esprit de Dieu te suggère quelque pensée pour nous.

Le Rabbi, se tournant vers l'assemblée, y discerna une approbation quasi unanime à sa proposition. Alors, il insista :

- Communique-nous, frères, quelque chose de ta pensée, sur ce qui vient d'être lu.

Joachim se leva. Il priait. Anne priait aussi, et combien ! Et Marie !... Il s'avança vers l'armoire aux rouleaux, les yeux levés au ciel. Il les abaissa en cercle sur l'assemblée qui gardait un silence impressionnant. Il vit Anne, dont les lèvres murmuraient une prière, et Marie, qui souriait. Alors, il se mit à sourire, lui aussi, et à parler avec la bonhomie qui était dans sa nature :

- Frères, il est de coutume, dans nos assemblées, lorsque le cycle de l'année ramène le texte de Moïse, de rejeter sur la femme la cause de tous nos malheurs. Or, si vous avez entendu exactement ce qui est écrit, vous avez appris que c'était Adam, et non point Eve, qui avait reçu le commandement du Seigneur. Quand le Serpent parlait à Eve, Adam était à ses côtés. Pourquoi n'a-t-il rien dit ? Pourquoi n'est-il pas intervenu pour rappeler l'ordre de Dieu ? La femme était alors poussée par le démon du bavardage, l'homme était, lui, possédé par le démon muet...¹

Sourires.

- Oui, pourquoi Adam n'a-t-il rien dit ? Il aurait dû instruire sa femme de la volonté du Seigneur, du bon plaisir de Dieu, dont il avait la confiance. N'était-il pas auprès d'elle le messenger de Yahvé ? C'est au mâle, en effet, qu'il appartient de se souvenir, et de transmettre exactement le commandement de Dieu à la femme-épouse. Si Eve a péché par action, Adam a péché par omission.²

Moment de stupeur dans l'assemblée, contente, au fond, d'entendre quelque chose de nouveau, d'inédit. Jamais personne n'avait pensé à ce rôle éminemment sacerdotal du mâle, dès l'origine, comme messenger, intermédiaire, médiateur de Yahvé auprès de celle qui est appelée à engendrer.

- Bien dit, bien parlé, entend-on un peu partout. Le vieux Salathiel, lui, disait, comme de coutume : « Parole de sagesse, parole de sagesse... » Et il exultait.

Quant aux femmes, elles n'en croyaient pas leurs oreilles.

- Ensuite, disait Joachim, que signifie ce fruit de l'arbre que la femme trouve beau et désirable ? Sans aucun doute, l'arbre n'est

¹ - Mt.9/32-33

² - Le mot mâle en hébreu signifie « se souvenir ». La paternité est spirituelle ou elle n'est pas : cela est dans le génie de la langue hébraïque.

qu'un symbole, son fruit n'est qu'une figure. Qu'y a-t-il pour la femme de plus désirable que d'être mère ? Et par quoi le démon pouvait-il mieux la séduire qu'en excitant en elle le désir de la maternité ?

Il y eut un silence, personne ne répondait. C'était logique, ce que Joachim disait, mais d'une logique telle que tout l'ordre de la vie était remis en question. Un vertige avait saisi les plus sages, une angoisse les mères, et le Rabbi sentait monter en lui un certain scandale... Joachim se tait, pendant un long moment, gardant ainsi la maîtrise de l'auditoire. Il laisse tout le poids du silence appuyer sur ce qu'il a dit. Et comme aucune main ne se lève, aucune lèvre ne s'ouvre, il sollicite un contradicteur :

- Si quelqu'un voit dans le cœur de la femme un plus grand désir que celui d'être mère, qu'il le dise !

Evidence tellement gênante, tellement troublante. Joachim, après un long moment de silence :

- Tout le monde est bien d'accord, je pense ?

...

On ne dit rien évidemment. Mais où veut-il donc en venir aujourd'hui, ce Joachim, dont les idées sont si étranges, alors que sa fille est si belle, si parfaitement réussie ?

- Alors dit-il très calme, je pose une nouvelle question : s'il en est ainsi, si le plus grand désir de la femme est de devenir mère, pourquoi l'utérus est-il fermé par la main de Dieu ?

Puis il ajoute, insistant sur cette question brûlante avec une impudeur toute divine :

- Moïse, en effet, n'a-t-il pas prescrit que le viol d'une vierge était un crime passible de la lapidation ?

Plusieurs voix confirment :

- C'est écrit, c'est écrit...

Loi importante, en effet, que tous connaissent. Si importante qu'à elle seule, elle assurait la salubrité des mœurs en Israël, et contribuait puissamment à l'équilibre du système patriarcal, dans lequel passait la Parole créatrice du Seigneur. Certes, en Israël personne n'admettait qu'une vierge soit violée impunément par un paillard de passage ! Il eût été lapidé aux portes de la ville : « Tu ôteras le mal du milieu de toi », avait dit Yahvé. ¹

Mais arrivé sur ce point délicat, Joachim hésita un instant. Et comme le silence se prolongeait, ce fut le vieux Salathiel, du haut du siège qu'il occupait sur le côté de la synagogue, qui s'écria :

- Ah ! Joachim, dis-nous ta pensée, dis-nous ta pensée !...

Alors Joachim poursuivit :

¹ - Deut.22/22s + paral.

- Eh bien, je vous le dis : Satan, le tentateur, sous la forme d'un serpent, a poussé la femme à sacrifier sa virginité, parce qu'elle voulait être mère, et le désirait à tout prix ! Elle n'a pas su attendre l'heure de Dieu. Et voilà ce qu'est l'arbre de la connaissance du bien et du mal. De sorte que notre génération qui est devenue conforme à celle des animaux, et parfois bien pire, a porté un fruit taré, où il y a du bon et du mauvais, du bien et du mal. Mais cette génération-là ne correspond pas à la Pensée première de Dieu. Et maintenant j'ai dit ce que j'avais à dire : qui peut comprendre comprenne !

Joachim revint à sa place. Il y eut un silence : tous levaient les yeux vers le Rabbi : quelle était la valeur de cette proposition ? Qu'en pensent les docteurs ? Le maître de la synagogue a parfaitement senti que ce discours a jeté un froid sur son assemblée, presque un scandale, un trouble profond. Est-il convenable de parler en public de ces choses si intimes qui remuent le tréfonds de la conscience ? Ce sont les impératifs de la moralité qui régissent la race qui sont remis en cause. Lui-même est très inquiet : pour la première fois de sa vie, il sent vaciller la sécurité du juste, qu'il se figurait avoir dans le cadre solide du patriarcat d'Israël. Des questions très lourdes, très enfouies, remontent jusqu'au niveau de la conscience claire à ce mot de « viol »... Toute l'orientation de la loi, ses rites, et ses coutumes traditionnelles, n'auraient donc qu'une valeur temporelle, provisoire ? La lumière, jetée brutalement sur le péché d'origine, dont tout le monde parle sans jamais le définir, provoque tout à coup un certain vertige. Le rocher sur lequel on se tient se met à branler... Le voyageur qui marchait dans la nuit, côtoyait un abîme que le lever du jour découvre brusquement à ses yeux. Lui-même, le scribe, le pur, l'officiel de la Loi, se trouve engagé dans une aventure compromettante, qui n'était pas seulement celle du premier homme. « Quoi, pense-t-il en un éclair, je suis donc solidaire d'une génération bâtarde, responsable pour ma part et pour mes descendants, du désordre ? » Ce désordre que, jusque-là, il jugeait de si haut ! C'est vexant de se trouver parmi les irréguliers lorsqu'on est responsable de l'ordre ! Et que dire, maintenant, devant ces regards anxieux, ces bouches ouvertes, prêtes à boire son appréciation, son jugement ? Il parle donc, mais avec une certaine amertume :

- A croire Joachim, le péché d'Adam se prolonge jusqu'à notre génération ! Et même en Israël ! Nous voici donc tous pécheurs, et sans aucun espoir d'engendrer sans péché ! Alors pour éviter ce péché, nous voici contraints d'éteindre la race d'Israël, et même toute vie humaine sur la terre !

Ainsi le Rabbi avait pris les termes de Joachim avec tout leur poids et en tirait aussitôt les conséquences extrêmes. Et ces conséquences logiques, mais désastreuses, démontraient l'absurdité de l'interprétation que Joachim donnait de l'Écriture. Certains avaient souri, certes, à la parole du

Rabbi, approuvant, mais non pas tous. Personne n'avait ri à l'ironie du ton qu'il avait employé : c'était trop grave ! L'assemblée se divisait : étrange contradiction ! Le bon sens ne faisait donc plus l'unanimité ! Ainsi il fallait insister, démontrer que des conséquences impensables impliquent des prémices folles. Et voici qu'Obed, ce gêneur, tout à coup se lève :

- Eh bien ! Joachim a raison ! s'écrie-t-il. Car nous mourons tous, c'est donc que le péché nous atteint tous ! Il a en nous des racines très longues, jusqu'en notre cœur profond. Nous sommes devenus aveugles, et nous prenons la route de la perdition pour celle de la justice ! D'ailleurs, n'avez-vous pas lu, frères, l'histoire des Juges et l'histoire des Rois d'Israël ? Ces livres ne sont-ils pas une suite ininterrompue de crimes, de trahisons, de vols, de meurtres, de rapines et de vengeance ? Le sang appelle le sang, et ces désordres se continuent et s'amplifient, malgré la voix des prophètes, malgré leurs miracles et leurs menaces ! Alors, cueille-t-on des raisins sur les épines, et des figues sur les ronces ? les mauvais fruits proviennent d'un mauvais arbre ; quand la source est polluée, le fleuve tout entier devient imbuvable ! Si la Loi avait pu rendre l'homme juste devant Dieu, pourquoi la mort subsisterait-elle ? Rabbi, même ta source à toi est polluée, car la mort frappe chez toi comme chez nous !

C'était le tour du Rabbi d'être piqué au vif, par cet Obed, dont la simplicité et l'audace allaient jusqu'à l'impertinence !... Et pourtant... Mais le Rabbi se laissant vaincre par l'indignation, s'emporta contre ce racleur d'écurie, ce familier des peaux sanglantes, des bêtes mortes, qui prétendait lui faire la leçon :

- Obed ! l'ignorant ! Sur ton tas de fumier, comme un coq orgueilleux, tu te prends pour un docte en Israël ! Alors que ton langage est celui d'un incirconcis parmi les païens ! Tu as donc oublié Obed, la prédilection que Dieu a manifestée à nos pères ? Ne sais-tu pas qu'Israël est la part de Yahvé, que l'Alliance est établie entre Dieu et son peuple, et que la circoncision en est le signe ? Tu tiens donc pour rien les dispositions divines, divines tu entends, qui régissent notre race ? A quelle autre nation Dieu a-t-il jamais confié ses jugements ? A laquelle a-t-il donné un sacerdoce comme celui d'Aaron ? C'est Yahvé notre Dieu qui a ordonné les sacrifices pour l'expiation des péchés du peuple : donc les péchés sont expiés, et Israël est justifié aux yeux de Dieu !

Tout à coup, un trait surgit dans l'esprit du Rabbin. Il tient sa réponse : il la lance comme un javelot sur Obed, ce petit homme, ce nouvel Amos qui avait appris tant de choses à la queue des vaches, plus que dans les écoles de Jérusalem !

- Et toi, Obed, n'es-tu pas fils d'Abraham ? Ne sais-tu pas que notre père fut justifié devant Dieu ? ¹

Mais Obed réplique, sans sourciller :

- Je le sais, Rabbi, qu'Abraham notre père a été justifié devant Dieu. « Abraham crut en Dieu, dit l'Écriture, et cela lui fut compté comme justice ». Il crut : c'est sa foi qui lui fut compté comme justice. Avant de croire, il était fils de colère, comme les autres hommes. ² Et quelle fut la parole à laquelle Abraham crut pour être justifié ? Lorsque Dieu lui promit une descendance surgie miraculeusement du sein de Sarah, qui était stérile, et par surcroît avancée en âge. C'est comme père d'Isaac qu'Abraham fut justifié, et non pas comme père d'Ismaël, et de ses nombreux autres fils. Car Isaac fut conçu par le doigt de Dieu, comme réponse à la foi d'Abraham.
- Toi, Obed, toi ! dit le Rabbi suffoqué, ta parole est bouleversante ! D'où te vient cette science, cette assurance ?

Mais Obed continue son raisonnement biblique :

- D'ailleurs Abraham est mort, et son tombeau est encore parmi nous. La sentence due au péché est donc bien tombée sur lui.
- Obed, s'écria le Rabbi, quel est l'esprit qui parle par ta bouche ?

Il pensait bien sûr à un mauvais esprit ; il continue :

- Vous avez tous entendu ! Les temps sont changés ! Ce sont les serviteurs qui font la loi et les esclaves qui imposent le silence aux maîtres ! Alors, se trouve-t-il encore parmi nous un mercenaire, un boueux qui ose ajouter quelque parole ?

Il y eut un silence. Les humbles ont l'habitude de ces sarcasmes qui ne les touchent guère. Effectivement l'un d'eux se leva : c'était Simon, qui vivait sur ses oliviers, ses figues et ses amandes. Il avait un pressoir dans son verger, où l'huile coulait en abondance, pour la lumière et la santé. Il avait le secret de certains parfums très recherchés. C'était un doux, tout l'opposé de Jacob le forgeron. Contrairement à la rudesse d'Obed, il parlait d'une voix délicate et fragile :

- Que le Rabbi me pardonne, dit-il, si j'ose prendre la parole, et confesser que ne je suis pas tout à fait de son sentiment. Sans doute, le Rabbi a-t-il raison de dire qu'Israël est l'héritage de Yahvé et qu'Il a établi son Alliance avec notre peuple. Mais l'huile sortie du pressoir et mise à part pour faire un parfum est bien la même que celle qui brûle dans la lampe ou qu'une femme mêle à la farine ! Abraham est lui-même fils d'Adam, et notre peuple subit, comme tous les autres, la sentence de la mort en raison de la première transgression, encore qu'il soit sorti des reins d'Abraham ! Les prophètes l'affirment hautement : ce n'est pas pour notre justice que Dieu nous a aimés, mais en raison de sa

¹ - Gen.15/6

² - Rom.1/18 ; Eph.2/3.

miséricorde et pour la gloire de son Nom. N'avez-vous pas entendu le prophète Ezéchiel parlant du choix de Yahvé sur Israël et sur Juda : « Je vous ai trouvées nues toutes deux et souillées de sang, et c'est moi qui vous ai lavées ». Et quand il voit la prévarication générale de notre peuple, Dieu parle ainsi par la bouche de son prophète : ¹

« J'ai cherché parmi eux quelqu'un qui fût une clôture, et qui se tînt à la brèche devant moi, afin que je ne les détruise pas, et je n'en ai point trouvé ! Et j'ai répandu sur eux mon courroux, et je les ai consommés par le feu et la fureur, et j'ai fait retomber leurs œuvres sur leurs têtes... »

- Et quand le Seigneur manifeste sa miséricorde à Israël, il déclare :

« Et vous saurez que je suis Yahvé quand j'aurai agi envers vous à cause de mon nom, et non selon vos voies mauvaises et vos crimes détestables, maison d'Israël ». ²

- Dieu certes, a aimé Israël, mais non pas en raison de notre justice, mais de sa miséricorde. De même Abraham, si Dieu l'a jugé juste en raison de sa foi, c'est qu'il ne l'était point par nature !...

Puis il donne la conclusion sur un ton pathétique, presque désespéré :

- Hélas ! Hélas !... Si notre père Abraham n'était pas juste, si ce n'est par sa foi, qui donc pourrait se prétendre juste devant le Seigneur ?

Joachim, alors, depuis sa place, prend la parole en s'adressant au parfumeur :

- Ah, frère Simon, dit-il, toutes tes paroles sont douces comme de l'huile fraîche et elles illuminent comme de l'huile vierge ! C'est exact, nul ne saurait se dire juste devant Dieu, sinon la Semence sainte annoncée par le prophète. Et alors en Lui, dans Celui qui doit venir, nous serons justifiés, et nous connaissons la voie de la justice.

C'est alors une plainte, un gémissement qui monte de la prière synagogale. Ce fut Salathiel, qui, les yeux levés pleins de larmes, entonna le psaume. Et les autres suivirent, car tous le savaient ce psaume, depuis longtemps, et voici que les discussions de ce jour lui donnaient une saveur nouvelle de vérité :

« Seigneur ne me châtie point dans ton courroux,
« Mon Dieu, ne me reprends pas dans ta fureur !

¹ - Ez.ch.16.

² - Ez.16/61-63 ; 36/31s.

« En moi tes flèches ont pénétré,
« sur moi ta main s'est abattue !
« rien d'intact en ma chair sous ta colère,
« rien de sain dans mes os, après ma faute !

« mes offenses me dépassent la tête,
« comme un poids trop pesant pour moi !
« ravagé, prostré, à bout,
« tout le jour en deuil, je m'agite... ¹

Qui est-ce qui parle ? Un seul ? Une multitude ? C'est Israël, le serviteur de Yahvé, éprouvant jusqu'au fond de l'être le ravage destructeur du péché, de la souffrance, de la maladie, de la profonde humiliation de la descente au schéol. Ce réalisme sans illusion sur la nature humaine, dans la nuit de son histoire, n'est pas un cri de désespérance, mais une supplication, une prière déjà assurée de son exaucement : ²

« Oh, mon Maître, tout mon désir est devant toi !
« Pour toi, mon soupir n'est pas caché :
« Le cœur me bat, ma force m'abandonne !

...

« C'est en toi, Seigneur que j'espère,
« C'est toi qui me répondras, Dieu, mon maître...
« Mon offense, oui, je la confesse,
« Je suis anxieux de ma faute.

... Et le ton s'élève pour la dernière strophe du psaume, comme un appel qui résonne longuement, longuement, au nom de toute l'humanité souffrante :

« Ne m'abandonne jamais, Seigneur !
« Mon Dieu, ne sois pas loin de moi !
« Vite, viens à mon aide : Dieu mon maître et mon sauveur !

Le psaume s'achève, une fois de plus, encore qu'il soit poignant, qu'il soit chanté par une assemblée sainte, priant de tout son cœur, sans que le Ciel, au moins apparemment, ait donné une réponse. Rien ne bouge dans l'immuable nature, ni dans l'étroite synagogue, où le Rabbi ordonne la lecture des Prophètes.

C'est au muletier Haggai de recevoir le rouleau qu'écrivit ce prêtre de haute classe, élu de Dieu, Isaïe, après avoir transmis au peuple le

1 - Ps.38h.

2 - « La nuit de l'histoire » : depuis le péché originel jusqu'au retour du Seigneur. Son premier avènement a été « la brillante étoile du matin » (Ap.22/16). Sa parousie sera le lever du soleil sur le monde, et le commencement du véritable jour. « Il y eut un soir, il y eut un matin... »

message. Quel contraste ! Haggai avait une épaule brisée, la gauche, et son bras, depuis lors, pendait plus bas que l'autre, presque sans force : un coup de pied qu'un mulet rétif avait lancé contre lui. Haggai souffrait beaucoup de cette difformité : il rougissait de paraître en public, mais il devait néanmoins se soumettre à son tour de lecture. Il monte donc sur l'estrade, déroule le rouleau, et trouve, à la suite, le passage qui raconte l'entrevue du roi Achaz et du Prophète.

Haggai a une belle voix de ténor. Dès qu'il a prononcé, en tremblant un peu, les premières syllabes, il se sent à l'aise sur les ritournelles prévues par la coutume immémoriale :

« Il arriva au temps d'Achaz, roi de Juda, que Razon, roi de Syrie, et Phacée, roi d'Israël, montèrent ensemble contre Jérusalem, pour l'assiéger. On en porta la nouvelle à la maison de David : « La Syrie est montée contre Ephraïm ».

« Alors le cœur du roi Achaz et le cœur de son peuple furent agités comme les arbres de la forêt sont agités par le vent. Alors Yahvé dit à Isaïe : Sors à la rencontre d'Achaz, toi et ton fils, vers l'extrémité de l'étang supérieur, vers le champ du foulon, et tu leur diras : « Tiens-toi tranquille, Achaz, et ne crains point ; et que ton cœur ne défaillie pas, à cause de ces deux bouts de tison fumants : Razon le furieux, et Phacée, le fils de Romélie ! Certes, la Syrie est campée contre toi, ainsi que le fils de Romélie, et ils se disent : « Montons contre Juda et envahissons-le, et jetons sur lui l'épouvante ».

« Mais, parole du Seigneur Yahvé, cela ne sera point.

« Et Yahvé ajouta, disant à Achaz, par la bouche du prophète : « Demande un signe à Yahvé ton Dieu, demande-le dans les profondeurs de l'abîme ou dans les hauteurs du ciel ». Mais Achaz répondit : « Je ne demanderai pas de signe, je ne tenterai pas Yahvé ».

« Alors Isaïe dit : « Ecoutez, maison de David : non contents de fatiguer les hommes, vous vous rendez insupportables à Dieu. Eh bien voici : le Seigneur lui-même va vous donner un signe :

« Voici que la Vierge concevra dans ses entrailles et enfantera un fils, et elle lui donnera le nom de « Dieu-avec-nous ». Il mangera de la crème et du miel jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien, et le pays dont tu redoutes les rois sera dévasté ». ¹

Le Rabbi reprit le rouleau et dit :

- Vous avez entendu la belle lecture de notre frère Haggai ? Que Dieu le bénisse !
- Que Dieu le bénisse, reprit aussitôt l'assemblée.

Puis le Rabbi commenta le texte en disant :

- Malheureusement, le roi Achaz, vous le savez, n'a pas cru à la parole du Prophète. Au lieu de s'appuyer sur le Seigneur, il chercha

¹ - Is. ch.7

secours chez les hommes. Il fit alliance avec les incirconcis, devint l'adorateur de leurs idoles. Damas et Samarie furent dévastées, selon la prédiction du Prophète, mais Jérusalem le fut aussi, et nos pères furent déportés en Babylone. C'est ainsi que s'est réalisée à nos dépens la parole du psaume :

« Mieux vaut compter sur le Seigneur
« que de compter sur les hommes !
« Mieux vaut espérer dans le Seigneur,
« que de compter sur les puissants ! » ¹

Puis il donna la parole à l'assemblée. Mais personne n'osa s'avancer. Cet oracle de la vierge qui enfante était assez troublant par lui-même, et avec tout ce que Joachim avait dit précédemment, il se dressait aux regards comme un relief scabreux, et chacun pensait, avec le psaume : « rocher trop haut pour moi, hauteur où je ne puis atteindre ». ²

Alors le Rabbi se tourna délibérément vers Joachim :

- Joachim, lui dit-il, ne pourrais-tu, aujourd'hui, nous adresser une parole de consolation, puisque, jusqu'ici, tu nous as accablés, en aggravant sur nous la sentence du Très-Haut !

Joachim se leva, mais sans quitter sa place. Il se retourna vers le peuple et dit :

- Certes, c'est une grande consolation que nous venons d'entendre aujourd'hui ! J'expliquerais volontiers à vos oreilles cette parole du Prophète. Mais je crains de m'être trop avancé... Car qui suis-je ? rien de plus que n'importe lequel de nos frères en Israël. D'autres que moi pourraient exprimer mieux que moi l'intention divine cachée dans le texte sacré. N'est-il pas excellent d'ailleurs que le plus grand nombre puisse se faire entendre ? Pourquoi, par exemple, Jacob, le forgeron, n'accepterait-il pas de rompre le silence ?

Toutes les têtes se tournèrent vers le dernier banc. Jacob se leva et s'avança jusqu'à l'estrade. Il ne manifesta aucune émotion, aucune hésitation, car c'est de tout son poids qu'il s'appuie sur la divine Parole. Le voici sur l'estrade : sa haute taille, ses larges épaules cachent presque entièrement l'armoire où sont rangés les rouleaux de la Loi et des Prophètes. Le Rabbi, malgré son haut bonnet, paraît minuscule à côté de ce géant. Jacob étend ses mains couleur de rouille, brûlées comme son enclume et il déclare :

- Frères, bien-aimés, rendons grâce à Dieu qui nous instruit de sa Parole et qui ne nous a pas laissés dans l'ignorance de ses desseins. Que son saint Nom soit béni !

Et tous :

¹ - Ps.118h/8-9

² - Ps.61h/3

- Que son saint Nom soit béni !

Le forgeron marque un temps d'arrêt, bénissant Dieu dans son cœur, alors que l'assemblée est déjà émerveillée par sa parole, réconfortée par le timbre de sa voix, voix chaude comme un brasier, profonde comme les fleuves intarissables. Quelle parole ! Il articule les syllabes sonores de la langue sacrée avec une précision semblable à ses coups de marteau sur le fer rouge. Quel homme ! Les coups de l'humiliation l'ont purgé de toutes ses scories : il sait ce que veut dire le mot « endurer ». La force de sa patience s'impose à tous :

- Que son saint Nom soit béni !... les nations meurent dans le désespoir, assises dans les ténèbres, car elles ignorent les raisons de leur misère. Nous, nous les connaissons par la divine Parole :

« Il a révélé ses lois et ses jugements à Israël,
« pas un peuple qu'il ait ainsi traité.

Et tous enchaînent :

« Pas un qui ait connu ses jugements ».

- Eh bien, mes frères bien-aimés, reprend Jacob, nous avons entendu en ce dernier sabbat le prophète nous parler de la sainteté de Yahvé brûlante comme un feu, purifiante comme un charbon ardent. La terre tout entière gît sous la colère du Très-Haut jusqu'à ce que vienne cette Semence sainte, qui sortira de l'arbre abattu comme un rejeton sort de la souche du chêne ou du térébinthe. Aujourd'hui, le même prophète, le grand Isaïe, découvre à nos yeux quelle sera la venue de cette Semence sainte, qui participera à la sainteté de Yahvé. Vous avez entendu en effet :

« Voici que la vierge conçoit dans ses entrailles,
« et enfante un garçon, elle l'appelle du nom d'Emmanuel.

- Israël est sorti d'une femme stérile : Sarah, notre mère à tous, et avancée en âge, rendue miraculeusement féconde. Mais la Semence sainte naîtra d'une vierge inviolée, sans tache, rendue féconde par le souffle de Dieu. Tel sera le point de départ du Salut pour Israël et pour toutes les nations ; pour tous les fils d'Adam. Et alors seulement nous aurons le signe indiscutable que Dieu est avec nous. Souvent, nous chantons :

« Si le Seigneur ne construit la maison,
« en vain peinent les maçons...¹

- Sans le souffle créateur du Dieu vivant, l'homme n'est que chair et sang, ses jours sont comme l'ombre qui passe. Il s'agite un instant et nul ne connaît plus sa place.² Ainsi celui qui sème dans sa chair

¹ - Ps.127h, retenu par l'Eglise pour les fêtes de Marie.

² - Ps.143/3-4

récolte la corruption, mais la vie sera donnée par la vierge concevant par l'Esprit de Dieu. ¹

Telle est la Sagesse éternelle, inscrite dès les origines du Monde dans le sein de la femme, devinée par le prophète, mais qu'aucun des sages ni des puissants de ce monde n'a connue. ²

Et Jacob, ayant dit cela, descendit de l'estrade, indifférent aux réactions diverses, allant du scandale réprobateur à l'approbation enthousiaste, avec toutes les nuances de l'étonnement.

Le Rabbi se leva, parla avec une nuance d'ironie, mais sans trop insister, car Jacob en imposait tellement !

- Ainsi, dit-il, ce qui n'a pas été révélé à nos pères, cette Sagesse invisible de Dieu, le forgeron de Nazareth la connaît !

Jacob avait rejoint sa place. Il ne répondit rien car il n'avait plus rien à dire concernant la divine Parole. Ce fut Joachim qui intervint en faveur de son ami :

- Il suffit d'entendre la parole du prophète telle qu'elle est écrite : « La vierge concevra dans ses entrailles ». La pensée de mon frère Jacob est en plein accord avec le Texte Sacré... Comment ne la vois-tu pas, Rabbi ?

Mais celui-ci :

- La vierge !... Quelle vierge ? Ta fille ?

- Le texte ne parle pas d'une vierge, mais il dit « la vierge ». Il ne précise rien. Il ne donne pas de nom. À moins que Phinéel, ton fils, qui a reçu les leçons des doctes, puisse nous expliquer comment il faut entendre ce texte.

Mais Phinéel dit simplement :

- Le texte porte bien « la vierge », et ne précise rien quant à la personne de cette vierge, ou de ces vierges. C'est bien comme dit Joachim.

- Ah ! dit le Rabbi, s'inclinant devant la science de son fils.

Alors Joachim poursuivit :

- Comment ne pas penser comme notre frère Jacob, puisqu'il pense comme l'indique l'Écriture ? Tout Israël croit et professe que la voie de Dieu a été révélée aux prophètes. Pourquoi devons-nous racheter à Yahvé nos premiers-nés, ceux qui ouvrent le sein, sinon parce que le droit de Dieu, qui a fermé le sein, a été violé par la précipitation aveugle de l'homme ? Moïse a prescrit, en effet, nous le savons tous : « Tout premier-né sera racheté à Yahvé par un agneau ou deux tourterelles, offerts comme rançon en sacrifice pour le péché ». ³

1 - Hymne de la Vierge Marie : « Vitam datam per virginem... »

2 - 1 Cor.2/7s

3 - Lévi.12.

Or voici qu'au moment où Joachim prononçait ces mots, deux tourterelles, entrant dans la synagogue par l'ouverture de la lucarne, vinrent voltiger au-dessus de l'assemblée. L'arrivée de ces oiseaux suscita une grande joie, et les enfants se mirent à chanter en scandant :

« Alléluia ! Alléluia !

« Béni soit celui qui vient au Nom du Seigneur ! ¹

Mais les colombes, effrayées par le tumulte et les cris, s'en allèrent. Le Rabbi détendu, flatté par cette intervention providentielle de la main de Dieu dans sa synagogue, heureux, malgré tout, entonne le cantique de louange que tous reprennent en chœur :

« Tu m'apprendras le chemin de la vie,
« devant ta face plénitude de joie,
« à ta droite délices éternelles !

« Garde-moi, ô Dieu, mon refuge est en toi ;
« J'ai dit au Seigneur : c'est toi mon bonheur !

« Tu m'apprendras le chemin de la vie :
« devant ta face plénitude de joie,
« à ta droite délices éternelles !

« Je bénirai le Seigneur qui s'est fait mon conseil,
« puisqu'il est à ma droite, je ne puis chanceler.

« tu m'apprendras le chemin de la vie,
« devant ta face, plénitude de joie,
« à ta droite délices éternelles... ²

Et le Rabbi congédia l'assemblée, en appelant sur elle, selon la coutume, la bénédiction de Yahvé :

« Que le Seigneur fasse luire sur vous sa Face... » ³

Les hommes sortirent, puis les femmes, et Marie, et Anne sa mère, passèrent les dernières, selon leur habitude et s'en allèrent à la maison.

Tout en marchant, Anne dit à sa fille :

- Tu as entendu, Marie, tout ce qui a été dit aujourd'hui à la synagogue ?
- Oui, mère.
- C'est la parole prophétique qui nous sauvera, ma fille ! La parole prophétique qui vient d'En Haut. Car les pensées des hommes sont de la terre, mais les pensées de Dieu ! les pensées de Dieu, ma fille... les hommes se tiennent tellement au-dessous d'elles !

1 - Refrain familial en Israël.

2 - Ps.15 extraits. Psaume très important pour la révélation du Mystère.

3 - Nb.6/22s

- Puis elle cita le prophète, selon la coutume :
 - « Comme le ciel est élevé au-dessus de la terre,
 - « Ainsi mes pensées au-dessus de vos pensées,
 - « et mes voies au-dessus de vos voies, dit le Seigneur. ¹

Elles avancent en silence, jusqu'à la maison. Elles entrent. Il fait étrangement sombre, par contraste avec l'éclatant soleil qui fait hurler les façades blanchies à la chaux.

- Mais, par la Parole de Dieu, dit Anne, qui poursuit toujours sa pensée, nous avons une fenêtre ouverte, par où vient la lumière d'En Haut.

A la porte de la synagogue, les hommes s'étaient répartis par groupes. Les uns stationnent au soleil, occupés à leurs palabres ; d'autres ont rejoint un coin d'ombre. Obed, Joachim, Jacob et son fils Joseph, se sont retrouvés et causent de toutes ces choses. Obed, les mains sur les hanches, tournant ses gros yeux tantôt vers Jacob, tantôt vers Joachim :

- Vous, alors ! dit-il, vous ! On n'a jamais entendu de tels propos dans une synagogue en Israël ! Vraiment, Joachim, tu es fils du prophète Isaïe ! ² Et toi Jacob d'où te vient cette sagesse ?
- Elle est à portée de tout le monde ! Il suffit de lire et d'écouter ! La Parole de Dieu n'est-elle pas pour les gens les plus simples ? D'ailleurs, si quelqu'un veut prêter l'oreille en son cœur à l'appel de l'Esprit de Dieu, il comprendra tout !
- C'est vrai, dit Joachim, c'est absolument vrai. Malheureusement, nous sommes tous comme une caravane qui se perd loin des sources d'eaux...
- ... et qui s'imagine être sur le bon chemin, poursuit Jacob. Ce qui est juste n'est pas ce que tout le monde pense. ³
- Car tous se trompent.
- Ou plutôt, dit obed, nous sommes tous trompés.

Et apercevant le vieux Salathiel qui passait à quelques pas, Obed l'interpelle :

- Hé, Salathiel, vieil ami, viens nous dire ce que tu penses de tout cela, de tout ce que nous avons vu et entendu aujourd'hui.

Salathiel s'approche :

- Ah ! c'est vous ! Toi Jacob, toi Joachim ! Ma vue baisse, je ne reconnais plus de loin les personnes. Mais j'entends, j'entends de mieux en mieux, et des choses que je n'entendais pas autrefois. Ce

¹ - Is.55/7-9

² - « Fils de prophète », l'expression « fils de » signifie souvent une filiation spirituelle, c'est dans ce sens que nous l'entendons ici.

³ - Jésus : « Large est la route qui conduit à la perte... » Mt.7/13 ; la psychologie moderne parle de l'inconscient collectif »

que vous avez dit, tous les deux aujourd'hui... ah ! mes amis, paroles de Sagesse ! Ah ! si je les avais entendues dans ma jeunesse !...

Il caresse sa barbe, regarde Jacob, puis Joachim :

- A vous deux, mes enfants, le jardin d'Israël sera bien cultivé ! Jacob, tu forgeras la charrue, et toi Joachim, tu la guideras dans le sillon. Et toi, Obed, tu es le bœuf qui tire avec ses cornes sur le joug. Pour moi, mes yeux vont se fermer, parce que l'amandier a fleuri depuis longtemps, la meule est usée, et sur la maison vide, les volets vont se fermer... ¹ C'est d'En Haut que je verrai le salut venir sur Israël... C'est d'En Haut...

Puis il ajoute, sur le ton d'une confidence, comme s'il la recevait lui-même d'ailleurs :

- Mais je crois qu'il ne tardera pas, qu'il ne tardera pas... Car il se hâte.

Et Salathiel s'éloigne, appuyé sur son bâton. L'Ancien Testament a donné son fruit.

A la suite de ces paroles une vive émotion est tombée sur les trois hommes : elle se lit dans leur regard. Obed salue d'un air entendu et s'en va. Alors Joachim dit à Jacob :

- Si vous veniez, avec ton fils, prendre chez nous le repas du soir ?
- Pourquoi pas ? dit Jacob. Qu'en penses-tu Joseph ?
- Bien volontiers, père !

Une lumière dorée inondait l'Occident, au soir de ce sabbat prophétique. Devant la maison de Joachim, sous le tilleul on avait dressé la table. Ils mangèrent et ils burent, les deux familles réunies unies bien plus que par les liens de l'amitié : par une foi transparente. Marie était assise à côté de Joseph, et Anne à côté de Jacob, et la femme de Jacob à côté de Joachim. Puis lorsque le soleil fut couché, fini le repos du Sabbat, et la lune levée au-dessus des cyprès, Joseph prit sa harpe : elle avait une sonorité extrême et Jacob expliqua le secret de cet instrument :

- Des fils d'or sont tressés avec les fibres des cordes ; elles sont tendues sur un cadre de bronze, et le tout repose sur une caisse de bois laqué.

Et Joseph chanta, en s'accompagnant sur les cordes d'or :

« Louez le Seigneur, car il est bon,
« éternel est son amour !

Et tous chantèrent avec lui, répondant en chœur à sa voix. Le chant attira les jeunes, les enfants, Obed lui-même, qui désespérait souvent de la nature humaine, et ne se mêlait guère aux festivités. Tous furent sous le tilleul de Joachim, et l'on entonna le psaume de la pleine lune :

¹ - Eccl.12

« Ouvrez le concert, tambourins,
« frappez la douce harpe et la lyre ;
« Sonnez du cor au mois nouveau,
« au jour de pleine lune, notre fête !

La farandole s'organise sur le rythme mordant que Joseph déclenche sur sa lyre. Les strophes du psaume font bondir les générations depuis plus de mille ans : elles prennent ce soir une résonance toute nouvelle :

« C'est là une loi pour Israël
« une ordonnance du Dieu de Jacob :
« un témoignage qu'il mit en Joseph,
« quand il sortit contre la terre d'Égypte !

Alors que les pieds nus, sur le sable chaud, ne font qu'effleurer la terre, tant la danse rend le corps léger, la foule à chaque refrain s'anime en battant des mains en cadence :

« Criez de joie pour Dieu notre force,
« Acclamez le Dieu de Jacob !

C'est sur l'aire de Joachim que l'on danse ce soir, en l'honneur de Yahvé !

La nouvelle passe de maison en maison, et bientôt tout le village est rassemblé.

Joseph, en solo, chante le triomphe de l'Exode opéré par la Miséricorde de Yahvé, à l'égard de son peuple :

« J'entends une langue inconnue :
« du fardeau j'ai déchargé son épaule,
« ses mains ont lâché le couffin,
« dans l'oppression tu as crié, je t'ai sauvé !

Au refrain, le rythme rebondit, alors que toutes les poitrines acclament :

« Criez de joie pour Dieu notre force,
« Acclamez le Dieu de Jacob !

Et sur le son vibrant des cordes, la voix de Joseph, très sonore, déclare au nom de Dieu, que ses délices sont de vivre parmi les enfants des hommes :

« Je répondis, caché dans l'orage,
« Je t'éprouvai aux eaux de discorde,
« Ecoute, ô mon peuple, je t'avertis,
« O Israël, si tu pouvais m'écouter !

Les vieux aux barbes blanches, et les grands-mères ridées reçoivent une jeunesse éternelle, dans cette communion à la race impérissable d'Abraham.

« Criez de joie pour Dieu notre force,
« acclamez le Dieu de Jacob !

Le soliste, monté sur un banc, pour mieux se faire entendre, comme autrefois Moïse, transmet sur un rythme plus lent, sur une voix plus grave, l'exhortation divine :

« Qu'il n'y ait pas chez toi de dieu d'emprunt,
« N'adore pas un dieu étranger !
« C'est moi le Seigneur ton Dieu,
« qui t'ai fait monter de la terre d'Egypte !

Les enfants sont entrés dans la danse et la ronde tourne, longtemps, longtemps, sur le même refrain, jusqu'à l'épuisement du souffle, et l'on répète :

« Criez de joie pour Dieu notre force,
« Acclamez le Dieu de Jacob !

Et là, soudain, le mode change : Joseph a glissé les doigts sur les cordes les plus graves, le rythme s'affaïsse, comme une mélodie de deuil : la Loi n'ouvre pas encore les perspectives de la vie éternelle :

« Mon peuple n'a pas écouté ma voix
« Israël ne s'est pas rendu à moi ;
« Je les laissai à leur cœur endurci :
« Ils marchaient ne suivant que leur conseil...

Tout infidèle qu'il soit, le peuple élu garde néanmoins une incorruptible espérance dans la miséricorde du Seigneur :

« Criez de joie pour Dieu notre force,
« Acclamez le Dieu de Jacob.

Le Seigneur pourrait-il se lasser ? N'a-t-il pas, lui, une espérance bien plus grande que celle qui soulève l'enthousiasme de l'homme ? Il vient, il arrive ce moment des Noces éternelles, de la grande Victoire du salut ; aussi cette fois le soliste chante sur un ton plus élevé et tous enchaînent avec lui :

« Ah ! si mon peuple m'écoutait !
« Si dans mes voies marchait Israël !
« En un instant j'abattais ses adversaires,
« Et contre ses ennemis tournais ma main !

C'est un passé prophétique : illustré dans l'histoire du peuple de Dieu par quelques épisodes épars : la victoire totale, par l'intervention directe et définitive du Seigneur, est dans l'avenir. Ici, la clameur atteint son point culminant : tous se sont rassemblés sur le pré de

Joachim. Le Rabbi lui-même est possédé par l'enthousiasme sacré. Phinéel a apporté son luth ; nebel, kinnors, tambourins résonnent de tous côtés, soutenant un chœur unanime :

« Criez de joie pour Dieu notre force,
« Acclamez le Dieu de Jacob.

La danse est déchaînée : toute la puissance du messianisme et de sa radieuse espérance vibre en cette veille ardente, où fleurit l'attente de cent générations de sages et de prophètes :

« Les ennemis du Seigneur l'aduleraient,
« et leur temps serait à jamais révolu !
« Je les nourrirais de la farine de froment,
« et les rassasierais avec le miel du Rocher !

« Criez de joie pour Dieu notre force,
« Acclamez le Dieu de Jacob.

Danseurs et chanteurs communient dans le rythme qui donne à la chair humaine toute son expressivité.

Dieu accordait son Alliance à son peuple, et qui pourrait dire toute la joie de vivre qu'il y avait en Israël ?

« Criez de joie pour Dieu notre force...
« Criez de joie pour Dieu notre force...
« Criez de joie pour Dieu notre force...

Et l'on reprend d'autres psaumes, d'autres chants, d'autres cantiques, tous débordants de poésie, sur l'air de « La colombe des térébinthes lointains », ou encore du « Soleil levant, lumière d'en-haut... », et ainsi passent les heures. Nul ne s'aperçoit que la lune au-dessus des feuillages, avance dans le champ des étoiles...

Et Marie, chantait et dansait, sous le tilleul de Joachim, son père, avec les fils et les filles de son pays, au son des paroles prophétiques qui se gravaient ainsi dans sa chair...

- Fin du chapitre 4 -

LE SANG...

« Toute femme, qui aura un écoulement
de sang sera impure..
(Lévitique)

Incontestablement, Marie était la plus belle. Si simple, si naturelle dans son maintien, que son comportement ne faisait aucune fausse note. Elle regardait en face et ses yeux ne fléchissaient jamais, si ce n'est pour ne point gêner l'interlocuteur. Sa conduite exacte, sans recherche d'elle-même. Peu l'admiraient, beaucoup la jalousaient : les prudes la trouvaient délurée, les frivoles trop sérieuse, trop pieuse, trop dévote. Marie filait droit son chemin, passant au-dessus des paroles qui s'envolent et des opinions qui ne séjournent qu'un instant dans les cervelles bâtardes.

Raguel, le maître de la synagogue, qui tous appelait « Rabbi », avait remarqué depuis longtemps la fille de Joachim. Sans doute, il ne l'avait jamais abordée, n'avait jamais parlé avec elle face à face, les coutumes s'y opposaient. Comme toutes les filles de son temps, Marie ne sortait guère du milieu familial. Seules les fêtes, les pèlerinages, lui donnaient l'occasion de quelques conversations, de quelques danses avec les jeunes du pays. Un homme marié n'adressait pas la parole à une femme, publiquement, autre que la sienne. D'ailleurs le Rabbi était très au-dessus de la classe des pauvres.

Mais, de sabbat en sabbat, il avait vu grandir Marie qui fréquentait assidûment l'office synagogaal, avec une attention si spéciale, si exceptionnelle à ses paroles, à tout ce qui concernait le Seigneur, que, pour le président de l'assemblée, elle en était l'âme. De ce fait, il concevait pour elle une profonde estime ; il était fier de cette fille d'Israël. Il veillait son entrée à la synagogue, et quand elle arrivait, il pensait en son cœur : « Ah ! la voilà ! » Il remarquait la manière distinguée dont elle s'inclinait devant les rouleaux de la Torah, comment elle regagnait sa place auprès de sa mère. Lorsqu'il jetait un regard circulaire sur l'assemblée, il ne manquait pas de graver, au passage, son beau visage dans sa mémoire, et il se complaisait dans le charme étonnant qui émanait de ses yeux et de ses traits. « A qui sera donc cette fille ? » se demandait-il, alors que ses seins étaient tout juste formés. Et il faisait toutes sortes d'hypothèses. Allait-on la confier au jeune berger Ascher ? Trop timide, trop simple, trop nigaud, ce garçon, pour une telle beauté ! Saurait-il jamais apprécier un tel trésor ? Ou encore le fils de Sacchariah, l'éleveur, habile comme son père, intelligent, bon chanteur à l'occasion, mais manifestement, il n'a de goût, tout le monde le sait, que pour les chameaux et les ânes, les marchés et les caravanes. Quant au fils

du Yohada, le marchand, ce rusé, qui tient de son père cette fluidité de langage qui lui permet de vendre n'importe quoi à n'importe quel prix et à n'importe qui,... non Marie n'est pas pour ce milieu-là !...

Ainsi, chaque sabbat, le Rabbi était très occupé par la pensée de Marie, sa personne, sa beauté, son avenir... Cela bien entendu, pour la gloire d'Israël, le bonheur de son clan, l'équilibre social du pays... Il vivait, le début de la semaine, de son souvenir, et le jeudi, ou le vendredi, dans l'attente de la revoir. Il couvait sur elle un dessein secret, contrecarré par ce qui était connu de tous, cette entente extraordinaire entre Jacob et Joachim. Les deux hommes, en effet, s'étaient lentement rejoints et compris, et cela au cœur même des assemblées, en raison de leurs témoignages et de leur convergence de vue. Les deux familles se fréquentaient, surtout depuis que tout le pays avait dansé, un soir de pleine lune, sur l'aire de Joachim. Elles étaient ensemble très souvent l'après-midi du Sabbat, sous le tilleul, ou mieux encore, dans le jardin de Jacob, sous le figuier, derrière les haies. « Mais quoi, pensait le Rabbi, et beaucoup d'autres avec lui, Joachim va-t-il donner sa fille à un forgeron ? Certes Joseph est un beau garçon, discret, travailleur, habile joueur de lyre, chanteur remarquable ; mais mystérieux, plus encore que son père, ne parlant qu'en énigmes, comme le font les forgerons, qui craignent toujours de livrer quelque chose de leurs secrets. Habituellement, ils ne se marient qu'à l'intérieur de leur caste ; personne ne veut de leur charbon et de leur rouille. Qui sait ? ne seraient-ils pas magiciens ?...

Les choses en étaient là, dans cette attente imprécise que le Rabbi trouvait pénible. Il cherchait une occasion de rompre le silence et de mettre au jour cette idée qu'il ruminait dans son cœur depuis longtemps. Un jour donc, ne pouvant plus supporter son indécision, si troublante et si enjôleuse qu'elle fût, il s'en alla promener, à la brise d'une fin d'après-midi, les mains dans le dos, du côté des champs de Joachim.

C'était la fin de l'automne : l'année vieillissait déjà, avec ses couleurs de feu. La terre craquelée avait une soif terrible. « Mon âme est une terre assoiffée, sans eau... », murmure le psaume. Le seigle et le blé étaient moissonnés : finies les belles ondulations des épis mûrs sous le vent de la plaine, mais une poussière impalpable voltigeait au ras du sol et ricanait : « Tu retourneras en poussière... »

Joachim nettoyait sa terre, secouait les mottes, arrachait les racines perverses, préparait sa glèbe en prévision des semailles prochaines, dès que les nuages amèneraient la pluie. Par dessus la haie, le Rabbi parla :

- Béni sois-tu mon frère Joachim !

L'homme des champs se redressa, porta la main sur son front pour se protéger les yeux du soleil trop bas sur l'horizon. Quelle est donc cette voix insolite qu'il ose à peine reconnaître ? C'est en effet le Rabbi ! Que veut-il donc ? Que se passe-t-il ?

- Salut, Rabbi ! Que le Seigneur Dieu étende sur toi la Droite de sa bienveillance et de sa bonté !
- Merci, frère ! je vois que tu es l'objet des complaisances du Très-Haut ! Il a béni tes récoltes !
- Oui, car il est miséricordieux pour toute chair. Grâce lui soit rendue.

En pressentant que cette promenade du Rabbi s'orientait par une intention secrète, mais bien précise, il l'invite.

- Entre, je te prie, si tu as quelque chose à me dire, nous serons plus à l'aise sous cet arbre.

Joachim lui ouvre la porte de son enclos. Le Rabbi s'avance donc, la plante délicate de ses pieds s'accommode assez mal avec la terre labourée et chaotique jonchée d'herbes sèches et piquantes. Joachim a planté sa houe dans une motte : cette fameuse houe que lui a donnée Jacob en lui confiant son secret. Il se frotte les mains pour en faire tomber la terre, tout en cheminant au côté du Rabbi.

- Quand l'année se termine, il faut déjà penser à la suivante.
- Eh oui, dit le Rabbi : une génération s'en va, une génération vient ; et les années s'écoulent comme de l'eau, s'envolent comme de la poussière dans le vent. Il faut penser à ce qui viendra après !
- Certes, les années ne se ressemblent pas toujours. Ainsi, l'an dernier, j'avais mis de l'épeautre dans mon champ, mais cette année, je vais semer du seigle, ou peut-être du froment.
- Et ta femme en fera de la fleur de farine et des gâteaux pour les noces prochaines.

Les deux hommes s'étaient arrêtés sous le myrte. Joachim planta son regard dans les yeux du Rabbi :

- Que veux-tu dire ?
- Je pense ce que tu penses toi-même Joachim, que ta fille est en âge. Et il faut lui trouver un parti. Je l'estime tellement, ta fille, et sa destinée sera grande, parmi les femmes d'Israël, parmi celles qui ont enfanté les Sages et les Prophètes !
- Oui, peut-être, avec l'aide du Seigneur ! Mais où veux-tu en venir ?
- Eh bien, à ceci : que tu n'oses peut-être pas me demander, Joachim. Et voici pourquoi je suis venu vers toi, tout simplement. Ne trouves-tu pas que mon taureau pourrait bien labourer avec ta génisse ? ¹

Vraiment Joachim n'avait jamais entrevu une pareille hypothèse. Il reste un long moment les mains sur les hanches, long pour le Rabbi, trop

¹ - Jug. 14/19.

court pour lui. Intérieurement il a donné sa réponse, puisque la main de Dieu s'est clairement manifestée à l'égard de Joseph, le fils de Jacob. Il ne peut être question de revenir en arrière. Les circonstances ont parlé. Mais le Rabbi, c'est quelqu'un ! Son fils est un intellectuel, un sectateur des pharisiens... Il fera son chemin : il est dans le vent des Ecoles, et dans un proche avenir, il atteindra les plus hauts postes parmi les grands de la nation, là-bas, à Jérusalem. Il sera un personnage auréolé de la plus haute considération. Après tout ? Pourquoi pas ? Si Marie doit avoir une haute destinée, la voie normale, pour elle, n'est-ce pas, justement, d'être la femme d'un docteur de la Loi ?

- Alors, que penses-tu Joachim ?
- Eh bien, je réfléchis à ta proposition. Je t'assure que cette idée ne m'est jamais montée au cœur. C'est une affaire trop importante pour que je puisse te répondre, ici, en trois tours de langue.

Et il ajoute, après avoir caressé plusieurs fois sa barbe :

- A vrai dire, ce serait un grand honneur aux yeux d'Israël pour moi et pour ma fille, que de la voir devenir la femme d'un Rabbin ! Mais, entre ton fils, un savant, et ma fille, trop simple...
- ... il y a un abîme, me diras-tu. Mais il m'appartient, justement, de le combler. Ruth, la Moabite, l'étrangère, n'est-elle pas devenue la femme de Booz, qui était de la race sainte d'Abraham, et qui fut l'ancêtre de David ?
- C'est vrai, c'est vrai, murmure Joachim.

Mais secrètement, il invoque le Seigneur, en cette heure décisive, où une parole de plus ou de moins peut décider de toute une vie. Il sait, comme tout le monde, que Phinéel, tout âgé qu'il soit, jette sur sa fille un regard trop attentif pour être désintéressé. Alors il déclare :

- Ton taureau broutera sur les collines de Jérusalem. Ne crois-tu pas qu'il cherchera là-bas pour lui une génisse qui lui soit assortie ?
- Peut-être, peut-être... Mais enfin, je pense que ta fille...
- Ma fille est une fille de paysan. Ton fils épousera la fille d'un grand de notre Nation. N'est-il pas écrit dans la Loi : « Tu n'attelleras pas sous le même joug le bœuf et l'âne » ? ¹

Le Rabbi est déçu. Comment Joachim ose-t-il refuser une pareille proposition ? Comment peut-il se faire qu'il ne nourrisse, pour sa fille, aucune ambition ? Les pères ne sont-ils pas tous les mêmes ? Une indignation monte en lui contre ce paysan qui reste amoureux et fier de sa propre abjection !

Mais Joachim continue son discours :

- Pourquoi te charger d'une faute, Rabbi ? Allons-nous décider de cela sans tenir compte du choix de nos enfants et de leurs désirs ?

¹ - Lév.19/19 ; Deut.22/10.

- C'est aux pères qu'il appartient de décider pour leurs enfants, selon la tradition des Anciens.
- Je sais, mais dans quelle mesure cette tradition est-elle conforme au commandement de Dieu ? D'ailleurs, si j'ai déjà fixé mon choix avec le père du fiancé, puis-je revenir en arrière ?
- Ah ! dans ce cas, bien sûr !... Mais pourquoi ne pas me l'avoir dit ? Tu m'as laissé dans l'ignorance et mon cœur méditait de mauvais désirs...
- A qui dois-je rendre des comptes, Rabbi, sinon à Dieu ? Et si sa main a été sur nous dans cette affaire ?...

Joachim, bien planté sur sa terre, parmi les pailles jaunies des moissons passées resplendissait dans le soleil qui le frappait bien en face, et l'obligeait à baisser les yeux. Il vit sa houe que Jacob lui avait donnée en lui parlant du crâne du Rabbin. Ses cheveux blancs étincelaient, alors que le Rabbi restait dans l'ombre, près de la haie, et reculait lentement :

- Bon, bon, disait-il, d'un ton qui cachait mal son dépit, tout désappointé. Puis il s'arrêta et se retourna pour proclamer avec grandiloquence :
- Ah Joachim, sais-tu ce que tu perds ? Et si Yahvé voulait par moi relever ta fille de son fumier, pour la faire asseoir parmi les princes de son peuple ?
- Crois-tu Rabbi que le bras de Dieu soit si faible qu'il ne puisse se passer de toi ?
- Tu ne crains pas, Joachim, de perdre mon amitié ?
- Qui sait si je ne l'aurais pas perdue davantage en te donnant ma fille pour femme de ton fils ? Dans tous les cas, tu ne perdras jamais la mienne.

Pendant ce temps, Marie, à la maison, tout en tissant au côté de la mère Anne, ressentait un trouble inexplicable. Elle pensait si fortement à Joachim son père qu'elle s'exprima tout haut.

- Mère, dit-elle, je crains que mon père soit en danger.

Anne fut surprise. Elle jeta un regard interrogateur sur Marie :

- Ma fille, pourquoi dis-tu cela ?

Car elle avait vu, quelques instants auparavant, le Rabbi passer devant la maison.

- Ah ! Je ne sais, dit Marie. Mais son cœur est dans l'angoisse tout à coup, à cause de lui.

- Eh bien, prions le Seigneur, ma fille, pour qu'il mette dans la bouche de ton père des paroles de Salut.

Il y eut un silence, lourd de prière. Et ce fut alors que Joachim tout brillant de soleil, triomphait, et que le Rabbi s'éloignait sous les feuillages. Mais Marie, n'y tenant plus, prit congé de sa mère.

- Je vais aux champs, dit-elle, et j'y trouverai mon père.

Comme elle sortait de la maison, et n'avait pas fait quatre pas, dans la cour, elle vit et s'arrêta brusquement : un serpent. Dérangé dans son repos au soleil, il levait la tête contre elle, et agitait ses méandres... alors, saisissant un aiguillon qui se trouvait là, elle lui brisa les reins, et laissa tomber sur sa tête une lourde pierre.

Puis elle s'en alla vers les champs. Elle court, encore oppressée par l'angoisse, quoique le serpent fut écrasé et réduit à rien. Le petit chemin se creusait entre les haies, et à un tournant, ô surprise ! Le Rabbi ! Le maître de la synagogue qui vient au devant d'elle à grands pas ! Impossible de reculer, de l'éviter. Que fait-il là ? Qu'a-t-il à marcher ainsi, tête baissée, comme s'il était très mécontent et humilié ? Quel rapport entre cette présence insolite et l'angoisse qu'elle vient d'éprouver ? Elle baisse donc son voile, comme le veut la coutume, lorsqu'une femme se trouve en public avec un homme, et elle s'efface autant qu'elle peut, pour lui céder le pas. Mais arrivé à sa hauteur, il s'arrête et lui adresse la parole : un homme marié, à elle, une fille, dans un chemin creux !...

- Marie, lui dit-il, je viens de parler à ton père.
- Que le Seigneur tout puissant te bénisse, lui répond Marie.
- Oui, et c'est lui, justement, qui vient de t'envoyer vers moi. Ton père m'a dit, entre autres choses, que pour ton avenir, il ne voudrait rien faire sans ton consentement. Que penses-tu de cela ?
- Ce que j'en pense ? Mais Rabbi très vénéré, je ne suis nullement en désaccord avec mon père ! Et ce qu'il a voulu, je l'ai voulu pareillement !
- Et pourquoi ne fais-tu pas ce que je veux ? Car moi aussi, je pense à toi, à ton avenir ! Et avec quelle sollicitude ! Tu entends, Marie, je pense à toi. Eh bien, en deux mots, voudrais-tu entrer dans ma maison et devenir la femme de mon fils ?

Mais Marie ne répond rien. Elle éprouve une sensation très désagréable : comme un venin de serpent qui serait craché sur elle. L'Esprit de Dieu lui révèle que la parole que prononce le Rabbi n'est pas droite. Son silence est gênant pour l'homme ; il insiste donc :

- Ignores-tu, Marie, que Booz étendit son manteau sur Ruth, la moabite, et qu'ainsi une étrangère devint la mère du roi David ?
- J'ai lu également, répondit Marie, que Ruth était allée elle-même sur l'aire de Booz, et que ce dernier avait sur elle un droit de rachat. ¹

¹ - Ruth 4/1s

- Certes, je n'ai aucun droit sur toi, mais c'est par bonté que j'agis envers vous, ton père et toi.
- Ruth était libre de tout engagement. Sais-tu s'il en est de même de ta servante ?
- Mais enfin, Marie, par moi, tu deviendrais une princesse en Israël !

Marie, malgré son voile, ou grâce à lui, peut analyser cette flamme qui brille dans l'œil du Rabbin. Alors, l'esprit du prophète Daniel - qui ne tenait aucun compte des personnages - lui suggéra cette parole qui jaillit comme une source claire :

- Du temps de Daniel, il y avait deux vieillards qui étaient juges en Israël, et qui, cependant, convoitaient la beauté de Suzanne, femme de Joakin.

Le Rabbi crut sentir sur ses reins le choc d'une barre de fer ; un torrent d'eau glacé en lui éteignait sa passion. Il eut un moment de colère : il allait lever la main pour la battre ; il n'osa, il rougit, il dit :

- Toi, la fille du laboureur, tu me fais la leçon !
- A toi de juger Rabbi, selon la sainte Parole dont tu as le ministère.

Le Rabbi s'éloigna, hérissé et confondu, humilié, mais non pas humble. Il voit alors, dans son propre cœur, ce qui le tourmentait : la duplicité de sa démarche, car, au fond, le mariage de Phinéel, son fils, et de Marie, il n'y croyait pas. Mais la présence de Marie dans sa maison, c'eût été autre chose ! Après on aurait vu... Il n'était pas interdit, par la Loi de Moïse, d'avoir plusieurs femmes.

Alors qu'il passait devant la maison de Joachim, un crachat lui vint en bouche. Il le lança sur la sable. Et quelle ne fut pas sa surprise de le voir s'abattre à côté d'une tache de sang, près d'une pierre qui écrasait la tête d'une vipère. La parole de la Genèse flotta dans son esprit : « Elle t'écrasera la tête... »

- Voilà qui est étrange, murmura-t-il... Celle-ci du moins n'a pu lancer son venin... »

Alors qu'il rentrait chez lui, toutes ces choses s'illustraient par la Parole des Ecritures : le serpent, la femme, la malédiction de Dieu sur le péché qui entraîne la mort. Lui, l'homme de la Loi, qui cherchait sa justice dans la Loi, se rendait compte, en cet instant de vérité, qu'il n'était pas guéri de l'ancienne convoitise. C'était évident. « Tu ne convoiteras pas » : c'était écrit ! ¹ Mécontent et accablé, il entra dans la synagogue déserte et silencieuse. Un rayon rouge passait par la fenêtre occidentale et venait s'appliquer sur l'armoire des Rouleaux. Il se souvint alors : « Tu enfanteras dans la douleur ». Convoitise, souffrance et mort,

¹ - Ex.20/14, 17 ; Deut.5/18, 21 ; Rom.7/7s

tout cela était lié comme un amalgame gluant qui pesait sur lui, et qu'il ne pouvait ni écarter ni supporter. Les images de sa propre histoire se pressaient dans le champ de sa conscience ; pour la naissance de son premier-né, sa femme avait failli mourir. Elle était restée des mois à se purifier de son sang. Et voici qu'elle était enceinte à nouveau, elle que l'on avait cru devenir stérile après tant de douleurs ! Et ses amis, tout récemment, l'avaient félicité : « C'est une bénédiction de Yahvé pour toi », lui disaient-ils, sans trop y croire. En fait, sous le charme de Marie, qui si longtemps avait séduit son imagination, il ne distinguait plus le vrai problème : sa femme, son épouse, allait-elle supporter à nouveau les douleurs ?

Il pria donc :

- Ah ! Seigneur Yahvé ! Tu as mis sur nos reins une étreinte, et tu nous as fait passer par le feu et par l'eau ! ¹

Puis il ajouta, pour se remémorer le psaume :

« Qui aura su la force de ta colère
« et craint la véhémence de ton courroux ? ²

Il pria longtemps ainsi, sur les paroles que les meilleurs, en Israël, avaient laissées comme un témoignage permanent de leur angoisse mystique, eux qui avaient, bien avant lui, supporté tout le poids de la nature humaine pécheresse devant la Face de Dieu.

« Notre ventre est collé à la poussière...
« Est-ce que tu dors, Seigneur ? Oublies-tu notre tribulation ?
« Lève-toi, réveille-toi, Seigneur,
« Ne nous oublie pas jusqu'à la fin... ³

- Ah, Seigneur Yahvé, s'écria-t-il enfin. Suis-je justifié ? Suis-je condamné par loi ? Réponds-moi, Seigneur Yahvé !

Alors il s'enhardit, monta sur l'estrade et devant les Rouleaux sacrés, il dit :

- Vois, Seigneur mon Dieu, tu vas me répondre par ta Loi ! Je vais ouvrir le Livre, et là où mes yeux tomberont, ce sera une parole pour moi !

Ce qu'il fit. Le Rouleau d'Isaïe le prophète se déroula. Ayant levé les yeux au ciel, il abaissa la main au hasard sur le parchemin étalé sur la table. Puis il se baissa : son index désignait :

« Je sais que tu es un obstiné,
« Que ton cou est une barre de fer !

¹ - Ps.66h/11

² - Ps.90h/11

³ - Ps.44h/24-25

« ton front est en bronze :
« mais je te révèle des choses nouvelles, secrètes et inconnues,
« qui viennent d'être créées à l'instant :
« dont jusqu'ici tu n'a pas entendu parlé
« dont tu ne peux dire : « Je les connaissais déjà »
« Car je sais quel être tu es ;
« et depuis le ventre, on t'appelle le révolté ! ¹

Alors le Rabbi, coudes sur la table, la tête entre les mains, resta un instant effondré. Il roula le Livre. Il replaça dans l'Armoire le Rouleau terrible. Ses mains tremblaient comme des feuilles d'arbre prises dans la tempête. Il sentait ses genoux fléchir sous lui. Quelle était donc cette angoisse ? Dans quelle profondeur de l'être allait-elle s'enraciner ?

- Ah, dit-il, le cœur de l'homme est profond, profond... les transgressions, qui peut les connaître ? ²

Son dépit, sa désillusion réveillaient tout à coup des sentiments habituellement rejetés, des pensées trop lourdes pour être soulevées, des évidences trop aveuglantes pour être regardées en face. Il revint donc au moment présent :

- Bah ! je suis bien sot de m'inquiéter pour ce qui, après tout, ne dépend pas de moi ! Joachim est libre de donner sa fille à qui il veut, et même à ce fils de forgeron ! Joseph, ce mangeur de charbon, noir comme sa forge, rouge comme son feu... ce colosse, un silencieux, un joueur de lyre, un séducteur. Que pourra-t-il sortir de bon de cette union ?

Mais les circonstances avaient tissé ce réseau indéchirable, qui dès lors s'imposait à tous :

- ... mais du moment qu'ils sont d'accord ; et ils le sont assurément, Jacob et Joachim, après tout ce qu'ils ont osé dire ici même, sur les Prophètes et sur la Loi ! Mais Yahvé répondra-t-il à leur espérance...

Etait-ce là ce que le Prophète venait de dire : « Ces choses nouvelles dont personne n'avait entendu parler » ? Ah non ! C'était trop quelconque, trop indigne de Dieu ! Un forgeron et un laboureur ! Raguel se mit à rire. Son rire résonnait curieusement dans le vide de la synagogue. Il pensa que Sarah, elle aussi, avait ri lorsque Dieu lui annonçait la naissance de son fils alors qu'elle était stérile et hors d'âge, et que les espérances d'Abraham paraissaient pure folie. Ce fils impossible s'appelait Isaac : « il a ri ». ³ Alors, le Rabbi se retourna vers Yahvé, vers l'armoire qui protégeait les Rouleaux sacrés des regards profanes :

¹ - Is.48/4s

² - Ps.19h/13

³ - Gen.18/12-13

- Ah Seigneur Yahvé, dit-il, les Prophètes ont parlé autrefois de ta main déployée, de ton bras étendu, de tes hauts-faits, de tes interventions éclatantes pour le salut de ton peuple ! Mais ici, qu'y a-t-il, sinon le cours ordinaire de la vie la plus misérable ? Le nom de Nazareth n'est même pas dans le Saint Livre !

Vint le jour du Sabbat : un sabbat d'automne, encore lourd de chaleur, saupoudré par le vent de sable, épuisé comme les terres assoiffées. Le Rabbi redoutait certains sabbats : ceux où l'assemblée s'annonçait fiévreuse, et plus encore lorsqu'elle s'enfonçait dans l'ennui. La menace planait toujours d'une crise de cet énergumène qui glapissait et se convulsionnait parfois au beau milieu des lectures et des chants. Certes, il avait aussi ses joies, le Rabbi, celles de voir le peuple se presser sur les bancs, dans une fidélité aussi stable que le cours des astres. Ainsi Salomon autrefois exultait à la vue des multitudes envahissant les parvis du Temple tout rutilant d'or qu'il avait élevé à la Gloire du Nom Unique ! Hélas, ce peuple, de bonne volonté bien sûr, manquait d'instruction, de culture... Il n'avait pas l'art de la rhétorique, des nuances, de l'exégèse, des distinctions, comme cet Obed, si souvent grossier, insolent, violent... Ces gens qui prenaient au pied de la lettre ce qu'ont dit les Prophètes ! Sans faire intervenir des considérations de bon sens, de logique, de raison... Comme ce Jacob qui s'imagine que les oracles sont rigides comme des barres de fer !...

Bref. Ce matin-là, le sabbat s'annonçait orageux. D'ailleurs une pourpre sanglante avait illuminé l'horizon oriental avant le lever du soleil. Signe des temps : la tornade s'abattra avant la tombée de la nuit. ¹

Le ciel était d'airain lorsque le Rabbi ouvrit la porte de la synagogue. Et la parole du psaume lui revint à l'esprit :

« ... ténèbre et nuée l'entourent,
« justice et droit sont l'assise de son trône.
« Un feu devant lui s'avance,
« et dévore à l'entour ses rivaux :
« ses éclairs illuminent le monde
« la terre voit et chavire...

...

« les montagnes fondent comme cire,
« devant le maître de toute la terre... ²

- Les montagnes, se dit-il... Ce sont les grands de ce monde, les puissants, les rois...

¹ - Lc.12/54s

² - Ps.96

Puis, comme le psaume bien connu se déroulait automatiquement dans sa mémoire, il remarqua au passage :

« Les filles de Juda exultent,
« en raison de tes jugements, Seigneur...

- Tiens, dit-il, en y pensant pour la première fois, il doit y avoir pour les filles de Juda un autre jugement de Dieu que l'ancienne sentence : « Tu enfanteras dans la douleur » !

Filles de Juda... Marie, ce nom, cette personne, ce visage qu'il désirait tant revoir chaque sabbat fidèlement attentif ! Marie : pensée qui éclairait chaque semaine l'horizon de son âme ! Mais en ce jour, après les événements de la semaine, tout avait changé. La belle saison, l'été radieux n'était plus. Un coup de vent avait dépouillé les arbres : il ne restait que des rameaux desséchés. Il redoutait de le revoir le visage de cette vierge, qui, derrière son voile, lui avait tenu tête avec une folle audace, lui rappelant le passage de Daniel où il est question des deux vieillards cupides... « Après tout, dit-il pour se raisonner, qu'a-t-elle de plus, cette Marie, que les autres vierges d'Israël sinon cette séduisante beauté ? »

« Vaine est la grâce, trompeuse la beauté », avait dit la sagesse de Salomon, lui qui s'y connaissait en matière de femmes, peut-être trop. ¹

Il est vrai que Dieu avait donné à Job des filles admirables, en récompense de sa justice...

- Qui peut savoir ? Il faut attendre la fin.

Peu à peu, alors que toutes ces pensées se heurtaient dans l'esprit troublé de Raguel, les hommes étaient entrés dans la synagogue ; ils conversaient familièrement sur tous les bancs, et ce murmure confus des voix ressemblait au mugissement des flots, à la fois fascinants, et dangereux. Qui peut savoir le bien et le mal qui s'affrontent ainsi dans les profondeurs, qui hantent les pensées secrètes ? Joachim, aussi droit que de coutume, avait remonté l'allée centrale avec une sérénité semblable à celle des chênes. Cet homme, façonné par les saisons, inaccessible aux distinctions des docteurs, imperméable à l'action dissolvante de toute philosophie, semblait au-dessus des passions... C'était gênant. Comme de coutume, en gagnant sa place, Jacob empoigna le dossier du banc, et le bois gémit sous sa main. Lui aussi paraissait inaltérable. Ces deux hommes ? Quel avait été leur itinéraire spirituel ?...

¹ - Prov.31/30

Ainsi pensait le Rabbi à leur sujet. Quand il vit que l'assemblée était au complet, il donna le signal de la prière. Le soleil cependant n'avait pas brillé dans la synagogue : les nuages assombrissaient le ciel.

Les strophes du psaume que l'on chante le jour du sabbat, s'élevèrent :

« Ouvrez-moi les portes de justice :
« j'entrerais, je rendrai grâce !
« C'est là la porte du Seigneur, le juste y entrera !
« je te rends grâce de ce que tu m'as exaucé,
« Tu fus pour moi le salut !

Inopinément, les yeux du Rabbi se posèrent sur Marie : la force de l'habitude. Et l'on chantait à ce moment précis : « C'est là la porte du Seigneur, le juste y entrera...

Marie se tenait comme de coutume : rien en elle n'avait changé, ni dans son visage, ni dans son regard, ni dans son vêtement. Après tout, l'incident était clos. Le Rabbi pensa : « Par quelle porte le Juste entrera-t-il ? Si le Messie doit avoir une mère parmi les filles d'Eve, ce ne sera pas elle ! N'a-t-elle pas préféré le fils du forgeron à la lignée sacerdotale ? ¹

Cependant la foule continue le chant du psaume :

« La pierre rejetée des bâtisseurs,
« est devenue la tête de l'angle.
« C'est là l'œuvre du Seigneur,
« Ce fut merveille à nos yeux.
« C'est là le jour qu'a fait le Seigneur,
« jour d'allégresse et de joie ! »

...

Puis le Rabbi prononça le « Schema Israël » qui ne perdait jamais sa force. Il entama plus haut que de coutume, mais arrivé au milieu du verset, il s'enroua. Il y avait des nuages dans le ciel... Cette légère altération musicale n'enlevait rien à la grandeur, ni à la majesté du Texte prophétique. Inclinée à terre, hommes et femmes se pénétraient jusqu'aux moelles de cet amour de Yahvé, seule véritable force, seule confiance du Peuple saint, là se trouvait sa vie. Devant l'amour de Yahvé cédaient tous les intérêts personnels, fondaient comme cire au feu, toutes les ambitions, toutes les jalousies, et même toute convoitise...

Au moins pendant le temps de la lecture de la Loi...

¹ - Les Juifs savaient que le Messie serait prêtre : ils pensaient au sacerdoce d'Aaron, alors qu'il est prêtre selon l'ordre de Melchisédech et de la tribu de Juda. Marie et Joseph étaient de la tribu de Juda.

Puis se déroula le psaume alphabétique, où les enfants apprenaient les lettres et les vieillards goûtaient la plus haute mystique de l'amour désintéressé de Yahvé. Un verset retint, plus particulièrement ce jour-là, l'attention de Marie :

« Tes mains m'ont faite et façonnée,
« Ouvre-moi l'intelligence,
« pour que je comprenne tes commandements. ¹

En effet, le Législateur est aussi le Créateur : n'a-t-il pas mis dans l'ouvrage de ses mains la Norme qu'il exprime par sa Parole ? Toute déficience de la Nature n'est-elle pas le signe certain d'une transgression, d'une désobéissance, d'une déficience par rapport à la Loi du Seigneur ? ²

Yohada, le marchand, s'approcha pour la lecture de la Loi : c'était son tour. Il ouvrit le Livre du Lévitique à l'endroit marqué. On avait entendu déjà l'ordonnance du Sanctuaire et des sacrifices, les rites des immolations des boucs, des béliers, des taureaux... Pourquoi tout ce sang versé en expiation pour les péchés du peuple ? Ascher avait lu l'investiture des prêtres, Tabéel ce que Moïse avait dit des diverses maladies : lèpre, calvitie, dartres... toutes ces misères que l'Écriture associe directement au péché. Et aujourd'hui, Yohada, de sa voix chevrotante, - mais ferme lorsqu'il exige le paiement des factures - proclame le passage où Moïse fixe l'ordonnance sacrée de la purification de la femme :

« Yahvé parla à Moïse et lui dit : « Parle aux enfants d'Israël : si une femme est enceinte et enfante un mâle, elle sera impure pendant sept jours, comme elle est impure au temps de ses règles. Au huitième jour, on circoncira le prépuce de l'enfant, et elle restera encore pendant trente-trois jours à se purifier de son sang. Elle ne touchera rien de consacré, et n'ira pas au sanctuaire, jusqu'à ce que soit achevé le temps de sa purification. » ³

L'assemblée écoute : c'est vrai puisque Yahvé le dit par la bouche de Moïse. Il y a un péché, solidaire du monde où nous sommes, mais il y a aussi, heureusement, une purification du péché. Le péché tue, par la tristesse qu'il engendre dans les profondeurs de l'être ; mais son expiation, accordée par le Seigneur, restitue une certaine joie de vivre, par laquelle Israël est le peuple le plus heureux de la terre. Ainsi l'angoisse du cœur qui hante tous les fils et toutes les filles d'Adam a, sinon son explication dernière, du moins son apaisement pratique dans le rite sacrificiel.

1 - Ps.119h/73

2 - Gen. ch.3

3 - Lévit. Ch.12

« ... si elle enfante une fille, elle sera impure pendant deux semaines, comme au temps de ses règles. Et elle restera de plus soixante-dix jours à se purifier de son sang. »

Condition certes, inférieur de la femme, en conséquence de la situation où elle est tombée dès l'origine, puisqu'elle s'est laissée séduire...

« Quand sera achevée la période de sa purification, que ce soit pour un mâle ou pour une fille, elle portera au prêtre à l'entrée de la tente de réunion, un agneau d'un an pour l'holocauste, et un pigeon ou une tourterelle, en sacrifice pour le péché. Le prêtre l'offrira devant Yahvé, en accomplissant sur elle le rite de la purification. Et elle sera purifiée de son sang. »

On purifie donc le sang de la souillure, par le sang d'une victime immolée ? Est-ce logique ? Est-ce la forme de la coutume ? Pourquoi le sang appelle-t-il le sang ? Ces choses révèlent-elle un mystère secret que le Messie, quand il viendra, nous fera connaître ? Par quelle intuition le génie de Moïse a-t-il inventé ces rites ? Où les a-t-il pris ? Ce qui est certain, c'est que leur accomplissement assure la santé et la prospérité de la race.

« ... Telle est la loi pour la femme qui a un garçon ou une fille. Si elle est incapable de trouver la somme nécessaire pour une tête de petit bétail, elle prendra deux tourterelles ou deux pigeons, l'un pour l'holocauste, et l'autre en sacrifice pour le péché. Le prêtre fera sur elle le sacrifice d'expiation, et elle sera purifiée. »

« C'est bien cela ! » La synagogue accepte avec résignation ces dispositions légales que tout le monde connaît, qui semblent inséparables de la vie même. Elles sont tellement entrées dans les mœurs qu'elles paraissent aussi nécessaires que le lever ou le coucher du soleil. Mais comment se fait-il qu'une naissance puisse être assimilée à un péché qui exige un sacrifice ? Que l'ouverture du sein maternel soit une impureté qui oblige à une séquestration et ensuite à une purification ? Alors ? Est-ce l'effusion du sang accompagnant la naissance de tout nouveau fils d'Adam qui marque une faute, tout comme le sang versé pour un meurtre ? ... questions qui pèsent lourdement, mais confusément dans le silence de l'auditoire. Mais il n'est pas coutume de les soulever publiquement, ni même en privé ; car il est trop difficile de regarder en face la nudité d'une nature blessée.

D'ailleurs la parole de Moïse n'est pas dite pour être discutée, mais pour être appliquée.

Le Rabbi propose :

- Frères, félicitons-nous aujourd'hui de ce que nos femmes accomplissent rigoureusement le précepte de Moïse. C'est pour cela que la bénédiction de Yahvé demeure sur notre race. Je ne vois nul besoin de les exhorter à l'accomplissement de ces préceptes. Toutefois, si quelqu'un a quelque chose à dire, qu'il se lève et qu'il parle !

Ascher le berger, qui habituellement se contentait d'écouter, qui paraissait trop timide pour prendre jamais la parole en public, se leva. Stupeur !... Qu'allait-il donc se mêler des affaires des femmes ? Le Rabbi lui-même esquivaient systématiquement ce sujet trop délicat, voire impudique... Mais Ascher avait reçu une autre formation dans ses étables, en aidant les vaches à vèler et ses brebis à mettre bas leurs petits...

- Frères, dit le jeune Ascher, est-ce une inspiration de l'Esprit de Dieu qui me pousse à vous parler ? Je ne saurais le dire. Mais en entendant cette lecture à laquelle nous sommes bien accoutumés, subitement m'est montée à la mémoire la parole du Prophète que nous avons entendue aussi en notre assemblée :

« Le Seigneur lavera la souillure de la fille de Sion, et purifiera Jérusalem du sang répandu, par l'Esprit d'Amour et par l'Esprit de flamme... » ¹

- J'ai donc pensé qu'un temps viendra, où les femmes cesseront d'enfanter dans la douleur et dans le sang, mais enfanteront dans la joie et l'allégresse.

Ascher se tut : il avait dit toute sa pensée. Elle était simple et directe : il acceptait ainsi la Parole avec toute la droiture de son âme. Il pensait que tous allaient se mettre en accord avec lui, tout lui paraissait si simple, mais, à sa grande stupeur, sa proposition fut accueillie diversement. Ici des rires ironiques, là les murmures d'un scepticisme outragé. Certains gardaient le silence. Qui donc avait raison ?

Le Rabbi se leva, étendit la main pour demander le silence et déclara :

- Voilà une idée bien nouvelle ! Nous savions que le Seigneur lavera Israël de ses péchés lorsqu'il fera habiter la Justice sur la terre de son peuple. Mais ne vois-tu pas, jeune homme, que les règles des femmes sont liées aux phases de la Lune ? Tant que la Lune paraîtra et disparaîtra dans les cieux, la femme connaîtra l'impureté de ses règles, devra voiler sa beauté, et accepter les rites de sa purification !

¹ - Is.4/4

Argument péremptoire ! Du moment que le cours des astres préside aux choses de la nature, comment s'abstraire de leur influence sans que l'ordre du monde en soit bouleversé ? Les Prophètes n'ont-ils pas souvent pris à témoins de la vérité de leurs oracles le Soleil, la Lune et les étoiles, en raison de la stabilité de leurs orbites sur lesquelles l'homme ne peut rien ? Cependant une voix s'éleva, au fond de la synagogue : celle de Jacob qui parlait d'un ton grave que l'on eût dit Yahvé lui-même, quand il s'adressait à Moïse dans le buisson :

- A moins qu'une fille de Sion ne mette un jour la Lune sous ses pieds ! ¹

Cette proposition extraordinaire eût suscité le rire, si elle n'était tombée des lèvres de Jacob, cet homme si mystérieux, qui en imposait tant par son savoir-faire, son silence, et qui, tout à coup, pesait de tout son poids sur la parole d'Isaïe citée par le jeune Ascher. Il avait ébranlé dans les profondeurs des cœurs des espérances secrètes, enfouies depuis la création du monde, mais si fortes, correspondant à un si grand désir de la nature d'être délivrée de toute corruption, de toute laideur ! Oui, quand donc, quand donc, la femme sera-t-elle restaurée dans toute sa beauté, sa grâce, sa dignité première ? Quand donc trouvera-t-elle cette Vocation qui n'a pas encore été réalisée ? ²

Alors, Joachim se leva et dit, appuyant la pensée de Jacob :

- Oui, frères, c'est ce jour-là que les filles de Juda exulteront et tressailliront d'allégresse ! Lorsque Dieu aura levé la sentence qui pèse encore sur elles : « Tu enfanteras dans la douleur ». ³

Il y eut à nouveau un long silence, non pas lourd, mais plein d'une joie mystérieuse, toute céleste et inattendue, comme ce rayon de soleil qui entrait à ce moment même par la fenêtre de la synagogue trouvant son chemin dans une brèche des nuages. Le Rabbi ne savait trop de quel côté pencher. Il se passait des choses bien étranges dans cette assemblée dont il avait la charge ! La lecture de la Loi n'avait rien d'ennuyeux ni de monotone ! Ses appréhensions du matin se révélaient exactes : ces gens simples, qui imaginent que rien n'est impossible à Dieu, où iront-ils ? A quelles illusions et à quelles désillusions ? Il se rappela en un éclair qu'il avait justement, le matin même, fredonné, sous le ciel menaçant ce psaume de David qui parle de l'exultation des filles de Juda. Ces coïncidences étaient étonnantes. « D'ailleurs, il faut l'avouer, se disait-il en lui-même, les pauvres femmes, dans leur situation actuelle, ne peuvent guère exulter ! » Mais quoi, ne fallait-il pas ramener ces simples au bon sens ? Qui pouvait prévoir les extravagances mystiques qui pourraient s'emparer

¹ - Apoc.12/1

² - Rom.8/22s

³ - Gen.3/16

d'eux, - et d'elles ! - si l'autorité encourageait, ne serait-ce que par son silence, de telles conjonctures. Il leur dit donc :

- Frères, ce qui est assuré, c'est que le Seigneur délivrera Israël des mains des impies par son bras étendu et sa grande puissance. Cela, nous en sommes assurés, car il l'a déjà fait, lorsqu'il fit sortir nos pères de la terre d'Egypte, en précipitant dans la mer rouge Pharaon et ses serviteurs. Mais comment imaginer qu'il délivrera la femme de son sang ? Un fils d'homme peut-il naître autrement que par la rupture du sein maternel ? Qui a jamais ouï chose pareille ? Comment Dieu pourrait-il avoir compassion de la femme, puisque c'est par elle que le péché est entré dans le monde ?

Jacob alors prit à nouveau la parole. Avec son audace tranquille, il s'adjugea le droit de conclure le débat :

- Homme ce que tu veux te sera donné, dit-il.

C'est ainsi que ce jour-là s'acheva la lecture de la Loi. L'étreinte se desserrait, l'ambiance de contrainte qu'elle imposait habituellement se dissipait. Certes, elle condamnait encore les déficiences de la nature, mais des perspectives de délivrance s'ébauchaient, sans que resplendisse toutefois la vraie lumière qui permettrait l'accession à la Pensée de Dieu.

Tant que les desseins de Dieu n'étaient pas révélés, par leur réalisation même, il était difficile d'y voir clair !

Marie, cependant, écoutait toutes ces choses, et commençait à concevoir qu'il y avait une autre voie que celle que la coutume autorise et que la Loi sanctionne...

Le Rabbi entonna un psaume qui allait convenir à ce moment psychologique. Il orientait les sentiments de l'assemblée dans la direction de l'Espérance.

« A toi, la louange est due,
« ô Dieu dans Sion !
« Que pour toi le vœu soit acquitté,
« tu écoutes la prière !

Tous chantèrent après lui :
« Jusqu'à toi vient toute chair,
« avec ses œuvres de péché,
« Nos fautes sont plus fortes que nous,
« mais toi tu les effaces.

Le Prophète avait-il vu à l'avance cette intervention du Seigneur, non seulement dans l'histoire des Nations, mais dans l'ordre de la vie ?...

« Ta justice nous répond en prodiges,
« Dieu notre Sauveur,
« espoir des extrémités de la terre,
« et des îles lointaines.

« Toi qui maintiens les montagnes par ta force,
« qui te ceins de puissance,
« qui apaises le fracas de la mer,
« le fracas de leurs flots.

...
« Tu visites la terre, tu l'abreuves,
« tu la combles de richesses,
« les rivières de Dieu regorgent d'eau,
« tu prépares les épis.

« ainsi tu prépares la terre,
« tu arroses ses sillons,
« tu l'aplanis, tu la détrempes d'averses,
« tu bénis son germe. ¹

C'est bien là le psaume de l'automne, de l'attente souffrante de la terre vers les eaux d'en haut !... Ce « Germe », qui était-il, sinon le Juste que les nuées devaient un jour faire pleuvoir ? Ainsi avaient prévu les Prophètes. Mais de quel amour ce Juste devait-il être le fruit, pour que vienne enfin cette plénitude de joie prévue par la dernière strophe :

« Tu couronnes l'année de tes bontés,
« sur tes ornières la sève ruisselle,
« les pacages du désert ruisselle,
« les collines sont bordées d'allégresse !

« Les prairies se revêtent de troupeaux,
« les vallées se drapent de froment,
« les cris de joie, ô les chansons !

C'était à Joseph, le fils du forgeron, de faire la lecture des Prophètes. Le Rabbi lui donna le Livre de la Sagesse de Salomon. Il l'ouvrit et il lut :

¹ - Ps.65 h. Cf. Zach.3/8-10. Mettre cette prophétie du « Germe » en relation avec la « Semence sainte », prévue par Is.6/13 et 7/14 + autres réf. dans la Bible de Jérusalem.

« Cantique des cantiques, de Salomon !

« Qu'il me baise des baisers de sa bouche,
« car elles sont meilleures tes effusions, plus que le vin !
« l'arôme de tes parfums est exquis ; une huile parfumée,
« aussi, elles t'aiment, les jeunes filles !...

« Emmène-moi après toi, courons !
« Le roi m'a introduite dans son lit...

« Tu seras notre joie et notre allégresse
« nous célébrerons tes amours plus que le vin,
« comme on a raison de t'aimer...

Joseph gardait son regard baissé sur les caractères sacrés tracés par le vieux scribe sur le parchemin jauni. Mais son cœur allait vers celle qui, pour lui, méritait déjà cet éloge. Cependant le soleil avait ouvert sa route dans les nuages, et depuis une fenêtre de la synagogue, tombait sur le lecteur ; de ce fait, il se trouvait nimbé d'une lumière céleste, d'une clarté d'En Haut. Joseph tout simple, dont la voix cristalline, un peu émue, laissait transparaître le mystère d'amour divin qui commençait de vivre en lui. Quel contraste entre les dispositions de la Loi, concernant la purification de la femme, et le chant du Bien-aimé et de la Bien-aimée !

« Tandis que le Roi était dans son jardin,
« mon nard a donné son parfum.
« Mon bien-aimé est un sachet de myrrhe
« qui repose entre mes seins.
« Mon bien-aimé est une grappe de cypre,
« dans les vignes d'En-Gaddi...

Et le texte hébreu porte en lui-même, dans ses assonances, toutes sortes d'allusions, voilées, discrètes, à l'intimité de l'homme et de la femme, où s'échangent les personnes...

« Que tu es belle, ma bien-aimée, que tu es belle !
« Tes yeux sont des colombes !
« Que tu es beau, mon bien-aimé, combien délicieux !
« notre lit n'est que verdure !
« Comme un lys entre les chardons,
« ainsi ma bien-aimée parmi les jeunes filles !
« Comme un pommier parmi les arbres d'un verger,
« ainsi mon bien-aimé parmi les jeunes hommes !
« A son ombre, désirée, je me suis assise,
« et son fruit est doux à mon palais.

...

« Sa main gauche est sous ma tête,

« et sa droite m'étreint.

« Je vous en conjure, filles de Jérusalem,
« par les gazelles et les biches des champs,
« n'éveillez pas, n'éveillez pas mon amour,
« avant l'heure de son bon plaisir...

Que de souvenirs chez les anciens, que de désirs chez les jeunes surgissent au chant de ce Cantique ! Que de fois au cours des veilles, dans les fêtes de noces, les luths et les cithares avaient soutenu les strophes ardentes de ce poème de Salomon ! Et c'était Dieu lui-même, qui avait chanté, par son Esprit, à l'usage des fils et des filles d'Israël, le dialogue de l'Amour. A moins qu'il ne le chante aussi pour lui-même éternellement !... Et que, livrant ainsi la confiance de sa propre intimité, ses créatures n'aient plus peur de la leur !

Sacchariah se souvenait : son regard s'en allait dans les jours d'autrefois, lorsqu'en fredonnant les paroles de Salomon, il construisait les murs de sa maison, plantait des arbres, avec l'aide de Noémi, sa femme, alors qu'ils étaient brûlant tous deux dans l'espérance d'une famille nombreuse, de bouches avides, de regards clairs, de petits bras potelés... Comment ne pas vouloir appeler de nouveaux êtres au bonheur, lorsque l'on est heureux soi-même de l'amour venant d'en-Haut ? Et ces rêves, avec l'aide du Seigneur, s'étaient réalisés : les enfants avaient grandi, et déjà, s'étaient dispersés...

Le vieux Salathiel pleurait : sa femme bien-aimée, la joie de ses yeux, lui avait été enlevée prématurément. Quel mystère ! Il ne s'était jamais consolé de ce deuil. Pendant des mois, il avait erré, sur les collines et dans les ravins, dans les steppes et les taillis, à la recherche d'une impossible présence... Pourquoi ce déchirement ? Pourquoi Yahvé avait-il permis une pareille rupture ? La terre était-elle indigne de porter un si grand amour, un si parfait bonheur ?

Yohada, le marchand, revoyait ses escapades à travers les vergers, les vignes, le long des haies... Les rendez-vous furtifs, à cette heure de midi, dont parle le Cantique, quand le village assoupi dans la sieste, assourdi par les cigales, n'a plus de regards curieux.

A la voix de Joseph, Anne revoyait ces moments d'émotion intense, lorsque Joachim passait devant la maison de son père, où elle était assise à tisser ; alors que la contrainte familiale ne leur permettait encore d'échanger qu'un seul regard...

Joseph, dans la pleine fleur de la jeunesse, était fort impressionné, non seulement par la haute signification que le Cantique prenait pour lui, mais aussi par le poids de l'assemblée suspendue à ses lèvres. Il lui semblait qu'il y avait, tendues dans les airs, de multiples cordes

vibrantes, semblables à celles d'une harpe, que le son de sa voix faisait résonner à mesure que les lettres carrées passaient sur sa langue. Le Cantique des Cantiques ébranlait les pensées secrètes des cœurs, celles dont le Très-Haut est seul témoin.

Et le Rabbi écoutait, lui aussi, pénétré de toute la valeur de vie, de joie, d'enthousiasme cristallisé dans les images disparates, éparpillées, conservées, - par quel miracle ? - depuis un âge paradisiaque. De ce chant qui littérairement n'est plus qu'une ruine, dépendait tout ce qui restait de bonheur en Israël, au travers de tant de siècles d'oppression, de captivité, de dispersion. Aussi, après la lecture du premier poème, le Rabbi se leva, et dit d'une voix mouillée d'émotion :

- Ah, mes frères, que les dons de Dieu sont aimables ! Depuis le soleil qui se lève sur le jour jusqu'à l'épi de blé qui tombe sous nos faucilles ! Mais de tous les dons de Dieu, le plus grand est l'amour. Ah ! mes frères, c'est par l'amour que l'homme a comme une fenêtre ouverte, depuis sa prison, sur le bonheur incomparable du Très-Haut !

Puis il se recueillit et murmura, comme dans une sorte de confession publique :

- Nous, les anciens, n'avons-nous pas connu les heureux moments que le Roi Salomon évoque avec tant de grâce ? Mais l'huile parfumée s'est écoulée, il ne reste plus que son parfum... Pourquoi, je vous le demande, pourquoi faut-il que le fruit de l'amour soit dans le sang, et que la connaissance de la femme ait une saveur de mort ?

Le Rabbi n'attendait pas de réponse : il exposait seulement l'énigme insoluble de la vie humaine ? Il disait ce que tous les poètes avaient conclu, avec plus ou moins de talent, de leurs expériences amoureuses : toute joie que finit est un malheur de plus. Mais Obed, le petit Obed se leva :

- Frères, dit-il, maître vénéré, permettez au pauvre esclave que je suis de dire un mot.
- Parle, frère, dit le Rabbi.
- Hélas, hélas, nous sommes chassés du paradis terrestre, nous sommes en exil. Notre vie n'est qu'une apparence sur une terre aride, sur une steppe désolée ! Et l'Ange exterminateur, placé à la porte du paradis, nous empêche de revenir à l'Arbre de Vie ! Quel est donc celui qui écartera cet Ange, comme le fit notre père Jacob ? Qui remportera sur lui la victoire pour nous permettre de retrouver le paradis perdu ?

Proposition stupéfiante !

- Obed, dit le Rabbi, d'où te vient cette idée ? Qui donc sera plus grand que notre père Jacob qui lutta contre l'Ange de Yahvé ? Sans toutefois remporter sur lui complète victoire... Et cet Ange, qui

était-il ? Il n'était pas, je pense, celui qui demeure à la porte du paradis ?

Obed avait sa réponse toute prête : depuis longtemps il avait réfléchi à cette lutte de l'homme contre l'Ange :

- Dieu lui-même n'a-t-il pas dit à la femme que sa postérité écraserait la tête du Serpent ? ¹

Le Rabbi prit l'assemblée à témoin :

- Qu'en pensez-vous ? dit-il.

Des voix approuvèrent :

- Obed a raison, Obed a bien parlé !
- Parole de sagesse, disait le vieux Salathiel.

L'approbation n'était pas unanime : il y avait des réticences. Ceux qui n'aimaient pas cet esclave remuant laissaient filtrer leurs ricanements et leurs sourires ironiques. Quelle prétention que de vouloir lutter contre l'Ange de Dieu ! Le Rabbi se rendit de leur côté : la critique était plus facile que l'audace dans la foi. Il dit à Obed, sur le ton de la plaisanterie :

- Serais-tu plus grand que notre patriarche Jacob, Obed, pour remporter toi-même cette victoire ?

Il y eut des rires, car Obed était tout petit. Puis, croisant le regard du forgeron, le Rabbi se souvint de son Nom :

- A moins, dit-il, que cet Ange exterminateur ne tombe entre le marteau et l'enclume de cet autre Jacob vivant parmi nous !

L'image était saisissante et provoqua le rire général. Jacob se leva et attendit le silence :

- Ce n'est pas dans la forge qu'on triomphe, dit-il, pour ce genre de combat, mais en gardant l'Alliance du Seigneur. ²
- Evidemment, dit le Rabbi, qui ne comprenait pas ce que Jacob voulait dire. Evidemment ! Qui songe à contester l'Alliance que Dieu a conclue avec notre père Abraham ? Nous portons tous en notre chair circoncise la marque de notre appartenance au peuple de Yahvé.
- C'est là, dit Jacob, une circoncision faite de main d'homme, et qui fut donnée dans un monde de péché. Ce n'est pas de cette Alliance-là dont je parle, mais de l'alliance originelle, qui n'est pas faite de main d'homme. ³

La chose parut toute nouvelle. Qui avait jamais entendu parler d'une alliance autre que celle que Moïse avait conclue avec Yahvé sur le Mont Sinaï, et qui ne faisait que prolonger et sanctionner celle d'Abraham ?

¹ - Gen.3/15

² - Cant. d'Anne, 1 Sam.2/9

³ - Rom.2/25s ; Gal.5/1s ...

- Vous ne comprenez donc pas, dit Jacob. Eh bien, mon fils, ouvre le rouleau de Salomon que tu as entre les mains et lis les dernières paroles de son merveilleux poème.

Joseph, toujours sur l'estrade, déroula à nouveau le Livre. Il lut :

- « Notre sœur est toute petite... », faut-il prendre ici, père ?
- Oui, exactement.

Alors Joseph déclama, suivant la mélodie rituelle :

« Notre sœur est toute petite et n'a pas encore des seins formés. Que ferons-nous de notre sœur lorsqu'il sera question d'elle ? Si elle est un rempart, nous forgerons à son faite des créneaux d'argent ; si elle est une porte nous dresserons contre elle des ais de cèdre. »

- Ne comprenez-vous pas, dit alors Jacob, que c'est par un dessein secret et merveilleux que le Seigneur lui-même, dans l'ouvrage de sa création, a fermé le sein de la femme ? N'admettez-vous pas que les hommes inspirés de Dieu renforcent cette virginité comme on fortifie un rempart, comme on barricade une porte ?

La question de Jacob tombait comme un trait de lumière, reliant d'autres textes déjà connus, déjà discutés, comme le célèbre oracle d'Isaïe concernant l'Emmanuel, celui de la Semence sainte, causant l'exultation des filles de Juda. ¹

Et Joseph poursuivit et chanta :

« Je suis un rempart, et mes seins en sont les tours. Aussi ai-je vraiment, à ses yeux, trouvé la paix ».

Et Joseph trouva en face de lui les yeux de Marie : il lui sembla qu'elle venait elle-même de s'exprimer à travers le texte inspiré, comme si l'Esprit avait parlé par sa bouche.

Et Jacob tira la conclusion, parlant avec sa voix profonde, d'un ton si calme et si solennel dans sa simplicité qu'il parut à tous que c'était la Sagesse de Dieu qui s'exprimait ainsi :

- Que celui qui a des oreilles pour entendre qu'il entende ! Et celui qui comprendra remportera la victoire sur l'Ange et sur son épée flamboyante ! ²

Le soleil atteignait le milieu de sa course, mais la matinée avait passé comme un éclair, dans la splendeur vivante de la Parole de Dieu, échangée dans une ardente recherche de la Vérité. Le Rabbi, heureux de ce que la discussion n'ait pas tourné au tumulte, que l'énergumène soit resté tranquille, entonna le psaume d'action de grâce : ³

¹ - Ps.96 ; Is.7/14.

² - Gen.3/24. La victoire dont parle Jean dans l'Apocalypse (2/7) ne peut être que celle-là.

³ - Ps.147

« Glorifie le Seigneur, Jérusalem !
« Célèbre ton Dieu, ô Sion !

« Il renforça les barres de tes portes,
« il a chez toi béni tes enfants,
« il assure ton sol dans la paix,
« et de la moelle de froment te rassasie.

Et tous pensaient plus ou moins confusément à la petite sœur du Cantique : « Si elle est une porte, nous dresserons contre elle, des ais de cèdre ».

« Il envoie son Verbe sur terre,
« rapide court sa parole
« il dispense la neige comme laine
« et répand le givre comme cendre.

« Il jette sa glace par morceaux
« à sa froidure qui peut tenir ?
« Il envoie sa Parole et fait fondre,
« il souffle son vent et les eaux coulent.

Salathiel, le vieillard, pleurait, comme de coutume, pensant que la froidure des cœurs de pierre fondrait un jour sous le feu de l'Esprit... Que l'Amour ferait couler des sources d'eaux vives... Que les larmes du repentir universel engloutirait les vieux réflexes de l'égoïsme des mâles et de la convoitise des femelles...

« Il révèle à Jacob sa parole,
« ses lois et jugements à Israël,
« pas un peuple qu'il ait ainsi traité,
« pas un qui ait connu ses jugements !

« Ses jugements » : lesquels ? Ceux qui font tressaillir d'allégresse les filles de Juda.

Alors que s'éteignent les derniers échos du Cantique, le Rabbi proclame à haute voix la formule qui appelle la bénédiction de Dieu sur son peuple :

« Que Yahvé te bénisse et te garde !
« Qu'il fasse luire sur toi son Visage !
« et qu'il te fasse grâce !
« Que Yahvé te découvre sa Face,
« et qu'il t'apporte la paix ! ¹

Et chacun s'en alla chez soi.

¹ - Nb.6/22s

Marie écoutait toutes ces choses et les méditait dans son cœur.

Dinah, la femme de Raguel, le Rabbi, avait cependant achevé les jours de sa gestation. Elle avait conçu un fils dans sa vieillesse. Son premier-né Phinéel suivait à Jérusalem les leçons des Docteurs de la Loi. Tous vénéraient son intelligence et sa mémoire, et pour lui formaient les projets du plus brillant avenir. Sa carrière serait sous les portiques du Temple, où le rejoindraient un jour de nombreux disciples. Dinah était fière de cet enfant, pour la naissance duquel elle avait failli mourir. Elle avait ensuite conçu une fille, nommée Yreza, qui avait grandi elle aussi, et atteignait la fin de son adolescence. Et voici que sur le tard, elle avait à nouveau conçu.

Trois jours après ce Sabbat mémorable, où Yohada, le marchand avait fait la lecture des lois de purification du sang, elle ressentit les premières douleurs. Elle se coucha, et Yreza, sa fille, se tint à son chevet.

Sur le soir, alors que les ténèbres tombaient sur la terre, il lui sembla que le fils qu'elle portait forçait les barrières de sa chair. Elle eut peur. Elle revit en esprit les douleurs de ses premières couches. Oh ! que la chose avait été dure, atroce ! Combien cruel le déchirement de ses organes, effrayant le flux de sang, torturants les fers que la sage-femme avait dû employer ! Et maintenant, avec son grand âge, tout cela allait se reproduire : aurait-elle la force d'affronter ce combat ?

- Yreza, ma fille, dit-elle, va dire à ton père que le moment est venu.

Ireza quitta la petite chambre, laissant la lampe bien éveillée. Elle descendit l'escalier obscur, et déboucha dans la pièce du rez-de-chaussée, plus vaste, déjà sombre. La voici sur la place où planaient les dernières lueurs crépusculaires. Elle tendit l'oreille : c'était bien cela, ils sont à la porte de la ville, en train de palabrer, les anciens, et leurs voix, dans le calme du soir, s'élèvent comme des lueurs de torches. Elle se mit à courir. Raguel était dans le cercle autour du feu de brindilles qu'ils avaient allumé pour la joie de leurs yeux. La fantaisie de la flamme excite la verve de l'imagination, l'enivrement du rêve ; autour d'elle les souvenirs du passé reviennent comme des fantômes... Yreza ne prit point garde au bruit des langues : elle repéra immédiatement la silhouette de son père, au centre, à la place d'honneur. Elle s'approcha par derrière :

- Père, dit-elle, mère entre dans les douleurs.
- Bon, dit-il, d'un ton grave. Tu appelleras quelques femmes auprès d'elle, et Telma, la sage-femme. Console ta mère en attendant, tiens-lui la main, présente-lui de l'eau fraîche.

Et soucieux de sa pureté légale :

- Tu sais qu'il ne m'est pas permis de demeurer près d'elle, à cause de la souillure du sang...
- Je le sais, père.
- C'est aux femmes à s'occuper de ces choses...

Yreza s'éloigna comme elle était venue, glissant comme une ombre sous l'épaisse frondaison du platane. Le vent y mugissait, couvrant le bruit de ses pas.

Le cercle avait fait silence. L'un d'eux, finalement, prit la parole, comme pour rompre une oppression soudaine :

- Nous avons compris, Raguel, ta femme va te donner un fils ou une fille.
- Qui sait ? opina-t-il, d'une voix chevrotante où transparaisait son anxiété. Elle vient d'entrer dans les douleurs.
- C'est un moment difficile, mais ensuite, elle se réjouira de ce qu'un homme nouveau soit né dans le monde.
- Ah ! puisses-tu dire vrai ! J'apprends, savez-vous... Lors de l'accouchement de son premier-né, elle a failli mourir...

Et chacun d'évoquer des cas semblables, où la nature avait quand même triomphé. Ainsi la parole de consolation passait d'une bouche à l'autre, alors que les flammes s'affaissaient sur les braises, et que nul ne songeait à les raviver, car il se faisait tard.

- Yahvé te bénira, Raguel, n'es-tu pas son ministre et son serviteur ?

Sur ces paroles, la dernière flamme s'envola cédant le pas à une fumée acide. C'est à peine si une vague rougeur de braise éclairait encore les visages.

Plusieurs s'en allèrent, le cercle se resserra. Tout en faisant des souhaits de bonne nuit, l'un d'eux raviva la flamme en y jetant une poignée d'épines, et les palabres durèrent un temps encore.

En arrivant près de la maison, Yreza entendit tomber de la fenêtre un gémissement amer :

- Ah ! mon Dieu, dit-elle, vivement émue.

C'était sa mère ; et elle toute jeune ne connaissait pas ces choses ; on en parlait toujours secrètement, avec tant de mystère... elle monta. La flamme de la lampe, si faible qu'elle fût, aveuglait, par un saisissant contraste avec les ténèbres extérieures.

Elle s'approcha et se pencha tendrement vers sa mère :

- Tu souffres, maman chérie, demanda-t-elle. Et tu es seule ?

- Ah ! ma fille, lui confia-t-elle dans un murmure, une femme qui accouche est toujours seule, car personne ne peut souffrir pour elle. Seule, seule... Dieu même, l'auteur de la vie, n'est plus là... Elle gémit plusieurs fois, et répétait dans son accablement :
- Mieux vaudrait mourir, mieux vaudrait mourir !
- Je vais aller chercher Telma et d'autres femmes, mère chérie, lui dit-elle.
- Non, répondit-elle, le moment n'est pas encore venu. Inutile de les déranger tout de suite. La nuit sera longue, attendons le matin...

Yreza n'osa quitter sa mère : elle lui tenait la main, humectait ses lèvres avec une compresse. Il y avait des moments d'accalmie, et d'autres où les douleurs reprenaient de plus belle. Les heures passaient ainsi, sans qu'elles sachent, ni l'une ni l'autre, à quelle veille on en était de la nuit. Quand elle avait assez de force pour parler, Dinah disait à sa fille :

- Quelle heure, ma fille, que celle de l'enfantement ! A cette heure il nous est permis de gémir autant que nous voulons, nous autres femmes. Mais quand nous sommes ouvertes par le mâle, il nous est prescrit d'être heureuse !

Yreza pensait que sa mère divaguait un peu, sous l'effet de la douleur. Mais Dinah disait :

- C'est un moment de vérité que celui-là ! Les illusions tombent, et nous comprenons alors que les prophètes avaient raison de maudire le jour de leur naissance ! ¹

Elle disait encore des choses semblables, remplies d'amertume, comme si la vie était une réelle absurdité. Lorsque les crises reprenaient plus cuisantes :

- Mieux voudrait mourir ! Mieux voudrait mourir !

Vers minuit, Raguel donna congé à ses amis :

- Allez frères, leur dit-il ; vous avez veillé avec moi. Prenez votre repos, car demain la journée sera longue, et vous devrez supporter le poids de la chaleur. Merci de m'avoir consolé et encouragé...

Ils s'en allèrent et disparurent, dans l'ombre, chacun vers sa maison.

Quand une vache mettait bas, dans l'écurie de Sacchariah, tous les voisins restaient debout, pour aider la bête en cas d'incident. Mais pour une femme c'était différent : les mâles n'avaient pas à se mêler de ces affaires-là : Raguel, brusquement seul, pensa à ce contraste :

- C'est affreux, dit-il.

¹ - Job 3/1s ; Jér.20/14-18

Il se rapprocha des charbons, que le vent, de temps à autre, faisait briller, en y allumant des étincelles fugitives. Ce feu mourant, ce compagnon d'amertume, calmait quelque peu, par sa chaleur bienfaisante, l'angoisse de son cœur.

La terre bascula vers un nouveau jour, et le vent se tut. La nuit devint froide, le silence lourd. Les grillons même avaient sombré dans le sommeil, après s'être accouplés, entre les mottes de terre. Des hyènes, des chacals lointains aboyaient vers les étoiles, et l'air calme apportait jusqu'aux portes de la ville des hommes les échos de leurs errances vagabondes. Quel cadavre cherchaient-ils à dévorer dans quelque obscur ravin ? Résonna aussi le cri livide du hibou des ruines, qui glace de terreur les passereaux tapis sous les feuillages.

Le Rabbi, malgré lui, tendait l'oreille à toutes ces voix, à toutes ces plaintes : « C'est la vie blessée qui souffre les douleurs, pensa-t-il, la nature est accablée, depuis la première transgression ». Puis il perçut, sans trop y croire tout d'abord, ce qu'il appréhendait, ce pourquoi il restait éloigné de l'impureté, de la souillure, Dinah : son gémissement planait dans la longue rue du village, et venait mourir ici, sous le platane.

- Mon Dieu, c'est elle ! dit-il. Et un accablement fondit sur lui.

Sous l'effet de la douleur, les images se pressèrent dans son esprit. Dinah ! Il la revit, jeune fille, un peu petite pour sa haute taille, toute simple et silencieuse et si naïvement amoureuse de l'homme qui l'avait choisie ! Son abandon si total, entre ses bras lorsqu'elle l'appelait « Mon maître et seigneur », comme autrefois Sarah le faisait pour Abraham. ¹ Était-elle alors sa fille ou son épouse ? Il lui avait semblé retrouver en cette jeune femme tout l'amour maternel où il avait sucé la vie... Oui, ce temps des fiançailles !... quelle découverte ! Si haute qu'on croirait qu'elle ne devrait jamais finir, si ce n'est dans le cœur du Très-Haut. Il s'en souvenait : l'appréhension extraordinaire qui l'avait si longtemps retenu auprès d'elle, sans qu'il osât la toucher ! C'était comme une main invisible qui l'empêchait en disant : « Ne passe pas ! » Mais Dinah demanda à être mère. Alors ce furent les noces de sang ; oui, ce sang avait souillé leur couche : quelle âcreté ! Puis cette grossesse pénible, et l'enfantement douloureux de Phinéel !

Et alors entre eux, le voile était tombé, ce nuage nuptial que les anciens symbolisaient par le voile. ² Mais quoi ? Comment peut-on manger un fruit sans le perdre ? A moins que l'Amour véritable ne soit comme une flamme capable de grandir et de multiplier à condition de ne jamais y mettre la main pour la saisir : car la saisir c'est l'éteindre... ?

¹ - 1 Pe.3/6

² - Le mot latin « nubere » = « marier », vient de « nubes » = nuage. Significatif !

- Mon Dieu, Dinah, disait-il, et sa prière n'était qu'un cri.

Ainsi les heures passèrent comme un résumé de toute sa vie. Au fond, pensait-il, quelles joies a-t-elle eues ma femme ? La sécurité d'une maison, l'honneur d'être l'épouse du Rabbi... Mais que de travaux, jour après jour, avaient passé par ses mains, sur ses bras, sur ses épaules ! Femme frêle et forte en même temps, qui ne fatiguait jamais, ou qui du moins n'en laissait rien paraître. Toujours occupée : ménage, cuisine, quenouille, métier à tisser : elle labourait, elle plantait, elle mettait la main à la faucille, à la houe...

Roulé dans son manteau, à même le sol, auprès des charbons ardents, Raguel cherchait vainement le sommeil et ne trouvait pas de repos. Bien sûr, il aurait voulu se porter auprès de son épouse, la soutenir, la consoler en cet instant décisif... Mais la tradition des anciens s'y opposait. Un Rabbi doit éviter à tout prix la souillure du sang. Et d'ailleurs, qu'y pouvait-il ? N'est-il pas bien connu que les femmes dans les douleurs blasphèment contre leur mari, et que leur présence leur est intolérable ?...

L'aube blêmit dans le ciel, les étoiles s'enfuient, les bêtes nocturnes s'évanouissent et les oiseaux appellent l'aurore d'une voix timide... Un jour nouveau est né. Raguel se lève et se met en route vers sa maison. Hélas, les gémissements qu'il avait écartés le plus possible de son cœur retentissaient d'une manière lugubre.

- J'ai tout de même le droit, pensait-il, d'entrer dans ma maison, pour prendre des nouvelles !

Il arriva. De la chambre descendaient des voix confuses, accompagnant les plaintes de l'accouchée : plusieurs femmes exhortaient la future maman comme c'était la coutume, à laisser sortir le petit être qui vivait en elle. Liturgie assez singulière. Tout à coup la voix de Dinah s'éleva, pitoyable en un cri déchirant :

Il crut entendre :

- Au secours, au secours, je vais mourir !

Raguel sentit une sueur mouiller son front. Des pas, dans l'escalier, sa fille Yreza descendait, échevelée, traits tirés : son visage avait vieilli de vingt ans.

- Comment va ta mère, demanda-t-il ?
- Tu entends ! lui dit-elle sans s'arrêter, tu n'entends pas, non ?

Quel abîme entre l'homme et la femme, pensa le Rabbi, voyant sa fille lui filer sous le nez. En sortant, elle lança :

- Je vais chercher Telma et la mère de Youdin.
- Mais comment ? elles ne sont pas là-haut ?
- Non, mère n'a pas voulu, mais des voisines sont venues d'elles-mêmes en entendant ses plaintes.

- Va vite...

Recommandation inutile, elle avait disparu.

Raguel essaya de se promener dans la pièce, mais ses pieds ne le portaient guère. Il s'assit, la tête entre les mains : quel drame ! Quel mystère ! Il revit Phinéel enfant, son caractère grincheux, capricieux, ses premiers pas, les séances de verges qu'il avait reçues si souvent, qui faisaient le désespoir de la pauvre Dinah... Il revit Yreza, au contraire, toujours calme et paisible, presque éteinte, énigmatique, qui avait nourri à son égard une crainte méfiante... Qu'elle lui paraissait loin, cette fille qu'il avait tant aimée, qu'il aimait tant... Il avait tant espéré de ses enfants, mais quelle joie réelle sa paternité avait-elle obtenue d'eux ? Tout lui paraissait sombre en cette heure. Il interrogeait le ciel :

- Ah, Seigneur Yahvé, disait-il, pourquoi faut-il tant de larmes, tant de cris, tant de douleurs et le déchirement du sein pour la joie d'être père ... pour la joie ?... Pour le fardeau !...

Et il disait : « Le Tout Puissant ne pouvait-il éviter de faire tomber cette souffrance sur l'origine de toute vie ? »

Mais alors qu'il cherchait ainsi la lumière, la voix de Jacob, brusquement retentit à ses oreilles, cette parole que le forgeron intrépide avait prononcée dans la synagogue, le sabbat précédent : « Homme, ce que tu veux te sera donné ! » Sur le coup, il n'y avait pas pris garde ; mais à cette heure, elle s'imposait comme une réponse énigmatique : « Ce que tu veux, ce que tu veux », se répétait-il en lui-même, l'ai-je vraiment voulu ?

Après un moment de silence et d'accalmie, sa femme Dinah se remit à nouveau à crier. C'était atroce. Il n'y tint plus. Il eut envie de se rendre à la synagogue, pour fuir ces hurlements déchirants. Une voix semblait lui dire : « Ta place est là-bas, en présence de Yahvé, parce qu'il t'appelle à la prière.

Il se leva donc.

Il arrivait sur le pas de la porte de sa maison, titubant sous l'angoisse, sous le poids de tant de questions qui affluaient à son cœur, à la limite de la supplication et de la révolte, de la crainte et du blasphème. Il ne savait trop... « Pourquoi la vie doit-elle être ainsi baignée dans le sang et les larmes ? »

Dehors, le jour s'était levé, indifférent. La lumière lui fit mal. Le bleu du ciel lui semblait une illusion, le chant des oiseaux insipide et ridicule. Et voici que tout à coup Yreza revint en courant à la maison et derrière elle la mère de Youdin, qui avait eu beaucoup d'enfants, et Telma, qui tenait quelque chose sous sa robe.

Il s'effaça, les laissant entrer. Elles s'inclinèrent au passage devant lui, silencieuses et livides.

C'est alors qu'un cri plus fort, plus tragique envahit la cour et la rue : un hurlement plus terrifiant que la mort. Alors le Rabbi perdit le contrôle de lui-même, il se mit à divaguer tout haut. Au lieu de se rendre à la synagogue, il se dirigea dans la rue. Voici la maison de Nathanah, la femme du corroyeur, toute menue et craintive, occupée à faire deux galettes d'orge sur un four de terre.

- Ah, dit-il, Nathanah ! Ma femme est dans les douleurs ! Viens vite près d'elle !

Elle se leva, s'approcha :

- Ah, maître, dit-elle, effrayée de le voir trembler comme une feuille, scandalisée par le trouble de celui qu'elle considérait comme l'homme de Dieu. Que puis-je faire ? Je n'ai ni science ni sagesse, exclus de la synagogue à cause de mon flux de sang. Tu le sais, je suis stérile et sans enfants, et je ne sais pas ces choses...

Et le Rabbi revint à lui : il allait entrer inopinément chez cette femme impure, et par surcroît femme de corroyeur ! Son trouble augmenta. Nathanah en fut effrayée :

- Mais quelle est donc cette terreur qui est sur toi, ô maître ? Et pourquoi trembles-tu ainsi ? Serait-ce à moi à t'exhorter à prendre courage, à espérer en Dieu ?

Le Rabbi s'éloigna et s'en fut vers la synagogue.

Nathanah ôta ses galettes du four, bouleversée par l'effondrement du Rabbi, de celui qu'elle imaginait être aussi solide que le Rocher d'Israël, aussi serein que la Loi dont il était le ministre. Elle se hâta vers l'accouchée, elle traversa la rue, où résonnaient les cris de la femme du maître.

- Mon Dieu, pensa-t-elle, est-ce possible ?

Elle se presse, elle court de ses faibles jambes, elle la recluse, la séquestrée... Elle traverse la grande salle, atteint l'escalier : le bruit des voix lui parvient, au milieu des pleurs et des cris. Elle porte la main sur son cœur.

- Que vais-je donc voir, que vais-je donc voir ? se demande-t-elle.

Le Rabbi cependant, avait traversé la grande place de la synagogue. Il vit une porteuse d'eau qui remontait de la fontaine. Il la reconnut, encore qu'il lui sembla que la lumière manquait à ses yeux. C'était Anne, la femme de Joachim.

- Ah ! te voilà, Anne ! Monte vite chez moi, ma femme est dans les douleurs.

Anne hâte le pas, pour déposer sa cruche à la maison. Elle ne dit qu'un mot à Marie :

- La femme du Rabbi est au plus mal.

Cependant Yreza, n'y tenant plus avait laissé les femmes expérimentées auprès de sa mère. « Toi, tu es vierge, lui avaient-elles dit, va-t'en, il ne t'appartient pas de voir cela... »

Alors elle était descendue. Elle chercha son père, tout en essayant de réprimer ses sanglots. Elle le trouva assis sur le seuil de la synagogue, à même le sol, comme pétrifié. Elle se traîna vers lui, et se laissa tomber à terre à ses pieds.

- Ah père, père, mère va mourir, elle est toute dans son sang, ma mère va mourir !...

Et elle ne voulait pas être consolée.

Cependant Anne arrive en courant à la maison du maître de la synagogue, et Marie derrière elle, à quelques pas. Les clameurs de l'accouchement s'étranglaient dans d'affreux sanglots, tentaient de s'exprimer en syllabes inarticulées, inintelligibles. Dans la salle déserte du rez-de-chaussée, un cri : celui d'une bête qu'on égorge et un bruit confus qui tombe du plafond : soupirs, appels, pas et prières...

Anne traverse la pièce, atteint l'escalier, le monte. Elle murmure :

- Ah mon Dieu, quel malheur ! quelle misère !

Elle entre dans la chambre. Elle voit. Une des femmes, éplorée la salue :

- Anne ! Ah quelle chance tu as eue, toi ! Regarde cela ! Quelle souffrance, dans sa vieillesse !

Et Marie arriva à son tour au sommet de l'escalier : toutes les femmes qui étaient là, peut-être six, étaient tournées, penchées sur l'accouchée. Elles l'exhortaient, malgré ses cris, ses yeux exorbités ! L'une d'elles l'aidait, en appuyant de tout son poids sur son ventre :

- Allons, allons, disait-elle, Dinah, laisse-le sortir, ton enfant, laisse-le sortir !

- Il veut voir le jour, il veut voir la lumière !

- Dinah, Dinah, il veut crier sa joie de vivre : laisse-le s'échapper de tes entrailles !

La mère de Youdin et une autre femme se consultèrent :

- Il le faut, il le faut, disaient-elles.

- Oui, dit Telma, la sage-femme. C'est notre seule chance ; elle ne se délivrera pas toute seule, et l'enfant va mourir en elle.

Marie était là, elle voyait, elle entendait, mais personne ne l'avait remarquée.

Alors Telma sortit de dessous sa robe les fers que jusque-là elle avait soigneusement tenus cachés. Dinah les vit. Elle rassembla toutes ses forces pour vociférer :

- Ne me touchez pas ! ne me touchez pas ! ne découvrez-pas ma nudité, ne me touchez pas !

Il le fallait cependant. Toutes connaissaient les réactions absurdes des parturientes dans ces moments-là, où les réflexes les plus enfouis remontent en surface, contraires au bon sens.

- Il le faut, il le faut, ma chère. Il faut te délivrer de cet enfant, sois raisonnable, voyons !
- Ah ! ne me touchez pas, ne me touchez pas... pleurait et gémissait la pauvre Dinah, dévorée par la douleur.
- Et comment, verra-t-il le jour, ma chère, si tu le retiens en ton sein ? Donne-le au monde, donne-le à ton mari, donne-le au peuple d'Israël.

Et toutes reprenaient ces paroles, comme en une liturgie dramatique.

Alors Telma découvrit le lit. Elle souleva la robe : le pire était déjà arrivé. Un flux de sang coulait entre les jambes, et la couche en était baigné, inondée ; que faire ?

Lorsque le sang coule, la vie s'en va, et vite ! Quelques secondes d'hésitation, et tout peut être perdu, tout peut être sauvé... Les fers ? ils allaient amplifier ce sang. Ne pas les mettre ? Les douleurs se prolongeraient quand même. En agissant immédiatement, on avait encore une chance. Telma se souvenait : pour la naissance de Phinéel, les douleurs avaient duré deux jours, car la matrice de Dinah n'était pas comme celle des autres femmes.

Elle mit donc les fers, tenta d'écarter la vulve. Et toutes les femmes maintenaient Dinah sur le lit, comme elles le pouvaient, qui par les bras, la tête, les jambes. Les spasmes et les crispations gênaient considérablement le travail de Telma. Elle exhortait :

- Tenez bon ; calme-toi, Dinah, calme-toi... Tenez-la bon...

Nathanah qui n'avait pas l'expérience de ces choses maintenant des compresses humides sur le front.

Soudain, ce fut l'épouvante, un cri déchirant. Une giclée de sang sur les mains et le visage de Telma, sur les murs, jusqu'au plafond... Marie voit cela, ressentant en elle comme une déchirure atroce en ses entrailles. Et le sang coulait, coulait, et l'accouchée geignait :

- Je suis perdue, je me meurs, pitié, pitié...

C'était atroce. La panique. Telma avait retiré les fers. De ses deux mains elle essaie de maîtriser l'effusion du sang. On amène des linges. Ils rougissent en un instant. Déjà les sandales pataugent dans le sang répandu sur le plancher. Les vêtements, le lit, les couvertures, tout est rouge, tout est souillé...

Hélas, l'accouchée faiblissait à vue d'œil, elle n'avait plus la force de crier ; des plaintes et des sanglots s'éteignaient dans la gorge, alors qu'elle recherchait son souffle... Et les femmes se lamentaient et

pleuraient : un frisson secouait tout le corps et des convulsions tordaient les membres. Et le sang achevait de s'écouler sur les mains de Telma, la sage-femme... On avait apporté de l'eau dans des bassins et des amphores et de l'huile, et des linges. A quoi bon ?

C'est alors que Psychia, la femme du marchand, vit Marie qui se tenait là, blême, stupéfiée :

- Toi ici ! s'écria-t-elle. Sors, va-t'en !... Anne, ta fille est ici. Anne se retourna et vit Marie. Alors elle lui dit :

- Tu vois, ma fille ? Tu as vu ?

Et Marie vit les regards de ces femmes se braquer sur elle : quelle sentence ! Et les yeux morts de Dinah qui ne respirait plus. Anne lui dit doucement :

- Eh bien, va maintenant.

Marie s'en alla : elle descendit le petit escalier. A vrai dire, elle se laissait tomber : ses genoux fléchissaient sous elle. Elle entendait encore la plainte de Nathanah :

- Mon, Dieu, mon Dieu, est-ce possible ?

Quel spectacle ! Quelle désolation ! Elle s'appuya sur la rampe qui filait le long du mur. Etait-ce une désertion de sa part ? Un abandon ? Qu'aurait-il fallu faire ? L'usage lui interdisait à elle, de voir ces choses, encore davantage de s'en mêler. Elle comprit alors qu'un abîme séparait la femme fermée de la femme ouverte : que la vie n'a plus le même sens quand le sang a coulé. Elle sortit de la maison du Rabbi : tiens, le voilà justement, assis à même le sol, prostré, et ses amis le réconfortent. Comme on entend plus, maintenant les cris de l'accouchée, ils pensent que l'affaire est terminée et que tout va bien. Les mâles reprennent vite leur enthousiasme stupide :

- Tu vois, Rabbi, le Seigneur t'a béni, disait l'un d'eux goguenard.

- Les douleurs sont finies maintenant ! Et tu vas voir, c'est un beau garçon qu'elles vont t'amener.

Certains commençaient à rire.

Marie était sur le pas de la porte. Elle avait mal : ces rires !... L'un des hommes l'aperçut qui sortait. Il changea de visage, car la fille de Joachim portait sur ses traits une pâleur significative. Marie s'esquiva, tourna dans la ruelle pour disparaître au plus vite à leurs regards, de peur d'être interrogée.

Or voici que dans cette même ruelle, Joseph arrivait, portant une poutre sur son épaule.

- Ah ! dit-elle, toi Joseph ! Et ses forces lui manquèrent. Elle s'appuya, le dos au mur.

Joseph aussitôt bouleversé, laissa tomber sa poutre et s'approcha d'elle :

- Marie, qu'as-tu ? qu'as-tu ? Qu'est-il arrivé ?
- Ah, dit-elle, je suis brisée jusqu'aux entrailles !

Puis elle se ressaisit avant même que Joseph l'eût assistée d'un geste. Elle se tint debout, bien droite, et le regard fixe, évoquant en son esprit tout ce qu'elle venait de voir, elle tira la conclusion et dit :

- Mais c'est horrible ! horrible !
- Joseph bouleversé à son tour, insista et réclama :
- Mais qu'est-il arrivé ? Dis-moi, donc, qu'est-il arrivé ?
 - Ce que je viens de voir, Joseph
 - Et quoi donc ?
 - Cette parole : « Tu enfanteras dans la douleur ».

Joseph allait poser une nouvelle question lorsque la réponse tomba sur sa tête, depuis la fenêtre de la chambre haute, où Dinah venait de mourir. Un hurlement suraigu, que les femmes se mettent à pousser toutes ensemble, plusieurs penchées à la fenêtre : elles crient leur révolte, leur angoisse, leur solidarité dans le sang, les larmes, la mort. C'était la coutume quand une femme mourait en couches, et que l'enfant mourait avec elle : toutes les femmes hurlaient ainsi, pendant plus d'une heure, jusqu'à perdre haleine, alors que les mâles, penauds, se terraient dans les maisons, ou s'éloignaient loin des portes de la ville. La femme avait alors le droit de proclamer bien haut sa servitude sous le poids du joug.

Ainsi, dans le clame de cette matinée d'automne montait de tout le village cette lamentation déchirante : la revanche du sexe faible. La bouche battue de la main avec un rythme rapide émettait un sanglot funèbre qui résonnait de façade en façade, de taillis en taillis, au-delà de la vallée, jusqu'aux bourgades voisines. ... Jacob, dans son atelier, l'entendit. Il pensa : « C'est la femme du Rabbi, pauvre Dinah ! qui a tant aimé, qui fut si mal aimée ! »

Puis il murmura :

- Homme, ce que tu veux te sera donné !

C'était son père qui avait forgé les fers dont Telma s'était servie. Il comprenait tout, il pria :

- Ah ! Seigneur, quand viendra-t-il ce temps où la souillure de la fille de ton peuple sera levée ? Quand donc la femme enfantera-t-elle dans la joie et l'allégresse ?

Puis, il détacha de ses reins son tablier de cuir, passa sa tunique, son manteau, et se mit en devoir d'aller consoler le Rabbi.

Lequel, au moment où les femmes avaient poussé leur cri, s'était levé et voulait de toute sa force revenir à la maison. Mais ses amis le retenait par les pans de sa robe, et tentaient de maîtriser sa douleur, qui touchait à la folie.

- Reste avec nous, disaient-ils, Rabbi, reste avec nous !
- Nos voix apaiseront la douleur de ton cœur !
- Nous allons prier Yahvé avec toi !...

Et ils disaient beaucoup d'autres choses, avec de grands gestes de compassion. Ils finirent par le faire entrer dans la synagogue.

Joseph et Marie étaient descendus de quelques pas dans la ruelle et ils attendaient sur la place. Ils voyaient tout cela et leurs oreilles bourdonnaient à cause du cri strident des femmes.

- Tu entends, Joseph, disait Marie, tu vois !
- C'est effrayant, disait-il, pensant à ce que Marie venait de lui raconter en deux mots.

Comme ils se comprenaient ainsi, plus encore par le regard que par la parole, dans cette étonnante conversation de fiancés, Jacob arriva. Il avait remarqué au passage, dans la ruelle, la poutre que Joseph, son fils, avait laissée à terre. Il la poussa soigneusement contre le mur, pour qu'elle ne gênât personne. En débouchant sur la place, il vit Joseph, et Marie avec lui. Il s'approcha :

- Ah ! mes enfants, mes enfants, dit-il, combien nous sommes au-dessous de la divine Parole !

Marie vit une sueur qui perlait sur le front de Jacob : celle de la forge, celle aussi de l'émotion. Il levait ses larges mains, comme dans une exhortation pathétique :

- Mes enfants ! La Sagesse du Très-Haut, à qui a-t-elle été révélée ? La Sagesse secrète de Dieu ? Les maîtres en Israël ne l'ont pas connue, non plus que les princes des nations. Mais Dieu l'a révélée aux humbles, aux petits, mes enfants !

Puis il s'en alla rejoindre le Rabbi, à la synagogue.

Joachim, depuis son champ, avait entendu, lui aussi, la vocifération des pleureuses. Il comprit : « Dinah ! » dit-il. Il laissa sa houe, passa son manteau, et se mit à courir vers la maison du Rabbi. Sur la place, il vit Marie et Joseph, tous deux plantés là, atterrés, après le passage de Jacob. Joachim s'approcha de sa fille :

- Comment, lui dit-il, toi ici ? Mais pourquoi es-tu ici ?
- Ah ! Père, j'ai suivi ma mère Anne, et maintenant je sais.
- Eh bien puisses-tu avoir des yeux pour voir et des oreilles pour entendre !

Il entra donc dans la synagogue. Quelques hommes étaient groupés auprès du Rabbi et l'assistaient de leur mieux, serrés auprès de lui, le réconfortant par leur présence, leur amitié. Ils dialoguaient un psaume : il n'y a pas de meilleure consolation pour Israël que la voix de son Dieu. Joachim joignit sa voix au chœur : c'était le psaume de David qui défilait sur les lèvres :

« ... Car mon péché, moi je le connais,
« ma faute est devant moi sans relâche !
« Contre toi, toi seul j'ai péché,
« ce qui est mal à tes yeux, je l'ai fait.

« Ainsi tu es juste quand tu prononces,
« sans reproche lorsque tu juges :
« Vois... je suis né dans l'iniquité,
« ma mère m'a conçu dans le péché.

Dans de telles circonstances, ces versets prenaient une force singulière !

« Mais tu aimes la vérité au fond du cœur,
« instruis-moi des profondeurs de la sagesse.
« Purifie-moi avec l'hysope, je serai net,
« lave-moi, je serai blanc plus que neige... ¹

...

« Même si vos péchés sont rouges comme l'écarlate, avait dit le prophète, ils deviendront blancs comme neige... » ²

Ainsi les hommes retrouvaient, trop tard bien sûr, leur rôle sacerdotal, en revenant à la Parole de Dieu, pendant que les femmes hurlaient leur douleur...

Et comme le Rabbi avait peine à sortir de son accablement, ils dirent pour lui la grande lamentation de David sur l'air « Des Lys » :

« Sauve-moi, ô Dieu !
« Car les eaux me sont entrées jusqu'à l'âme !
« J'enfonce dans la bourbe du gouffre
« et rien qui tienne..
« Je suis entré dans l'abîme des eaux,
« et le flot me submerge.

« Je m'épuise à force de crier
« et la gorge me brûle ;

¹ - Ps.51h

² - Is.1/18

« Mes yeux s'épuisent et se sont consumés
« à force d'attendre mon Dieu... !

Vraiment, l'Esprit de Dieu sonde les profondeurs de la misère humaine pour épouser toutes les détresses de la terre ! Mais il ne laisse pas les fils du Royaume sans espérance :

« Ils ont vu, les humbles, qu'ils jubilent,
« chercheurs de Dieu, que vive votre cœur !
« Car le Seigneur exauce les pauvres,
« il n'a pas méprisé les captifs... ¹

Cependant, au dehors les femmes se sont tues. C'était fini. Il restait seulement à laver tout ce sang, qui avait maculé les murs, filtré à travers les fentes du plancher, et s'était répandu en larges taches dans la grande salle. Une odeur fétide, mate, régnait dans la maison du Rabbi ; les plus jeunes des femmes se chargèrent de cette tâche. Telma était effondrée, comme hors d'elle-même : elle lavait, dans un bassin ses fers et ses mains, et plus elle lavait, plus la rougeur du sang se répandant, à l'eau, au linge, aux habits. Anne et la mère de Youdin l'arrachèrent à cette vaine purification qui l'obsédait. Elles la consolèrent comme elles purent, en la reconduisant chez elle.

- C'est ma faute, c'est ma faute, disait-elle.
- Pourquoi t'affliger ainsi, disait Anne. Pourquoi l'affliger ainsi ? Telma, ma chère, n'as-tu pas fait tout ce que tu as pu ? La chair est faible, tu sais, et depuis Eve, quelle est celle qui n'a pas pris part au sang ?

Anne aurait voulu emmener Telma sous son propre toit, mais celle-ci répétait :

- Non, non, emmenez-moi dans ma maison, pour y pleurer avant de mourir ; je veux me cacher et mourir...

Elles la conduisirent donc chez elle, la pauvre, pauvre petite sage-femme ! C'était pitoyable de la voir ainsi... Quelle énigme que la nature ! Quels mystères impénétrables ! devant lesquels elle se sentait anéantie. La mère de Youdin resta près d'elle. Anne revint vers la synagogue. Elle trouva sur la place Joachim et sa fille, et aussi Jacob et Joseph. Ils se regardèrent en silence, mais restaient debout ; alors que les autres hommes du village rasaient les murs, comme des coupables. Les femmes s'affairaient et transportaient de l'eau en abondance. Le Rabbi, avec quelques hommes, continuait dans la synagogue, de crier vers Yahvé, et sa voix, passant par les fenêtres, avec ses sanglots, parvenait jusque sur la place.

¹ - Ps.69h

C'est alors que Jacob mit ses deux mains sur les épaules de Joachim, et le regardant bien en face, dit :

- Frère, il faut tout de même qu'on en finisse !

- Ah mon frère, répondit Joachim, qui avait peine à retenir ses larmes, frère, nous avons une espérance !...

Et les deux hommes s'embrassèrent.

Anne comprenait tout. Joseph regardait et devinait. Et Marie méditait toutes ces choses dans son cœur.

- Fin du chapitre 5 -

Confidences

« Ecoute, mon fils, l'instruction de ton père,
« Ne méprise pas l'enseignement de ta mère.
Prov.1/9

On ferma le tombeau.

Ainsi s'achevait la pauvre vie de Dinah ! Dans la fosse : avec, en elle, un fils qui n'avait jamais vu le jour. Un de ceux que Job déclarait plus heureux que les vivants. ¹

On roula une lourde pierre. Des mains robustes accomplissaient cette tâche, pendant que les femmes pleuraient et gémissaient, et hululaient même, comme c'était la coutume en Israël pour les funérailles. Coutume importante, liturgie significative, qui rappelait de génération en génération, que la mort est un véritable drame, une chose horrible, et que c'est une grande vertu, une certitude de vérité que d'aimer la vie.

Le Rabbi était anéanti. Certes, il ne s'était pas souillé, ni au sang, ni au cadavre, ainsi que le prescrivait la Loi. Mais cette pureté légale, soigneusement préservée, quelle consolation, quel réconfort pouvait-elle apporter à son cœur ? Des hommes le soutenaient, comme on soutient un aveugle, un infirme. Et l'un d'eux était Joachim, le père de Marie.

Il pleura en ce lieu où l'on avait coutume d'ensevelir, et de temps à autre, il exhalait un verset de psaume, sur lequel il laissait son cœur s'épancher :

« Ah ! Seigneur Yahvé, ta main s'est abattue sur moi !

« Je suis au fond de la misère ! ²

...

« Jusques à quand rester caché, Yahvé, jusqu'à la fin ?

« Jusques à quand brûlera-t-elle comme un feu ta colère ?

« Souviens-toi de moi, quelle est ma durée ?

« Pour quel néant as-tu créé les fils d'Adam ?

« Qui donc vivra et ne verra la mort ?

« et soustraira sa vie à la griffe du schéol ? ³

¹ - Job 3/1s

² - Ps.142 h/7

³ - Ps.89h/fin

Et Joachim reprenait en écho cette parole du psalmiste qui passait sur les lèvres de l'homme de la prière. Mais dans sa bouche, au lieu d'exprimer le comble du désarroi, elles se coloraient de salut, d'une lumière d'espérance.

« Qui donc vivra et ne verra la mort,
« et qui soustraira sa vie à la griffe du schéol ?

- Ah Joachim, mon frère, que dis-tu là ? murmura le Rabbi. Sais-tu ce que disait Ezéchias, lorsqu'il fut frappé par la main de Dieu ?
« Il n'y a plus pour qui descend dans la fosse
« d'espérance en ta vérité ! ¹

Et le Rabbi questionna, son regard exprimait un immense désarroi :

- Ah ! pourquoi, pourquoi, dis-moi frère, pourquoi le Seigneur m'a-t-il ainsi frappé ? Pourquoi sa main s'est-elle appesantie sur moi ?

Comme le cortège funèbre s'était reformé, et s'en retournait lentement, lentement, vers le village, l'homme des champs répondit au Rabbi :

- Ah ! maître vénéré, que te dirai-je pour te consoler ? Qui mettra sur mes lèvres des paroles de miel ? Comment parlerai-je à ton âme pour y verser l'huile fraîche de l'allégresse retrouvée ? Crois-tu que notre hiver, que l'hiver de ce monde, n'est pas l'annonce d'un printemps qui vient ?
- Oui, je sais, dit le Rabbi. Nos pères depuis bien longtemps ont pensé que les morts étaient dans la paix, car ils ont payé la dette de la faute. Mais, que veux-tu, Yahvé m'a enlevé la joie de mes yeux, et je gémissais comme la colombe. ²
- Te voilà comme le saint homme Job, l'âme abreuvée d'amertume : mon frère souviens-toi qu'au fond de sa détresse, il cria :

« Après mon réveil il me dressera près de lui,
« et de ma chair, je le verrai... ³

- Je sais, je sais, les sages d'Israël nous ont parlé de la résurrection des morts ; le prophète Ezéchiel a vu les ossements desséchés, éparpillés sur la plaine, se couvrir de chair et de peau, et reprendre vie au souffle du Tout Puissant ; mais quand viendra-t-il ce temps du salut ? Quand le Seigneur viendra-t-il visiter son peuple, et nous rendre l'immortalité ?
- Qui sait ? peut-être plus tôt que nous l'osons l'espérer...

Le Rabbi revint ainsi dans sa maison, entouré de l'amitié du village, soutenu par les plus fidèles. La grande salle du rez-de-chaussée avait été

¹ - Is.38/14 : Cantique d'Ezéchias.

² - Ez.24/12s

³ - Job 19/25-26

soigneusement lavée, ornée, fleurie. Les vierges de la cité, dont Marie, avaient étendu des tapis sur le sol, préparé des gâteaux, tiré du vin en abondance, dans des outres. Le Rabbin s'assit, et les hommes avec lui, sur des coussins et des nattes, et les vierges les servaient. Ils mangèrent et ils burent en silence, ils reprirent des forces. Puis le Rabbi éleva la voix en disant :

- Sacchariah, mon frère, chante-nous une parole de sagesse !

Alors Sacchariah prit sa lyre, en ébranla les cordes, et sur l'accord appuya sa voix, chantant d'un ton solennel :

« La vie des justes est dans la main de Dieu

« et nul tourment ne les atteindra :

« Aux yeux des insensés, ils ont paru mourir,

« leur sortie de ce monde a paru un malheur,

« et leur départ une oppression.

« Mais en réalité, ils sont dans la paix. ¹

- Ah, c'est bien ! Ah, c'est bon ! disait le Rabbin. Il savourait ces réconfortantes paroles, tout en buvant du vin généreux dans une coupe d'argent.

- Oui, frères, ils sont dans la paix ! Mon épouse bien-aimée est dans la paix. Elle a payé sa dette, il me reste, à moi, à payer la mienne.

L'ancienne sentence était en effet présente à tous les esprits : « Tu mourras de mort ». Comment aurait-il pu en être autrement ? Puis il éleva la voix, au nom de tous, exprimant la pensée commune de tous ces hommes nourris du même livre :

- Qui nous arrachera, je vous le demande, à la terrible sentence de la mort ?

Mais la question en fit que passer de bouche en bouche :

- Qui nous arrachera ?...

- A la terrible sentence ?

L'un d'eux porta un témoignage de foi :

- Frères, soyons assurés que ce temps viendra. N'est-ce pas là l'objet de l'espérance d'Israël ? Le prophète n'a-t-il pas dit : « Ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort ont vu une grande lumière » ? ²

Et un autre ajouta en citant un autre passage :

- Alors que les brouillards et les nuées recouvriront la terre, sur Israël s'élève la lumière du Sauveur. ³

Puis Ascher le berger dit aussi :

¹ - Sag.3/1s

² - Is.ch.9

³ - Luc.1/79

- Dès la chute de notre premier père, le Seigneur lui-même n'a-t-il pas condamné le Serpent, par lequel la mort s'est introduite dans le monde ?
 - « Je mettrai une haine entre la femme et toi,
 - « entre son lignage et le tien :
 - « tu l'atteindras au talon,
 - « mais elle t'écrasera la tête. ¹

Le rabbin murmura plusieurs fois cette parole qui entraînait en lui comme une huile adoucissante :

- « Elle t'écrasera la tête, elle t'écrasera la tête... »

Les vierges versaient du vin, présentaient des gâteaux, et Marie parmi elles. D'autres femmes s'étaient assises dans les coins les plus sombres, et l'écart du cercle des hommes. Elles écoutaient. Elles se contentaient d'être présentes, pour manifester leur étroite solidarité avec la grande douleur du maître de la synagogue. L'ambiance était sympathique, chaude, pleine : dans les moments de silence, on sentait la présence de Yahvé au milieu de son peuple, ainsi que la valeur irremplaçable de la souffrance rédemptrice acceptée dans la foi.

L'un d'eux entonna un psaume : c'était celui du serviteur souffrant si poignant par l'ampleur des images, le réalisme des détails, et les voix dialoguaient sur une mélodie, qui, déjà, n'était plus funèbre :

- « ... En toi nos pères ont espéré ;
- « espéré, et tu les as délivrés !
- « Ils ont crié vers toi, et n'ont pas été confondus !

- « Car tu n'as pas méprisé ni dédaigné la pauvreté du pauvre !
- « Il ne lui a pas caché sa Face,
- « mais invoqué par lui, il écouta.

- « La terre entière se souviendra,
- « elle reviendra vers le Seigneur.
- « Les familles des nations se prosterneront devant lui...

- « Car tous verront le Salut
- « et l'accomplissement des promesses de sa bouche... » ²

Le Rabbi restait néanmoins prostré et las. Ses amis l'encourageaient : « Mange et bois ! » lui disaient-ils. Et l'un d'eux :

- Souviens-toi, Rabbi, de ce qui arriva au prophète Elie, lorsqu'accablé de chagrin, il cheminait dans le désert. C'est un ange qui vint auprès de lui de la part de Yahvé, et il lui présenta de la nourriture en lui disant : « Mange ! »

¹ - Gen.3/15

² - Ps.22h

- Je sais, je sais, disait le Rabbi.

Marie s'approcha, lui présenta un plat chargé de gâteaux. Il dit, en souriant parmi ses larmes :

- Marie, tu es pour moi l'ange de Yahvé ! Est-ce un pain venu du ciel que tu me présentes ?

Il prit deux galettes d'orge et but une coupe de vin, réconforté bien plus par la grâce de cette vierge d'Israël, que par le pain qu'il mangeait. Il murmura à nouveau : « Elle t'écrasera la tête... ». Cette première et suprême parole de consolation et d'espérance que le Très Haut avait prononcée dès l'origine, face à toute l'histoire, restait dans les mémoires des fils d'Adam... Il la répéta encore entre ses bouchées de pain et ses gorgées de vin. Puis il conclut :

- Certes, frères, je ne doute pas des promesses de notre Dieu ! combien souvent plusieurs d'entre vous l'ont dit dans notre assemblée : c'est une vierge d'Israël qui enfantera le Sauveur. Ce jour-là seront accomplis les oracles des prophètes, abolies les sentences qui pèsent sur les générations de péché, et restaurée l'alliance première du Paradis...

Il prophétisait, car il était rabbi, sans penser que ce Salut, dont il parlait, était si proche de lui.

Jacob n'était pas parmi les intimes du Rabbin, parmi ceux qui recevaient les premiers honneurs de l'hospitalité dans la maison du maître de la synagogue. Souillé par le charbon et la rouille, il ne pouvait s'approcher du docteur de la Loi, qui, pour l'exercice de son ministère, devait éviter toute souillure.

« Vous serez saints, parce que je suis saint »,
avait dit le Seigneur à ses prêtres et à ses lévites.

Et l'on pensait alors que l'un des points de la sainteté consistait à s'écarter de ceux qui s'adonnaient à des ouvrages trop serviles ou trop sales, et surtout des incirconcis... Aussi, après la sépulture de Dinah, il monta avec son fils Joseph dans sa maison. Le père et le fils marchaient en silence, pénétrés tous deux de pensées semblables, sous le coup des événements qui venaient de se dérouler dans le village. Joseph avait raconté à son père l'entrevue qu'il avait eue avec Marie, le jour du décès, dans la petite ruelle, au moment précis où l'accouchée rendait le dernier souffle. Il avait rapporté à son père ce que Marie avait vu et entendu dans cette chambre souillée de sang, remplie de cris et de plaintes, de désarroi et d'épouvante. Et Jacob en revenant des funérailles, repensant aux confidences de son fils, se mit à dire :

- Eh oui, mon fils, c'est ainsi que la Parole de Dieu se réalise dans toute sa force : « Tu enfanteras dans la douleur ». Et encore, si elle avait enfanté ! Il y aurait un bien pour compenser un mal... Comme ce fut le cas pour son fils premier-né Phinéel, et pour sa fille Yreza. Mais cette fois-ci, l'enfant est mort en elle, et la mère et le fils sont couchés ensemble dans la fosse, voués à la corruption.

Puis, s'arrêtant, les mains sur les hanches, il prit Joseph à témoin :

- Il ne faut tout de même pas dire que tout va très bien pour l'homme ! De génération en génération, le péché nous le payons cher !... Alors, comment se fait-il que nos yeux ne s'ouvrent pas ?

Joseph se souvint de la parole que son père avait dite le jour où les femmes hululaient d'une manière affolante : le jour où le plus grand des malheurs, la mort, frappe la mère et le fils dans le moment de la parturition, celui même qui devrait donner la vie :

- Tes yeux à toi, père, se sont ouverts, et ceux aussi de Joachim, puisque tu lui as dit l'autre jour : « Il faut que cela finisse ! »
- Oui, mon fils, les temps sont accomplis. A cette génération de péché succèdera une génération de gloire. Jusqu'ici la femme mettait au monde une progéniture bâtarde, dans les cris et les souffrances. Bientôt elle enfantera dans la joie et l'allégresse, non plus pour la mort, mais pour la vie.

Ces paroles étaient trop lourdes, peut-être, pour être immédiatement entendues par Joseph. Aussi, tout en mettant ses pas derrière ceux de son père, il se disait en lui-même : « Que veut-il dire ? ». Ils marchèrent ainsi, en silence, jusqu'à l'atelier, une centaine de pas. Ils entrèrent ; Jacob vérifia le feu : il couvrait sous la cendre. Il y jeta quelques charbons. Joseph s'apprêtait à ôter son manteau, pour se mettre au travail :

- Non, mon fils, pas aujourd'hui. Nous respecterons le deuil du Rabbi. L'enclume ne se fera pas entendre dans le village. D'ailleurs, j'ai beaucoup de choses à te dire.
- Et moi, père, dit Joseph, j'ai beaucoup de choses à te demander.
- Sans doute, dit Jacob. En ce qui concerne notre métier, tu en sais maintenant autant que moi. Mais pour notre instruction d'hommes, c'est autre chose. Car, ce que l'on voit dans le monde ne correspond pas à la réalité.

Puis il ajouta, après un moment de silence :

- D'ailleurs moi-même, je ne sais pas tout. Loin de là ! C'est le Messie, quand il viendra, qui nous fera tout savoir, et qui mettra tout en pleine lumière. Mais il faut d'abord lui permettre de venir.

Puis il entraîna son fils à l'écart en lui disant :

- Viens, allons nous asseoir sous le figuier, dans le fond du jardin.

Ils s'y rendirent, en emportant un pain de figues, des galettes d'orge et du miel. Jacob prit aussi une outre de vin.

Le Soleil d'automne, nimbé de brumes, jetait une lumière diffuse qui semblait venir de partout, et ne laissait que des ombres pâles. Ainsi la lumière céleste se diffractait à travers les éléments du monde, et la terre se recueillait en prévision des inventions du printemps. Sous le figuier de Jacob, il y avait un banc très vieux, taillé dans un tronc de cèdre. Les étés torrides et les hivers mouillés y avaient creusé de profondes rides. Les deux hommes s'assirent :

- Père, demanda Joseph, pourquoi dis-tu que les « temps sont accomplis » ?
- C'est le prophète Daniel qui l'a prédit, mon fils. Il a annoncé que soixante-dix semaines d'années se dérouleraient depuis l'arrivée d'Esdras à Jérusalem jusqu'à la suppression du péché. Or voici que soixante-six semaines sont déroulées déjà. Si le Sauveur d'Israël n'est pas né, il est sur le point de naître. Assurément, il ne tardera pas. ¹
- Et pourquoi, père, as-tu dit : « A cette génération de péché, succèdera une génération de gloire » ?
- Parce que celui qui aura reçu l'onction du Seigneur fera disparaître tout péché et toute iniquité. Et dès lors les anciennes sentences tomberont d'elles-mêmes ; car elles ne sont données qu'en raison du péché, comme tout l'ordre de la Loi. Et ces sentences, tu les connais.
- Je pense que la première porte sur la naissance : « Tu enfanteras dans la douleur » ; l'autre sur le cycle de la vie : « A la sueur de ton front, tu mangeras ton pain » ; et la troisième sur la fin de la vie : « Tu mourras de mort », et « Tu retourneras à la poussière dont tu es tiré ». ²
- Evidemment, il n'y en a pas d'autre. La transgression de l'Alliance a entraîné la honte, la douleur et la mort. Le respect de l'Alliance entraînera la gloire, la joie et le Salut ; or le Messie naîtra selon l'alliance virgine et pour la confirmer. Par lui sera supprimée la génération adultère et pécheresse qui provient de la jalousie de Satan.

¹¹ - Dan.9/34. La parole : « Qu'on revienne et qu'on rebâtisse Jérusalem » est l'Edit (mentionné en Esdras ch.3. Edit de Cyrus), et l'envoi d'Esdras à Jérusalem. Entre l'Edit de Cyrus, 538 av.J.C. et la mission d'Esdras, 458 av.J.C. : 80 ans. De la mission d'Esdras, visée par la prophétie de Daniel, jusqu'à Jésus, 458 ans soit 65 semaines d'années + 3 ans ($458 = 65 \times 7 + 3$) ; les 70 semaines d'années prévues pour l'abolition du péché $70 \times 7 = 490$ ans. $490 - 458 = 32$: l'âge du Christ à sa mort sur la Croix (il était dans sa 33^{ème} année, il avait 32 ans et 4 mois - Voir au sujet de ces dates le Livre « l'Evangile de l'Enfance » de MP Morel). Il était donc parfaitement possible aux contemporains de Notre Seigneur, en raison de cette prophétie de Daniel, de savoir que le Christ était proche, puisque la durée prévue par Daniel était sur le point de s'achever.

² - Gen.3/19s

Il y eut un moment de silence entre les deux hommes. Aux yeux de Joseph ces affirmations paraissaient d'une rigueur et d'une cohérence parfaites, d'une logique absolue et expliquaient tout aussi bien le mystère de la nature que celui de l'Écriture. Un point cependant demeurait obscur. Joseph le proposa :

- Mais alors, père, quelle doit être la conduite de l'homme envers la femme ?
- C'est extrêmement simple, dit Jacob, d'une simplicité que les enfants comprennent, que les adultes oublient et que les vieillards retrouvent : « Tu mangeras de tous les arbres du jardin », c'est-à-dire tu prendras toutes les joies qui sont dans la nature comme l'expression de l'amour. « Mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal » : c'est-à-dire tu ne prendras pas cette joie mêlée d'amertume, ce plaisir mêlé de sang qui déchire le voile. Il n'appartient pas à l'homme, en effet, d'ouvrir ce que Dieu a fermé. Ainsi l'indique clairement le Cantique des Cantiques de Salomon qui chante l'amour de l'homme et de la femme :
« Elle est un jardin bien clos, ma sœur, ma fiancée,
« un jardou bien clos, une fontaine scellée. ¹
- Oui, dit Joseph, j'ai entendu cela à la synagogue. Je l'ai lu de mes yeux. Et j'ai pensé alors à cette autre parole du prophète :
« Est-ce pour ne pas enfanter
« que Dieu a fermé le sein ? ²
- Et alors j'ai pensé, ajouta Joseph, si seul Yahvé peut féconder le sein - puisque celui-ci est fermé par sa main - il n'appartient pas à l'homme de devancer l'heure de Dieu ».
- C'est exact. Et ce prophète est celui-même qui prévoyait que Dieu serait avec nous lorsque la vierge concevrait et enfanterait un fils.
- C'est Isaïe.
- C'est Isaïe, le plus grand, qui par ailleurs ne se faisait aucune illusion sur la race pécheresse et l'engeance d'iniquité ! ³
- Ainsi, dit Jacob, après un instant de réflexion, pour revenir à ta question : « Quel doit être le comportement de l'homme vis-à-vis de la femme ? », tu n'as qu'à suivre tout ce que le Cantique des Cantiques nous enseigne, sans rien ajouter et sans rien retrancher. Salomon a décrit avec une admirable poésie tous les gestes qui sont les signes de l'amour, par lesquels l'homme et la femme deviennent une seule chair. Mais sois bien assuré que ce n'est pas l'ouverture du sein qui réalise cette unité ! ⁴

1 - Cant.4/12

2 - Is.66/9

3 - Is.1/4-5 + paral.

4 - Le Cantique des Cantiques ne fait aucune allusion à l'œuvre de chair, ou, comme on dit de nos jours, à l'acte conjugal. Tout au contraire, il indique clairement et sans ambiguïté la voie

Les deux hommes se turent, laissant la parole aux cigales, aux oiseaux, aux insectes, à toutes les voix d'en haut qui sont comme le murmure du Créateur à travers tous les êtres qui vivent de son souffle. Dans leurs esprits, se pressèrent les images des événements récents, dont le village avait été le théâtre. Ils démontraient, avec quelle douloureuse évidence ! que l'homme était très au-dessous de cette joie divine diffuse dans tout le reste de la création. Certes, le prophète avait eu raison de condamner sévèrement l'impiété et l'iniquité de ses contemporains : mais, au fond, depuis, rien n'était changé : elle n'était pas encore faite la conversion profonde de la conscience qui pourrait seule amener l'homme dans la voie de la justice... Puis Jacob reprit l'exposé de ses pensées :

- Tu connais, Joseph, ce passage du prophète Ezéchiel qui parle du sanctuaire très saint ?
- Il parle d'une porte fermée, celle qui est tournée vers l'Orient. Serait-ce un symbole du sein fermé de la femme ?
- Bien entendu. Le Temple de Dieu construit à Jérusalem est l'ouvrage de la main des hommes. Son sanctuaire secret est le symbole de l'utérus virginal, qui n'est pas fait de main d'homme. Voici d'ailleurs ce que dit Ezéchiel :

« La porte orientale sera fermée, on ne l'ouvrira pas. On n'y passera pas, car le Dieu d'Israël, Yahvé, y est passé. Aussi sera-t-elle fermée. Mais le Prince, lui, y entrera pour y prendre son repas en présence de Yahvé. Mais c'est par le vestibule du porche qu'il entrera et qu'il sortira... » ¹

- Oui, ce texte est remarquable : « On ne l'ouvrira pas ! »
- C'est clair ! D'ailleurs, poursuivit Jacob, toutes les dispositions minutieuses du Temple que le prophète Ezéchiel a écrites sous la dictée de l'Ange de Dieu, quel est leur sens ?
- Oui, quel peut être leur sens ? Je les trouve bien difficiles !
- Sans doute, mon fils, tous les détails du corps, de l'homme et de la femme, ne nous ont pas été révélés. Peut-être les générations futures le sauront mieux que nous. Mais l'essentiel, la seule chose importante, nous l'avons par la Révélation divine qui, à travers l'image du temple, nous parle du corps, et spécialement du corps de la femme tirée de l'homme.

« Fils d'homme, dit le prophète, c'est ici le lieu de mon trône, le lieu où je pose la plante de mes pieds. J'y habiterai au milieu des enfants d'Israël à jamais, et la maison d'Israël, eux

virginale : 2/3, 4/12, 8/8s (passage cité et expliqué plus loin.) L'expérience prouve que l'œuvre de chair est bien loin de réaliser l'unité et la communion entre les partenaires : il faut la Loi matrimoniale avec toute sa rigueur, pour maintenir vaille que vaille la cohabitation des conjoints.

¹ - Ez.44/1-3

et leurs rois, ne souilleront plus mon nom par leurs prostitutions et les cadavres de leurs rois... et j'habiterai au milieu d'eux à jamais...

Et même le prophète dit encore, parlant au nom du Seigneur :

« Et toi, fils d'homme, décris ce temple à la maison d'Israël, afin qu'ils aient honte de leurs actions abominables. Qu'ils en mesurent le plan, et qu'ils aient honte de toute leur conduite ; enseigne-leur la forme du temple et son plan, ses issues et ses entrées, sa forme et toutes ses dispositions, toutes sa forme et toutes ses Lois. Mets cela devant leurs yeux, afin qu'ils s'y conforment. Voici la charte du temple : au sommet de la montagne, tout l'espace qui l'entoure est un espace très saint ; telle est la charte du temple ». ¹

- Si je comprends bien, dit Joseph, le corps est beaucoup plus saint que le temple, parce qu'il est l'ouvrage de Dieu ? ²
- Bien sûr ! parce qu'il est le chef-d'œuvre des mains de Dieu ! et qu'il l'a fait pour y résider lui-même. D'ailleurs Dieu n'a-t-il pas déjà indiqué pour nos pères qu'il se réservait l'initiative de la vie ? n'est-ce pas de sa propre main qu'il a suscité un fils pour Abraham dans le sein stérile et vieilli de Sarah ? Rien ne lui est impossible. Si le souffle de Dieu crée toute l'armée des cieux, pourquoi ne pourrait-il rendre fécond le sein d'une vierge ? ³
- Au fond, dit Joseph, Dieu a répondu à la foi de notre père Abraham ?
- Exactement. Abraham crut en Dieu sur ce point précis, et Dieu, dès lors, le regarda comme juste, encore qu'il appartint comme nous à la race pécheresse d'Adam. ⁴

Il y eut un souffle d'air, qui ébranla les feuilles, alors que Jacob prononçait ces paroles. Il leur semblait entendre à nouveau la voix de Dieu qui se promenait dans le jardin, à la brise du jour.

- Oui, dit Jacob, en guise de conclusion, voilà bien la solution de l'énigme humaine ! En tirant la femme du corps de l'homme, le Tout-Puissant a construit le Sanctuaire où il ferait résider sa gloire !

Ces paroles étaient d'une densité extraordinaire, comme ce chant des cigales qui remplissaient l'espace de leur approbation.

« Que tout souffle vivant,
« que tout ce qui respire,

¹ - Ez.43/6s

² - Jn.2/21 ; Act.7/48 ; 1 Cor.6/19 + paral.

³ - Lc .1/37 : « Aucune parole n'est impossible à Dieu », il suffit que l'homme donne à cette parole toute puissante son assentiment, son « amen » total.

⁴ - Gen.15/6, repris par Paul en Rom.ch.4 vers la fin. L'apôtre explique que l'acte de foi par lequel Abraham fut justifié a bien été son assentiment à l'initiative de Dieu pour susciter la vie dans le sein de Sarah.

« bénisse le Seigneur. ¹

Le bleu du ciel, la hauteur des nuées, l'ardeur du Soleil criaient ensemble : « Aucune parole n'est impossible à Dieu ». Grâce aux confidences de son père, Joseph voyait devant lui toute la cohérence de l'Univers, en même temps les raisons profondes de la déficience, de l'incohérence de l'homme pécheur.

Ensuite Jacob, après un temps de réflexion, demanda :

- Que dis-tu de tout cela mon fils ?
- Je pense, dit Joseph, que tout est dans la décision libre de l'homme par rapport à la génération. Il peut tendre la main où il veut : vers le sang et la mort, ou bien alors vers l'Esprit de Dieu et la vie. ²
- Sans aucun doute. Crois-tu, mon fils, que les semences qui tombent dans la terre y sont déposées par la main de l'homme ? Dieu a-t-il eu besoin de jardiniers pour planter les cèdres du Liban ou les lauriers de Jéricho ? Dieu peut faire pousser des chênes et des térébinthes sur une terre aride, comme ces chênes de Mambré, où Abraham vit les Trois Hommes. ³
- Il faut donc aller au delà des apparences, dit Joseph. La vie humaine présente n'est donc qu'une pâle figure de la réalité ?
- C'est un mélange de bien et de mal ; mais la foi parfaite nous donnera une vie pleine, où il n'y aura plus de cris, ni de larmes, ni de douleur.

Une communion de cœur s'établissait ainsi entre le père et le fils, une paix, une joie immense. Ainsi se réalisait la parole du prophète : « Il a ramené le cœur des fils vers les pères, et le cœur des pères vers les fils.

Puis Jacob en vint aux applications pratiques :

- Maintenant, dit-il, tu sais que Joachim est un juste. Il a compris, lui aussi, toutes ces choses en méditant les Ecritures, sous le fouet des diverses épreuves de sa vie. Dieu a confirmé sa foi. Il m'a fait part de la bénédiction que Dieu lui avait accordée, lorsqu'il eut atteint, avec Anne, sa femme, la perfection de la Foi d'Abraham. Et la bénédiction de Dieu, tu la connais.
- C'est Marie.
- C'est Marie. Cette fille n'a pas été conçue au hasard, selon le cours chaotique de cette génération-ci ; mais selon le plan de Dieu retrouvé. Et nous avons pensé, son père et moi, qu'elle pourrait être ta femme. Qu'en penses-tu ?

¹ - Ps.150/6

² - Rom.6/22 ; Gal.6/7-8

³ - Gen.ch.18

- C'est une trop grande joie pour moi, dit Joseph. Quel homme pourrait être digne d'une telle femme ? Je ne suis que le fils d'un forgeron !...
- Ne t'inquiète pas Joseph, Marie ne regarde pas à la figure de ce monde qui passe. Elle saura mieux que nous discerner la volonté de Dieu.

En écoutant ces paroles, Joseph ressentait une vive émotion : il prenait conscience d'une harmonie préétablie, inscrite au plus profond de lui-même, soulignée par tous les événements, toutes les circonstances. Son père s'en aperçut :

- Eh bien, qu'as-tu, mon fils, tu trembles ?
- Tes lèvres, mon père, viennent d'énoncer le plus profond désir de mon cœur. Et Joachim, que pense-t-il de cela ?
- Joachim sait que nous sommes comme lui de la lignée de David. Il n'a donc pas regardé à nos mains noires, brunies par l'enclume. Nous avons parlé de toi et de Marie, et nous sommes tombés d'accord pour reconnaître que la main de Dieu était là. Aussi, lorsque tu auras fait le tour de notre caste, répandue sur toute la terre, pour apprendre de nouveaux secrets, et voir toute la peine inutile que les hommes se donnent sous le soleil, elle sera ta femme.

Mais Joseph savait que l'essentiel n'était pas dans un long voyage, si intéressant qu'il puisse être.

- Crois-tu, père, que cette connaissance du monde soit nécessaire ?
- Nécessaire, non pas : une seule chose est nécessaire : la connaissance de la volonté du Très-Haut. Mais c'est la coutume dans notre clan. Tous les forgerons hébreux répartis parmi les nations désirent te connaître. Et plus que la connaissance des métaux, c'est celle des hommes qui est importante. ¹ Tu verras les mœurs et les habitudes des païens, leurs idoles d'or et d'argent, de pierre et de bois, et la grande confusion qui règne parmi les fils d'Adam prisonniers de la séduction diabolique. Tu entendras les discours des philosophes, et ceux, bien plus lamentables des hommes politiques. Ainsi tu comprendras mieux l'amour dont Dieu a aimé notre peuple, l'excellence de la Loi qu'il nous a donnée et son plan de Salut pour l'humanité entière. Et qui sait ? Ta foi a peut-être besoin d'être mise à l'épreuve ?
- Dans ces conditions, père, j'ai hâte de partir, pour revenir plus vite encore.
- Rien ne presse. Rien ne sert de se hâter. Les choses s'accompliront en leur temps. Nous célébrerons, si tu le veux, tes noces avant ton

¹ - Cette coutume des voyages d'instruction était très importante autrefois. Ils étaient fructueux car ils se faisaient lentement, avec de constants rapports d'hospitalité. Une ancienne légende raconte que Jésus serait venu, avant ses trente ans, en Angleterre s'initier à la métallurgie de l'étain, que l'on commençait d'exploiter. La chose est très probable.

départ : les anciens ont été avertis. Ils ont été un peu surpris d'apprendre que Joachim accepte de donner sa fille à un forgeron, mais, tout compte fait, ils ont constaté que vous étiez bien assortis et que tout était bien ainsi. Ils soupçonnent un peu notre accord dans une foi commune, mais il y a des secrets de Dieu qu'il ne convient pas de livrer.

Le soleil avait passé le sommet de sa course ; il avait triomphé de toutes les brumes et plaquait au sol des ombres très noires. C'était la séparation de la lumière et des ténèbres. Des taches mouvantes, sur le sol, révélaient la brise légère qui animait les feuilles du figuier. Une lumière céleste pénétrait jusque dans les profondeurs. Joseph se rapprocha de son père, comme lorsqu'il était jeune enfant :

- Ah ! père, les choses que tu m'as dites sont si belles, si merveilleuses !
- Crois-le, mon fils. Il n'y a aucune iniquité en notre Dieu : en lui tout est lumière. Il n'y a pas de commune mesure entre l'ombre et la lumière, entre le péché et la justice. La Loi n'a pas délivré nos pères de la servitude, ni la circoncision. Mais la foi seule nous délivrera, la foi parfaite, qui est un assentiment à la Pensée première du Créateur, jointe à un amour qui brûlera dans nos cœurs comme une flamme de Yahvé. ¹ Le prophète n'a-t-il pas écrit :
 - « J'ôterai de leurs poitrines ce cœur de pierre,
 - « je leur donnerai un cœur de chair,
 - « et je répandrai de mon Esprit sur eux... ? ²

Tout à coup, Joseph comprit cette parole, entendue si souvent à la synagogue : elle se réalisait en cet instant. Son cœur se trouvait dilaté, étendu dans les grandes dimensions de l'amour, pour son père, sa mère, Marie sa fiancée, et pour le Seigneur, et pour le monde entier...

- Bien entendu, poursuivit Jacob, tu demeures toujours libre. Comme tout homme tu peux appeler toi-même des enfants à la vie, appeler de nouveaux fils d'Adam dans le monde, suivant les prescriptions de la Loi de Moïse, et mourir vieux et rassasié de jours, tout comme tes pères, qui n'ont engendré que pour la mort. Mais tu peux aussi passer au-delà : et c'est ce que signifie ton nom. Tu peux, par acte de foi, réserver pour Dieu ce Sanctuaire que ses mains ont formé. Si tu choisis cette voie nouvelle, tu verras toi-même ce qui adviendra... un heureux aboutissement... Cela ne fait aucun doute : c'est la voie surexcellente où personne n'a encore osé s'engager depuis qu'Eve a goûté de la connaissance du bien et du mal.
- Eh bien oui ! Mon cœur, mon amour pour Marie me porte à explorer cette voie surexcellente. Les premiers hommes qui ont jeté certaines

¹ - Cant.8/6

² - Ez.11/19 + paral.

pierres dans le feu, savaient-ils à l'avance qu'ils en tireraient du fer ? Ce que tu me dis me paraît si simple !

- Oui, d'une simplicité toute divine.

Puis le jeune homme ajouta :

- Peut-être sais-tu quels sont, sur ces points, les sentiments de Marie ?
- Elle te le dira elle-même : il faut bien que vous ayez quelque chose à vous dire ! Moi, je sais seulement quels sont mes sentiments et que son père et sa mère les partagent. C'est pourquoi je t'ai parlé mon fils.
- Et quelle sera ma conduite envers Marie ? Une perle si précieuse ?
- Que fait-on, mon fils, d'une perle précieuse ?... Ne la brise pas, ne ternis pas son éclat, car la lumière qui est en elle vient d'En Haut. Mais tu n'as pas à t'inquiéter à l'avance ! Si vous demeurez conformes à la Sagesse du Cantique, vous ne connaîtrez ni la peur ni la honte, et les portes des enfers ne pourront rien contre vous. Puisque vous savez le Bon Plaisir de Dieu, il vous sera facile de vous y conformer. C'est par sottise et ignorance que les fils d'Adam restent prisonniers de la séduction grossière de l'Ennemi, de celui qui détient l'empire de la mort...

Dès ce moment, Joseph se sentit chargé d'une mission : mission toute simple et merveilleuse, puisqu'elle est à la portée de tout homme ; et cela par l'instruction et l'autorité de son père. Aussi cette vue de Dieu secrète et mystérieuse en raison des ténèbres de ce siècle, lui parut évidente et toute proche. Non pas au-dessus du ciel, non pas au-delà des mers, mais dans son cœur, dans sa bouche et sur ses lèvres, selon ce qu'avait écrit Moïse. ¹ Il importait seulement d'éviter la contagion collective du péché qui conduit à la perdition, et cela par l'entraînement même de la Loi. ² Il lui fallait donc passer outre, rejoindre ce qui était au commencement, avant la première erreur, la première transgression ; Joseph, son nom : « Celui qui dépasse » !

Comme fils de David, il se sentit dès lors investi d'un sacerdoce nouveau, celui que le psalmiste, inspiré par l'Esprit de Dieu définissait dans le psaume, ce psalmiste qui n'était autre que son ancêtre :

« Tu es prêtre à jamais,
« selon l'ordre de Melchisédech... ³

Melchisédech, cet homme mystérieux, qui avait béni Abraham, et qui n'avait ni descendance, ni ascendance dans ce monde... ⁴

1 - Deut.30/11s

2 - « La force du péché c'est la Loi » : 1 Cor.15/56s. + paral.

3 - Ps.110 h/4 + les explications de l'Épître aux Hébreux.

4 - Gen.14/20s + Ep. aux Hb.

Certes, bien des questions surgirent encore dans son esprit, qu'il aurait voulu proposer à son père. Mais ce jour-là, c'en était assez ! Son âme était comme un jardin saturé de soleil, épuisé de trop de lumière. On verrait donc le reste plus tard... Les veillées seraient encore longues pour évoquer les merveilles contenues dans la Loi du Seigneur et les oracles des prophètes.

D'ailleurs, Jacob tirait la conclusion de l'entretien :

- Eh bien, mon fils, voilà les paroles de ce jour. Maintenant, nous allons manger et boire et nous reposer un peu. Nous avons vécu ces jours-ci des heures plus dures que les paisibles travaux de la forge ! N'est-il pas vrai ?
- Assurément, père : nous sommes entre le marteau et l'enclume, et c'est Yahvé qui est le forgeron !
- On ne peut mieux dire, mon fils. Puisse-t-il faire de toi un fer invincible, la terreur des démons, le sceptre de fer qui brisera l'iniquité des nations !

L'outre que Jacob avait apportée était vieille, mais elle contenait un vin délicieux !

Lorsque le soleil fut sur son déclin, Jacob se leva et sortit. La brise s'était levée et apportait la fraîcheur de la mer ; il adora le Seigneur inaltérable, et descendit au village. Il convenait qu'il se rendît à la maison du Rabbi. C'était son tour : le dernier, celui des gens de sa caste, de lui présenter ses sentiments de sympathie. Sous l'étincelante sérénité du ciel, la bourgade était consternée et morne, comme une terre dévastée par l'ouragan, comme des récoltes pillées par les bandes du désert...

Joseph s'en fut avec lui. Ils arrivèrent sur la place de la synagogue encore éblouissante de soleil. Leurs ombres, déjà longues, les suivaient sur des pierres très blanches. Joachim arrivait de son côté, se rendant, lui aussi, chez le Rabbi.

Les deux pères s'approchèrent l'un de l'autre avec un sourire : ils reconnaissaient en cette rencontre inopinée une intention providentielle. La main de Dieu est dans les moindres détails pour ceux qui l'aiment. L'herbe minuscule, la fleur la plus fragile, le jeu des lumières et des ombres, la poussière même du chemin : rien n'est étranger à Celui qui est.

- Que le Seigneur te bénisse, mon frère Joachim.
 - Que le Saint d'Israël fasse luire sur toi sa Face !
- Puis Jacob vint aussitôt au fait :
- J'ai parlé à mon fils, dit-il, en montrant Joseph.

Et Joachim fixa son regard sur le jeune homme. Il discerna dans ses yeux, l'expression de ses traits, dans son maintien, sur toute sa personne, une lumière plus éloquente qu'un long discours. Puis, les deux héros de la Foi échangèrent un mot de la paix et de la victoire de leur cœur, après tant d'épreuves surmontées :

- Désormais, dit Jacob, qu'y a-t-il entre toi et moi ?
- Oui, qu'y a-t-il, sinon l'espérance d'Israël ?

Ils entrèrent chez le Rabbi.

Il gisait à terre, prostré sur une natte, comme le roi David, lorsque le fils du péché tomba malade et mourut. ¹ Quelques amis faisaient encore le cercle autour de lui : respectueux de l'immense douleur de leur maître. A voix basse et d'un signe de la main, ils saluèrent les nouveaux venus.

- Paix !
- Que le Nom soit sur nous !

Puis ils se turent, comme les amis de Job lorsque Dieu eût pris la parole. Cette assemblée muette, dans cette pièce assez petite, relativement obscure, dans une chaleur moite et lourde, évoquait le trait du prophète :

« Ils sont assis dans les ténèbres,
« et l'ombre de la mort... » ²

Le Rabbi n'avait pas bougé ; il n'avait même pas ouvert les yeux, ces yeux trop las d'avoir tant pleuré. Il demanda seulement d'une voix presque éteinte : tant de douleur en ce moment semblait s'aggraver sur lui :

- Qui est-ce ?
- Ce sont trois hommes, dit quelqu'un.
- Trois hommes ? questionna-t-il, trois hommes ? Ce sont trois hommes ! Oh Seigneur, dit-il, comme hors de lui, viendrais-tu vers ton serviteur, comme tu vins autrefois visiter notre père Abraham ? ³

Le passage de l'Écriture évoquant l'apparition de Yahvé auprès des chênes de Mambré le réveilla tout à fait. Il se redressa et toisa ses visiteurs :

- Ah ! C'est toi Jacob, incomparable forgeron ! Et toi, Joseph, son fils, et toi mon ami, Joachim ! Vous êtes venus à moi dans mon affliction, vous m'avez visité dans ma détresse ! Soyez bénis, vous, vos fils et vos filles ! Que les générations futures du peuple

¹ - 2 Sam.12/15s ; les amis de Job : Job.38s

² - Lc.1/70. Cantique de Zacharie

³ - Gen. Ch.18

d'Israël vous proclament heureux ! C'est toi, Joachim, qui m'a soutenu, lorsque mes genoux fléchissaient devant l'horrible fosse ! Hélas, c'est là que repose désormais le corps de mon épouse bien-aimée ! Tu fus pour moi le bras du Très-Haut, la main secourable du Puissant !

Le Rabbi paraissait tout à fait consolé, radieux, au milieu même de ses larmes. Il commanda :

- Que l'on serve à boire à Jacob, l'incomparable forgeron ! Que l'on remplisse la coupe de Joseph ! Que le vin réjouisse le cœur de Joachim, et nous autres, buvons, réjouissons-nous, frères, car une génération s'en va, mais une génération vient, et finalement cette terre nouvelle sera créée où la justice habitera. ¹

Alors les vierges firent le service du vin, et Marie, qui se trouvait là avec elles, humble servante. Elles remplirent à nouveau les coupes de métal précieux et les gobelets de terre, peints de couleurs vives. Ce vin, bu en communion dans les larmes était un signe puissant et efficace de véritable fraternité, de courage et de paix. Le Rabbi épanchait le meilleur de son cœur : il ne paraissait plus le même homme. En lui, le personnage avait disparu, il se mettait à nu, sans faste, sans masque, sans orgueil, et l'Esprit de Dieu passait, en lui donnant sa grâce de bénir et de prophétiser, comme le fit autrefois Isaac, quand son cœur fut mis en joie par le vin.

- Marie, disait-il, en recevant de sa main le vin qui coulait tout vif de la vieille outre, Marie, tu es la fille la plus belle de toute la terre ! On ne peut rêver femme mieux faite, vierge plus précieuse ! Tu es la perle que recherchent les yeux de Yahvé ! Le saphir, le rubis, l'émeraude où rayonne la lumière d'En-Haut ! Ta grâce est parfaite ! Sers à tous mes frères le vin généreux, remplis la coupe de Joseph : qu'elle déborde de joie ! qu'il soit sans cesse enivré de tes parfums, ravi par tes seins, comblé par tes entrailles ! Sois Marie, une vigne féconde qui donnera, non plus du verjus, mais le vrai vin du Paradis, inaltérable, incorruptible, le vin de la vie éternelle !

Pendant ce discours qui tombait sur elle comme une pluie de roses, Marie avait fait le tour des convives : elle avait déposé l'outre et proposait des gâteaux de fleur de farine sur un plat d'airain ciselé. Le Rabbi était sous le charme de l'humble servante, il ne la quittait pas des yeux. En cet instant où le vin déliait les lèvres, montait en lui cette longue admiration, si longtemps contenue, au long des sabbats, à la synagogue, quand la fille de Joachim était là. Il proclamait ouvertement ce qu'autrefois il n'aurait osé glisser qu'en une intime confidence !

¹ - Is.65/17s + paral.

L'auditoire était indulgent, favorable même et compatissant à sa douleur. Mais surtout, le sang versé l'avait purifié de toute convoitise.

« ... Ah Marie, disait-il, voici que tes mains parfaites nous présentent le pain germé sur la terre par la puissance du soleil ! Qu'il est bon ! Qu'il est beau ! C'est le fruit du froment doré des moissons abondantes ! Mais à Joseph, ô Marie, tu donneras un pain meilleur encore ! Tu l'auras pétri longuement et cuit dans la chaleur de tes entrailles. Car ton ventre est un monceau de froment, ô Marie, toi la vierge et l'épouse, toi la femme que chantait Salomon dans son Cantique, alors qu'il ne t'avait que deviné dans sa vision prophétique ! Un monceau de froment que Joseph distribuera au peuple pour le nourrir au temps de la famine. De même que le patriarche Joseph, fils de Jacob, a nourri la terre entière avec le blé du Pharaon, ainsi, toi, Joseph, tu nourriras la terre entière d'un pain plus précieux encore ! ¹

Le Rabbi, tout à coup, se rendit compte qu'il se laissait emporter dans des éloges incroyables.

- Mais, que dis-je ? que dis-je ?... Serait-ce l'Esprit de Yahvé qui me possède, et qui vient de m'ouvrir les lèvres ?

Il sourit : il était transfiguré. Le chagrin avait disparu des traits de son visage. IL jeta un regard circulaire sur l'assemblée qui avait l'air d'acquiescer : une grande chose semblait se produire en Israël :

- Ah, mes frères, mes frères, poursuivit-il, c'est la mort qui nous a réunis ici, mais laissons la mort dans le passé ; regardons vers l'avenir ! Car le monde ancien n'a rien mené à la perfection, loin de là, loin de là ! Mais le monde qui vient, que nous réserve-t-il ? Dieu va renouveler devant nous ses merveilles : n'est-il pas connu de vous, frères, que le fils de Joseph, l'incomparable forgeron et la fille de Joachim ont été conduits l'un vers l'autre par la main de Yahvé ?

Des voix s'élevèrent, préconisant la pensée que tous échangeaient depuis longtemps, mais comme en secret :

- Mais oui, mais oui !
- Certes, nous le savons !
- La chose est évidente, nous sommes bien d'accord !
- Oui, amen ! Dieu soit loué !
- Approchez donc, dit le Rabbi, puisque le Seigneur Yahvé vous a amenés tous deux devant l'assemblée d'Israël. Approchez, et donnez-vous la main devant tous, afin que nous soyons témoins de votre engagement !

Et Jacob murmura à Joseph :

- Obéis, mon fils, c'est l'Esprit de Dieu qui parle par sa bouche.

¹ - Gen.37s et 41/17s

Et Joseph s'avança donc vers le milieu du cercle, et Marie, laissant son plat de gâteaux, vint au devant de lui. Ils se donnèrent les mains et se regardèrent.

- Et maintenant, dit le Rabbi, donnez-vous le baiser de l'amour et de la communion parfaite, le baiser de l'Alliance féconde qui vient de notre Dieu.

Joie et simplicité : tous exultèrent, applaudirent et acclamèrent en citant le psaume du Cantique :

« Sa main gauche est sous ma tête et sa droite m'étreint

...

« Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui,

« il fait paître parmi les lys.

...

« N'éveillez pas, n'éveillez pas ma bien-aimée,

« avant l'heure de son bon plaisir...

- Ah, cette fois, cette fois, je suis consolé, s'exclama le Rabbi. Je sais, mes enfants, la foi de nos pères... Jamais il ne s'est trouvé en Israël de foi plus grande que celle de Jacob et de Joachim ! Jamais une plus parfaite intelligence des desseins de Très-Haut ! Jamais un plus clair discernement des oracles des prophètes ! Que cette foi soit aussi dans vos cœurs, mes enfants, et qu'elle vous obtienne d'être justes aux yeux de Dieu, comme fut justifié notre père Abraham ! Par cette foi, réalisez les promesses des Prophètes, accomplissez leurs espérances, comblez l'attente des patriarches ! Par cette foi, éteignez les traits enflammés du mauvais ! Qu'elle vous procure la victoire, qu'elle vous conduise au triomphe, en notre nom à tous, puisque nous autres, nous déclinons comme le crépuscule d'un mauvais jour, puisque devant nos pas, s'ouvre déjà la fosse ! Eh oui, voici que nous descendons dans le sommeil de la mort, et combien de temps allons-nous y demeurer ? Mais qu'à notre réveil, nous vous trouvions tous deux vivants, avec vos fils et vos filles, et le Premier-né de l'Esprit de Dieu ! Oui, le Premier-né de l'Esprit de Dieu, l'Emmanuel ! Je le dis, je le déclare, comme Jacob le croit, comme Joachim l'a proclamé à nos oreilles, avec le Premier-né de l'Esprit de Dieu, que le Souffle de Dieu te donnera, à toi, Marie, lorsqu'il viendra visiter tes entrailles virginales !

Le Rabbi s'était levé, il étendait les mains, magnifique, resplendissant de la gloire de Moïse, de l'ardeur d'Elie. On eût dit que la longue tradition prophétique qui avait soutenu Israël dans toutes ses luttes, que l'invincible espérance du peuple saint, se cristallisaient en cet instant sur le ministre de la Parole, qui venait de mourir à lui-même, dans un excès de douleur et qui ressuscitait dans un Ordre nouveau. Il s'exclamait :

- ... Et que la bénédiction descende sur vous, mes enfants ! Que le Seigneur notre Dieu qui ne sait que bénir s'épuise en bénédictions à votre égard ! Que retombent sur vous toutes les bénédictions que notre père Isaac, le Joyeux, prononça sur la tête de son fils Jacob ! Et celles que Jacob appela sur son fils Joseph ! Bénédictions d'En Haut ! L'éclat du Soleil de Justice, le sourire des étoiles, la douceur de la lune, la pluie fécondante des nuées, la rosée du ciel ! Bénédictions de la terre : montagnes antiques, dont les sommets reçoivent du ciel un baiser de blancheur inaltérable, des collines couvertes de fleurs, des vallons remplis de sources claires ! Bénédictions des collines embaumées ! Bénédictions des torrents et des fleuves, des eaux vives et impétueuses et des eaux calmes et sereines ! Bénédictions de la mer et des abîmes, et des rivages comblés de vent et de lumière ! Qu'El-Shaddaï fasse germer en vous les bénédictions des mamelles et du sein, de la divine fécondité, de la vie toujours en expansion dans les espaces et sur les îles lointaines ! Et que par vous cette vie progresse à l'infini, réalisant ainsi les promesses faites à Abraham, qui apprit de la bouche de Dieu que sa postérité serait comme les étoiles du ciel et le sable de la mer ! Que les fleuves de vie se répandent depuis vos entrailles jusqu'aux confins de l'Univers ! Que les bénédictions des collines éternelles et des montagnes séculaires, des plus humbles éléments comme des plus puissants soleils tombent sur la tête de Joseph et de Marie, son épouse ! Que le chaos s'enfuie devant vous ! Que la fosse infernale se referme devant vos pas ! Que vos regards limpides et sans ruse abattent l'Ange exterminateur, qu'il soit transpercé par le glaive de votre bouche, qu'il soit désarmé par la puissance de votre bras, et que les Portes du paradis s'ouvrent devant vous, pour que soit dégagée la route qui conduit à l'Arbre de Vie ! Cet arbre que Moïse lui-même n'a pu rendre aux fils d'Israël, que la victoire de votre foi vous obtienne, de la part du Nom trois fois Saint, cet Arbre si désirable !...

Insatiable, infatigable, le Rabbi poursuivait ainsi sa contemplation prophétique, dans une sorte d'extase, où les images reçues des saintes lettres, pendant ses longues années de méditation sur le Livre, s'harmonisaient enfin dans une vue cohérente du sens de l'Histoire. Et ceux qui entendaient cela sentaient en eux vibrer l'âme des patriarches, des saints, des prophètes et des sages, et des larmes montaient à leurs yeux... Fixant son regard sur Joseph, le Rabbi poursuivit :

- Toi, Joseph, fils de l'incomparable forgeron ! De ta hache, tu briseras les portes des enfers, de ton marteau terrifiant tu réduiras en poussière leurs vantaux et leurs frontons ! Les verrous de l'abîme, les clés du séjour des morts seront brisées, voleront en éclat sous tes coups formidables ! Les armées du Dragon ancien reculeront, glacées d'épouvante sous le rayonnement de ta face

illuminée de la joie et de la paix du Très-Haut ! Et toi, Marie, de ton pied virginal tu écraseras la tête du Serpent, et il aura fini désormais de nous mordre par sa méchanceté, de nous décevoir par sa ruse ! Comme Judith, l'admirable, c'est à la tête que tu atteindras notre ennemi, tu confondras son dessein, par ta foi toute simple, toute de droiture et de vérité ! Le vieux menteur disparaîtra dans la confusion, il mordra éternellement la poussière. De ta main droite et ferme, tu projetteras sur les Royaumes de la Terre la Pierre de contradiction, l'énigme intraitable, le Rocher de scandale, et quiconque s'y heurtera sera brisé, et quiconque s'y appuiera sera sauvé !

Puis avec larmes, il exhortait :

- Ah ! mes enfants, mes enfants, vous êtes la gloire d'Israël et l'espérance de notre peuple ! La terre entière, l'univers, les milliers, les millions de générations lèvent leurs regards vers toi, Marie, petite vierge, qui te confie aujourd'hui à Joseph, ton fiancé, ton bien-aimé, ton époux ! Sois pour elle, Joseph, le témoin invincible du Bon Plaisir de Dieu, le médiateur de l'Alliance, le prêtre du sanctuaire virginal ! Veille Joseph, sur les voies du Seigneur, celles que tu tiens de tes pères, et ne t'écarte ni à droite ni à gauche, et comme ton nom l'indique, dépasse, surpasse, franchis la muraille, celle des préjugés et des erreurs, du cachot infernal où l'Ange des ténèbres nous retient prisonniers de la mort ! Brise les liens des captifs, fais sauter leurs chaînes, renverse les remparts de nos ennemis, reconstruis les murs de Jérusalem ! Lève-toi sur l'humanité, Joseph, comme le Soleil qui sort des profondeurs des abîmes pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et couchés sous l'ombre de la mort !... Ah mes enfants, rendez à l'homme égaré le paradis qu'il a perdu, mais que vous avez déjà retrouvé par votre foi parfaite, celle de ceux qui vous ont mis au monde ! Et que par vous resplendisse enfin la Face de notre Dieu, en qui nous aurons le Salut !

Epuisé, mais heureux, le Rabbi s'effondre sur sa natte : tout son être avait été secoué par la force de l'Esprit. Une émotion divine s'était emparée de l'assemblée. Alors qu'on s'affairait autour de lui, pour essuyer son visage en sueur, pour le rafraîchir et le restaurer, des chœurs s'élevèrent spontanément de l'abîme de tant de misère, jusqu'aux sommets de l'indicible espérance d'Israël. Tous les hommes, toutes les femmes qui se trouvaient là communièrent dans une même voix :

« Des profondeurs, je crie vers toi, Seigneur !
« Maître, écoute mon appel !
« Que ton oreille se fasse attentive
« au cri de ma prière !

« Si tu tiens compte des fautes, Seigneur,

« Maître, qui donc subsistera ?
« Mais près de toi se trouve le pardon,
« Je te crains et j'espère !

« Mon âme attend le Seigneur,
« je suis sûr de sa parole !
« Mon âme attend plus sûrement le Seigneur,
« qu'un veilleur n'attend l'aurore.

« Puisqu'après du Seigneur est la grâce,
« l'abondance du rachat.
« C'est lui qui rachètera Israël
« de toutes ses fautes. (Ps.130 h)

Cependant Joseph et Marie faisaient le tour des convives en leur communiquant le saint baiser, sacrement de la paix. Puis ils revinrent vers le Rabbi qui s'était relevé pour les embrasser. Il les prit sous ses bras, s'appuyant sur eux, les couvrant de son manteau et leur dit :

- Ah, mes enfants, mes enfants, combien de cœurs, des millions, attendent le message que vous allez transmettre au monde ! Aspirant à la vie dont vous allez vivre ! Votre « Amen », votre « oui » va réaliser toute l'espérance de nos pères !

Il les embrassa, dans un mélange indicible de douleur et de joie. L'Ancien Testament mourait pour donner naissance au Nouveau. Tous pressentaient clairement qu'une étape importante était franchie dans l'histoire du Salut, dans les destinées de l'homme.

Jusqu'au soir les langues se délièrent, la nuit vint, les chandelles s'allumèrent, et leurs flammes, longtemps, furent les témoins fugitifs des psaumes et des chants, des sourires et des regards, des acclamations et des confidences...

Oui, Yahvé était vivant au milieu de son peuple !

Marie assistait, participait à ce théâtre qu'est la vie même, où la Parole du Seigneur, en se réalisant, manifeste ses volontés. A cette heure, elle se sentait véritablement enfantée par la longue fidélité d'Israël à son Dieu.

Puis les convives se retirèrent ; chacun rejoignit sa maison. Joseph, ce soir-là, resta longtemps éveillé : conjecturant ce que pouvaient signifier toutes ces choses et toutes ces paroles que le Rabbi avait

prononcées pendant son ivresse. Ivresse non pas provoquée par le vin, mais par le Souffle de l'Esprit d'En Haut.

Quelques jours après ces événements, chez Joachim, durant la veillée intime, Anne prit la parole et ouvrit son cœur à Marie : « Le moment est venu, lui avait conseillé Joachim.

- Ecoute, ma fille, lui dit-elle, les paroles de ta mère. Je vais te révéler ce que fut, pour ton père et moi, la Main de Dieu.

Anne parlait avec une douceur exquise, une dignité incomparable. De temps à autre, ses longues mains de fileuse illustraient d'un geste discret les paroles étonnantes qui tombaient de sa bouche :

- ... ton père et moi, nous avons été nourris, comme tu le fus toi-même de la crainte de Yahvé, de l'amour de ses commandements, aussi bien par nos parents, que par le maître de la synagogue. La vie que tu connus fut la nôtre. Sur la place du village, nos jeux d'enfants, les cortèges des noces ou des funérailles, les marchés et les sabbats se sont succédés au cours des années, pour nous comme pour toi. Le Livre de Moïse, les Prophètes et les psaumes étaient notre pain quotidien, et nos délices étaient dans la Loi du Seigneur.

Tous trois, assis à même le sol : Joachim dans l'ombre, par derrière, et les deux femmes côte à côte, devant l'âtre, où rougeoyaient quelques braises. Au dehors, la nuit était tombée sur le chant toujours égal des grillons, sur le bruissement des insectes, sur la vie remuante qui grouille sans cesse entre les herbes et sous les feuilles. Tout cet immense effort de la vie prenait-il un sens dans ces paroles venant sur les lèvres d'Anne, inspirée par l'Esprit ?...

- ... j'étais encore toute jeune, - quel âge ? - peut-être une dizaine d'années, lorsque j'entendis à la synagogue l'histoire de la mère de Samuel, le prophète. Comme je portais moi-même son nom, toute ma tendresse se porta vers elle. J'étais très émue de son chagrin de n'avoir pas d'enfant. Les pleurs d'Anne me faisaient verser des larmes abondantes. Et j'éprouvai une immense joie de voir que sa prière fut exaucée, puisqu'à la parole du prêtre, elle conçut de la main de Dieu, celui qui devait être le premier des Prophètes.

Anne déroulait ainsi, avec précaution, ses souvenirs, comme on ouvre avec soin un parchemin devenu fragile. Sa voix douce, grave, un peu terne, gardait l'empreinte de sa longue patience, de son désir d'amour, toujours tendu vers le Seigneur.

- ... je ne comprenais pas, alors, que la mère de Samuel, après avoir enfanté son premier-né, ne l'eût pas gardé pour elle. Car, tu le

- sais, dès son sevrage, elle le mena dans le sanctuaire de Yahvé, le laissant en compagnie du prêtre Héli. Je ne comprenais pas cela...
- Mais, dit Marie, en effet, pourquoi ne l'a-t-elle pas gardé pour elle ?
 - Parce qu'il appartenait au Seigneur : n'est-ce pas de sa main qu'il avait été conçu ?
 - Ah oui, je comprends, dit Marie, après un instant de réflexion. Aucune mère ne doit garder son fils au point de le posséder, à plus forte raison la mère d'un prophète !
 - Tu as bien jugé, ma fille.

Puis, Anne reprit le cours de son récit :

- Dès cette époque, je vécus sous le poids d'une certaine appréhension, d'une certaine crainte. Mon nom était Anne, comme le sien, alors je me demandai : « Ne serai-je pas stérile, moi aussi ? » Il est vrai que plusieurs femmes de notre village portaient également le nom d'Anne et avaient de nombreux enfants. Alors, je me tranquillisais, et je pensais, comme toutes les vierges de mon âge qu'il n'y avait rien de meilleur, pour une fille d'Israël, que d'avoir un mari et de nombreux enfants... Ce fut donc dans une grande joie pour moi d'apprendre de mon père qu'un homme m'était destiné par le choix de nos parents, en plein accord avec les anciens de la ville. Nous étions encore tous jeunes, ton père et moi, lorsque nos familles se décidèrent ainsi à nous donner l'un à l'autre. Quel âge pouvions-nous avoir ?

Joachim prit la parole :

- J'avais dix-sept ans, et toi quinze ; quels souvenirs merveilleux, n'est-ce pas, ma bien-aimée ? Quelles heures d'éternité !
- Oui, c'était merveilleux, c'était comme maintenant pour toi et Joseph. Nous avons connu ce que vous connaissez : la main de Dieu qui façonne nos cœurs pour les rendre capables d'aimer et les accommoder ainsi à son Amour invisible et Créateur. Nous nous aimions déjà : nos rendez-vous étaient dans les champs, dans l'orge, dans le blé, le long des haies remplies de chants d'oiseaux. Il était tellement évident que nos cœurs étaient de toute éternité faits l'un pour l'autre ! Je sentis alors comme il est doux et réconfortant pour une femme de s'appuyer sur les bras et les épaules de l'homme, de le connaître par la paume de sa main, la chaleur de son corps, le battement de son cœur, le frémissement de ses entrailles. Et comme toi, Marie, je compris alors, après ces moments, que l'amour est plus fort que la mort ; mais je ne savais pas encore que l'amour ne peut vaincre la mort qu'à une seule condition.

Il y eut un silence, qui prépara la question :

- N'est-il pas vrai, mon chéri ?

- A une seule condition, en effet, dit Joachim, il faut que l'amour sache se conformer au Bon Plaisir de Dieu, et qu'il n'échappe pas à sa gloire. ¹
- Cela, vois-tu, reprit Anne, nous ne le savions pas encore dans l'ignorance de notre jeunesse : l'Écriture ne nous avait pas encore révélé ses mystères. Tout nous paraissait bon, très bon, et tout l'était vraiment, puisque nous sentions le souffle de Dieu s'exprimer par nos baisers. « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui », pensai-je ; et je ne séparais jamais ton père de Celui de qui vient toute vie et tout amour. Il y eut ainsi un temps de paradis, de vrai paradis, entre le moment où il fut admis que nous serions l'un pour l'autre, et le moment...

Anne s'arrêta sur ce mot. Elle soupira profondément. Elle se concentra sur elle-même, mettant la tête entre ses mains.

- « Ah ! Seigneur Yahvé, murmura-t-elle, tes pensées ne sont pas nos pensées, et tes voies ne sont pas nos voies ! » ²

Et comme elle restait ainsi muette, Marie, tout simplement, demanda :

- Et quel moment ?

Joachim prit la parole, car Anne était comme paralysée. Peut-être, ses souvenirs étaient-ils trop lourds à ramener à la surface ?

- Allons, mon épouse bien-aimée, dit-il, parle. Pourquoi hésiter ? Laisserions-nous Marie dans l'ignorance, pour qu'elle soit à son tour victime des mêmes erreurs que nous, des erreurs qui tiennent les hommes et les femmes dans la servitude ?
- Hélas ! dit Anne, comme impuissante devant la grandeur et l'importance d'une telle révélation.

Alors, ce fut Joachim qui prononça :

- Jusqu'au moment où je connus ta mère selon la chair. Elle voulait en effet mettre un enfant au monde, et nous pensions qu'il fallait agir ainsi. Mais alors le sang coula de son sein, et elle fut ma femme au sens que les hommes donnent à ce mot. Anne était déjà, bien sûr, dévouée et douce autant qu'on peut l'être, et notre amour était enraciné dans le Seigneur. Les hommes pensent que la possession d'une femme par l'accouplement est une gloire pour eux alors qu'elle est leur honte. ³

Joachim ponctua avec force et gravité :

- Oui, hélas !

Puis il dit encore :

¹ - Rom.3/23 ; 12/1-5 : « Offrez vos corps à Dieu »

² - Is.55/7-9

³ - « Ils ont pour dieu leur ventre, ils mettent leur gloire dans ce qui fait leur honte, ils ne pensent qu'aux choses de la terre. » Phil.3/19.

- En effet, ce jour-là, Marie, nos yeux s'ouvrirent et nous connûmes que nous étions nus et misérables.
- Oui, nos yeux s'ouvrirent, comme ton père vient de le dire. Je compris alors qu'un parfum s'était exhalé pour toujours, que par la blessure du vase, l'huile de l'Esprit s'était échappée. Bien sûr, nous avions toujours un grand attrait l'un pour l'autre, car notre amour était fort ; mais je commençais à comprendre qu'il ne serait pas plus fort que la mort. Et après les unions les plus ardentes, accomplies cependant selon la Loi de Dieu, dans le noble désir d'avoir des enfants pour multiplier notre peuple saint, pour répandre les bénédictions ancestrales sur Israël, je ressentais en moi-même une amertume secrète et je me résignais à mourir. Les arbres n'avaient plus leur beauté, ni les fleurs leur couleur ; les nuages et le ciel me paraissaient trop haut, et la poussière de la terre était dans ma bouche et mes entrailles. Même la Parole de Dieu, à la synagogue, n'avait pas la même saveur pour moi. Il me semblait que tout était vain, et je me disais : « A quoi bon tout cela ? » Et les mois, les années passèrent. Je constatai ce que je craignais le plus : que j'étais stérile. Alors, je criai vers le Seigneur, dans une sorte de plainte continuelle : « Ah ! Seigneur, disais-je, il y a autre chose ! Il y a autre chose ! Il n'est pas possible que ta Sagesse n'ait pas prévu autre chose pour les enfants des hommes ! »

Anne revivait ces moments difficiles en les racontant : presque toute sa vie. Marie le sentait dans la densité de sa parole. Elle s'arrêta un moment, Joachim en profita pour dire :

- Et encore, sais-tu Marie, ta mère ne cessait de prier ! Mais moi, priai-je encore ? Je ne sais. Ta mère Anne espérait encore en Yahvé, mais moi, je descendais aux enfers. Je devenais brutal, mon humeur était noire et chagrine ; à la moindre contrariété, la colère montait en moi ; je n'étais plus mon maître. Des paroles d'outrage et de blasphème surgissaient en mon esprit, dans mon cœur ; j'étais atterré : je ne savais pourquoi. Je ne me reconnaissais plus moi-même : un autre homme se révélait en moi, monstrueux, difforme, intraitable, méchant ; et je n'arrivais pas à le réprimer ; bien sûr, au dehors je faisais bonne figure, comme il convient dans le monde... Sinon quelle serait la saveur de la pauvre vie qui nous reste en partage ?... Le ciel était d'airain sur ma tête, et sous mes pieds la terre aride et sans eau. Amères me semblaient les paroles de mes amis, durs leurs visages. Quand ils voulaient me consoler, leurs caresses ravivaient mes plaies. Insignifiantes et absurdes me paraissaient les jeux des enfants, ennuyeux les sabbats et fatigantes les semaines. Car je travaillais sans joie, et si j'élevais mes pensées vers le ciel, elles retombaient sur ma faute. Les hymnes et les cantiques n'étaient plus qu'un parchemin desséché, sur lequel l'encre est effacée... Et je me disais sans cesse : « Si

tout doit finir à la mort, tout n'est-il pas vanité et poursuite du vent ? Que revient-il à l'homme de toute la peine qu'il se donne sous le soleil ?... » ¹ Certes, nous nous aimions toujours, ta mère et moi, mais les plus grandes joies de l'amour avaient pour moi un goût de cendre...

- Ah, ma fille, reprit Anne, ma douleur devenait chaque jour plus grande, non seulement je n'avais pas d'enfant, mais je me voyais impuissante à faire la joie de mon mari. Je ne savais plus, je ne comprenais plus : j'étais dans une angoisse mortelle. Souvent je pleurais, et je comprenais alors les pleurs de la mère de Samuel, qui, elle aussi, s'en allait sans enfants. Alors, comme je criais vers le Seigneur, jour et nuit...

Anne s'arrêta de nouveau, revivant, avec trop d'intensité peut-être ces heures difficiles, ces jours, ces semaines et ces années de longue patience. Marie, avec un sourire, la consola :

- Eh bien, mère, le Seigneur t'a exaucée, puisque je suis ici !
- Attends, ce n'est pas tout, dit Anne. Nos sentiments étaient très amers ; nous ne comprenions pas pourquoi nous étions rejetés de la main de Dieu. Trois fois sept ans s'écoulèrent, et mon sein mourut. Après avoir été comme la mère de Samuel, je me trouvai comme Sarah, et dès lors, que me restait-il comme espérance ? Nos jours s'écoulaient, les années s'envolaient, et notre maison se fermerait, déserte après nous ; ainsi, la désolation s'emparait de mon âme : pourquoi la vie s'écoule-t-elle comme de l'eau entre nos doigts ? Notre amour qui avait été si beau, si radieux, ne sera-t-il bientôt qu'un souvenir ? Et pourtant, nous avons persévéré dans la Loi du Seigneur, observant soigneusement ses sabbats, les jeûnes et toutes les prescriptions de Moïse. Quelle iniquité le Seigneur trouvait-il donc en nous ? N'avions-nous pas écarté soigneusement la convoitise, en priant longuement devant le lit nuptial, selon l'exemple de Tobie ? ² N'espérions-nous pas mettre au monde de beaux enfants, pour la gloire de Dieu et pour la joie de notre peuple Israël ? Nous pensions à tout cela, ton père et moi, en nous comprenant presque sans parler... Mais nos intentions étaient-elles très pures ?
- Elles l'étaient, ô ma femme bien-aimée ! Elles l'étaient ! Mais nous étions dans l'ignorance des véritables desseins de Dieu, et c'est pourquoi il mettait sur nos reins une étreinte, et nous faisait passer par le feu et par l'eau, par la colère et par les larmes ! ³

¹ - Eccl.2/16 ; 7/15s ; 9/2s

² - Tob.ch.8 et 9

³ - Ps.65/11-12

- Oui, tu l'as dit ! Nous étions dans l'ignorance du Bon Plaisir de Dieu, de ce qui est excellent, de ce qui est parfait... ¹ Cependant la vie nous instruisait. Nous avons porté un regard d'envie sur nos voisins que le Seigneur avait bénis en leur donnant la fécondité. Mais les enfants grandirent, et avec eux leurs défauts et leurs maladies. Ils se révélaient fils d'hommes, pécheurs et révoltés, portant en eux ce mélange de bien et de mal. Alors, certaines paroles des Ecritures commencèrent à s'éclaircir ; celle-ci par exemple : « Il n'est pas heureux le père du fou ! Comment pourrait-il chanter dans un banquet au milieu de ses frères ? » Ou encore cette autre parole : « Ne mets pas ta joie dans une nombreuse descendance de propres à rien... ». Car des pères et des mères venaient nous confier leurs chagrins insurmontables. La mort aussi frappait, même parmi les plus jeunes, et je vis alors la douleur d'une femme qui perd prématurément le fruit de ses entrailles ! Ton père et moi, nous commençâmes à comprendre la sagesse de Job, lorsqu'il maudissait le jour de sa naissance, sous son accablement, privé qu'il fut de ses enfants. L'Ecriture vante, certes, la postérité des justes, elle condamne aussi celle des impies, qui se multiplie comme l'herbe pour la perdition et la corruption ! Ainsi, en évoquant les malheurs qui nous étaient épargnés, par le seul fait que nous étions sans enfants, nous nous mîmes à rendre gloire à Dieu, et à bénir, à baiser humblement sa main sur nous.

Et c'est à ce moment que nous commençâmes à nous dire, ton père et moi : « Quel est l'homme, quelle est la femme qui peuvent être assurés que l'enfant qu'ils appellent à la vie ne sera ni infirme, ni fou, ni criminel ? » Car de nos yeux nous avons vu la mère d'un grand pécheur tomber dans la folie, refusant d'être consolée ; elle appelait chaque jour la mort par des cris déchirants, sur elle et sur ses autres enfants ! Aussi, à mesure que ces malheurs de toute sorte frappaient autour de nous, nous vîmes que la vie est pour l'immense majorité des hommes un tissu de détresse ; et au fil des mois, au fil des années, la Sagesse de Salomon éveilla nos esprits :

« Mieux vaut la stérilité qu'une postérité impie !
« Heureuse la femme stérile, mais sans tâche !
« Celle dont la couche n'a pas connu le péché :
« Sa fécondité paraîtra lors du jugement des hommes. » ²

- Oui, je comprends, je comprends, disait Marie, en murmurant au plus profond de son âme l'indication de l'Esprit de Dieu au travers de ces paroles.

Puis Joachim continua :

- C'est alors que nous avons commencé à voir les choses sous un autre angle ; et nous nous disions : « Tout est à revoir, dès

¹ - Rom.12/1-5

² - Sag.3/13 + paral.

l'origine ! », et aussi : « Tout est à repenser avec la lumière d'En Haut ! ». – « Le Seigneur notre Dieu pourrait-il nous tromper, disais-je un jour à ta mère, s'il a permis que nous n'ayons pas d'enfant, malgré tout le désir que nous avons de le servir dans notre race, selon l'Alliance confiée à Abraham et à Moïse, peut-être veut-il nous révéler autre chose ? »

Alors Anne continua :

- C'est alors que je pensai que Dieu avait d'autres vues que ce que nous voyions, et entendions dans ce monde. La Parole d'Isaïe, dès lors, ne me quittait pas, celle que tu as entendue si souvent tomber de mes lèvres : « Hautes sont les pensées du Seigneur, plus élevées au-dessus des pensées des hommes que ne l'est le ciel au-dessus de la terre ! »¹

Et Joachim poursuivit :

- Oui, c'est alors que nous reprîmes courage et confiance. Nous disions chaque jour, dans nos entretiens sur la Loi du Seigneur : « Comment Dieu a-t-il permis ? Comment Dieu a-t-il voulu tout le mal que est dans le monde ? Pourquoi la lèpre et la guerre ? Pourquoi la peste et la famine ? Pourquoi ces millions d'esclaves ? Pourquoi des enfants naissent-ils idiots ou difformes ? Pourquoi y a-t-il des sourds et des aveugles de naissance ? S'il y a du mal, disions-nous, il vient de l'Adversaire qui nous a séduits et trompés et qui nous maintient dans l'illusion ».
- Et moi je disais à ton père : « Nous sommes au-dessous, nous sommes très au-dessous de la Pensée de Dieu ». Et nous nous rendions compte que la Loi de Moïse elle-même ne règlementait qu'un monde de péché. Aussi est-ce au milieu des larmes que notre supplication montait chaque jour vers le Seigneur, avec les paroles du psaume :

« Fais-moi connaître, Seigneur, tes voies,
« guide-moi dans tes sentiers ! »²

Et le psaume disait aussi :

« Le secret de Dieu est pour ceux qui le craignent,
« son alliance pour qu'ils aient la connaissance.

- Quant à moi, dit Joachim, je compris alors la Sagesse de Salomon :
« Heureux l'eunuque dont la main n'a pas fait de mal,
« et qui ne nourrit pas de pensée perverse envers le Seigneur !
« Il recevra, à cause de sa foi, une part de choix,
« et une part de délices, dans le Temple du Saint !
« Car les enfants issus de l'adultère ne prospéreront pas,
« Et la semence qui vient en-dehors de la Loi disparaîtra. »³

1 - Is.55/7-9

2 - Ps.27h/11

3 - Sag.3/14s

- Et je pensais alors : « De quelle Loi s'agit-il ? Depuis Adam, toute l'humanité n'est-elle pas conçue de l'adultère, puisque toutes les générations sont fauchées par la mort ? » D'ailleurs, ma fille, tu as entendu ces paroles à la synagogue.
 - Oui, père, comment ne pas les retenir, comment ne pas en être frappé ?
 - Moi aussi, ces paroles me frappèrent vivement, comme on frappe un dormeur englouti dans un profond sommeil, pour l'éveiller. Et je suppliai le Seigneur de me faire connaître son secret. Il le fit. Il exauça mes vœux et mes prières. Et nous entrâmes ainsi, ta mère et moi, dans l'intelligence du bien et du mal.
 - Que signifie cela, Père ?
 - Tu le sauras, ma fille. Anne, poursuis ton récit.
- Ainsi, nous étions, ton père et moi, dans cette ardente recherche, et nous décidâmes de nous séparer pour un temps et de revenir, en quelque sorte au temps de nos fiançailles. Car chaque jour, il nous paraissait avec plus d'évidence que nous avions pris la mauvaise route à ce moment-là, cette mauvaise route sur laquelle tout le monde s'engage, car elle conduit à la fosse et à la perdition. Tu sais en effet que Joël et que Jonas exigeaient, en vue d'une vraie pénitence, que l'époux et l'épouse descendissent de leur lit.¹ Ce que nous fîmes, pour être plus attentifs à l'appel du Seigneur. Or c'était le temps de la Pâque, et comme de coutume, nous montâmes à Jérusalem.

Cette année-là, comme il y avait trois fois sept ans et davantage, que nous étions mariés et sans enfants, ton père décida d'offrir à Yahvé un don volontaire, le plus beau bœuf de notre troupeau et de l'immoler en sacrifice pour le péché. Vraiment c'était une bête magnifique que ce bœuf : beaucoup jetaient sur lui des regards de convoitise et voulaient nous l'acheter à prix d'argent. Mais ton père l'avait réservé pour le Seigneur, parce qu'il était vraiment sans défaut. Nous arrivons donc à Jérusalem et nous montons au temple. Or, comme nous en gravissions les degrés, parmi l'immense foule de pèlerins, il se trouva qu'un vieillard se tenait là, sur la plus haute marche du perron, et semblait nous attendre. Il fixait en effet son regard sur nous. Comme nous nous approchions de lui, il nous dit, à nous seuls, parmi cette immense foule : « Soyez les bienvenus, au Nom de Yahvé notre Dieu ! »

Nous étions forts étonnés de cette salutation, et nous lui rendîmes en lui souhaitant la paix. Puis, attachant ses regards sur le bœuf que ton père tenait par une corde, il dit : « Vous apportez donc au Seigneur cette bête magnifique ? » - « Oui, père, dit Joachim, c'est le plus beau de notre troupeau. Mais qu'est-ce que cela, pour remercier le Seigneur de tous ses bienfaits ? » Cette

¹ - Joël 2/16

parole sembla causer beaucoup de joie au vieil homme. Il sourit, son visage s'éclaira. Puis c'est sur moi qu'il jeta les yeux. Il me sembla revivre le frémissement de la mère de Samuel devant le prêtre Héli. Il se retourna vers ton père et lui dit : « Voilà un véritable Hébreu, un fils d'Abraham, qui a marché dans les voies de la justice. Je devine, je sais quelle est la grâce que vous demandez au Seigneur ». Et disant cela, il me fixa encore, pénétrant mon désir jusqu'au fond de l'âme. J'étais toute bouleversée. « O femme, me dit-il, ne serais-tu pas fille d'Anne, la mère de Samuel, qui vieillissait dans la stérilité ? Courage, ma fille ! Crois-tu qu'une parole puisse être impossible à Dieu ? Mais ce que le Seigneur attend de vous, c'est un renouvellement de l'esprit, pour que vous entriez dans les profondeurs de la Sagesse ! Car Dieu ne se plaît nullement au sang des boucs et des béliers, mais un cœur brisé et broyé appelle sa miséricorde ! » Alors, toute tremblante, je dis à cet homme : « Dieu t'a révélé mon âme, ô maître, et je vois que tu es un sage ! Un homme de Dieu parmi les fils d'Israël. Il n'a pas plu au Seigneur de lever mon opprobre. » Mais il me répondit : « Il n'y a aucun opprobre pour celui qui sert Dieu dans la sincérité de son cœur ni pour celle qui le prie jour et nuit ». Puis il ajouta : « Anne a été exaucée quand elle a crié vers le Seigneur ». Il remarqua sans doute le mouvement que je fis, malgré moi, quand il prononça ce mot « Anne ». Alors il me dit : « Toi aussi, tu portes le nom qui signifie « Grâce du Seigneur » ? Et comment s'appelle ton époux ? » Ton père alors lui dit son nom, et que nous étions de Nazareth en Galilée. Alors il nous apprit qu'il s'appelait Siméon – et c'est celui que tu connais – et qu'il attendait jour et nuit la rédemption de notre peuple.

Puis Anne, se tournant vers Joachim, demanda :

- Te souviens-tu de ce qu'il nous dit alors ?
- Oui, il dit : « Le Seigneur est proche de ceux qui l'invoquent, de tous ceux qui l'invoquent en vérité ». Mais alors, à ce mot de « vérité », j'élevai la voix, et je lui demandai : « Père, qu'est-ce que la vérité ? Et comment pourrions-nous la connaître en ce monde qui gît sous le signe de l'erreur et du mensonge ? »
- Oui, c'est cela, dit Anne.

Et elle poursuivit son récit :

- Le vieillard alors leva les yeux au ciel : « Qui a connu la pensée du Seigneur ? A qui son dessein a-t-il été révélé ? » dit-il. Mes fils, la vérité ne peut se connaître qu'en la faisant, et elle n'est claire que pour celui qui la réalise. Et comment accomplir la vérité, sinon par l'Esprit de Dieu ? » Tu penses, ma fille, si ces paroles m'ont frappée, alors, je lui répondis : « O vénérable vieillard, que tes paroles sont justes ! Je le sais, les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées, ses voies ne sont pas nos voies ! » - « Oui, me dit-il, ainsi parla le prophète ; mais les voies de Dieu

sont simples, Anne, bien plus simples que les nôtres ! » Il me regardait, il me bouleversait par son regard. Et il me dit une parole qui atteignit le fond de mes entrailles, et fit frissonner tous mes os : « Souviens-toi, ô femme, des jours de ta virginité ! »

¹ Et il disait cela si gravement, si fortement qu'il me semblait entendre le prophète Jérémie parlant au Nom de Dieu, pour tout le peuple. Ce fut pour moi un trait de lumière. Une lumière si aveuglante, si simple, si nue, que tout à coup, elle dissipait l'ombre du péché, et m'éclairait sur les splendeurs de la Justice. Et nous étions, ton père et moi, sous le regard de cet homme, sur le seuil du Temple.

- C'est alors, poursuivit Joachim, que pour ta mère et moi, se révéla la parole du psaume : « C'est de Sion que sortira la Loi, et de Jérusalem le décret du Seigneur ». Et c'est bien en ce Lieu saint, sur la montagne du Seigneur, que la lumière nous fut donnée. ²
- Toutefois, ce ne fut pas du jour au lendemain : il nous fallut encore chercher et contrôler ce que nous avons reçu. Mais nous avons, dès lors, la clé des Ecritures, par notre expérience personnelle la plus intime et la moins avouable. C'est au fond de l'être que l'Esprit de Dieu se faisait entendre chaque jour ; ton père et moi nous répétions la supplication de David, notre ancêtre : « O Seigneur, instruis-moi des profondeurs de la Sagesse ! » ³

Il y eut un silence, et Anne ajouta :

- Il n'appartient qu'à Dieu de féconder le Sein qu'il a fermé.
- C'est pourquoi les premiers-nés appartiennent à Dieu, et doivent être rachetés par un sacrifice pour le péché. ⁴
- C'est vrai, c'est évident, approuvait Marie. Elle goûtait par l'Esprit de Sagesse procédant du Très-Haut, le sens de toutes ces paroles, auxquelles la vie est attachée.
- Alors, reprit Anne, ton père et moi, après avoir fait le tour de toutes les choses humaines, gloires et misères, joies et peines, en nous, et tout autour de nous, nous avons posé cet acte de foi, semblable à celui de notre père Abraham qui crut qu'il appartient à Dieu de susciter la vie dans le sein, fût-il stérile et mort, comme l'était celui de Sarah, sa femme. Et l'année suivante, lorsque nous montâmes à Jérusalem, je fus enceinte ; je te portais en mon ventre, et nous avons offert à Yahvé un sacrifice d'action de grâce.

Et Joachim ajouta :

- Et retiens bien ceci Marie, Celui qui peut susciter la vie dans le sein d'une femme stérile et hors d'âge, le peut, à plus forte raison, dans le sein d'une vierge.

1 - Jér.2/2 Traduire « virginité » et non jeunesse

2 - Is.2/3

3 - Ps.51h

4 - Lev.ch.12

Il y eut un silence rempli de lumière, autour des charbons rougeoyants, sous la pâle lueur qui tombait de la lampe.

Et Marie demanda :

- C'est donc ce Siméon que nous avons vu plusieurs fois au Temple à l'occasion de la Pâque ?
- C'est lui : il s'est fort réjoui de ta naissance. Il a prophétisé alors sur toi de grandes choses. Lorsque tu eus trois ans, en arrivant sur le seuil du Temple, tu te mis à danser, comme le font les petites filles, et tout le monde admirait ta grâce. Quant à Siméon, il pleurait de joie...
- Oui, oui, je comprends, dit Marie, pourquoi il me regarde avec tant de bonté et de douceur.

Marie prenait ainsi conscience de l'appel de l'Esprit-Saint qui, en elle, avait déjà toute une histoire, incrustée depuis des générations dans la Tradition d'Israël et dans la foi de ses pères. Elle se recueillit un instant, admirant la manière dont le Seigneur avait dirigé toutes choses. Puis elle demanda :

- Mère chérie, je voudrais encore te poser une question :
- Parle, ma fille.
- S'il en est ainsi, quelle doit être la conduite de la femme envers l'homme ?

Anne répondit :

- De quel homme s'agit-il ? Le mâle est prêtre, et s'il est auprès de toi le messenger de Dieu, tout sera dans l'ordre. ¹ Mais s'il est pécheur, au point de refuser la lumière de la foi, il n'y a rien à faire : mieux vaut alors mourir tout de suite, que de mourir après une vie remplie de larmes et de désolation, après avoir enfanté dans la douleur et pour la mort.

Cette parole était inquiétante ; aussi Marie questionna aussitôt :

- Joseph est-il initié au secret de Dieu ?
- Il l'est. Nous en sommes assurés. Est-il affermi dans la foi comme l'est son père Jacob ? Nous l'ignorons. Il le sera sans doute, car la main de Dieu est sur lui, tout autant que sur son père Jacob. Il sera donc auprès de toi le messenger de Dieu, le gardien de l'Alliance, le prêtre du Très-Haut. Donne à l'homme la joie qui lui est due, mais réserve pour Dieu, d'un commun accord avec lui, le sanctuaire très saint que ses mains ont façonné.

Puis Joachim dit :

- Tu connais Marie, la parole de l'Ecriture : « Tu mangeras de tous les arbres du jardin ». Il n'y a qu'un seul arbre dont il est dit : « Tu n'en mangeras pas ».

¹ - Mal. ch.2. Avertissement aux prêtres. Texte souverainement important.

- C'est justement celui qui est amer, ma fille, et dont l'amertume a le goût du sang. ¹ Or tu sais que dans le Cantique de Salomon, il n'est jamais question d'amertume, mais de douceur, de paix et de joie. Et que signifie cette parole du saint Livre :
 - « A son ombre désirée, je me suis assise,
 - « et son fruit est doux à mon palais ».

Il y eut un court silence, puis Anne ajouta :

- Pour nous, la lumière ne se levait que sur le soir, mais pour toi, elle se lève dès le matin, ma fille. Pour nous la fosse s'ouvrait déjà devant nos pieds, lorsque nous avons découvert ce qu'il aurait fallu faire pour l'éviter. Mais, pour toi, c'est tout différent. C'est dans la splendeur de ta virginité que tu reçois la lumière qui vient d'en Haut !
- Tu vois, Marie, reprit Joachim, ta naissance miraculeuse était pour nous le signe évident que Dieu était intervenu en notre faveur et nous avait guidés sur le chemin de la vérité. Il confirmait ainsi son accord avec notre foi nouvelle.
- C'est absolument certain, dit Anne. Et d'ailleurs tu as été pour nous la plus aimable des filles, tu le sais...
- Et alors, interrompit Joachim, nous avons compris ceci : les animaux ont une loi qui leur convient pour se reproduire selon leur espèce, mais le corps de l'homme est, dans la main de Dieu, le sacrement de l'amour, pour que l'homme et la femme, en s'aimant, deviennent l'image et la ressemblance de Dieu. Tel est l'enseignement du livre de Moïse. Le corps de l'homme est autre que celui des animaux, ma fille ! Il appartient à l'homme de manifester à la femme l'amour, la vérité, la tendresse, la fidélité du Dieu vivant. Quant à l'utérus de la vierge, il est appelé à être le sanctuaire du Très-Haut !
- Et retiens encore ceci, ajouta Joachim. Il y a deux alliances. L'une, donnée à notre père Abraham, signifiée par la circoncision faite de main d'homme ; elle assure de la bénédiction de Dieu sur sa descendance, pendant les générations de péché. Mais elle est provisoire. Elle n'existe qu'en raison de la transgression. L'autre est l'alliance virginale, qui n'est pas faite de main d'homme, l'observation de cette alliance, moyennant la foi, conduit à la Justice et à la vie.
- Et lorsque nous avons retrouvé cette première alliance, expliqua Anne, que nous avons perdue avec tous les fils d'Adam, alors le Seigneur m'a donné de concevoir dans mes entrailles, et de te mettre au monde, comme un signe vivant de sa bienveillance et de sa grâce à notre égard.

Puis Anne conclut simplement :

¹ - Parole de Jésus à Salomé, rapportée par St Clément d'Alexandrie, dans les Stromates (III, 9 ; 66/2) : « Ai-je bien fait de ne pas enfanter ? lui demandait-elle. – Mange de toute plante, lui dit Jésus, mais ne mange pas celle qui est amère ».

- Voilà, ma fille, ce que j'avais à te dire.

Joachim alors se mit à chanter le psaume qui proclame une loi du Seigneur, si simple, si lumineuse, en pleine cohérence avec tout l'Univers, qu'elle ne saurait être confondue avec les prescriptions minutieuses de l'ancienne Alliance. Anne et Marie, sa fille, chantaient avec lui : ¹

« La Loi du Seigneur est parfaite,
« réconfort pour l'âme !
« Les jugements du Seigneur sont vérité,
« équitables toujours.

« Les préceptes du Seigneur sont droits,
« joie pour le cœur,
« les ordres du Seigneur sont limpides,
« lumière des yeux.

Tous trois sentaient une grande liesse et une grande paix envahir leur cœur. Ils le savaient : un jour toutes les consciences des hommes connaîtraient la pensée de Dieu et s'y conformeraient.

« La crainte du Seigneur est pure
« immuable toujours,
« le témoignage du Seigneur est véridique,
« sagesse du simple.

« Plus désirable que l'or,
« que l'or le plus fin,
« ses paroles sont douces plus que miel,
« que le suc des rayons !

Joachim affectionnait surtout le verset suivant, car il l'avait mis en pratique de tout son être, de tout son désir :

« Aussi, ton serviteur s'en pénètre !
« les observer est grand profit !
« mais qui s'aperçoit de ses faux pas ?
« purifie-moi du mal secret !

« Préserve aussi ton serviteur de l'orgueil,
« qu'il n'ait sur moi nul empire !
« Ainsi je serai irréprochable,
« et pur du grand péché.

« Agrée les paroles de ma bouche,
« le murmure de mon cœur ;

¹ - Ps.19h

« sans trêve devant toi Seigneur,
« mon Rocher, mon Rédempteur.

Un jour nouveau était né sur le monde : celui qui brilla au commencement, mais qui fut éteint par le péché, et qui se rallumait d'un éclat infiniment plus ferme, plus serein, et désormais, il n'y aurait plus de crépuscule dans la Foi.

Quant à Marie, elle se sentit plus que jamais fille de son père et de sa mère, tellement dépendante d'eux dans leur amour pour elle, et cependant si libre en face de sa destinée, du choix qu'elle pouvait poser en toute clairvoyance, comme aucune femme jamais ne l'avait fait. Eve n'avait été qu'une petite fille en face du Séducteur ; Marie serait la Femme invincible !

- Fin du chapitre 6 -

Voyages

Cependant, la fête des Tabernacles était proche. Les cuvées s'étaient écoulées, et le vin doux fermentait dans les outres neuves. On avait le temps de se livrer au souvenir du passé prestigieux d'Israël pour mieux préparer l'avenir.

Pendant sept jours, vieillards et enfants, femmes et jeunes hommes, jouaient à l'Exode, revivaient, dans un rêve collectif les quarante années passées au désert, lorsque Israël se déplaçait de campement en campement, marchant pendant le jour derrière la Nuée, et s'illuminant pendant la nuit de la Gloire de Yahvé qui incendiait la colonne de feu. Chacun alors quittait sa maison : les plus pauvres construisaient une hutte de branchages dans le jardin, dans la cour ou sur la terrasse. D'autres sortaient du grenier une vieille tente en poil de chèvre, le pavillon en poil de chameau, gardés précieusement comme les symboles de la liberté perdue, comme présages d'une future libération. Et les langues se déliaient, évoquant, sur le thème des Ecritures, les horreurs de l'ancienne captivité, la tyrannie de Pharaon, la fuite par la Mer Rouge sous la menace de Moïse, la manne, l'épopée du désert... temps héroïques, uniques dans l'Histoire, où l'on voit une horde d'esclaves incultes et ignares s'organiser en un peuple instruit et cultivé, s'initier collectivement à la Science sacerdotale ravie à l'Egypte par Moïse cet homme de génie qui osa la révolution culturelle la plus étonnante et la plus efficace : faire passer dans la simplicité de l'écriture alphabétique tout ce que l'ancien Sacerdoce tenait jalousement conservé de la Révélation primitive dans ses impénétrables hiéroglyphes.

Mais le grand jeu de la fête consistait, sans contredit, à se mettre en route pour Jérusalem, à se joindre à une caravane, au fil des sentiers de la montagne, au chant des muletiers et des pèlerins, de camper autour des feux, d'y écouter les histoires des marchands et des trimardeurs, les chansons des troubadours et des chercheurs d'aventures. Le caravansérail, lieu choisi de l'information, collectait les nouvelles, depuis l'Inde à l'Espagne, récoltait les échos de ce qui se passe au-delà des Colonnes d'Hercule, et de l'Euphrate. Lieu privilégié pour prendre conscience de la dimension du Monde, de la multiplication fantastique des fils d'Adam sur la terre depuis qu'elle leur fut donnée en partage par Yahvé des multitudes.

Il est vrai que d'autres voyageurs, les vrais pèlerins, préféreraient se reposer de l'étape en s'écartant des bavards, des jongleurs, des joueurs de flûte. Ils savouraient le silence et la fraîcheur de la nuit, roulés dans leurs couvertures, contre une haie, sous un buisson, à la lisière d'un

bois, alors que les étoiles poursuivaient sans fatigue leur muette ronde dans les hauteurs. Et sous les cieus sombres et diaphanes, comment ne pas garder en mémoire les promesses faites aux pères : « Compte les étoiles du ciel, si tu peux ! Telle sera ta postérité !... » ¹

Ainsi la fête des Tabernacles ébranlait, chaque année, des milliers d'hommes et de femmes qui se retrouvaient dans la définition du bonheur que donne la langue sacrée : l'homme heureux est un marcheur. ² A lui la liberté de l'horizon, la connaissance de la terre, par la plante des pieds, le regard, l'ouïe, les cheveux qui flottent au vent, des mains qui effleurent et qui palpent, qui tâtonnent et empoignent, qui pèsent et qui caressent des choses toujours nouvelles et inconnues. Seul le marcheur exploite à fond la direction horizontale, la seule qui, pour le moment, nous soit donnée en partage par le Créateur.

Joseph et Marie partirent eux aussi, à la fête des Tabernacles en se joignant à une caravane qui venait des sources du Jourdain et de l'Hermon, qui passait par les hauteurs de la Galilée et de la Judée pour rejoindre la sainte Cité de Sion, le Rocher de Jérusalem.

La troupe s'ébranla dès la pointe du jour, elle s'étira pendant les heures du soleil montant, s'assoupit sous les ombrages des pins et des eucalyptus pendant les feux de midi, et avant le déclin du soleil parvint à l'étape, où l'on sort les luths, à la lueur des flammes.

Mais Joseph et Marie n'avaient aucun attrait pour les diseurs de fariboles, les amuseurs et les pitres qui trouvent toujours des oreilles ouvertes aux fleuves de vanité qui coulent de leurs lèvres. L'auberge : ils n'y pensaient même pas. Contre un rocher concave, à l'ombre des feuillages, ils trouvèrent un refuge pour échanger les secrets divins dont leur cœur était si heureux et si lourd qu'il en était presque accablé.

Ils étaient justement près de Béthel, lieu béni, que le patriarche Jacob avait appelé de ce nom : « Maison de Dieu » parce que le Dieu des mamelles, ³ en cet endroit, lui avait envoyé son Ange. Il avait vu, en effet, une échelle appuyée sur son ventre et touchant le ciel, et sur elle, les Anges de Dieu qui montaient et descendaient...

- ... N'est-ce pas en ces lieux, disait Marie, que notre père Jacob a reçu le message du Très-Haut ?
- Oui, justement ! Et comment passer ici sans être pénétré de ce souvenir ? « C'est ici la porte du ciel ! » disait-il, après avoir

1 - Gen.17/4 s, 15/5 et paral.

2 - Sens étymologique du mot hébreu « heureux », qui signifie « le marchant : celui qui marche ».

3 - Gen.28/11. « Dieu des mamelles » : « El Shaddaï », Dieu de la fécondité. Ce qui signifie : la fécondité appartient à Dieu.

entendu, comme Abraham, la promesse de Yahvé : « Je te multiplierai à l'infini ! » ¹

Ces étoiles qui paraissaient toutes proches, tant elles étaient vives, toujours les mêmes, infatigables, n'étaient-elles pas le signe permanent de l'Espérance patriarcale ?

- Regarde, Marie, qui pourrait les compter ? Dieu s'enveloppe de leur multitude, de leur poussière, comme d'un manteau !
- C'est merveilleux, Joseph, nous avons l'assurance de Celui qui a fait ces choses, puisqu'il a dit à notre père Abraham : « En toi seront bénies toutes les nations de la terre ! »
- Toutes les nations... c'est exact, c'est écrit, mais quand ? Eh bien, lorsqu'elles viendront à la foi de notre père Abraham : cette foi qu'il a eue le premier au nom de tous.

Joseph cherchait le contact, le dialogue, au niveau des pensées que lui avait communiquées son père Jacob. Il dit donc :

- Cette foi, Marie, tu la connais : n'est-ce pas celle qu'il eut lorsqu'il crut que rien n'était impossible à Dieu, que la vie peut sortir du néant, et que le sein stérile peut devenir fécond par la main du Dieu Tout-Puissant ?

Marie savait et comprenait, ne serait-ce que par la confiance de son père et de sa mère. Le simple regard, la chaleur des mains qui se joignent, elle vit, elle sentit que Joseph avait passé dans le monde de l'impossible.

- Tu connais donc, lui demanda-t-elle, le bon plaisir de Dieu ?
- Mon père Jacob, dit Joseph, a ouvert la bouche pour moi, et de ses lèvres sont tombées beaucoup de paroles de sagesse et de science. Il sait le secret de forger un fer incorruptible.

Ceci dit avec une joie et un sourire révélateurs. Il ajouta :

- Il m'a dit aussi que ton père et lui n'étaient qu'un seul cœur et une seule âme.
- C'est merveilleux, dit Marie. Dieu a créé les étoiles pour qu'elles ne se rencontrent jamais, mais les cœurs des hommes pour qu'ils se joignent. Il a disposé toute choses. Celui qui règle les choses d'En Haut, le cours des astres, sait aussi diriger les pensées secrètes des consciences, si bien que tout arrive en son temps. ²
- Oui, tout arrive en son temps ; aucune parole ne lui est impossible. Toutes les graines qui germent en terre n'y sont pas semées par la main des hommes ! Et Celui qui peut susciter la vie dans le sein stérile, ne peut-il pas la susciter dans le sein d'une vierge ?
- Oh ! Joseph ! Tu sais donc tout ? Cette sagesse inconnue ne t'est donc pas cachée ? Sous les apparences de ce monde, tu as donc deviné, toi aussi, le Dessein éternel du Très-Haut ?

¹ - Gen.17/4s

² - Lc.2/35-36 ; Rom.2/16 ; Ps.19h . Le « ciel » et le « secret ».

Marie éprouvait une joie extrême de sentir en Joseph le Médiateur auprès d'elle de la Pensée du Seigneur.

- Oui, répond Joseph, mais il n'est pas difficile de savoir : il suffit de regarder. Pourquoi tant de misères, tant de larmes, tant d'accablement, tant d'affliction, et pourquoi la mort enfin ? Tout cela ne provient-il pas du sang versé dès l'origine ?

Puis il ajouta sur le ton d'une contemplation émerveillée, comme s'il voyait déjà par delà la parole prophétique :

- Ah ! Qui pourra jamais dire quelle sera la gloire de l'homme lorsqu'il se conformera au bon plaisir de Dieu ?
- Oui, Joseph, tu as raison. Il faut passer au-delà, il faut déboucher au-dessus de nos misères. C'est notre vision de l'avenir, c'est notre espérance qui doit faire le présent.
- Et le moyen ? Quoi de plus simple que de laisser à Celui qui a fermé le Sein virginal le soin de l'ouvrir quand il le jugera bon ?
- Rien de plus simple ! C'est d'une simplicité tout divine ! Rien n'est plus conforme à l'amour de Celui qui nous a faits pour partager avec nous sa gloire.

Cette parole de Marie ouvrait une perspective nouvelle :

- Pour partager avec nous sa gloire ? questionna Joseph. Sa gloire à lui ? Que veux-tu dire, Marie ? Qu'y a-t-il de commun entre l'homme et l'Unique ? Et comment oses-tu dire que nous pourrions partager avec lui sa gloire. Que veux-tu dire ?
- N'as-tu pas lu le prophète Daniel ? C'est un fils d'homme qu'il a vu à la droite du Très-Haut. ¹

Joseph réfléchit un instant sur ce texte bien connu :

- En effet, dit-il, un « fils d'homme ». Je n'avais jamais pensé à cela. Un fils d'homme à la droite de Dieu.
- Mais...

Et Marie hésita un instant. Puis elle reprit :

- Oserai-je Joseph t'ouvrir mon cœur ? te livrer toute ma pensée ?... Comment l'accepteras-tu ?
- Parle, ma sœur, ma fiancée. Tu le sais : mon oreille est toute à ta bouche et mon cœur est comme le tien dans l'amour de notre Dieu.
- Eh bien, Joseph, que penses-tu de cette parole de l'Écriture, où la Sagesse de Dieu exprime son désir de partager la vie des enfants des hommes ? ²
- Je la connais, c'est vrai. « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes ». Depuis longtemps ; cette parole m'a frappé. Je pense qu'il y a une Sagesse de Dieu, invisible, dans le Sein du

¹ - Dan.7/13

² - Prov.8/31 Lire Prov.ch.8 et Si.ch.24

Très-Haut, mais qui pourra nous la faire connaître ? Comment viendra-t-elle se manifester ?

Et Joseph réfléchit un instant, les yeux grand ouverts dans cette nuit transparente, à la recherche du mystère secret qui soutient l'Univers, qui nécessairement doit lui donner tout son sens, toute sa signification. Puis il ajouta :

- Oui, la Sagesse divine cherche à s'exprimer parmi les enfants des hommes. Jamais autant que ce soir cette parole ne m'a semblé si profonde, si prenante, ma chère Marie. Il me semble que quelqu'un se tient à la porte et qu'il cherche à entrer. Et quelle est cette porte, ce voile qui nous sépare du Monde invisible, sinon celle du Sanctuaire construit par la Main de Dieu ?
- Cette parole est un miel délicieux sur tes lèvres, mon bien-aimé, répondit Marie. Ta pensée va bien au-delà du Temple que construisit Salomon sur la montagne de Sion !
- Certes, le temple de main d'homme n'était qu'une figure des choses réelles ! Tout vénérable qu'il soit, il n'est qu'une parabole ! Il projette notre esprit dans ces temps premiers, avant la nuit de ce monde. ¹

Elle était la nuit, silencieuse et douce. Les étoiles chevauchaient au-dessus des montagnes de Judée ; là-bas, très loin, l'Horeb semblait dessiner une croupe émergeant à peine de la lourde masse des terres. Joseph se recueillit un instant et dit à Marie :

- Mon père Jacob m'a expliqué la parabole d'Ezéchiel. Il m'a ouvert l'intelligence, et j'ai su ce que signifiait ce porche oriental et cette porte tournée vers le soleil levant, dont il dit : « Elle sera fermée, personne n'y passera, parce que Yahvé Dieu y est passé. » Puis il est dit aussi du vestibule qui est derrière la porte : « Le Prince, lui, y séjournera, et il y prendra son repas en présence de Yahvé ».
- Oui, cela est écrit. En parlant par la bouche de Salomon, la Sagesse de Dieu déclare elle-même : « C'est dans une sainte demeure que j'ai accompli mon ministère en sa Présence ». Cette Sagesse de Dieu, pourquoi ne serait-elle pas aussi ce « Prince » dont parle le Prophète Ezéchiel ?
- Oui, sans doute...
- Alors, Joseph, je te demande : quel est ce ministère, quel est ce repas que la Sagesse de Dieu vient prendre en présence de Yahvé ? Et je te demande aussi : Dieu aurait-il besoin de prendre des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, une bouche pour parler ?

Joseph fut surpris :

¹ - Ezéchiel ch.40s ; 1 Cor.6/19.

- Que dis-tu là Marie ?
- Je dis une chose très simple : peut-on voir autrement qu'avec des yeux, entendre autrement qu'avec des oreilles ? Et la Parole de Dieu, qui fait toutes choses, serait-elle embarrassée pour se procurer une bouche humaine ? Celui qui vit dans les siècles des siècles, pourquoi ne viendrait-il pas respirer avec les vivants, sentir avec notre corps, aimer avec notre cœur ?... Et constater ainsi que « tout est très bon » ? ¹

Joseph mit la tête dans ses mains. Il réfléchit longuement, en silence à ces paroles qui bouleversaient ce qu'il avait appris de Dieu par la voix de ses pères. Voici qu'elles projetaient sur le mystère du Nom, sur l'Ineffable, une lumière toute nouvelle... Il se releva et dit :

- Je comprends, je comprends... C'est formidable ! C'est incroyable ! Et pourtant cela donne le sens de toutes choses ! Le psaume le dit d'ailleurs : « Tu m'as donné un corps, tu m'as ouvert les oreilles... » ² Où prendra-t-elle un corps, la Sagesse invisible du Très-Haut, sinon dans les entrailles de la femme, de la vierge ? Emmanuel... Dieu avec nous. « La vierge concevra et enfantera un fils... » Te souviens-tu ce que nos pères ont dit à la synagogue ? Oui, cela est écrit ! Ah ! Marie !... Je n'ose cependant admettre de telles merveilles ! Comment la Gloire de l'Unique viendra-t-elle habiter en notre chair ? Je ne puis me hisser à ce Rocher trop haut pour moi !...

Il y eut un temps de silence. Marie priait. Puis elle dit encore, avec une douceur exquise :

- Tu sais Joseph qu'il y a un Saint des Saints, un endroit très saint dans le Temple de Jérusalem. Le grand prêtre n'y entre qu'une seule fois par an. Et l'année, que représente-t-elle, sinon le déroulement de l'Histoire du monde ?
- Oui, je sais, je vois... Ces choses sont pleines de sens. Si Moïse les a enseignées en fixant les normes du temple c'est parce qu'il avait la révélation de ce qui se passait dans le Ciel, parce qu'il avait la confiance de Dieu. Il en a donné une image dans les dispositions du Lieu Saint. Le grand prêtre de la Loi, de l'ancienne Alliance officie dans un temple fait de main d'homme. Mais le Grand Prêtre de l'Alliance éternelle, quel est son Temple ? Quel est son sanctuaire ? Et par ailleurs, le Seigneur dit aussi : « Je viendrai moi-même paître mes brebis ». ³ Mais quel est ce pasteur qui doit venir ? Dieu n'est-il pas unique ? Comment pourrait-il venir parmi nous sans cesser d'être le Très-Haut ? Comment celui qui tient les étoiles dans sa main pourrait-il ainsi s'anéantir dans notre

¹ - Gen.1/31

² - Ps.40 h/7

³ - Ez.34/15

petitesse ? Quel est donc ce Seigneur qui doit venir lui-même au milieu de son peuple ?

- C'est celui à qui il a dit : « Tu es mon Fils, aujourd'hui, je t'ai engendré ». ¹

Marie répondait ainsi sans hésiter par cette parole toute simple du psaume de David, chantée mille fois à la synagogue.

- Tiens, dit Joseph, je n'y avais pas pensé ! C'est l'oracle de David notre père ! C'est le Très-Haut qui parle et qui dit : « Tu es mon Fils ». Alors l'Unique n'est donc pas seul ?
- Elohim ne dit-il pas par le prophète Isaïe : « Qui ira pour nous ? » ²
- Il le dit. C'est vrai. Il ne dit pas « pour moi », il dit bien « pour nous ». Ah Marie, il y a donc en Dieu un dialogue, une confiance, comme entre nous ce soir ?
- Pourquoi pas ? L'homme peut bien, s'il le veut, se parler à lui-même, mais combien est-il plus heureux de parler avec la femme de son cœur !
- Comme cela est vrai, Marie ! Je comprends enfin, en cet instant, ce que Moïse a écrit au début du Livre. C'est le mâle et la femme, ensemble, qui porte en Adam l'image d'Elohim ! L'Unique n'est donc pas solitaire. Quand il met sa ressemblance en l'homme, il crée deux êtres dans l'unité. ³
- Dans l'unité de son Esprit, ajouta Marie.

Joseph se tut un instant devant cette perspective toute nouvelle qu'il découvrait dans l'amour. Il sentait aussi à quel point Marie le portait dans sa prière : une influence extraordinaire, un véritable enfantement. Il se tourna vers elle, lui prenant les mains :

- Ah, Marie, dit-il, ma bien-aimée ! Il est dit que Dieu fit la femme pour être l'aide, le miroir révélateur de l'homme. Combien cela est vrai ! Par ton aide, par ta présence, j'entre non seulement dans les vues de Dieu sur nous, mais dans son mystère intime ! Parle-moi, Marie, femme en qui naît la vie : tu me donnes Dieu par l'intime de ton être. L'homme a été façonné avec de la terre, mais la femme a été tirée de l'homme ! ⁴

Alors Marie dit simplement :

- Souviens-toi Joseph des paroles de Salomon en qui parlait la Sagesse : elle se présente elle-même comme enfantée par le Très-Haut ; elle s'exprime aussi comme une épouse bien-aimée, confidente de ses pensées, collaboratrice de ses ouvrages.

1 - Ps.2/7

2 - Is.6/8

3 - Gen.2/27. Remarquez que le nom de Dieu « Elohim » est un pluriel, qui n'a son sens que dans la Trinité des personnes.

4 - Gen.2/18s ; 1 Cor.11/1-11

- C'est vrai, dit Joseph, Salomon a vu cela.

Et Marie de laisser passer sur ses lèvres les paroles du livre Saint, douces comme miel, qui chantaient par sa voix cristalline :

« Yahvé m'a établie au principe de ses voies,
« avant ses œuvres les plus anciennes.
« Dès l'éternité je fus fondée,
« dès le commencement, avant l'origine de la terre...

En cette nuit claire d'Orient, ce texte, proclamé face aux étoiles, livrait avec une telle évidence le sens de l'Univers que Joseph saisit, dans un moment de haute certitude, toute la cohérence du plan de Dieu :

« Il n'y avait pas encore d'abîme
« et j'étais engendrée !
« Les sources ne jaillissaient pas encore,
« collines et montagnes n'étaient pas encore plantées,
« et moi j'étais engendrée...

- Il y a donc, dit Joseph, une genèse céleste, et nous ne connaissons, bien sûr, en ce monde, qu'une génération terrestre...

Et Marie dit :

- Dieu a des mains pour créer le monde et façonner nos corps. Il a des yeux pour terrasser les méchants et consoler les justes ; des oreilles attentives aux prières des humiliés, aux cris de ceux qui l'appellent. Pourquoi n'aurait-il pas des entrailles pour engendrer ?

Marie s'arrêta un instant sur cette parole.

Joseph la reprit en savourant ce mot qui revient si souvent sur les accords des psalmistes :

- Les entrailles de Dieu ! L'Utérus de Dieu ! J'entends le psaume :
« Ah Seigneur, ne me ferme pas tes entrailles ! » C'est vrai !

Et Marie questionna :

- Crois-tu Joseph, que les entrailles de Dieu soient vides ?
- Ca alors, dit Joseph, je n'avais jamais pensé à cela ! il faut être femme pour imaginer une telle proposition ! Et pourtant, et pourtant... C'est logique ! La femme tout aussi bien que l'homme, dans les dispositions de son corps porte l'image de l'invisible ! Il n'y a pas d'autre image de Dieu que celle qu'il a construite de ses mains !
- Vois-tu Joseph, expliqua Marie : c'est de la chair et des os de l'homme que la femme a été tirée par la main de Dieu, c'est la première génération ; mais Dieu a donné à la femme des entrailles vides et fermées parce qu'il veut y résider lui-même.
- Ah ! Marie, dit Joseph, après un silence, comme saisi d'une sorte de vertige, j'hésite encore...

- Pourquoi donc ? demanda-t-elle, cette parole te scandalise ?
- Je ne sais... Il est vrai qu'il est écrit : « J'ai dit, tu es mon Fils, aujourd'hui, je t'engendre ». Quel est cet « aujourd'hui » ? Est-il celui du temps ou de l'éternité ?
- Ce qui arrive, dit Marie, est l'image de ce qui demeure. Celui qui vient nous révélera Celui qui est. Et comment entrerons-nous dans l'intelligence de la génération céleste sinon en participant, dans le temps, à la génération du Fils ?
- Oui, Marie, par tes paroles, les Saintes Ecritures prennent un sens extraordinaire ! Avec toi, elles m'introduisent jusque dans les profondeurs de Dieu, dans ce mystère qui te semble familier. Mais moi, comme comprendrai-je ce que tu comprends ?
- Par l'amour, Joseph. Comment comprendre un mystère d'amour autrement qu'en aimant ?
- Oui, oui... Sans aucun doute.

Joseph toutefois, hésitait encore à admettre que l'Amour incréé était assez puissant pour supprimer l'abîme, pour combler le vide « intersidéral », qui sépare, comme disaient certains sages d'Israël, le Créateur de sa créature. Mais cette vue de l'esprit philosophique était-elle bien juste ? L'Ecriture ne dit-elle pas tout aussi bien que Dieu, le très grand, est aussi tout proche de ceux qui l'invoquent ? Qu'il regarde les sommets des montagnes, mais qu'il sonde les abîmes ? Alors, il éleva la voix et dit :

- Par l'amour, oui, je comprends, par l'amour. « Je t'ai aimée », dit Dieu par la bouche du prophète, lorsqu'il s'adresse à Israël comme à une fille, à une fiancée, à une épouse. « Je t'ai aimée ». Et quel est le commandement qui est prescrit avant tous les autres, sinon : « Tu aimeras » ? Je comprends que par l'amour, tout devienne simple.

Puis se tournant vers Marie :

- D'ailleurs, qu'y a-t-il désormais, ma bien-aimée, entre toi et moi, puisque l'amour nous rend transparent l'un à l'autre et que nous pouvons ainsi nous confier nos pensées les plus intimes, dont jusqu'ici Dieu seul était témoin ? Oui, c'est par l'amour que nous concevons qu'il existe un dialogue secret entre l'Unique et Celui qui est dans son sein. Oui, c'est bien cela, n'est-ce pas ?

Et Marie ponctua par un « oui » illustré d'un rire si clair, si cristallin si évident !...

Joseph cependant continua sa réflexion en sa présence :

- Les eaux réfléchissent l'image du soleil lorsqu'elles sont paisibles, et pourtant qu'y a-t-il de commun entre le soleil et l'eau ? Ainsi en est-il à travers l'homme qui n'est que poussière, mais où Dieu a fait resplendir la ressemblance de sa Face. Qu'en penses-tu ?

- Oui c'est en l'homme que resplendira totalement la Face de Dieu ! Il a déjà parlé par les prophètes, pourquoi ne viendrait-il pas nous parler en personne ?
- Avec une bouche humaine ?
- Avec une bouche humaine !
- Et nous voir avec des yeux d'homme, et nous entendre avec des oreilles d'homme, et nous toucher avec des mains d'homme ? C'est cela que tu penses Marie ?
- Oui, c'est exactement cela.
- Evidemment, tout est simple lorsque l'on aime. Et rien n'est impossible à Dieu. S'il nous aime, ne désire-t-il pas se rendre semblable à nous ? Si l'on prend le texte tel qu'il est écrit : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes », il faudra bien qu'il y vienne lui-même. Dieu serait-il jaloux de ses secrets ? Ne cherche-t-il pas, au contraire, à les révéler ?

Il y eut un moment de silence rempli d'une admiration éperdue pour l'œuvre de Dieu, et plus encore pour la confiance qu'il a faite à l'homme, pour lui expliquer son ouvrage par la parole prophétique. Et tout à coup Joseph s'écria :

- Mais, je comprends, dit-il, je comprends pourquoi l'Ange a été jaloux de l'homme ! Salomon n'a-t-il pas écrit :

« C'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde. Dieu créa l'homme incorruptible, il en fit une image de sa propre nature... ¹

- Tu te souviens de ce texte, Marie ?
- Oui, bien sûr, je m'en souviens !
- Et bien, je me suis demandé pendant longtemps quelle pouvait être la raison de cette envie, de cette jalousie du diable. Je le vois maintenant. Aucune créature, si élevée soit-elle, dans le firmament des cieux, ne porte en elle une image, une ressemblance plus grande que celle qui est inscrite en nous. Il n'appartient qu'à l'homme et à la femme de dialoguer dans l'amour, comme nous le faisons ici, comme il le fait lui-même.
- Sans aucun doute. Et il n'a pas été donné à l'Ange d'avoir des entrailles pour engendrer la Sagesse de Dieu.
- Quelle merveille, Marie, quelle merveille !

Joseph entraît avec une joie débordante dans le Mystère, et l'illumination de la Vérité le transportait d'enthousiasme.

- O Marie, dit-il, c'est toi qui me révelés tout cela ! C'est toi qui me donnes la clé des Ecritures ! Toi qui n'as jamais pris la parole dans la synagogue, tu es plus instruite des Desseins de Dieu que les docteurs d'Israël ! Pour toi se réalise la parole du psaume : « Plus

¹ - Sag.2/22-23

que les vieillards, j'ai l'intelligence parce que je recherche ton Bon Plaisir... »

Marie, en souriant, lui dit :

- Tu sais, Joseph, ce n'est pas la multitude des connaissances qui procure la Sagesse, mais la simplicité du regard.

Joseph se mit debout, poussé par son exultation :

- C'est vrai, c'est admirable ! s'écria-t-il. Tout est simple, assurément, sinon comment les humbles pourraient-ils parvenir au Salut ? Ah ! vraiment, Marie, c'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel ! ¹

Puis Joseph adora en silence, et Marie avec lui. La présence de Dieu était intense comme le Soleil brûlant de midi, alors que cependant, la nuit poursuivait son cours avec une égale sérénité, avec une douceur ineffable. La parole du Livre se réalisait : « Alors que la nuit poursuivait son cours, la Sagesse de Dieu, toute puissante, descendait des hauteurs célestes... » Joseph pensait à cette autre parole : « La ténèbre n'est pas ténèbre devant toi, et la nuit comme le jour illumine. » ² Tout prenait, en cet instant, une signification nouvelle. Les étoiles semblaient à portée de main, le Ciel était tout proche ; la parole de Moïse venait à leur pensée, sans qu'ils se le disent :

« La Loi que je te donne aujourd'hui, elle n'est pas loin de toi,
« elle est dans ton cœur et sur tes lèvres...

Quelle action de grâce ! Marie savait qu'il se produisait une grande chose dans le monde, que l'esprit de Dieu opérait en Joseph, son fiancé, son époux déjà, une nouvelle naissance, qu'il en faisait un homme nouveau. Il vint s'asseoir à côté d'elle et reprit son discours :

- Tu me demandais tout à l'heure, dit-il, « Les entrailles de Dieu sont-elles vides ? » Comment le seraient-elles, puisque le vivant est la source de toute vie ? N'est-ce pas là, justement, le Nom d'El Shaddaï, qui fut révélé à notre père Jacob en ces lieux-ci ?
- Oui, dit Marie, El Shaddaï... Celui qui trône au-dessus des cieux réside également dans les profondeurs. Celui dont la gloire éclaire les étoiles s'exprime dans le secret. Certes, il y a sans cesse un échange d'amour, une transparence dans le Dieu vivant...

Et Joseph déclara :

- Il y a un Bien-Aimé, ou une Bien-Aimée, je ne saurais dire, auprès du Très-Haut ; et ils dirent ensemble, dans un moment qui dure toujours : « Faisons l'homme à notre image et selon notre ressemblance ». « Faisons... » Et nous sommes, toi et moi, Marie, portés dans l'existence par ce mot divin. Celui qui s'exprime ainsi,

¹ - Bethel = Maison de Dieu

² - Ps.139h/12

de concert avec le Très Haut, c'est assurément cette Sagesse, engendrée avant l'origine du monde, et c'est lui qui nous manifesterà le Visage très saint... Mais quand viendra-t-il ?

- Il viendra par les entrailles de la femme, car le Bien-Aimé de Dieu deviendra Fils d'homme.

Joseph hésita à nouveau, à la limite de l'émerveillement et du scandale :

- Ah, Marie, dit-il, je tremble devant cette parole ! Alors, tu penses que celui qui partage le Trône de Dieu, qui réside à la Droite de la Majesté, viendrait lui-même résider dans le secret du Sanctuaire ?

Mais alors qu'il posait la question, la réponse lui vient du psaume de David qui surgissait à sa mémoire :

- Mais oui, Marie, dit-il. C'est l'oracle de notre père David. Il a dit en effet : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur, assieds-toi à ma droite ». Et ce Seigneur qui doit s'asseoir à la droite de la Majesté n'est-il pas celui dont il est dit également : « Avant l'aurore, je t'ai engendré... » ¹ Ainsi, le Messie que nous attendons, le Fils de David qui nous sauvera, serait donc l'éternel confident de Yahvé, cette Sagesse divine qui pénètre tout et qui donne leur sens à tous les êtres ?

Et se tournant vers Marie :

- Qu'en penses-tu ?
- Pourquoi pas ? répondit simplement Marie.

Et Joseph reprit, cherchant à préciser cette pensée si surprenante qui lui était suggérée par les Ecritures :

- Certes, je crois parfaitement que l'Esprit de Dieu puisse féconder par son souffle le sein d'une vierge, comme il a fécondé le sein de Sarah, ou celui d'Anne, la mère de Samuel. D'ailleurs n'est-ce pas par le souffle du Dieu vivant que l'homme est créé et qu'il demeure en vie ? Cela, je le crois. Mais ce que tu dis, Marie, c'est autre chose : le Messie, faisant son entrée dans le monde par le sein d'une vierge serait, dès maintenant auprès de Dieu, éternel avec l'Eternel ? Et alors ce serait cette Sagesse engendrée avant que les montagnes fussent établies, avant que fussent créées les orbes des astres, qui viendrait elle-même s'exprimer parmi nous, dans un corps d'homme ?... Cela c'est autre chose !...
- Pourquoi pas, Joseph ? l'amour de Dieu a-t-il des limites ?
- Je sais : tout est possible à Dieu... D'ailleurs il faut le reconnaître, ta pensée, Marie, répond exactement à la parole du prophète Isaïe : « La vierge conçoit et enfante un fils qui s'appelle désormais Emmanuel » : Dieu avec nous.

Et Joseph, devant la grandeur de ce mystère qu'il osait à peine formuler sur ses lèvres :

¹ - Ps. 109

- Mais c'est trop beau, Marie, c'est ineffable ! Toi, tu admets cela sans peine, en raison de ta simplicité de vierge ! Mais les docteurs d'Israël, qu'en pensent-ils ? Et les sages de notre peuple, entendent-ils ainsi les Ecritures ?
- Le prophète prévoyait en effet cette difficulté que les savants rencontreraient pour admettre le Dessein de Dieu. Il disait : « Qui a cru, Seigneur, à ce que nous avons dit ? Et qui racontera sa génération ? » ¹
- En effet.
- Et il y a encore ceci, Joseph, sais-tu ce que les Séraphins chantaient et criaient dans le Temple, lorsque Yahvé manifesta sa gloire à Isaïe :
- Ils chantaient : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur... »
- En face de la sainteté de Yahvé, que dit le prophète ?
- Il fut troublé et épouvanté. Il crut qu'il allait mourir en disant : « Je suis un homme aux lèvres souillées, et j'habite au milieu d'un peuple corrompu... »
- Et ce peuple doit disparaître, jusqu'à ce que les villes de la terre soient désolées et sans habitants. ²
- Oui, je sais, jusqu'à ce qu'elle devienne une solitude et un désert. C'est écrit... Et toutes les œuvres d'iniquité disparaîtront comme fond la cire devant le feu, lorsque la Majesté de Yahvé apparaîtra. ³
- Mais alors qu'advient-il à la fin ?
- D'Israël sortira une Semence sainte, comme un surgeon reflorit sur la souche d'un chêne ou d'un térébinthe.
- Une Semence sainte, Joseph. Comment une semence pourrait-elle être sainte autrement qu'en procédant de Celui qui est saint ?

Joseph marqua un temps, puis il répondit :

- C'est vrai.

Puis il ajouta, ayant réfléchi et fait le rapprochement entre ces divers oracles des prophètes :

- Ainsi le Fils de l'homme que Daniel voyait à la Droite de la Majesté serait donc ce fils de vierge conçu par le souffle de Dieu ?
- Justement : voilà la pensée de Dieu, toute simple et qui ne change pas, que les prophètes ont entrevue, chacun à leur manière. ⁴

Et Marie se mit à rire à nouveau, d'un bel éclat, comme de l'or pur, tant elle était transportée de joie de voir Joseph entrer ainsi dans l'intelligence des Ecritures.

- Ta lumière est éblouissante, dit Joseph. Puis, se tournant vers elle, avec une admiration mêlée de crainte :

1 - Is.53/1s

2 - Is. ch.6

3 - Ps.68h/3

4 - Mal.3/6

- Oserai-je te dire encore ma « bien-aimée », seras-tu cette vierge d'Israël sur laquelle le Très Haut a jeté son regard ? Moi-même ne suis-je pas comme Isaïe, un homme aux lèvres impures, j'appartiens à un peuple aux lèvres impures... Et il ne m'appartient pas d'accéder au lieu très saint...
- Mais Joseph, que dis-tu ?

Marie comprit alors, que sous le poids de cette grande lumière, une lourde épreuve allait s'abattre sur son bien-aimé.

- Mais, Joseph, dit-elle, je suis moi-même comme toutes les filles d'Israël. Comme elles j'ai reçu l'instruction des Prophètes et de Moïse. Et ne crois-tu pas qu'Isaïe a été purifié par le charbon ardent pour qu'il pût accomplir fidèlement sa mission ? Ne crois-tu pas que la Parole ardente de Dieu nous purifie de tout péché ? Oui, Joseph, il nous suffit d'acquiescer, de dire un « Amen » total au Dessein de Dieu. Crois-tu que son Esprit, que l'ardeur de son amour soit impuissant à nous purifier de toute faute ? Pourquoi crains-tu ?...

Ces choses se passaient à Béthel, une nuit d'automne, pendant la fête des Tabernacles. Il y eut un soir sur la terre, alors que la lune s'était levée et que les étoiles marquaient de leur ronde inlassable les veilles de la nuit. C'était un soir semblable à tous les autres ; puis il y eut une aube, une aurore, un matin, comme tous les autres matins de l'histoire. Mais cette fois-ci, à Bethel, le Bon Plaisir de Dieu, caché depuis les origines de la Création, passait sur les lèvres humaines, s'explicitait par des voix, par des paroles d'homme et de femme, résonnait à plein dans les consciences transparentes à l'Esprit, diaphanes l'une à l'autre. L'Alliance virginale première était retrouvée, celle au-dessous de laquelle étaient tombés Adam, le premier homme et Eve, sa femme. Elle demeure encore cette Alliance, stable, comme les lois de la gravitation universelle : loi spécifique à l'homme, loi qu'il n'a pas encore su découvrir, malgré la démonstration que nous en a faite le Verbe de Vérité et de Vie...

Cependant la caravane arriva à Jérusalem. C'était la fête, c'était aussi une foire. La foule grouillante s'écrasait, hommes et bêtes, aux portes monumentales de la Ville Sainte. Places et rues couvertes de corbeilles et de nattes, encombrées de couffins débordants d'olives, de dattes, de pastèques, de figues, de raisins... Les chants des pèlerins se mêlaient aux cris des marchands, la piété au trafic. Indifférents ou fanatiques, pris dans la même ambiance survoltée, le jeu exubérant d'une vie débordante et spontanée : Israël était un peuple heureux, car il avait une espérance...

Et les refrains connus, hurlés par les Zélotes, fredonnés par les tièdes, résonnaient entre les murailles :

« Jérusalem, si je t'oublie, que ma droite se dessèche !
« Je veux que ma langue s'attache à mon palais,
« si je perds ton souvenir !
« Si je ne mets Jérusalem au plus haut de ma joie !... ¹

Travaillé par deux mille ans de prophétisme, le cœur d'Israël vibrait d'une même foi, s'échauffait à un même idéal. Chacun, certes, le voyait à sa manière, avec de multiples nuances. Les conjectures allaient bon train, dans toutes les conversations, sur la manière dont le Sauveur d'Israël allait se manifester... Mais les mêmes versets, sus par cœur, les mêmes mélodies, qui avaient été celles des pères, les mêmes rythmes de danse, fournissaient un fond sonore, une orchestration, une structure verbale surabondante où le Verbe divin s'exprimait à travers toute la parole humaine :

« O ma joie quand on m'a dit : « Allons,
« à la maison du Seigneur »
« Et maintenant s'arrête nos pas,
« dans tes murs, Jérusalem !

« Jérusalem, bâtie comme une ville,
« où tout ensemble fait corps.
« C'est là que monte les tribus
« les tribus du Seigneur... (Ps.122h)

Sous la lumière verte de Pâques, ou dorée de la Pentecôte, dans la rougeur des Tabernacles, ou le blanc hivernal de la Dédicace, c'est toujours le même enthousiasme, avec des harmoniques différentes. La puissance du sentiment religieux fortifiait, en le justifiant, l'orgueil de la Race Sainte, exaltait son privilège d'avoir été choisie entre toutes celles de la terre pour apporter à l'humanité le Salut, et promulguer, de Sion, le Décret du Seigneur :

« Glorifie le Seigneur, Jérusalem !
« Célèbre ton Dieu, ô Sion !
...
« Il révèle à Jacob sa parole
« ses lois et jugements à Israël !
« Pas un peuple qu'il ait ainsi traité,
« pas un qui ait connu ses jugements !... (Ps.147)

Joseph et Marie chantaient, étroitement mêlés à la foule, bousculés par les porteurs d'eau, les porte-faix, interpellés par les marchands de

¹ - Ps.137h/7

concombres ou de beaux habits... ignorés ou méprisés par les fiers pharisiens aux longues robes, à franges rutilantes, amusés aussi par les enfants qui jouaient en se faufilant entre les jambes des adultes. Ils gagnèrent ainsi le haut de la ville au sein d'un cortège tumultueux, disparate cacophonie, où s'exprimaient toutes les nuances de la prière, depuis la distraction consentie jusqu'à l'extase euphorique... Là-haut, le Temple étincelait : chargé d'ors. Et au-dessus montaient vers le ciel l'infatigable fumée des holocaustes, des sacrifices pour le péché et des offrandes pacifiques...

Depuis plus de 10 ans déjà, les ouvriers d'Hérode construisaient, sous la surveillance des Rabbins, un temple digne de la gloire de Yahvé, et qui puissent écraser, par ses dimensions et sa splendeur, les trophées que les nations avaient élevés à leurs dieux. Les processions n'arrêtaient ni le marteau des tailleurs de pierre ni la pelle des maçons. L'ardeur même de la construction de ce nouveau Temple cristallisait la confiance du peuple en sa vitalité, son désir de demeurer, de survivre et d'envahir. La religion, étroitement solidaire de la famille et de la société, dans le cadre ancestral immuable de la Loi, assurait chacun de sa justice et de la validité de toute joie de vivre ; elle lui procurait une bonne conscience face à tout adversaire, à toute contradiction de quelque ennemi que ce soit... La Révélation était ainsi enracinée jusqu'aux entrailles du peuple.

Mais cette religion n'éclairait pas uniformément les cœurs ! Loin de là ! Beaucoup, la plupart, s'imaginaient que l'observation exacte des formes suffisait à transmettre les jugements de Dieu confiés aux pères... Et l'on imaginait rien de meilleur que cette alliance patriarcale que professait le peuple circoncis.

Mais pour Marie et Joseph, les psaumes traditionnels, les rites et les cérémonies prenaient une signification toute nouvelle. En gravissant les marches du Temple, il leur semblait être portés par les générations des sages et des prophètes, par le flux séculaire de la Race sainte, dont les malheurs et la permanence, les péchés et la foi, ne s'expliquaient que par la Pensée de Dieu révélée à leurs cœurs et par l'évidence supérieure de l'Esprit. Toute l'histoire des pères, toute la geste de Dieu, encore inachevée, avaient-elles un autre sens que d'acheminer l'homme à la perfection, par une pédagogie infiniment patiente ?... Arrivé au seuil du Temple, et gravissant les marches, Joseph murmurait le psaume :

« Seigneur, qui entrera sous ta tente ?

« Qui montera sur la sainte montagne ?

...

« Celui qui marche en parfait,

« celui qui agit en juste,

« qui dit la vérité de son cœur,
« sans laisser courir sa langue... (Ps. 15h)

Et il pensait à la remarque de Marie : la Vérité n'est pas dans l'abondance des paroles, mais dans la simplicité du regard ! Et Marie, pour que Joseph fût confirmé dans la foi, priait ainsi :

« Le secret de Dieu est pour ceux qui le cherchent,
« son alliance pour qu'ils aient la connaissance. (Ps.24/14)

Le lendemain était un Sabbat : dans la ville, torpeur parfaite ! Plus de marchands, plus de porteurs d'eau, plus un seul éventaire dans la rue. La puissance illimitée de l'aristocratie sacerdotale imposait le silence, même aux jeunes enfants, jusqu'aux faubourgs les plus reculés, au-delà des remparts. Du côté de Béthanie, près du Mont des Oliviers, Joseph et Marie avaient passé la nuit. A l'heure de l'oblation sacrificielle, ils étaient présents au Temple : il était environ la troisième heure...

Joseph priait instamment : il demandait un signe qui lui confirmerait tout ce que Marie lui avait indiqué dans leurs sublimes confidences.

Les prêtres accomplissaient comme de coutume leur ministère, immolant l'agneau, derrière le voile qui fermait le parvis. Le peuple se tenait prostré pour la prière. Puis la fumée de l'holocauste se dissipa dans le ciel ; alors un chantre monta sur une tribune élevée, déploya le rouleau du prophète et entonna le chant solennel, pour quiconque voulait l'entendre :

« Lecture du prophète Ezéchiel...

Les paroles saintes tombèrent dans le silence d'autant plus profond qu'il était celui des multitudes saisies par la Majesté de Dieu dans son Lieu Saint ? Le chanteur disait :

« Ecoutez, pasteurs d'Israël ;
« par ma vie, oracle du Seigneur Yahvé, je le jure !

« Mon troupeau est mis au pillage,
« et devient la proie de toutes les bêtes sauvages
« par la faute des pasteurs.
« Parce que les pasteurs ne s'occupent pas de mon troupeau,
« parce que les pasteurs se paissent eux-mêmes,
« sans paître mon troupeau.

« Eh bien ! pasteurs, écoutez la parole de Yahvé !
« Ainsi parle le Seigneur Yahvé :
« Je reprendrai le troupeau de leurs mains,

« et je les empêcherai de paître mon troupeau.
« Et voici que moi-même j'aurai soin de mon troupeau,
« et je le visiterai...

« Moi-même » : c'est Dieu qui parlait par la bouche du prophète, annonçant qu'il viendrait personnellement s'occuper de son peuple. Joseph et Marie se regardèrent sur ce mot : c'était une confirmation. Le chantre, cependant, continuait :

« Comme un pasteur visite son troupeau
« quand il est au milieu de ses brebis dispersés,
« je visiterai mon troupeau :
« je les retirerai de tous les lieux où elles étaient dispersées
« au temps du brouillard et des ténèbres,
« et je les ferai paître sur les montagnes d'Israël,
« et elles se reposeront dans un bon pâturage.
« C'est moi qui ferai paître mes brebis,
« et qui les ferai reposer, Oracle du Seigneur !

« Je chercherai celle qui est perdue,
« je ramènerai celle qui est égarée,
« je panserai celle qui est blessée,
« je guérirai celle qui est malade,
« celle qui est grasse et en bonne santé, je veillerai sur elle.

« C'est moi qui les ferai paître avec justice... (Ez.ch.34)

Comme une pluie d'automne sur une terre fraîchement labourée, ces paroles descendaient dans l'âme de Joseph et pénétraient jusqu'au fond de son cœur. Il lui semblait entendre, au travers de ce chant liturgique, la confiance de Marie ; elle qui avait l'intelligence de ce texte, alors que le scribe qui le proférait n'en voyait peut-être pas la signification directe, obvie, évidente. « Il est vrai, pensait Joseph, que le même texte ne produit pas chez tous la même lumière... Mais comment le Seigneur Yahvé pourra-t-il venir lui-même paître son troupeau, si d'abord une femme ne l'accueille dans ses entrailles ? »

Quand la lecture fut finie, ils échangèrent à nouveau un regard et un sourire. Ils se comprirent : leur foi commune n'était-elle pas la condition même de la réalisation de cette prophétie ?

Après la liturgie officielle de la Parole, lecteurs et scribes entourés de leurs disciples, sous les portiques du Temple, commentaient, expliquaient et discutaient de longues heures. C'était merveilleux ! L'enseignement des érudits, des sages, des savants était ainsi à la portée de tout le monde, comme les eaux des fontaines, sur les places publiques.

L'invitation lancée par l'Esprit de Dieu dans le saint Livre demeurait toujours :

« Venez, vous tous que avez soif,
« et buvez gratuitement ! (Is.12/3)

Ainsi les pauvres, les gens du petit peuple, dans la mesure même de leur désir, pouvaient acquérir la plus haute culture, la culture religieuse, la seule qui, au fond, soit essentielle, et qui soit l'âme de toutes les autres. Peuple admirable qui celui d'Israël, où le vocabulaire des gens instruits était identique à celui des garçons d'écurie et des porte-faix !

Joseph et Marie s'approchèrent d'un groupe qui paraissait particulièrement fervent. On y discutait, sans doute, au sujet du texte d'Ezéchiël qui venait d'être lu, selon la coutume. Un petit homme, œil vif, barbe blanche, presque chauve, cristallisait sur lui l'attention d'une bonne quarantaine de disciples, assis en cercle, et d'une couronne compacte de curieux qui restaient debout. L'un des disciples questionna :

- Mais enfin, Rabbi, ce pasteur qui doit venir paître le troupeau, c'est-à-dire le peuple, le prophète déclare que c'est Yahvé lui-même ! Comment comprends-tu cela ? L'Invisible va-t-il prendre la figure d'un homme ? se déguiser en berger ?
- La main de Yahvé est présente en toutes choses, mon fils, répondit le vieux maître. Certains diront qu'il viendra par un ange, un messenger, comme il le fit souvent à l'égard de nos pères. Mais le prophète, assurément, voyait autre chose, de plus grand, de plus audacieux que cette interprétation timide.

Et le Rabbi au regard pénétrant s'enflamma aussitôt :

- Je le dis, je le déclare, ils ont tort ceux qui mutilent le Texte de sa force ! Il faut l'entendre tel qu'il est écrit. Je pense pour ma part, et je le proclame, que c'est Yahvé lui-même qui viendra en personne paître son troupeau. D'ailleurs le prophète le dit, en parlant en son Nom : « Je viendrai moi-même... »

Ce vieillard, nourri de la sainte Ecriture, parlait avec une éloquence étonnante : il savait mettre entre ses phrases des silences propres à la réflexion, si bien que ses auditeurs avaient le temps d'épouser sa pensée, de la savourer. Bien loin de la répéter servilement, c'est de tout son être qu'il exprimait la Parole qu'il avait assimilée jusqu'à en faire sa propre chair.

- ... le prophète l'a dit. Et n'avez-vous pas lu que le Seigneur lui-même apparut à notre père Abraham ? Et comment lui apparut-il ? « Abraham leva les yeux, et voici : trois hommes se tenaient au-dessous de l'arbre ». Trois hommes ! Quand Dieu parle, il dit « Nous ». Son nom est Elohim, et vous le savez « Elohim » est un nom pluriel. Et la Sagesse divine, quand elle parle par la bouche de

Salomon, n'est-elle pas un être divin qui demeure auprès du Très-Haut ? Quel est cet être divin ? Oui, quel est-il ?

C'était plus qu'une question : une recherche ardente, angoissée qui atteindrait coûte que coûte son but, la poursuite d'une source d'eaux par un homme qui meurt de soif ; pour lui, pour tous, le Rabbi interrogeait l'Invisible, pour tenter de scruter le mystère caché de Dieu. Il lançait comme un défi :

- Oui, quel est-il cet être divin ? Parmi vous se trouverait-il quelqu'un qui puisse montrer la sagesse qu'il a reçue d'En Haut ?

Et son regard circulaire scrutait les rangs de ses disciples, à la recherche d'un maître de vérité... Peut-être un inconnu, un étranger de passage qui aurait trouvé dans l'Écriture un texte qui apporterait la réponse. L'un d'eux leva la main :

- Tu dis toi-même, Rabbi, que c'est celui dont parle le psaume : « J'ai dit : tu es mon fils, aujourd'hui même de t'ai engendré ».
- C'est vrai, s'écria le vieil homme. C'est cela : « Je t'ai engendré ». Et aussi : « Tu es mon fils » ! Ah ! mes enfants, mes enfants ! Et le maître exultait dans une sorte d'extase : « Tu es mon fils ! » Qui dira cette génération du Fils, du Fils parfait qui fera toute la joie du Très-Haut... ? Et, dites-moi, quel est cet « aujourd'hui », sinon le moment éternel, qui n'a ni commencement ni fin, le présent infini qui est la vie même du Dieu vivant ?

Il y eut un moment de silence. Tous ces hommes, pénétrés par un atavisme religieux de la simplicité de l'Unique, tremblaient derrière ce guide audacieux qui voulait faire dire à l'Écriture exactement ce qu'elle disait, et qui, par elle, détruisait un dogmatisme trop simplifié pour être vrai. Il ramena ses yeux sur terre, les promena sur ses disciples : cherchait-il une approbation ? Craignait-il un scandale ? Suivait-il à la trace une vérité brisée dans les membres dispersés du vieil Adam ? Trouverait-il un compagnon d'aventure dans cette audace inconsidérée, qui voulait, à travers le voile de l'Écriture, sonder les secrets du Très-Haut ?

- Mes fils, mes fils, poursuivait-il dans un discours qui ressemblait à une ascension vertigineuse, certes, je ne suis pas Moïse, ni Elie... Mais Moïse lui-même n'a pu contempler la Face du Seigneur, il ne l'a vu que de dos ! Et cependant il entendit sa voix qui criait :

« Je suis Yahvé, Dieu de tendresse et d'amour,
« lent à la colère et prompt au pardon,
« et riche et prodigue en miséricorde... (Ex.34/6s)

- Et cependant nous demandons chaque jour dans le psaume : « Fais luire sur nous ta Face et nous serons sauvés ! » N'est-il pas vrai que nous le demandons ? Alors ? Il nous exaucera le Seigneur, et il viendra ce jour, où nous le verrons, lui face à face !

Alors, levant les mains, le Rabbi se mit à prier :

- J'élèverai donc la voix vers toi, ô Maître, ô puissant Créateur du ciel et de la terre, ô Père d'Israël ! Je t'en supplie, envoie ton Esprit-Saint, ton Esprit de sagesse et de science, pour que je puisse hardiment parler de toi, et que sur mes lèvres viennent les jugements de ta bouche ! (Is.11/1s)

Comme une fille bien-aimée, comme une épouse chérie, la Sagesse habite dans le Sein du Très-Haut, confidente de toutes ses œuvres, achevant avec lui l'ouvrage de ses mains ! Tout l'Univers resplendit de cette Sagesse, car c'est par elle et en elle qu'il subsiste. C'est elle, cette Sagesse, qui en est la Loi, l'ordonnance, l'harmonie. Elle joue ainsi en présence du Saint, se réjouit avec lui de toutes ses œuvres.

C'est elle, cette Sagesse incréée qui a suggéré aux prophètes ce qu'ils avaient à dire en leur temps, qui leur a révélé les événements futurs, dévoilé les cheminements de l'histoire, les temps et les moments fixés pour les nations et les peuples et enfin pour l'avènement de la Vérité dans le cœur des hommes. Cette Sagesse a suscité au cours des générations de péché, des saints et des sages, des hommes de Dieu, tels Elie, Elisée, Samuel, tel Jérémie et beaucoup d'autres, connus ou inconnus, qui, dès le sein de leur mère, furent, par elle, possédés.

C'est ainsi que la Sagesse de Dieu s'est enracinée en Israël et qu'elle se développe dans la race de l'Alliance, parmi les fils d'Isaac, de Jacob et de Joseph...

Le maître marque ici un temps d'arrêt : son regard, fixé très loin dans le passé, revoyait cette longue patience de Dieu à l'égard d'un peuple rebelle, pour l'amener à comprendre ses vues et ses desseins :

- C'est ainsi, poursuivit-il, que le Seigneur notre Dieu a conduit son peuple jusqu'à ces derniers temps... Et que sommes-nous maintenant ? Sommes-nous un peuple ? Les païens dominant sur nous, le trône de David a passé à des étrangers, le sceptre a quitté la lignée de Juda... (Nb.23/17 ; Gen.49/10)

Ainsi, citant la supplication ardente du psalmiste ; avec une puissance de persuasion étonnante, il entraînait ses auditeurs dans le souffle ardent de sa prière :

« Ah ! il est temps, il est temps, Seigneur,
« le temps est venu de sauver Sion ! et de le sauver, ton peuple !...

« Aurais-tu pour toujours oublié ton héritage ?

« Tes entrailles de miséricorde sont-elles fermées pour nous ?

« Lève-toi, Seigneur, lève-toi, et viens à notre secours !...

Des larmes coulaient sur sa barbe : comment un vieillard si fragile pouvait-il supporter une telle tension de désir et d'espérance ? En lui passait vraiment toute la foi ancestrale d'Israël. Il se recueillit un instant au milieu du cercle de ses auditeurs, eux-mêmes bouleversés, puis il dit :

« J'écoute ce que dit le Seigneur,
« ce que dit le Seigneur, c'est la paix ,
« la paix pour son peuple, ses amis,
« ceux qui reviennent à lui de tout cœur.
« proche est son salut pour qui le craint,
« et la gloire habitera notre terre. » (Ps.84/9-10)

- Oui, mes amis, mes enfants, la gloire de Yahvé va se manifester parmi nous. C'est notre Dieu qui va décharger notre épaule du joug qui lui pèse. N'avez-vous pas entendu le prophète vous le dire il y a un instant ? C'est lui-même qui viendra paître son troupeau. Cette Sagesse, qui parle dans les Ecritures, qui s'est révélée aux prophètes, viendra elle-même en personne. Puisque nos pères n'ont pas écouté la voix des Prophètes qui leur étaient envoyés, c'est Dieu, c'est le Seigneur lui-même qui viendra nous faire entendre sa voix et qui nous fera voir son visage. Et cette fois, nous le verrons, nous l'écouterons, celui que le psaume nous annonce par la bouche du Très-Haut, lorsqu'il dit :

« Tu es mon Fils, aujourd'hui, je t'ai engendré ! »

- Et quel est ce Fils ? Qui est-il ? C'est celui que le prophète annonçait dans les temps d'incrédulité et de désarroi, en disant :

« Voici le signe que Dieu vous donne ; la vierge conçoit et enfante un mâle, et elle lui donne le nom d'Emmanuel : Dieu avec nous ! » (Is.7/14)

Et tout à coup, enflammé par la parole prophétique, le vieux maître, tout brisé qu'il fut par les ans, épuisé par ses recherches ardentes, s'écria, revêtu d'une sorte de jeunesse éternelle :

- Oui, je le vois, je le vois, le Bien-Aimé de Dieu ! Le Fils bien-aimé de Dieu sera fils de vierge ! Il sera fils de vierge ! Mais, où est-elle, cette vierge qui, par le souffle du Très-Haut deviendra mère du Messie ? La génitrice de l'Oint du Seigneur ? Où est-elle ? Qui sait si l'Esprit de Dieu n'a pas suscité parmi nous une fille d'Israël, inconnue parmi toutes les vierges de notre peuple, mais choisie entre toutes ?...

Et il jetait un regard autour de lui, sur les hommes et les femmes qui l'entouraient. Marie ressentait en elle un frisson qui lui parcourait le corps. Joseph se demandait anxieusement jusqu'à quel point irait la divination de cet homme ?... Il tremblait que le secret qu'il portait en lui, avec Marie, ne fût dévoilé. Il n'en fut rien. L'heure de la manifestation de la Gloire de Dieu n'était pas encore venue.

Le Rabbi ayant ainsi marqué un temps de silence sur cette insidieuse question, prophétisa, en s'appuyant sur ce que l'Écriture avait déjà dit avant lui. Il exposa ce que serait cet Oint du Seigneur :

- Écoutez, dit-il, écoutez le prophète Isaïe, qui de loin le contemplait : « Un fils nous est donné, disait-il, nous est engendré, et sur lui reposera l'Esprit de Yahvé... L'Empire sera sur ses épaules... » Ah, certes, ce n'est pas de main d'homme qu'il recevra l'onction royale et sacerdotale ! Mais c'est par l'Esprit de Dieu, qui est cette Onction même, parce qu'il est au principe de sa génération ! Et c'est pourquoi le prophète demande : « Qui pourra raconter sa génération ? » Ainsi, dès sa naissance, le péché sera anéanti, restaurée la Justice, écrasée la tête du Serpent, et nous serons délivrés de la main de nos oppresseurs, de la tyrannie de notre ennemi. Mais, mes enfants, quels sont nos oppresseurs ? Quel est notre ennemi ? Ce sont les puissances infernales surhumaines des mauvais Anges, des Anges révoltés, des séducteurs du genre humain... Depuis la transgression d'Adam, ce sont eux, et Satan, leur chef, qui asservissent l'homme à la mort ; de sorte que la victoire que le Fils promis remportera pour nous, en notre nom, c'est la victoire sur la mort. Il n'y en a pas d'autres, mes fils, mes enfants, pas d'autre victoire que celle-là, et c'est lui qui nous la procurera par grâce...

Alors les ossements desséchés, étendus sur la plaine, se recouvriront de chair et de peau et revivront par le Souffle de Dieu. Alors ils surgiront ceux qui ont été humiliés jusqu'à la tombe, et ils marcheront de nouveau sur la terre des vivants ! Oui, c'est la Sagesse de Dieu, sa Parole toute puissante, celle qui a créé la lumière, le soleil, la lune et les étoiles, la terre et le ciel et tout ce qu'ils renferment.

Il reprit son souffle, le petit homme, dont la chair frêle n'était plus qu'un voile transparent de la Sagesse invisible. Puis il amena la conclusion de son discours merveilleux, si profondément enraciné dans le foi de ses pères, et si audacieux sur les perspectives futures du Salut :

- Et que dire encore ? Si la Sagesse de Dieu vient elle-même s'exprimer par une bouche humaine, nous mettrons la main sur nos lèvres et nous l'écouterons, et qui l'entendra sera conduit jusqu'à la Vérité toute entière. Hélas, pour moi, les années m'ont amené au bord de la tombe et la lumière du monde s'éteint pour mes yeux !

Mais vous, mes enfants, vous, les jeunes hommes qui m'écoutez, vous allez vivre cette dernière semaine d'années prévues par le prophète Daniel. A vous de reconnaître, à vous de chercher, pour le trouver, l'Envoyé de Dieu ! Car il n'élèvera pas la voix sur les places publiques, le Serviteur de Yahvé ! Mais il sera doux et pacifique, humble parmi les humiliés, familier de la souffrance. Notre Dieu est un Dieu caché : il résiste aux superbes, il se manifeste aux humbles, aux cœurs doux et généreux, aux cœurs qui lui ressemblent ! Serez-vous, mes enfants, capables de le reconnaître quand il se manifestera à Israël ?

Il soupira sous le poids d'une angoisse subite. Il cherchait, dans son auditoire, un encouragement, une approbation. Ses yeux tombèrent sur son ami très cher, souvent présent à ses discours, il l'interpella :

- Siméon, Siméon ! N'est-il pas vrai que nous éprouvons, l'un et l'autre, la plus grande crainte, la plus grande appréhension ? Aucun prophète n'a été reçu en Israël de son vivant, hélas ! Tous ont été insultés et persécutés ! Lorsqu'il viendra, l'Envoyé du Seigneur, nos cœurs seront-ils prêts, nos esprits suffisamment ouverts pour accepter son amour, pour comprendre sa volonté ? Mes enfants, vous le savez, l'Ecriture contient de sombres prophéties sur l'homme des douleurs, qui doit porter les fautes d'Israël, qui sera broyé à cause de nos crimes, écrasé pour nos iniquités... ¹

Et se tournant de nouveau vers son ami, il dit :

- Ah ! je vois, Siméon, tes yeux se remplissent de larmes ! Pourquoi donc ? Dis-nous Siméon, dis-nous ta pensée, si toutefois nous sommes dignes de l'entendre !

Et Siméon parla. Sa voix était profonde et sourde. Si grave qu'elle livrait par son timbre même des secrets que les Textes sacrés ne laissaient pas filtrer lorsqu'ils étaient déclamés et chantés par des ténors du Temple ou les chantres des synagogues.

- Ils pleureront sur lui comme on pleure sur un fils premier-né, a prédit le prophète Zacharie, lorsqu'il prévoyait les épreuves qui devaient s'abattre sur l'Oint du Seigneur ! Certes, il y aura un triomphe du Messie, puisque tous les rois de la terre se prosterneront devant lui, puisque toutes les nations le serviront. Mais auparavant, auparavant... « Nous le considérons comme un réprouvé, comme un rejeté de Dieu, mis au rang des malfaiteurs... » Et la Sagesse de Salomon ne dit-elle pas également : « Condamnons-le à la mort la plus horrible » ? Alors que penser, mes frères ? Que penser de ces prophéties ? Le Messie connaîtra-t-il les outrages, les supplices de la mort ? ²

¹ - Is. ch.53

² - Sag.2/10 + paral.

Ce mot jeta dans l'auditoire la consternation : il circulait en murmure de bouche à oreille :

- La mort ? la mort ?... Que veut-il dire ? le Messie va-t-il mourir ?
Un jeune disciple formula une objection :

- N'est-il pas dit, Rabbi, que le Messie demeure éternellement ? que son règne n'aura pas de fin ? Alors pourquoi parles-tu de sa mort ? ¹

- Certes, reprit Siméon, le règne du Messie n'aura pas de fin, il demeurera éternellement. Mais avant qu'il soit reconnu roi, et que sa loi soit acceptée par toute conscience d'homme, qui peut dire les épreuves qui le frapperont ? L'oracle ne dit-il pas : « Le châtement qui pesait sur nous est tombé sur lui » ? Et ce châtement du péché, vous le savez, c'est la mort.

- C'est la mort, hélas, reprit le vieux docteur, qui se lamentait en vibrant avec le gémissement de l'Esprit-Saint. Et qui pourra nous délivrer de la mort, sinon celui qui la subira pour accomplir toute justice ?

Alors le jeune disciple donna son assentiment :

- Vrai, Rabbi, c'est vrai. Puissions-nous être parmi ceux qui le reconnaîtront, et qui, s'il le faut, mourront avec lui !

Joseph et Marie écoutaient toutes ces choses. Et le vieillard Siméon poursuivit :

- Mais le prophète a dit également : « Tu ne permettras pas que ton consacré voie la corruption. » Aussi nous devons croire que le premier-né de toute créature sera aussi le premier-né des ressuscités. ²

Puis se tournant vers le jeune disciple qui avait pris la parole :

- D'ailleurs mon fils, dit-il, crois-tu vraiment que le sang des béliers et des boucs puisse supprimer les péchés du peuple ? Si le sang d'Abel le juste n'a pu arrêter le sang de couler sur la terre, et convaincre d'erreur la race de Caïn, ne faut-il pas un sang bien meilleur encore pour persuader les hommes, les arracher à la fureur qu'ils ont de répandre le sang et ainsi écarter de nous la colère du Très-Haut ? Un sang capable de transformer le cœur et la conscience des hommes ! l'Alliance est dans le sang, et l'Alliance parfaite sera dans un Sang parfait, le Sang du Juste offert en rachat pour les pécheurs, ce Sang accomplira la réconciliation... ³

Siméon parlait avec une autorité incontestable : il était arrivé à l'âge où l'on est sans illusion, où la connaissance achevée du cœur de l'homme prévoit les pires catastrophes, mais aussi, où la contemplation de

¹ - Ps.71/7, 11, 17

² - Ps.15/10

³ - Hb.9/20

la Miséricorde de Dieu ouvre les portes d'une invincible espérance. Lorsque Siméon eut ainsi parlé, Marie dit tout bas à Joseph :

- C'est celui-ci que ma mère a rencontré, ici-même, avant que je sois conçue en ses entrailles.

Il entonnait à ce moment, en guise de conclusion de cet entretien, le refrain du psaume :

- « Seigneur Sabaoth, fais-nous revenir
« fais luire ta Face, et nous serons sauvés !

Alors, tous les assistants enchaînèrent :

- « Jusque à quand, Seigneur Sabaoth,
« t'irriter de la prière de ton peuple ?
« Tu l'as nourri d'un pain de larmes,
« abreuvé de larmes sans mesure !
« Tu fais de nous une question pour nos voisins,
« nos ennemis se moquent de nous !

Et tous reprenaient le refrain :

- « Seigneur Sabaoth, fais-nous revenir,
« fais luire ta Face, et nous serons sauvés !

Et comme le psaume étirait ses derniers versets :

- « Jamais plus nous n'irons loin de toi,
« rends-nous la vie, qu'on invoque ton Nom... » ¹

Plusieurs demandaient au Rabbi sa bénédiction. Il imposait les mains et bénissait au Nom du Seigneur. Les assistants se dispersaient dans la foule qui remplissait les parvis du Temple.

Pendant son discours, Siméon avait remarqué la présence de Marie, aussi, lorsque le psaume fut fini, il vint vers elle discrètement et lui dit :

- Que la paix soit sur toi, ma très chère fille ! Je pensais que la fête des Tabernacles te ramènerait à Jérusalem. Sois la bienvenue dans le maison du Seigneur !
- Que le Saint Nom te bénisse, reprit Marie. Qu'il te garde en son Esprit et que la Parole du Seigneur soit toujours sur tes lèvres !

Puis Siméon dit :

- Que le même Esprit de Vérité te garde dans la Foi, qu'il l'implante en toi, et qu'il la conduise à la perfection !

Puis il demanda des nouvelles de son père Joachim et de sa mère Anne ; elle répondit qu'ils se portaient bien, comme répondait le jeune Tobie à des questions semblables, quand il était accompagné par l'Ange Raphaël. Puis elle présenta Joseph au vieillard Siméon :

¹ - Ps.80h.

- Voici, dit-elle, celui que la main du Seigneur m'a donné comme époux.

Joseph expliqua qui il était, dit le nom de son père et de sa mère, et Siméon murmura, en évoquant la généalogie du Messie prédite dans l'Écriture :

- Le Fils de Jacob et de Joseph... c'est dans le psaume ! ¹

Puis il ajouta :

- Joseph, Joseph : celui qui dépasse... Le béni entre ses frères, mis en prison, longtemps oublié, mais dont la gloire, à la fin, resplendit sur toute la terre...

D'un seul regard et quelques paroles, les deux hommes s'étaient compris. Ils portaient en eux le même mystère. Siméon dit alors :

- Mon fils, tu es l'époux de la plus belle et de la plus parfaite des femmes : il importe que ta foi soit à la mesure des dons de Dieu.

Et Joseph dit :

- Marie m'a souvent parlé de toi, noble vieillard. Elle m'a dit l'aide que tu lui as apportée dans sa recherche de l'exacte volonté du Très-Haut. N'aie aucune crainte ! Car mon père Jacob m'a nourri des oracles des Prophètes, et m'a ouvert l'intelligence des Écritures.
- C'est bon, c'est très bon, dit le noble vieillard ; et un large sourire illumina son visage.

Et Marie ajouta :

- Ainsi, tu le vois, Joseph et moi nous sommes un seul cœur et une seule âme pour accomplir le Dessein de Dieu.

Et Siméon émerveillé, s'éloigna en disant :

- La main de Dieu est là, la main de Dieu est là...

Pendant les sept jours que dura la fête des Tabernacles, ni Joseph ni Marie ne délaissèrent le Temple. Ils étaient assidus à la prière, attentifs aux enseignements des docteurs, enthousiastes avec la foule. Le dernier jour, ils participèrent à la grande procession qui accompagnait solennellement les porteurs de la cruche d'or, remplie d'eau puisée à la fontaine de Siloé, et que l'on vidait rituellement sur l'autel des holocaustes, où crépitait un argent brasier. C'est alors que s'élevait dans le ciel une colonne de vapeur impressionnante, rappelant la présence de Yahvé parmi son peuple, lorsqu'il l'abritait de l'ardeur du soleil pendant les jours de l'Exode. Pendant ce cortège, le peuple chantait le psaume de l'exultation et de la délivrance :

- « Chantez au Seigneur, car il est bon !
- « Éternel est son amour !
- « La maison d'Israël peut le dire :

¹ - Il est curieux en effet de constater que la généalogie du Christ se termine par « Jacob engendra Joseph... » (Mt.1/16)

« éternel est son amour !
« La maison d'Aaron peut le dire :
« éternel est son amour !

« Serrez vos cortèges rameaux en main,
« jusqu'aux cornes de l'autel,
« voici le jour qu'a fait le Seigneur,
« jour d'allégresse et de joie... (Ps.118h)

Le soir de ce jour, on illuminait le Temple : c'était merveille de le voir. Les terrasses, les chapiteaux, les corniches, les balustrades, la faîte du toit flambaient de multiples torches, et cette lumière dressée sur la montagne de Sion repoussait très loin les ténèbres qui recouvraient la terre. La lumière qui s'apprêtait à éclairer les Nations sortirait un jour du véritable Temple...

Extasiée devant ce spectacle, la foule tressaillait d'allégresse, car la nuit n'existait plus sur la vaste esplanade, sous les immenses portiques du Lieu Saint ! Les cymbales sonores, les tambourins et les flûtes, les nebls et les kinnors, soutenaient les chœurs, entraînaient la danse. Les farandoles se déroulaient entre les colonnes du parvis : il y avait une formidable joie de vivre en Israël...

« Qu'elle est donc admirable, ta demeure
« Seigneur Sabaoth !
« Mon âme soupire et languit
« après les parvis du Seigneur,
« Mon cœur et ma chair crient de joie,
« vers toi, ô Dieu vivant !... (Ps.84h)

Marie et Joseph, initiés qu'ils étaient aux oracles des Prophètes, comprenaient qu'il n'y avait là qu'un symbole, si attachant fût-il. Toute cette lumière n'était qu'une ombre, en rapport avec les Réalités invisibles qu'ils portaient en eux, dans l'exactitude de leur Foi.

Ainsi se termina la fête des Tabernacles. Ils passèrent par Béthel, au retour, et le soir, ils y firent étape. Leur nuit restait illuminée par les images de cette fête prodigieuse : la grande fumée des holocaustes, les torches du Temple, les enseignements des sages tout empreints de la foi vivante du peuple élu. Assurément tout ce rituel, si expressif, attendait une chose qui n'était pas encore, préparait une libération dont peu de personnes avaient une idée exacte, mais que tous appelaient comme rigoureusement nécessaire, pour que la vie puisse s'épanouir pleinement, et que la Sagesse de Dieu puisse s'exprimer à la perfection à travers l'homme, jusqu'à ce qu'enfin la joie soit éternelle, par la suppression de la mort et de la corruption.

C'était à nouveau l'heure des confidences, du dialogue d'amour, selon le Cantique des Cantiques, vécu si pleinement et si saintement, dans cette flamme de Yahvé qui brûlait sans rien consumer, qui éclairait si fort, comme dans le buisson de Moïse. Ce Dieu vivant dans lequel il n'y a aucune ténèbre, où tout est lumière ! De cette lumière, Joseph était pénétré : ¹

- Ma bien-aimée, disait-il, tu es le repos de mon cœur, la clarté de mon esprit. Te souviens-tu la parole que tu me disais en ces lieux-mêmes, où notre patriarche Jacob vit le ciel ouvert ?
- Quelle parole, mon bien-aimé ?
- Tu me disais : « Les entrailles de Dieu ne sont pas vides ». Et je m'étonnais de cela. Je demandai un signe au Seigneur. Et je l'ai eu. C'est à Jérusalem qu'il nous a donné sa réponse, par la bouche du Rabbi. Il a cité en effet l'oracle de David, il nous a montré toute sa lumière : « Tu es mon Fils, aujourd'hui, je t'ai engendré... » Jamais cette parole ne m'avait livré tout son mystère.
- Et pourtant, nous la chantons à la synagogue, depuis notre enfance.
- C'est vrai, et nous ne comprenons pas, nous ne voyons pas, tant que l'amour n'a pas éclairé notre cœur. Eh bien, je vois maintenant, Marie, il y a deux routes qui conduisent l'homme à la paternité et la femme à la maternité ; l'une est excellente et parfaite, sans ombre, sans la moindre tache. L'autre contient du bon et du mauvais, du bien et du mal, c'est un mélange de joie et de souffrance, jusqu'à la mort qui la termine.
- Certes, dit Marie, il n'y a qu'une seule manière de chanter juste, et mille manières de se tromper.
- Et bien, c'est la voie excellente que nous choisirons.
- Que je suis heureuse de la parole qui tombe de tes lèvres. Car à cette condition, le Seigneur Dieu Très-Haut va échanger son Fils avec nous ?

Joseph entra dans la contemplation intense de ce mystère, devant sa simplicité et sa grandeur, puis il dit :

- Dieu a donc tant aimé l'homme qu'il lui offre son propre Fils !

Et ils restèrent ainsi longtemps, l'un et l'autre, à méditer la promesse divine, conforme au spectacle, qui, sous leurs yeux, demeurait : les étoiles, en effet, tournaient dans le ciel, de cette même ronde qu'elles formaient déjà sur le Paradis Terrestre, lorsque le premier homme et la première femme, au bord de l'abîme de l'amour, n'avaient pas osé sauter. Elles scintillaient, riaient de cette fête céleste, sur cette confiance de Joseph et de Marie, qu'elles attendaient depuis des milliards d'années. Aujourd'hui encore elles scintillaient de même : témoignage permanent du moment où fut réalisée, sur la minuscule planète Terre, pour la première fois, la Pensée éternelle de Dieu. « Compte les étoiles, si tu

¹ - Cant.8/6 ; Ex.3/2

peux les compter, disait en effet le Créateur à son ami Abraham, telle sera ta postérité.

Et cependant, Sarah était stérile et avancée en âge, alors que Marie était vierge...

Joseph rejoignit la forge de son père Jacob. Il lui raconta tout ce qui s'était passé. Jacob dit simplement :

- Bon, c'est bon, c'est très bon, mon fils. Rendons grâce à Dieu.

Ce qu'ils firent en chantant un psaume, invitant tous les peuples de la terre à battre des mains et à se réjouir du Salut de Dieu. (Ps.46)

Puis Jacob dit à Joseph :

- Maintenant, mon fils, il te faut faire un autre voyage. Tu vas parcourir le monde, tu t'initieras aux secrets de notre métier. Tu sais que tous les forgerons du monde sont comme des frères. Tu apprendras d'eux les dernières découvertes dans l'art de forger les métaux. Et quand tu reviendras, tu me succèderas à la forge, et Marie habitera avec toi.

Ainsi fut décidé le voyage de Joseph à travers le monde. Il s'embarqua à Joppé, en compagnie de quelques frères de race. L'un d'eux venait de s'acquitter d'un vœu à Jérusalem. D'autres voyageaient pour leurs affaires. Certains à la recherche de perles précieuses, de tissus de grand prix, de denrées fameuses et rares ; d'autres de quelques parcelles de vérité, qui gisaient encore, ça et là, enfouies dans les traditions des hommes...

Pendant des mois, qui lui parurent longs, Joseph projeta la lumière de sa foi nouvelle sur la génération des fils d'Adam.

Débarqué à Alexandrie, il se rendit dans le quartier de la ville habité par les Hébreux. Ils s'y groupaient autour d'une magnifique synagogue, célèbre par ses rabbins, ses copistes, ses sages. Ses membres se sentaient solidaires et fraternellement unis. Ils formaient un îlot de foi et d'espérance face à une idolâtrie exubérante et folle, mensongère et tapageuse, d'autant plus frénétique qu'elle était davantage désespérée. Un frère forgeron reçut Joseph dans sa maison, selon les lois de l'hospitalité. Il était sympathique, volontiers rieur, habile en affaires. Il répondait au nom de Zambri. Ils travaillèrent ensemble auprès des fourneaux et de l'enclume, dans son atelier, aux portes de la ville. Joseph l'aida à satisfaire les nombreuses commandes qu'il recevait des maçons, des charpentiers, des charrons, de tous ceux qui avaient un impérieux besoin de

la dureté et du tranchant du fer. Plusieurs joailliers et quincaillers de la ville se fournissaient aussi auprès du petit artisan juif de la banlieue. On servait en premier les frères, à bas prix, ensuite les incirconcis, à prix d'or.

Un jour qu'ils étaient ensemble, Joseph et son hôte couverts de sueur et de charbon, aveuglés par la fumée des fours, mais vaillants auprès de l'enclume, Zambri, voyant le coup de marteau du fils de Jacob, lui dit, comme en confidence :

- Mon ami, combien veux-tu de deniers par semaine ? Combien de drachmes ? Ton prix sera le mien. Si tu le désires, je te garde avec moi. Tu as une fortune dans le poignet. Ton père avait parmi nous une bonne réputation, mais ce que je vois en son fils est bien plus fort que ce que nous savions déjà ! Je gage que d'ici quelques années, tu seras le plus habile forgeron d'Alexandrie !
- Tu sais, mon frère, dit Joseph, je suis un étranger sur cette terre, et je n'ai pas ici de demeure permanente.
- Qui sait, qui sait ?.... dit Zambri, qui prophétisait à ses heures, le Seigneur te ramènera peut-être un jour en Egypte...

En toute confiance, ils se livrèrent donc leurs secrets, sur la fusion des métaux, sur les propriétés de leurs alliages, sur la manière de cuire et de tremper le fer pour le durcir ou l'amollir. Joseph entendit ce qu'il savait déjà. Ils parlèrent des pierres tombées du ciel, qui contenaient assurément des métaux plus lourds et plus durs que le fer...

- Mais, disait Zambri, le meilleur métal est l'or. C'est le plus facile à travailler, il se martèle facilement, et tu sais, Joseph, toute la convoitise des yeux est sur lui. Il y aura toujours des insensés pour mettre en lui leur espoir !
- Mais l'or, dit Joseph, il faut d'abord le trouver !
- Certes, il faut tamiser le sable des rivières, là où la main de l'homme n'a pas encore plongé. Ces rivières sont devenues rares... Et c'est là un travail pénible, fort hasardeux...

Puis, sur un ton plaisant :

- Mais, dit-il, de l'or, il y en a beaucoup en Egypte : nos ancêtres n'ont pu dépouiller les Egyptiens de tous leurs trésors lorsqu'ils ont suivi Moïse ! Seulement voilà, il est bien caché...

Et l'homme expliqua à Joseph que les païens idolâtres s'imaginaient encore que les dieux de l'ancienne Egypte étaient quelque chose, et que, de ce fait, ils n'osaient pas toucher aux tombeaux des Pharaons et des grands qui composaient sa cour.

Quelques jours plus tard, trois hommes arrivèrent à l'atelier. Ils attachèrent devant la porte des ânes qu'ils tiraient derrière eux. Ils saluèrent Zambri le forgeron selon toutes les formes de la politesse

religieuse en usage chez les Hébreux. Puis, voyant Joseph, l'un d'eux demanda :

- Alors, tu as un ouvrier chez toi ?
- C'est un frère de Palestine, de Nazareth en Galilée.
- Alors, dirent-ils, ne serait-il pas le fils de Jacob ?
- Vous connaissez donc mon père, dit Joseph.
- Tous les forgerons du monde le connaissent, et beaucoup de marchands. Il est de la lignée de David.

Ayant donc prié ensemble ; pour appeler sur eux et leurs entreprises la bénédiction de Yahvé, Zambri entra dans le vif du sujet :

- Alors, vous y allez ?
- ... Oui, bien entendu. Ce serait dommage d'abandonner tout cela à la ruine que le temps procure à toutes choses. Tant de richesses sont infiniment plus utiles aux vivants qu'aux morts !

Puis se tournant vers Joseph, celui qui paraissait être l'animateur du groupe proposa :

- Et pourquoi ce jeune homme ne viendrait-il pas avec nous ? Le voyage en vaut la peine !
- Certes, dit son compagnon, pourvu qu'il soit comme nos ânes, sobre, bon marcheur, et muet sur tout ce qu'il aura vu et entendu.
- Mais où allez-vous, demanda Joseph ?
- Nous allons en pèlerinage dans cette ville de Ramsès, où nos pères, autrefois étaient réduits en esclavage, pétrissaient des briques pour la gloire du Pharaon. C'est très émouvant de voir ce qui reste de ce que leurs mains ont édifié, alors qu'ils gémissaient sous la férule. Vins donc, tu verras comment les oracles que les Prophètes ont prononcé contre l'Egypte se sont réalisés.
- Pour la discrétion, dit l'autre, nous savons que les forgerons savent garder des secrets...

Joseph partit donc. Il fit de longues étapes dans le sable brûlant, en remontant le long du Nil avec ses trois compagnons et la douzaine d'ânes qui formaient une petite caravane. IL lui semblait revivre la longue marche au désert, lorsque Yahvé formait une nuée au-dessus de son peuple qu'il délivrait de la tyrannie du Pharaon. On parvint ainsi jusqu'en des lieux solitaires et solennels, abandonnés au sirocco dévastateur, où les pyramides prétendaient conjurer le temps et le sphinx interdire à des mains profanes l'accès aux cadavres des rois. Joseph contempla ces villes fantômes, ces temples désolés, abandonnés aux bêtes de la steppe. Les statues colossales, adossées aux pylônes, veillaient en sentinelles impassibles sur les secrets confiés aux arcanes de l'architecture, aux inscriptions abscondes. Il entra dans les salles hypostyles, où ses pas résonnaient si fort que l'on eût cru entendre les échos lointains des prières initiatiques que les anciens prêtres adressaient à la divinité dans le secret, pour ne pas livrer au peuple un message trop élevé. Il pensa que Moïse avait reçu par tradition cette science antique, lorsque la fille du Pharaon l'avait fait élever à la cour comme son propre fils. Il rêva

longtemps sur toutes ces choses. Il imagina les cortèges solennels, les processions imposantes de myriades d'êtres humains, qui faisaient monter leurs adorations vers l'œil de Dieu, ce Soleil de gloire qui faisait la prospérité de l'Égypte. « Ils adoraient celui qu'ils ne connaissaient pas, et ils étaient éblouis par la lumière de ce monde... », pensa-t-il. Il évoqua Joseph, le patriarche, fils d'Abraham comme lui, qui avait commandé autrefois sur ces immenses plaines, naguère irriguées, labourées, et ensemencées par des myriades de travailleurs. Aucun ne levait la main, ne remuait le pied sans l'ordre ou la permission de Joseph... « Tout cela est arrivé, pensait-il, en prévision de quelque chose de plus grand encore !

Puis il revint avec ses compagnons qui, pendant qu'il s'était attardé dans ces lieux vénérables, avaient rempli leurs sacs et chargés leurs ânes d'objets peu encombrants, mais qui paraissaient très lourds...

Joseph demeura encore quelque temps avec Zambri, qui devenait un ami très cher. Il put ainsi respirer l'atmosphère de la grande ville : ses orgies bruyantes qui occupaient les nuits et leurs cortèges bachiques, de leurs clameurs délirantes, l'impudence de sa prostitution effrénée, son luxe : celui des idoles, celui des grands, et en contraste, l'effroyable misère des esclaves, hommes et femmes, que l'on vendait quotidiennement sur le marché, au milieu des bestiaux et des denrées de toute sorte. Les foules grouillantes, affairées, insatiables, inquiètes ; les bousculades sans fin, les cohues dans les rues très étroites ; l'effronterie des marchands, des jongleurs, des colporteurs de toute race, des charlatans de toute couleur, des brocanteurs de toute langue et de toutes mœurs...

Et Joseph constatait ainsi cette déplorable et universelle ignorance de l'unique nécessaire : le Dessein de Dieu révélé à son peuple. Et il pensait : « Si encore tous ces gens consentaient à s'arrêter un instant, pour prendre le temps d'écouter, au moins une fois l'appel de l'Esprit... »

La communauté hébraïque d'Alexandrie, vivante, fervente, bien charpentée, préparait activement les voies de Celui qui doit venir. Ainsi dès sa manifestation à Jérusalem, le Fils de David, qui devrait bientôt restaurer le Royaume, trouverait ici-même un peuple enthousiaste, tout entier à ses ordres. C'est en effet à Alexandrie, que quelques dizaines d'années auparavant, des Rabbis audacieux avaient traduit les Ecritures en grec, afin que les rescapés d'entre les nations puissent marcher à la lumière de Moïse. En outre, par leurs intrigues et leurs relations, les Juifs riches et influents tenaient en mains les rênes de la cité et les affaires politiques. Certes, ils n'avaient pas la sottise de prétendre gouverner, mais ils connaissaient parfaitement, parmi les hommes en vue, gouverneurs, administrateurs, militaires... ceux qui pourraient éventuellement leur être favorables, et ceux qu'il faudrait, au moment opportun, éliminer de la scène. C'était là une interprétation très pratique, très temporelle des exhortations invitant les Hébreux à préparer les voies du Messie. C'est dans ce sens qu'étaient commentés, à la

Synagogue, chaque Sabbat, les oracles des Prophètes. Joseph entendit cela et pensait : « C'est un point de vue... mais est-il bien l'essentiel ?... »

Et se rappelant Joachim, Jacob son père, et Siméon, et Marie surtout, il se disait : « Là-bas, on vit sur un autre plan, à une autre profondeur, et l'on recherche une autre justice !... Et comment espérer que le Messie pourra se manifester si le cœur profond de l'homme n'est pas ouvert à l'Esprit de Dieu ? » Joseph pensa qu'il était inutile d'amener une discussion, une controverse, ou même une simple conversation : les mots, en effet, n'avaient plus le même sens à Alexandrie qu'à Nazareth...

Un jour qu'il se promenait sur le quai du port, il vit des matelots et des esclaves transporter sur un navire, pour les entasser dans ses flancs, de lourdes jarres. Il s'approcha, proposa un coup de main, lia conversation. Le navire se chargeait d'une cargaison de blé, de vin et d'huile pour Rome, dont l'appétit féroce et le gaspillage impérial drainaient les principaux marchés du monde. On allait appareiller incessamment, dès que le vent du sud se lèverait, avec le premier quartier de la lune. Joseph profita de l'occasion. Il prit congé de Zambri et de sa famille. L'on fit une fête en son honneur, où l'on échangea des souhaits, où l'on appela sur sa tête les bénédictions du Seigneur. Et ce fut un « Au revoir ! ». Zambri accompagna Joseph jusqu'au port, et lui répétait :

- On ne sait jamais ce qui peut arriver. Si l'épée, la peste ou la famine se lève sur ton pays, viens chez moi, ma maison sera la tienne.

C'est ainsi que Joseph s'embarqua pour Rome.

La ville où dominait le sceptre de fer des Césars avait aussi sa géhenne, ses amoncellements de détritrus, sa puanteur, son cloaque, ses miasmes. Il faisait très chaud. Depuis le port d'Ostie jusqu'aux portes de la ville, un trafic incessant de lourds charrois, de montures essoufflées, de cavaliers rapides porteurs de plis cachetés, d'esclaves harassés, de citoyens en promenade avec leur cortège de sbires...

Joseph se rendait parmi cette cohue, vers la cité reine du monde, et il doubla un fils d'Israël tirant sur la bride d'un bourricot chargé de minerai. C'était là une attention délicate de Yahvé, un signe de sa main. Il lia donc aussitôt conversation avec ce frère de race, ce compagnon de métier... Il se présenta : « Joseph, fils de Jacob, de la lignée de David... » L'homme à l'énoncé de cette identité s'arrêta : le son de cette voix lui apportait un parfum de la Terre de Canaan, qu'il n'avait pu visiter qu'une seule fois pendant sa vie. Il regarda Joseph avec émotion, comme un ange de Dieu qui lui était envoyé. Pour l'humble artisan du faubourg de Rome

commençait une grande liesse de sa vie, puisque Joseph acceptait l'hospitalité de sa pauvre maison.

L'homme se nommait Obed, le plus quelconque des noms : le serviteur. Mais il était habile dans l'art... Malheureusement, à ses dires, Rome n'appréciait plus le travail de qualité. Rome avait ses forges officielles et ses ateliers d'Etat, pour produire à bon compte – industriellement – la ferraille meurtrière dont sa puissance avait le plus impérieux besoin. Sous la menace du fouet, devant la chaleur des fours, des esclaves forgeaient, à longueur de jour, des cercles pour les roues des chars de guerre, des glaives, des casques, des cuirasses pour les légionnaires, des boucliers, des fers de javelots... Obed amena Joseph voir cela ; il se rendit compte alors des misères sur lesquelles s'édifiaient la force et le prestige de Rome et toute sa séduction, combien dangereuse ! Il mesurait ainsi, il le constatait déjà, ce que pourrait être un jour l'emprise de la terreur pour détourner le cœur de l'homme de la recherche de la Vérité et l'asservir aux idoles de sang. « Où irons-nous, se demandait Joseph, si le Seigneur n'y met pas le main pour les disperser, comme il le fit au temps de la Tour de Babel, si le Seigneur n'étend pas son bras, comme il le fit contre le Pharaon ?... »

Bien entendu, les ateliers familiaux ne tenaient pas contre les maîtres de forges qui employaient de nombreux esclaves, ni contre les mines, les fonderies, les ferronneries de l'Etat...

Joseph vécut pauvrement à Rome, partageant un pain dur, communiant à la vraie misère des humiliés. Il aida du mieux qu'il put la famille de son hôte. Dans la grande ville païenne, la synagogue rassemblait surtout des petites gens et des esclaves. Elle aspirait, non pas comme celle d'Alexandrie, à conquérir la civilisation grecque, mais à la manifestation sur la terre, de la Justice divine, et de la Rétribution venant de Yahvé. Elle gémissait sous le joug et criait vengeance au ciel.

Aux carrefours de Rome se croisaient les gueux et les riches : les riches citoyens et les sans-nom obscurs. On parlait peu. Les hommes d'affaires étaient trop pressés, et les chômeurs, par milliers, se contentaient de survivre par les jeux du cirque et de l'amphithéâtre.

C'est à Rome que Joseph apprit que l'on exploitait de nouveaux gisements de cuivre en Espagne : ce métal découvert récemment dans l'île de Chypre, plus lourd que le fer, moins que le plomb, de couleur rouge séduisante pour l'œil. On racontait aussi qu'au delà de la Gaule, vers le Nord, des mines récemment ouvertes livraient un métal ductile et malléable, inaltérable, mais qui fondait au feu comme de la cire : l'étain. Que de merveilles cachées par la main de Dieu dans les entrailles de la Terre !... Quel serait l'usage que l'homme allait en faire ? Et Joseph pensait : « Si le Messie ne vient éclairer les nations et enlever le péché du monde, tout cela sera souillé par la violence et mis au service de la force brutale... »

Ainsi il priait instamment pour que le Seigneur se hâte d'intervenir. Le soupir qu'il poussait vers le Ciel se renouvelait sans cesse au contact des êtres et des choses, des visages et des travaux, des champs où peinaient les esclaves, des négoce où fleurissaient l'avarice, des places où grouillait la paresse...

- Ah ! qu'elle vienne, qu'elle vienne, Seigneur, la manifestation de la Justice et de la Vérité ! Annonce aux captifs la délivrance ! Aux prisonniers la liberté ! Que l'on n'apprenne plus l'art de la guerre ! Qu'il vienne enfin ce jour où ils forgeront leurs épées en socs de charrues, et leurs lances en faucilles ! » (Is.2/4)

Joseph séjourna peu à Rome : il s'y trouvait mal à l'aise. Il fallait y être constamment sur ses gardes. Aucun citoyen libre ne se déplaçait sans être puissamment défendu par des sbires à gages. Les foules avides de sang se ruaient chaque jour au cirque, au Colisée. Là, comme dans les bas faubourgs, les passions sanguinaires se déchaînaient sans aucune retenue. Tout était commercialisé, l'argent était roi. Même l'amour se vendait dans des bouges infâmes. Dans la ville éternelle, la prostitution avait perdu le caractère sacré qu'elle gardait encore auprès des temples de l'Orient. On ne respirait que l'odeur de la corruption, et l'on touchait, pensait Joseph, le point le plus bas de la chute de l'homme.

Joseph revint donc à Ostie, blessé par ces cris de désespoir, ces visages mauvais, ces yeux envieux et retords. L'horreur du fer mis au service de la violence et de l'orgueil l'étouffait. Il avait besoin de respirer un air moins pollué. Un navire était en partance pour Cenchrées, le port de Corinthe. Il monta.

On longea la côte de l'Italie.

Au fond d'une baie s'ouvrant largement vers l'occident fumait le Vésuve, et de loin l'Etna trouait la nuit de sa torche fumeuse, immense, inquiétante. Joseph pensa que le Seigneur avait ainsi forgé les éléments du monde dans ces brasiers souterrains. La vue de la mer, de ses rivages, des montagnes posées sur les eaux ranima son courage. Certes, le Tout-Puissant, créateur de toute beauté, dont les entrailles sont de miséricorde et d'amour, finira un jour par persuader les hommes... Il pria sur le pont du navire, en murmurant des psaumes de louange. Et il pensait que là-bas, au-delà de la mer, du côté de l'Orient, Marie priait avec lui.

Les matelots étaient pieux et paisibles. Ils avaient aussi leurs dieux : leur peau brunie était tatouée de leurs images. Pendant les moments où le vent soufflait régulier, ils jouaient sur le pont, aux dés, à la marelle, à d'autres jeux qui occupaient les esprits et les mains. Joseph se mêlait à eux, et vit que les races et les langages différents ne modifient pas tellement les pensées profondes des cœurs, partout les mêmes...

Le navire accosta à Cenchrées un jour de Sabbat. C'était un port de trafic intense, aux quais crasseux, couverts de vermine et d'esclaves, encombré de débris et de chiens faméliques. Après le calme serein de la mer et des îles, soudain la peste du péché, l'oppression de l'avarice... se concentraient en ce lieu morbide. Le vomissement de la ville polluait les eaux calmes de la baie. Joseph étouffait à nouveau. Qui pensait, dans cette cohue remuante et hurlante, où l'on vendait de tout, même des hommes, mêmes de femmes, où l'on achetait tout, même l'ivresse, même l'amour, que c'était le jour du Sabbat ? Il s'esquiva, aussitôt qu'il eût mis pied à terre, chercha un refuge contre la contagion qui émanait des fruits perdus d'une génération tarée. Il s'échappa à l'ambiance délétère en trouvant la synagogue. Là, les dispersés d'Israël s'étaient retrouvés et célébraient le culte en l'honneur de l'Unique.

Joseph entra : la pièce était petite, quelques femmes se pressaient près de la porte. Elles s'effacèrent pour le laisser passer. Il se glissa jusqu'au dernier banc. Ceux qui l'occupaient, pauvrement vêtus, harassés et las, se serrèrent pour lui faire de la place. Un lecteur s'était avancé, recevait le rouleau des mains du maître de la synagogue. Il pouvait y avoir là une quarantaine de frères... On lut ce jour-là ce que le prophète avait vu et que personne encore, dans le monde n'avait osé espérer, ni croire, ni imaginer :

« Le peuple qui marchait dans les ténèbres
« a vu une grande lumière :
« et sur les habitants de la sombre Terre
« une lumière a resplendi

« Car le joug qui pesait sur lui
« la barre sur ses épaules,
« le bâton de son oppresseur
« se sont brisés comme au jour de Madian !...

Le lecteur était un homme du peuple. Il articulait les syllabes avec un religieux respect, il vibrait ardemment, de toute son âme de simple, à la prophétie qui montait sur ses lèvres :

« Car un enfant nous est né, un fils nous est donné,
« il a reçu l'empire sur ses épaules,
« on lui donne pour nom : conseiller merveilleux,
« Dieu fort, Père éternel, Prince de la Paix.
« Etendu est son Empire, dans une paix infinie,
« pour le trône de David et sa royauté,
« qu'il établit et affermit dans la droiture et la justice,
« dès maintenant et pour toujours !
« L'amour brûlant de Yahvé fera cela ! (Is. ch.9)

Joseph entendait ces choses. Il était assis, comme dans la synagogue de Nazareth, sur le dernier banc, occupé ici par des débardeurs et des terrassiers. Il écoutait la divine Parole qui évoquait en lui tant de souvenirs ! Qu'elle était loin, certes, la petite Marie, avec sa jeune espérance ! Que le monde était donc vieux et usé face à sa fraîcheur ! Et c'était elle, assurément, qui était en plein accord avec la Parole, avec l'Oracle qu'elle vivait au niveau de sa tonalité, qui entrait à fond dans son mystère. Une fatigue générale planait sur cette assemblée : ces hommes étaient comme anéantis, c'est dans un rêve qu'il leur semblait entendre des mots qui peut-être n'avaient plus pour eux de sens, tant était lourde leur misères !...

Quand le chantre eut remis le rouleau d'Isaïe au maître de la synagogue, celui-ci qui avait remarqué l'arrivée de Joseph, annonça :

- Frères, un de nos frères est entré au début de notre réunion. Ne serait-il pas un Ange de Yahvé ? Il est certes un messager de bonne nouvelle qui nous arrive d'un pays lointain. Que la paix du Seigneur repose donc sur lui !

Et tous acquiescèrent par un murmure confus, en se tournant vers Joseph :

- Que la paix soit sur lui !
- Et que le Très-Haut veille sur son séjour parmi nous comme il a veillé sur son arrivée !
- Qu'il veille, le Nom vénérable !

Quelle force, quel réconfort ce fut pour Joseph de se sentir ainsi accueilli par ses frères de race ! Le maître de la synagogue alors l'interpella :

- Frère ! Tu as la parole ! Dis-nous qui tu es, et si tu le veux bien, livre-nous ta pensée, pour l'édification de notre communauté.
- Que la paix et la lumière du Très-Haut soient sur vous, frères bien-aimés, dit Joseph, qui se leva aussitôt.

Et tous furent charmés par le timbre si chaud, si coloré de sa voix et par la grâce de sa parole. Il continua :

- Que le Dieu de nos pères fasse briller sa Face en vos cœurs ! Je suis Joseph, le fils de Jacob, de la ville de Nazareth en Galilée, de la lignée de David.

Les mots « Joseph, fils de Jacob », étaient propres à émouvoir les Hébreux. A eux seuls, ils évoquaient les plus grandes figures du passé. Un murmure de satisfaction s'éleva, puis le maître de la synagogue dit :

- La main de Dieu t'a donc laissé sur la terre qu'il a donnée à nos pères ! Tu fus nourri du miel du Rocher d'Israël, abreuvé au lait de sa sainte Parole dès ton enfance ! Tu n'as pas, comme nous autres, mangé le pain amer de l'exil ! Eh bien, frère, si tu as quelque parole de consolation, parle !

- Frères, très chers, dit Joseph, réjouissons-nous et rendons grâces à Dieu ! Il a voulu que nous appartenions à la race choisie qui a pour père Abraham son ami, élu entre tous les peuples pour être le domaine et la part d'héritage de Yahvé, lui qui a fait le ciel et la terre.
Je suis passé dans votre ville et dans beaucoup d'autres. J'ai vu des peuples nombreux, j'ai côtoyé des foules immenses asservies aux idoles. J'ai entendu la plainte des esclaves qui gémissent sous le joug. J'ai craint la menace de la force et de la violence, qui, de jour en jour étend son empire sur la terre habitée. Vraiment la mesure est comble ! Vraiment, il est temps de crier vers le ciel comme nos frères de Rome qui récemment m'ont accueilli : « Ah, Seigneur notre Dieu, il est temps d'agir, il est temps de te lever et de paraître à notre secours, car nous sommes devenus trop malheureux ! » Et que notre prière soit celle, non seulement des fils d'Israël, mais de tous les humbles de la terre, qui pleurent sans que personne vienne les consoler, qui endurent sans que personne pense leurs plaies !
- Amen ! amen ! murmurait-on ça et là sur les bancs.

Quant aux femmes, elles poussaient de longs soupirs, approuvant du fond de leurs entrailles.

- Oui, frères, très chers, il m'apparaît avec la plus haute évidence qu'elle est aujourd'hui pleinement réalisée cette vision qu'Isaïe vient de nous faire entendre :

« Le peuple qui marchait dans les ténèbres... »

Et le prophète dit aussi :

« Sur les peuples une sombre fumée s'est répandue... »

- N'est-il pas vrai, mes frères, que les ténèbres se répandent sur tous les peuples, au point qu'ils ont perdu la trace de la Vérité qui pourrait les ramener à la connaissance de l'Unique ?
- C'est vrai, c'est vrai...
- Eh bien ! je vais vous le dire : c'est au moment où l'on croit que tout est perdu, que la main de Dieu intervient. Quand il n'y a plus aucune ressource du côté des hommes, le Puissant de Jacob se manifeste envers ceux qui l'aiment. Ainsi en fut-il des trois enfants qui furent sauvés par la main de Dieu alors qu'ils étaient déjà jetés au cœur de la flamme ! Ainsi en fut-il de Daniel qui fut arraché à la dent des lions, alors qu'il était déjà dans la fosse ! Et vraiment sur notre monde qui semble perdu, sur Israël qui est asservi aux nations, nous voyons se lever déjà la pâle aurore du jour de la délivrance. Il resplendit déjà le visage rayonnant de notre Dieu qui vient nous visiter.
Je vais vous le dire : je me trouvai à Jérusalem pour la fête des Tabernacles. J'entendis d'ineffables paroles de consolation tomber

des prêtres, des docteurs et des rabbis qui enseignent chaque jour sous les portiques du Temple. Ils nous ont assuré que les temps sont accomplis, que le moment est proche, que le Bras de Dieu se manifeste déjà sur son peuple Israël. Oui le Seigneur, se lève, il intervient en notre faveur. Il va naître ce fils de la lignée de David qui recevra l'empire et la domination du fleuve à la mer, et jusqu'aux extrémités de la Terre, qui soumettra tous les hommes à la Loi du Très-Haut, qui nous apportera la paix. Bientôt, bientôt sera accompli l'Oracle que nous venons d'entendre, ainsi que la parole du psaume :

« Amour et vérité se rencontrent,
« Justice et paix s'embrassent !
« Vérité germera de la Terre,
« et des cieus se penchera la justice !

L'assemblée ici enchaîna sur la voix de Joseph, avec cette sûreté que procure la mémoire collective qui garde bien mieux les témoignages de Dieu que l'encre et le parchemin.

« Dieu lui-même donne le bonheur,
« et notre terre donne son fruit.
« Justice marchera devant lui,
« et paix sur la trace de ses pas.

Et Joseph conclut :

- Soyez donc consolés, mes frères bien-aimés, soyez donc consolés, comme nous avons été consolés nous mêmes. Car il est proche le salut qui vient, la radieuse espérance de nos pères ne sera pas déçue ! Car Dieu ne nous a pas abandonnés, voici qu'il vient et qu'il se hâte !...

Ces paroles firent resplendir les visages, ranimèrent les cœurs alanguis, fortifièrent les genoux chancelants et les mains débiles. Ici ou là de larmes de joie perlaient aux paupières. Joseph n'avait pas parlé comme les scribes habituels qui répétaient sans âme des commentaires pointilleux et ennuyeux sur les points les plus secondaires des observances de la tradition des anciens. Mais il avait élevé l'auditoire à la hauteur de l'inspiration de l'Esprit prophétique, qui, d'un seul regard, envisage toute l'histoire des hommes, et parle au cœur de chacun. Joseph était beau, grand, vigoureux, il rayonnait d'une paix tranquille, inaltérable. Chacun se félicitait de le recevoir dans sa maison, et de lui offrir une cordiale hospitalité.

C'est ainsi que Joseph s'était consolé lui-même de la laideur et des outrages de la cité païenne en consolant ses frères. Et il pensait, en mangeant à la table des uns et des autres : « Le Seigneur a un peuple dans cette ville ».

Il y séjourna néanmoins peu de temps. Il s'éloigna de Cenchrées, et de Corinthe, pour gagner Athènes, par diverses bourgades qui avaient leur théâtre, leurs jeux, leurs musiciens, leurs poètes, leurs déclamateurs... Le peuple grec vivait intensément de l'esprit, grâce à une langue fluide, précise, surabondante, qui avait gardé comme l'hébreu, peut-être davantage encore, les trésors d'une tradition littéraire prodigieusement riche. Il entendit au passage des vers d'Eschyle qui ressemblaient assez à certains oracles des prophètes d'Israël. C'était à Epidaure, non loin de Corinthe, où l'on donnait la tragédie dans un immense théâtre... Et Joseph pensa : « Il y avait des prophètes dans ce peuple... »

Puis il gagna Athènes. Il vit les temples multiples des dieux et des déesses, et le célèbre Parthénon, dont le nom, à lui seul, évoquait le sanctuaire de la virginité. Quel esprit avait poussé les architectes de ces demeures, avait guidé les ciseaux des sculpteurs, pour qu'ils aient eu la grâce de fixer dans la pierre le schéma de la Beauté qu'ils avaient découverte dans les ouvrages du Très-Haut ? Il entendit les poètes, qui, au coin des places, sur les perrons des temples, débitaient, à qui voulait les entendre, des louanges à l'honneur des dieux, et le récit de leurs aventures amoureuses, de leurs rivalités infinies, de leur amour ou de leur haine passionnés à l'égard des mortels. Que restait-il de la Vérité, dans tout cela ? Joseph, dans son cœur, adorait l'Unique, et pensait : « Il a révélé ses lois et jugements à Israël, pas un seul qu'il ait ainsi traité... »

Il y avait aussi à Athènes des salles de lecture où, pour quelque argent, tout passant pouvait entrer et s'asseoir et écouter à loisir. Joseph entra dans l'une d'elles. Un grec élégant, poudré, magnifiquement drapé dans sa toge, déclamaient la République de Platon. Il arrivait au passage où Socrate, dialoguant avec un de ses disciples, cherche à définir l'homme juste qui seul capable et digne d'être le citoyen véritable ne pouvait être que rejeté, exilé, condamné à la prison, aux fers, et finalement torturé et crucifié pour que l'on soit assuré qu'il persévère dans sa justice jusqu'au bout, qu'il l'aime, et s'y attache plus qu'à tous les biens qu'elle devrait normalement procurer, et même plus qu'à la vie. C'était là, manifestement, une Parole de Dieu.

Il y en eut d'autres : même les mythes qui racontaient les générations des héros, où, selon les poètes, la divinité était entrée dans un rapport d'amour avec les enfants des hommes. Et Joseph pensait ainsi que tout n'était pas irrémédiablement perdu, ni oublié. D'ailleurs lorsque les Grecs parlaient de la « Vérité », ils disaient dans leur langue : « Ce qui n'est pas oublié ».

Néanmoins une grande tristesse se dégagait du luxe d'Athènes, des fastes de son esprit, de sa culture. Elle se refermait sur elle-même à mesure d'homme, comme le fronton des temples qui barrait toujours, si hauts

soient-ils, la dimension verticale de leurs colonnes. Joseph, bien entendu, logeait chez un frère juif de sa caste, et il apprit de lui comment la grande cité assurait dans le monde sa prospérité et sa gloire. Sous la montagne voisine d'Athènes, le Lorion, étaient enfermés à vie, privés pour toujours de la lumière, des milliers d'esclaves, hommes et femmes, qui extrayaient le minerai, d'où l'on tirait ensuite l'argent nécessaire aux belles drachmes. Fondu et moulé, on y gravait l'image de Minerve. Ainsi les riches citoyens d'Athènes, quelques centaines, pouvaient alors s'adonner à la contemplation des idées pures dans les écoles de la philosophie, dégagés qu'ils étaient de la nécessité du travail.

Il y avait aussi des cérémonies officielles, bien ordonnées, des processions et des cavalcades populaires qui dégénéraient souvent en tumultes sanglants, et les festivités bachiques qui rappelaient fort les débordements idolâtriques d'Alexandrie. Les lieux et les costumes changeaient, mais les passions demeuraient strictement les mêmes. Les dieux portaient des noms différents, se présentaient sous de multiples masques, pour illustrer une beauté factice, redoutable caricature de l'erreur, de l'ignorance, du désespoir de l'homme pécheur. Et Joseph, instruit de toute cette expérience, approuvait la parole de Marie : « Nous sommes très au-dessous de la pensée de Dieu ! »

Du Pirée, un navire embarquait pour les Cyclades. Il le prit. On navigua au gré du vent, sans hâte, car les matelots grecs aimaient la mer, et s'attardaient volontiers le long des rivages colorés et découpés de leurs îles. Les flots étaient d'un bleu profond, les terres dorées et rouges, coiffées du vert sombre des pins et des cyprès. En cabotant entre Kéa, Kithinos, Syros... les marins avaient tendu les cordes de leurs lyres et chantaient la gloire de ces lieux antiques, où, disaient-ils, les dieux avaient séjourné, au temps où la vie était toute de lumière, de soleil, d'amour et de volupté... Il y avait donc chez ces peuples un souvenir du paradis perdu. Et Joseph pensait qu'un jour prochain, une jubilation plus grande encore serait rendue au monde. Avec le psalmiste qui invitait à la joie les îles lointaines, il priait, et sa prière était portée par les mélodies des matelots.

Le navire s'arrêta à Rhodes. Joseph en prit un autre qui filait vers l'Orient, le long des côtes d'Anatolie, jusqu'à Pataras. De là il gagna l'île de Chypre, fit escale à Salamine. Bientôt les rivages de Palestine furent en vue. Joseph se rendit compte alors du chemin qu'il avait parcouru. Il se produisit en son âme un phénomène de bascule. Brusquement toute la désespérance du monde, si beau qu'il fût, s'abattit sur lui. Il connut son heure de ténèbres. Il fut envahi par l'effroi et l'abattement. Une voix s'éleva en lui comme une clameur, alors que jusque-là, tout au long des voies et des rues, devant les temples des grandes cités, elle avait seulement murmuré : « Seuls les dieux sont immortels ! ». La suggestion du doute minait la foi qui avait cependant si bien brillé devant ses yeux : « D'autres, plus sages, plus savants, plus expérimentés que toi

ont réfléchi avant toi sur la condition humaine, ont médité sur le cours de ce monde, sur les oracles reçus des pères !... Ce que tu crois être la Vérité, n'est autre qu'un mythe poétique semblable à celui que chantent les littératures idolâtres ! Tu as vu l'imagination des hommes, les sottises qu'elle peut inventer ! Et qui sait même si les prophètes d'Israël, du moins ceux que l'on considère comme tels, n'ont pas fait dire à Dieu ce qui n'était que leur désir insatisfait, la trouvaille d'un esprit curieux, un essai de solution de l'énigme humaine à jamais insoluble ?... Est-il un seul homme qui soit monté au ciel, dans la demeure du Très-Haut et qui ne soit descendu pour nous livrer sa Pensée ? Tu crois découvrir une réponse dans les Livres Saints, mais c'est une réponse éparse, disloquée, comme un miroir brisé qui ne peut plus donner aucune image. Tu voudrais qu'à Nazareth, cette petite bourgade inconnue, l'esprit de Dieu soit à l'œuvre pour y opérer le Salut... Mais n'est-ce pas là une ambition familiale basée sur un orgueil de caste ? Si les plus grands en Israël et par le monde n'ont pas réussi, n'est-ce pas une présomption insupportable de penser que toi, Joseph, forgeron inconnu, tu puisses apporter quelque chose de nouveau ?... »

Joseph souffrait horriblement sous le ricanement de la tentation. Il appréhendait de revoir son père Jacob et Marie surtout. Le sarcasme infernal montait de l'abîme et l'étouffait comme une puanteur sordide, alors que l'étrave du navire faisait écumer la mer. Et toutes ces pierres immobiles où étaient sculptées les idoles des nations, dont il évoquait le souvenir hallucinant, lui disaient, par d'innombrables visages : « Il n'y a pas d'autre solution que la sérénité dans la désespérance !... »

Et le souvenir de Marie, de son sourire, de son rire si clair, lui faisait mal : il imaginait, dans son trouble, qu'elle aussi, un jour puisse être désillusionnée. Et comme il n'arrivait pas à chasser ces sombres pensées, il pensa à la parole de son père Jacob : « Il faut que ta foi soit mise à l'épreuve ».

Marie, de son côté, raconta à son père Joachim et à sa mère Anne, tout ce qui s'était passé lors de la fête des Tabernacles, tout ce qu'elle avait entendu, elle et Joseph de la bouche des docteurs. « Siméon était présent, dit-elle, et il parla devant tout le monde ». Elle dit aussi quelque chose des confidences qu'ils avaient échangées avec Joseph. Elle exprima son désir de retrouver le Temple de Dieu, pour y suivre d'une manière plus soutenue, tout en y accomplissant une tâche d'humble servante, les leçons des Sages. Toute sa joie n'était-elle pas d'être à la prière et à l'audition de la Parole de Dieu ?

- Bon, c'est bon, dit Joachim. Tu iras donc à Jérusalem, et notre cousine Elisabeth te recevra dans sa maison. Elle demeure à quelques

stades seulement de la Ville Sainte, ainsi tu pourras t'y rendre facilement. Et tu séjourneras là-bas le temps qu'il te plaira.

Ainsi parla Joachim. Marie se leva et partit. Elle passa par la montagne, dont les pistes lui étaient familières, sur lesquelles elle retrouvait le souvenir d'Abraham et des Patriarches. Tout au long du chemin, les noms et les lieux évoquaient l'histoire de son peuple, ses péchés et ses misères, mais aussi la recherche ardente des Prophètes et des saints, toujours errants, à la conquête d'une Patrie... Mambré, Luz, Haï, Béthel, l'Hébal et le Garizim. Ces vocables gardaient en eux un message toujours présent, car pour Israël, le passé n'était pas une rupture avec l'actualité, mais le présent avait des racines profondes dans le déroulement antérieur des âges et des générations. Marie arriva ainsi à Bethléem, où la femme aimée de Jacob mourut en enfantant le terrible Benjamin, qui plus tard devint un loup rapace pour ses frères. Marie connaissait la prophétie de Michée : le prophète avait prévu que celle qui devrait enfanter le ferait à Bethléem, la cité de David :

« Bethléem, tu n'es pas la plus petite parmi les villes de Juda... »

Elle laissait au Seigneur le soin de diriger les circonstances qui accompliraient sa Parole.

En gravissant les pentes du mont Sion, Marie évoquait les caravanes innombrables des tribus d'Israël ; avant elle, de génération en génération, elles avaient porté là leurs cantiques et leurs prières, leur misère et leur péché. Serait-il enfin venu le moment de cette foi parfaite qui puisse permettre à Dieu de réaliser son désir ? C'est dans ce sens que Marie priait de toute son âme :

« Enseigne-moi, Seigneur, ta voie,
« conduis-moi dans tes sentiers... (Ps.24)

« Instruis-moi des profondeurs de la Sagesse,
« aux pécheurs j'enseignerai tes voies,
« à toi se rendront les égarés... (Ps.50)

« Qu'ils ne soient pas confondus à mon sujet,
« ceux qui espèrent en toi, Seigneur !
« Mais qu'ils se réjouissent,
« qu'ils tressaillent d'allégresse en ton salut,
« tous ceux qui te recherchent, Seigneur !... (Ps.69)

Sans s'attarder dans les rues ou sur les places, Marie se rendit au Temple. La fête était terminée. L'automne s'achevait dans les brumes. Le vent froid mugissait entre les colonnes, sous les portiques presque

déserts. Revenue après l'enthousiasme festival, c'était la routine habituelle des sacrifices sanglants, l'égorgeage systématique et toujours pitoyable des boucs, des taureaux, des béliers et des agneaux... Cette religion du sang versé accomplissait heureusement ses rites à l'abri des regards, dans le parvis des prêtres. Seule la fumée des holocaustes, l'odeur des chairs brûlées parvenaient au public. Ainsi le ministère de la condamnation pesait de tout son poids : il révélait atrocement l'existence d'un péché toujours présent, sans cesse expié, jamais supprimé. Marie vivait intensément tout cela avec l'âme d'Israël, avec le sens des Ecritures, l'esprit des institutions mosaïques, elle savait, mieux que quiconque, où se trouvait la transgression fondamentale.

Sous les portiques, les docteurs, environnés de leurs disciples les plus fidèles, assidus et zélés, parfois ambitieux, souvent fanatiques, donnaient leur enseignement journalier, suivant le cours des lectures synagogales, les thèses favorites des maîtres, ou simplement les questions des néophytes. Enseignement très inégal. Certains, comme l'ami de Siméon, le petit vieux au regard vif, à barbe blanche, loqueteux et magnifique, misérable et triomphal, parlaient en fonction d'une vue générale de l'histoire du monde. A travers les Livres saints, qui, depuis la Genèse de l'humanité pécheresse, exposent la suite ininterrompue des tueries, des massacres, des vengeances sans fin, des trahisons, des outrages et des blasphèmes, ils avaient deviné que le plan de Dieu était tout autre. Ils avaient compris que la Loi elle-même et ses institutions vénérables n'arrangeaient rien, ne parvenant pas à réfréner les passions et le carnage, à extirper la violence, à réprimer la colère. Ainsi, ils avaient fait la croix sur la nuit du passé, pour ne vivre que de l'espérance prophétique, et ils pensaient, avec le prophète Isaïe :

« C'est un culte vain que me rend ce peuple,
« Que me fait, à moi, qui suis maître du ciel et de la terre,
« le sang des boucs ou de veaux ?
« Ce peuple m'honore des lèvres,
« mais son cœur et loin de moi... » (Is.29/13)

Ces docteurs - très rares - étaient souvent chassés des portiques, comme gêneurs ainsi que leurs disciples. On les accusait de troubler l'ordre établi, on les soupçonnait de bousculer les vénérables traditions des pères. Mais le peuple les aimait et nombreux étaient les jeunes qui s'attachaient à leurs pas.

La plupart des autres docteurs, élégamment vêtus, fiers de leur science et de leur dignité, trop liés à l'apparence de ce monde, tâchaient d'en maintenir la fragile ordonnance par la surabondance des prescriptions. Ils recensaient les opinions de leurs prédécesseurs. Ils faisaient étalage de leur érudition, puisée à grands renforts de veilles dans les commentateurs obscurs de Moïse, sur des parchemins ignorés et desséchés. Marie les écoutait aussi, docilement, à l'occasion ; mais elle

ne voyait pas très bien ce que signifiaient ces choses, ni le rapport qu'elles avaient avec les sentiments du cœur, avec l'amour du Dieu vivant !

Un jour qu'elle cherchait dans le Temple un docteur animé par l'Esprit elle trouva l'ami de Siméon en conférence avec de nombreux disciples. Plusieurs curieux s'étaient également groupés là. Il s'y trouvait aussi des pèlerins, venant s'acquitter d'un vœu, et quelques vierges, qui, comme Marie, étaient venues servir dans la maison du Seigneur, et se préparer à leur rôle d'épouses et de mères en Israël.

- ... mais enfin, maître, objectait l'un des disciples, pourquoi Yahvé a-t-il donné la Loi à nos pères si elle ne supprime pas le péché ?
- Mon fils, répondit, le vieux docteur, avec cette sûreté que donne le conseil de Dieu, la Loi est aussi impuissante à procurer la Justice que l'emplâtre du médecin pour rendre la santé ! Jeune homme, n'as-tu pas lu les Livres de Samuel, des Juges et des Rois ? Que vois-tu, qu'entends-tu, par ces écrits ? Ils ne respirent que violence, carnage, oppression et malheur. Ah ! ils sont rapides les pieds des hommes, quand il s'agit d'aller répandre le sang ! Où sont-ils les justes, dans ce cadre de la Loi ? On les compte sur les doigts de la main ! Malgré toute sa Sagesse, même Salomon a prévarié devant le Seigneur ! Même David, qui pourtant chantait avec tant de flamme la gloire de l'Unique, fut un héros guerrier, un ravageur dangereux, un adultère rappelé à l'ordre par Nathan le prophète. Et notre saint roi n'obtint la vraie justice qu'après les larmes du repentir, lorsqu'il se rendit compte de son état de pécheur et qu'il avoua :

« Ce qui est mal à tes yeux, je l'ai fait... »

et lorsqu'il descendit en lui-même pour trouver l'origine en l'homme de toute perversion :

« Voici, je suis né dans le péché,

« Ma mère m'a conçu dans l'iniquité. (Ps.50)

La vraie justice est une création nouvelle, mon fils ! Et cette création, la Loi en est incapable. C'est pourquoi le saint roi David s'écrie : « O Dieu, crée en moi un cœur pur ! » la Loi, elle est donnée en raison du péché, Dieu voulant bien, dans sa longanimité, le tolérer pendant mille générations... Mille générations de péché, que la Loi essaie de régler vaille que vaille, son rôle étant surtout de démontrer à l'homme son incapacité de faire le bien. Et d'ailleurs, quelles sont les promesses de la Loi ? » Tu mourras vieux et rassasié de jours, après avoir vu tes enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération... « Tu habiteras en sécurité sur ta terre... » Et ensuite bien entendu, tu y seras enterré. Les promesses de la Loi ne suppriment pas l'ancienne sentence : « Tu mourras de mort ! » Ah, mon fils, c'est une autre justice que nous attendons ! La justice de Celui qui doit venir !

- Mais alors, maître, demandait-on, quelle est l'utilité de la LOI ?
- Elle conduit à l'amour de Yahvé, en amenant peu à peu nos cœurs à être capables de l'aimer, de nous attarder à l'Invisible et de trouver en Lui notre vie. Tu sais le premier, le plus grand commandement de la Loi : « Tu aimeras Yahvé de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces... » Oui, voici bien le but de la Loi : mettre l'homme devant le Seigneur, son Créateur, afin qu'il lui consacre le souffle de sa vie, ses mains, sa bouche, son esprit et son cœur. Quand la Loi aura fait cela, elle aura disposé l'homme pour la vraie justice. Elle ne peut rien au-delà : au-delà, c'est le domaine de l'Amour, qui n'a plus besoin de la Loi... au-delà, au-delà...

Et le vieux docteur levait ses regards vers le ciel :

- Dieu n'aura pas d'autre sanctuaire que le corps et le cœur de l'homme.

Puis en soupirant, il priait devant tous :

- Ah ! que Dieu change nos cœurs ! Qu'il arrache de nos poitrines nos cœurs de pierre, et qu'il crée en nous des cœurs de chair, capables de comprendre ses desseins d'amour, de vibrer en résonance avec son Esprit !

Puis, abaissant ses regards vers ses disciples, et voyant les jeunes filles qui l'écoutaient, il poursuivit :

- Vous, les vierges d'Israël, quand donc se lèvera parmi vous une fille tellement accordée à l'Amour Créateur de notre Dieu, qu'elle nous enfantera la Messie ? Alors la Loi, ce jour-là, basculera dans le passé, ainsi que la justice illusoire qu'elle donne aux vaniteux ! Alors, ce jour-là, on ne dira plus à celui qui accomplit les préceptes : « Tu mourras vieux et rassasié de jours », mais on dira au véritable juste : « Sur toi la mort n'a plus d'empire ! » Et comme Hénoch, comme Elie, les hommes justifiés par la foi parfaite seront enlevés auprès du Seigneur...

Il y avait là une vieille femme qui écoutait et qui approuvait. Elle s'appelait Anne. Certains jeunes scribes, fervents de la Loi, qui s'étaient introduits dans le groupe pour épier les paroles du vieux docteur, haussaient les épaules et se gaussaient entre eux, et ricanèrent en leur cœur, pensant qu'il divaguait : « Quoi, se disaient-ils, qu'y a-t-il de meilleur que la Loi de Moïse ? » L'un d'eux, avec une pointe d'ironie, interpella le maître :

- Tes pensées sont très élevées, Rabbi, mais si la justice que procure l'accomplissement des préceptes est illusoire, pourquoi Dieu a-t-il promulgué la Loi ? Serait-ce en vain ?
- Non pas en vain, mon fils, non pas en vain ! Car pendant le temps et les siècles de péché, la Loi donnée à nos pères a fait la stabilité et la solidité de notre peuple, en sorte que tout pécheurs que nous étions, nous avons pu survivre, et c'est déjà beaucoup. Combien de peuples, qui étaient nombreux comme les étoiles du ciel, ont

aujourd'hui disparu comme la brume du matin, sont dispersés comme une fumée d'herbes sèches ? Telle fut la force de la Loi. Les générations de péché ne se sont pas effondrées sur elles-mêmes ! Mais heureux seras-tu mon fils lorsque, par l'observance de la Loi, que tu suivras par amour, tu passeras au-delà de la Loi. Heureux seras-tu lorsque tu dépasseras la génération animale qui conduit à la mort, pour entrer dans la génération de l'Esprit qui conduit à la vie !... Mais, ne vous l'ai-je pas dit souvent ? L'Ange exterminateur est encore debout à la porte du Paradis, avec son épée flamboyante ! Heureux l'homme, heureuse la femme qui remportera la victoire sur cet Ange, et qui franchira les portes éternelles pour aller cueillir le fruit de l'Arbre de la Vie !

Les mots « Heureuse la femme » avaient suscité un certain remous, un certain étonnement. L'un des disciples objecta :

- Crois-tu Rabbi qu'une femme puisse remporter une victoire sur cet Ange redoutable ? Quelle femme serait plus forte que notre père Jacob qui pourtant ne parvint qu'à grand peine à tenir tête à l'Ange de Yahvé ?
- Mon fils, répondit le maître, n'as-tu pas lu l'histoire de Judith ? N'as-tu pas lu l'histoire d'Esther ? C'est une femme qui atteint la tête de notre ennemi et qui sauve Israël. Ces livres nous prophétisent qu'une femme de notre race sera l'honneur et la gloire de notre peuple, quand elle écrasera la tête de celui qui, autrefois, avait séduit la femme. Et c'est en l'honneur de cette femme-là que nos pères chantaient, à l'adresse de Judith :

« C'est par ta main que Dieu a réduit à rien notre ennemi... »

Et Marie assistait à ces discussions dans le Temple et à beaucoup d'autres semblables, qui chaque jour se renouvelaient au fil des lectures habituelles et au hasard des questions que l'Esprit de Dieu suggérait sans même qu'ils s'en rendissent compte, parmi les jeunes fils de son peuple...

Marie échangeait beaucoup de propos avec sa cousine Elisabeth ; stérile, elle avait beaucoup souffert de cette évidente défaveur de Yahvé à son égard. Et pourtant elle avait vécu elle et son époux, dans la crainte du Seigneur et dans la stricte observance de tous les préceptes. Ils suivaient l'un et l'autre les rites des sacrifices et des purifications prescrites par la Loi. Ils gardaient scrupuleusement les Sabbats. N'étaient-ils pas justes ? Comment auraient-ils pu l'être davantage ? Et cependant, Dieu ne les avait pas regardés, ni elle, ni Zacharie, et ils vieillissaient tous deux dans leur maison déserte. Marie, qui avait reçu les confidences d'Anne, sa mère, comprenait tout, et elle pensait que la main du Seigneur amènerait sa cousine et son époux à partager une autre justice que celle de la Loi.

Et comme un jour, elles causaient de ces choses, Marie dit à Elisabeth :

- Mais enfin, aucune parole n'est impossible à Dieu !

Elisabeth se mit à rire, comme avait ri autrefois Sarah lorsque Yahvé lui annonçait la naissance d'Isaac.

- Comment le Seigneur visiterait-il mon sein, pour le rendre fécond, à l'âge où je suis parvenue ?

Quant à Zacharie, il n'était pas admis dans les confidences des femmes. Depuis longtemps il avait renoncé à être père, et le ronron quotidien de son ministère ne lui procurait aucune joie.

Marie se rendait souvent dans la maison de Siméon : elle aimait ce vieillard comme une fille aime son père, et elle était aimée en retour non seulement comme une fille très chère, mais comme l'espérance vivante de toute la foi d'Israël. Siméon, à cette heure, n'était soutenu que par le gémissement en lui de l'Esprit-Saint, tout entier tendu vers la Rédemption d'Israël. Le saint homme voyait clairement que tout était si simple, si merveilleux, et qu'il suffisait qu'une vierge d'Israël s'offrit en parfaite oblation d'elle-même à l'Esprit de Dieu pour que la Puissance Créatrice intervînt au profond de notre nature, y suscitant cette Semence Sainte qu'avait prédite le prophète...

Siméon habitait une petite maison, un réduit, pour mieux dire, dans les alentours immédiats du Temple, dans l'ancien quartier de la ville sainte, édifié sur l'ancienne cité de David, au retour de la captivité de Babylone. Là, dans les remparts trop étroits les demeures étaient tassées et étagées, formant un conglomérat de niches et de cellules, qui bourdonnaient, jour et nuit, comme une ruche, de cris d'enfants, de rires, de larmes, de sanglots, d'appels joyeux, de disputes, de chants, de lamentations funèbres, de clameurs de femmes en couches... C'est dans l'une de ces demeures sans soleil que Marie venait s'éclairer à la flamme déjà vacillante de Siméon...

Elle lui parla du Livre de Judith, auquel le Rabbi du Temple avait fait allusion :

- Ma fille, lui dit le vieillard, sous le récit du livre de Judith nous découvrons une immense parabole. « Béthulie », le nom de cette ville qu'il s'agit de défendre, est à lui-même tout un symbole. N'est-ce pas en effet contre la virginité sacrée de la femme que se ruent les puissances infernales ? Tout le drame de l'humanité est là, ma fille, puisque Satan, dès l'origine, a usurpé frauduleusement le Bon Plaisir de Dieu. Il a séduit la femme en exaltant son désir

de la maternité. Il a fait croire à l'homme qu'il n'y avait pas pour lui de plus grande gloire que de devenir le chef d'une race, et de survivre dans sa progéniture. Mais quoi ? Que récoltons-nous aujourd'hui de cette erreur, de cette faute devenue universelle ? Chaque jour j'entends les cris et les sanglots ; la plainte des captifs, le gémissement des clients de la mort ne cessent pas, depuis la naissance, jusqu'au dernier souffle. La vermine et la misère, la honte et la peur, voilà notre partage ! Et qui pourrait dire la gloire et l'honneur, la dignité incomparable que nous aurions si la femme avait su réserver à l'Esprit Créateur ses entrailles virginales ?

- Oui, disait Marie, je comprends. Le péché est donc universel, du moment que toutes les femmes engendrent ainsi, par la connaissance de l'homme. Et cependant ! Dieu n'a-t-il pas donné sa bénédiction à notre peuple ? Comment le Très-Haut peut-il bénir une génération de péché ?
- Assurément, dit Siméon, cela ne fait aucun doute. Dieu bénit même les pécheurs, tout comme la lumière éclaire aussi bien les immondes que les fleurs. Car c'est lui qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et pleuvoir sur les injustes et sur les justes. Mais le pécheur, bien entendu, est puni par son propre péché et par les conséquences qui en résultent. C'est pour ceux qui défont en chemin que le Seigneur a promulgué la Loi, comme l'enseigne le psaume. C'est ainsi que la Loi prescrit, tu le sais Marie, que toute femme qui enfante doit racheter celui qui ouvre son sein : « Tout premier-né est à moi », dit Yahvé. Et elle doit offrir en même temps un sacrifice pour le péché. Tout cela n'est-il pas particulièrement significatif ? Oui, la miséricorde de Yahvé s'étend sur les pécheurs, car elle est immense, plus que l'étendue des mers... ¹
- Oui, je comprends, je comprends ; ainsi notre père David s'est rendu compte de son appartenance à une race de péché, encore qu'elle soit élue de Dieu, lorsqu'il a dit : « Ma mère m'a conçu dans le péché ». Le Rabbi nous le rappelait l'autre jour. Mais alors, y a-t-il une manière de concevoir hors du péché, sinon en nous créant Dieu lui-même nous aurait constitués pécheurs. Et c'est sans doute par une manière de concevoir hors du péché que nous pourrions remporter la victoire.
- Assurément, la victoire sur l'Ange exterminateur, celui qui se tient à la porte du Paradis, avec son épée flamboyante... Il y a une maternité dans la joie et l'allégresse parce qu'elle est dans la Justice, et qu'elle échappe alors à la sentence qui grève, en ce monde, toute naissance. Si tout devait demeurer comme aujourd'hui,

¹ - Lév.12 + paral. ; Gen.4 : oracle de Yahvé à Caïn, cité par 1 Jn 3/12 ; Jn.8/44 + réf. de la Bible de Jérusalem.

il serait indigne de Dieu que l'acte de mettre au monde une vie nouvelle soit dans le sang, la douleur et les larmes.

- Oui, c'est évident !
- C'est pourquoi, dans le même psaume de repentir, le saint roi David invoque le Seigneur en lui disant : « Dieu, mon Sauveur, délivre-moi du sang, instruis-moi des profondeurs de la Sagesse ! » Ce qui signifie que l'exacte soumission à la Sagesse de Dieu nous arrachera à la génération de sang, comme aussi à l'homicide qui la suit ; n'est-il pas vrai que le premier fruit du péché, Caïn, a tué son frère ?
- Cependant, quelle plus grande joie pour la femme que d'être mère !
- Bien entendu ! Mais il y a deux maternités : l'une parfaite, l'autre imparfaite. Seule la première satisfera pleinement les aspirations de la femme. Deux maternités, je dis bien, comme il y a aussi deux alliances, comme il y a la nuit et le jour. La maternité qui vient de l'alliance de la circoncision c'est la nuit, la douleur, les larmes et beaucoup de peines de cœur. Mais la maternité qui vient selon l'alliance virginale, qui n'est pas de main d'homme, mais qui est de Dieu, alors, c'est autre chose !...
D'ailleurs, Marie, tu connais la parole du psaume :

« Si le Seigneur ne construit la maison,
« en vain peinent les maçons !... »

Quelle est jusqu'ici notre expérience ? - celle de la maternité qui suit le viol, l'ouverture du sein dans le sang. Elle engendre pour la mort une postérité impie, qui ne peut être remise dans le droit chemin que par la force des verges, des corrections sévères, la menace du châtement, et finalement le châtement lui-même. Mais nous n'avons aucune expérience de l'autre maternité, celle que nous espérons avec les saints Prophètes. Cela, parce que la Foi, dans le cœur de l'homme et de la femme, ne s'est pas encore haussée à l'intelligence du Dessein de Dieu.

Il y eut un temps de silence, puis Siméon reprit :

- Mais, quand elle viendra, cette autre maternité, alors il n'y aura plus le bien et le mal, mais seulement le bien. L'homme, le fils d'une telle maternité sera vraiment bon, jusque dans les racines de son être. Alors cesseront les lamentations de David...
- Les lamentations de David ?
- Oui, celles qui exhalent nos angoisses et nos misères, nos désarrois et nos craintes. Alors viendra le temps où nous chanteront : « Salut, toi qui enfantes saintement ! » Et la femme sera resplendissante comme le Soleil : elle mettra la lune sous ses pieds, elle sera couronnée d'un diadème d'étoiles. Sa beauté ne sera plus ternie, toute honte, toute peur auront disparu ; parce que la maternité aura réalisé le plan premier et éternel de Dieu qui a fait pour cela le ciel et la terre.

Ainsi parlait le vieillard Siméon, avec une voix qui n'était plus qu'un murmure, où passait cependant toute la lumière cristallisée en lui par des années de veilles et de contemplation, au contact des Ecritures prophétiques. Son maître, dans l'interprétation des textes sacrés, avait été la misère humaine. Il savait la vanité de toute joie qui finit, des regards qui s'éteignent, des visages qui s'évanouissent, lorsque les pas descendent dans la tombe. Chaque jour, il assistait aux sacrifices du Temple, et il savait bien, au fond, que tout ce sang répandu par la main des prêtres ne signifiait qu'une seule chose : tant que la vie commence dans le sang, le péché demeure...

Cependant Marie avait achevé ses conversations avec Siméon, ainsi qu'avec Elisabeth sa cousine. Elle résolut de revenir à Nazareth. Joseph, lui aussi, devait avoir terminé son voyage à travers le monde et la main de Dieu allait bientôt le ramener à la maison de son père.

Et comme tout, désormais, était parfaitement découvert et défini, l'Ange Gabriel vint de la part de Dieu auprès de Zacharie pour lui annoncer la conception miraculeuse de son fils qui porterait le nom de Jean et qui serait envoyé pour préparer la route du Seigneur, et rectifier ses sentiers... (Lc.1)

Marie était donc revenue à Nazareth, et c'est là que l'Ange, avec le retour du printemps, vint la visiter. Elle savait que Satan peut se changer en Ange de lumière. Elle lui proposa donc l'énigme des Ecritures, qui est aussi l'énigme de la nature humaine virginale :

« Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas l'homme ? »

Et quand elle vit que l'Ange était en parfait accord avec les Ecritures prophétiques comme avec l'intuition qu'elle sentait en elle de l'Esprit de Dieu, elle dit simplement :

« Je suis la servante du Seigneur,
« qu'il me soit fait selon ta parole. » (Lc.1/38)

Et l'Ange lui donna, par surcroît, un signe dont sa foi n'avait nul besoin, lui annonçant qu'Elisabeth, sa parente, toute stérile qu'elle fût, en était à son sixième mois après sa conception...

Quelque temps après ses événements, Joseph fut de retour. Et Marie lui apprit ce qui s'était passé, comme elle avait été l'apprendre à sa cousine Elisabeth, pour lui communiquer la Bonne Nouvelle du Salut. Mais Joseph eut peur. Il ne doutait nullement des paroles de Marie : il la connaissait trop bien pour savoir que le fruit qui était en elle ne pouvait être de l'homme. Comme le prophète Isaïe, autrefois, dans le Temple de Jérusalem, devant la présence de Yahvé dans son sanctuaire, dans sa demeure très sainte, il trembla en disant :

« Je suis un homme aux lèvres souillées,
« et j'habite au milieu d'un peuple aux lèvres souillées... »

Aussi Joseph qui avait baigné de longs mois dans le péché du monde, se jugea indigne de garder auprès de lui le Sanctuaire vivant où désormais Dieu résidait, bien mieux encore que dans le saint Temple de Jérusalem ! De plus, il ne voulait pas usurper le Nom de Dieu, devenu Père en Marie, en laissant croire à son entourage que cet enfant était de sa chair. C'eut été un mensonge, une faute !

Il se disposait donc à rendre à Marie sa liberté vis-à-vis de lui. Il s'appropriait à vivre en solitaire, en expiation pour le péché des hommes. Comme il était dans ces dispositions, l'Ange de Yahvé lui apparut en songe et lui dit :

« Ne crains pas, Joseph, de prendre avec toi Marie, ta femme. Ce qui est en elle est le fruit de l'Esprit-Saint. Elle enfantera un Fils, et tu l'appelleras Jésus, car c'est lui qui vient sauver le peuple de ses péchés. »

Et Joseph tressaillit d'allégresse avec Marie.

- Fin du chapitre 7 -

- Fin du livre 1 -

QUELLE FEMME !

Table des matières

Livre 1

Avertissement	p.2
Chapitre 1 – Jeux.	p.4
Chapitre 2 – Au fil des jours	p.23
Chapitre 3 – De Sabbat en sabbat...	p.48
Chapitre 4 – ...De Sabbat en sabbat.	p.74
Chapitre 5 – Le Sang	p.96
Chapitre 6 – Confidences	p.135
Chapitre 7 – Voyages	p.171-223